This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

University of Wisconsin
LIBRARY

Class BM
Book .G21
2

Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LA

LIBERTÉ MORALE

II

Digitized by Google

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

OUVRAGES

DE M. LE COMTE AGÉNOR DE GASPARIN

L'Amérique devant l'Europe. — Principes et Intérêts, 4e édition. Un volume grand in-18.
La Bible, 2e édition. Deux volumes grand in-18.
Le Bonheur, 9e édition. Un volume grand in-18.
Le Bon Vieux Temps, 6e édition. Un volume grand in-18.
La Conscience, 6e édition. Un volume grand in-18.
Discours politiques, 5e édition. Un volume grand in-18.
Les Droits du Cœur, 4e édition. Un volume grand in-18.
Les Ecoles du Doute et l'Ecole de la Foi, 4e édition. Un volume gr. in-18.
L'Egalité, 7e édition. Un volume grand in-18.
L'Eglise selon l'Evangile, 2e édition. Deux volumes grand in-18.
L'Ennemi de la famille, 6e édition. Un volume grand in-18.
La Famille, ses devoirs, ses joies et ses douleurs, 13e édition. Deux volumes grand in-18.
La France, nos fautes, nos périls, notre avenir, 5e édition. Deux volumes grand in-18.
Un grand peuple qui se relève, 6e édition. Un volume grand in-18.
Innocent III, 5e édition. Un volume grand in-18.
La Liberté morale, 5e édition. Deux volumes grand in-18.
Liberté religieuse, 4e édition. Un volume grand in-18.
Luther et la Réforme au XVIe siècle, 7e édition. Un volume grand in-18.
Pensées de liberté, 6e édition. Un volume grand in-18.
Parole de vérité, 5e édition. Un volume grand in-18.
Les Perspectives du temps présent, 5e édition. Un volume grand in-18.
Questions diverses, 4e édition. Un volume grand in-18.
Tables tournantes, 6e édition. Un volume grand in-18.
Trois paroles de paix, 4e édition. Un volume grand in-18.

Appel au patriotisme et au bon sens. Brochure.
La Déclaration de guerre, 2e édition. Brochure.
Les Réclamations des femmes, 3e édition. Brochure.
La République neutre d'Alsace, 2e édition. Brochure.
Paganisme et Christianisme, 3e édition. Deux volumes grand in-18.

OUVRAGES

DE L'AUTEUR DES HORIZONS PROCHAINS

Andalousie et Portugal, 2e édition. Un volume grand in-18.
Au bord de la mer, 2e édition. Un volume grand in-18.
A Constantinople, 4e édition. Un volume grand in-18.
A travers les Espagnes, 5e édition. Un volume grand in-18.
Camille, 3e édition. Un volume grand in-18.
Dans les Prés et sous les Bois, 5e édition. Un volume grand in-18.
Jésus. Quelques scènes de sa vie terrestre, 2e édition. Un volume in-18.
Les Horizons célestes, 12e édition. Un volume grand in-18.
Les Horizons prochains, 12e édition. Un volume grand in-18.
Les Tristesses humaines, 9e édition. Un volume grand in-18.
Vesper, 7e édition. Un volume grand in-18.
Voyage au Levant, 4e édition. Deux volumes grand in-18.

Émile Colin. — Imprimerie de Lagny.

Digitized by Google

LA
LIBERTÉ MORALE

PAR

LE C^TE AGÉNOR DE GASPARIN

TOME DEUXIÈME

SIXIÈME ÉDITION

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1890

Droits de reproduction et de traduction réservés.

Digitized by Google

Digitized by Google

55249
OCT 9 1900
BM
.G21
2

LIVRE TROISIÈME

QUELQUES DOCTRINES

DE SERVITUDE

Digitized by Google

Digitized by Google

PREMIÈRE PARTIE

DE LA NÉGATION

EN MATIÈRE MORALE

CHAPITRE PREMIER

NÉGATION DE LA CONSCIENCE

La partie historique de notre travail est terminée; notre voyage au travers du monde antique nous a conduits jusqu'à l'Évangile, c'est-à-dire jusqu'à la grande doctrine de liberté. Laissons maintenant le passé et occupons-nous de nous-mêmes. Où en est notre indépendance morale ? Quels obstacles rencontre-t-elle ? Quels secours faut-il lui apporter ? Et d'abord, n'avons-nous pas aujourd'hui nos doctrines de servitude ? Le principe libérateur n'est-il pas attaqué et compromis ? Telles sont les questions que je voudrais aborder.

Parmi les doctrines de servitude, la négation de la

Digitized by Google

conscience occupe le premier rang. Obéir à la conscience, accomplir le devoir, appartenir à la justice, voilà la liberté par excellence. Qui fait cela est maître chez lui. Qui a ce maître-là, la conscience, n'en a pas d'autres.

Mais nous avons les autres quand nous n'avons pas celui-là. Sans le devoir, l'indépendance morale s'évanouit ; il devient même impossible d'en concevoir l'idée. Comment comprendre l'indépendance morale, s'il n'y a pas de morale? Et comment comprendre la morale, s'il n'y a pas de devoir, si le bien et le mal, le juste et l'injuste sont des imaginations fantastiques ne correspondant à rien de réel? Otez la conscience, la lutte intérieure cesse, l'éducation personnelle s'interrompt, l'homme ne résiste à aucune tyrannie ; nous voilà tous courbés.

J'ose à peine me demander ce que serait une génération élevée dans cette conviction desséchante : il y a des plaisirs et des peines, il n'y a pas de devoirs! — Ceux qui disent cela ne le croient qu'à moitié, parce qu'ils ont nécessairement commencé par croire toute autre chose et par respirer un tout autre air. Un reste de foi instinctive à la conscience les défend encore contre leur propre doctrine. Ceux que rien ne défendrait et qu'envahirait pleinement la théorie négative seraient tour à tour les pires des esclaves et les pires des tyrans.

La triste théorie dont je parle a été formulée par Montaigne. Écoutez-le : « Les lois de la conscience, que nous disons naître de la nature, naissent de la coutume. » Selon lui, les règles de la justice ne sont

Digitized by Google

« qu'une mer flottante d'opinions ; » aucune d'elles n'a « l'universalité d'approbation. »

L'illustre douteur a soin de confondre ici deux choses parfaitement distinctes, la nomenclature des devoirs et le sentiment du devoir. Ce que notre conscience affirme, le point sur lequel elle ne varie jamais (et ce point a une importance capitale), c'est qu'il y a un devoir. *Le bien oblige,* telle est l'inscription que rien n'efface ; sur ce fondement on peut bâtir.

Si imparfaites que soient les applications, à cause du péché qui me domine, du milieu où je suis plongé et des choses auxquelles j'ai été habitué dès l'enfance, je ne cesse de sentir que je suis tenu de faire ce qui est bon, qu'il ne se pose point là pour moi une question de jouissance, mais une question de devoir. Me voilà donc en face de l'immuable : il existe une loi morale ; le droit subsiste, quelles que soient les erreurs quant au fait ; à mesure qu'une vérité morale est éclairée en fait, elle crée une obligation en droit.

Obscurcie ou non, la conscience subsiste et elle a cela d'indestructible qu'elle s'affirme comme loi. Quand nous faisons ce qu'elle condamne, nous nous savons coupables ; ceci est une règle sans exception. Elle a pour nous un tel caractère d'évidence, que nous ne pouvons pas concevoir le monde moral reposant sur une autre base ; s'il y a des êtres moraux dans les planètes, ils sont certainement obligés par leur conscience, il y a pour eux une distinction du bien et du mal, il y a un devoir.

Le remords est à lui seul une démonstration irréfutable de la conscience. Il ne se confond pas avec la

Digitized by Google

crainte, ni avec la crainte des châtiments humains, ni même avec celle des châtiments divins. Je ne crois pas en Dieu, mon action est demeurée inconnue aux hommes, je n'ai pas même à redouter un blâme ; et pourtant je suis troublé jusqu'au fond du cœur, je suis malheureux, mécontent de moi ; noble malaise qui fait de moi une créature morale.

La conscience n'est pas un répertoire, elle est une loi : « Puisque les jugements moraux varient, a dit M. Ernest Naville, il y a des jugements moraux... Pour former des jugements moraux, même divers, il faut avoir une conscience. Ceux qui déterminent différemment l'idée du bien ont cette idée en commun. Or l'idée du bien n'est que l'expression même du sentiment du devoir. » Nos notions morales varient sous l'influence des habitudes et des préjugés, notre obligation morale ne varie pas. Ceux qui commettent en bonne conscience des crimes atroces cesseront de les commettre (en bonne conscience, du moins), le jour où une lumière plus pure brillera pour eux. Se sentir lié au bien, c'est énorme ; là est le sceau de notre origine. Qui nous ôterait cela, nous ôterait tout ce qui, malgré notre chute, fait notre grandeur. Lié au bien, je puis me tromper ; lié au bien, je puis me raidir et m'insurger ; toutefois, égaré ou non, révolté ou non, j'ai un maître, ses droits se rappellent à mon âme et la troublent ; quoi que je fasse, ma conscience demeure, elle ne m'apprend pas tout à la fois, elle ne dissipe mes erreurs de jugement que l'une après l'autre, mais si elle me pousse lentement, elle me pousse incessamment du même côté.

Digitized by Google

Que Montaigne ait ébranlé de son mieux les fondements de la certitude, qui sont ceux de la liberté ; que Locke avec sa *table rase* ait supprimé la voix divine en nous comme il supprimait les idées innées et ait nié le sens moral comme le sens intellectuel, la conscience comme la raison, je ne vois rien là qui m'étonne ; mais Pascal ! Quel que fût son pyrrhonisme, quelle que fût sa tendance fatale à bâtir la foi sur le doute et la nécessité de croire sur l'impossibilité de prouver, on souffre à voir une telle âme errer, en apparence du moins, sur une telle question. Qui ne connaît cet immortel blasphème ? « Un méridien décide de la vérité ; en peu d'années de possession, les lois fondamentales changent ; le droit a ses époques. L'entrée de Saturne au Lion nous marque l'origine d'un tel crime. Plaisante justice qu'une rivière borne ! Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà. »

Assurément Pascal nie moins la conscience qu'il n'en a l'air ; il est toutefois fâcheux d'en avoir l'air. L'unité morale du genre humain une fois brisée, à qui aller, si ce n'est à Épicure, qui nous apprend que le bien n'est que le plaisir et que le mal n'est que la souffrance ? Et puis, dans le domaine de la foi, comment ne pas descendre jusqu'à la passivité absolue ? Otez la conscience, Dieu ne peut plus nous convertir qu'en nous créant de nouveau ; il n'existe plus en nous de loi souveraine, d'anse indestructible par laquelle sa grâce puisse nous saisir ; notre libre arbitre n'a plus de rôle ; à vrai dire, l'homme a cessé d'exister.

Mais rassurons-nous, il existe. Un éternel témoignage s'élève au fond de notre âme. Le devoir est là ; nous sentons notre responsabilité, nous ne mettons pas

Digitized by Google

en doute celle des autres ; ceux mêmes qui contestent cela en théorie ne cessent de l'affirmer en pratique et savent fort bien articuler contre leur prochain des accusations et des reproches que la loi morale légitime seule. Depuis qu'il y a sur la terre des hommes qui réfléchissent, cette loi morale fait leur admiration. Quelles que soient les diversités et les erreurs de l'application, cette *obligation de bien faire,* uniformément gravée au fond des âmes, est la réfutation permanente de tous les systèmes athées : si Dieu se montre dans les magnificences de la création, il se montre avec plus d'évidence encore dans la conscience humaine. Écoutez les philosophes déistes du siècle dernier :

« Deux choses, disait Kant, remplissent l'âme d'une admiration et d'un respect sans cesse renaissants et qui s'accroissent à mesure que la pensée y revient plus souvent et s'y applique davantage : le ciel étoilé au-dessus de nous, la loi morale au dedans. »

Voltaire, à son tour, écrit une page souvent citée du *Dictionnaire philosophique :* « Je méditais cette nuit ; j'étais absorbé dans la contemplation de la nature ; j'admirais l'immensité, le cours, les rapports de ces globes infinis que le vulgaire ne sait pas admirer. J'admirais encore plus l'intelligence qui préside à ces vastes ressorts. » Puis, après avoir établi qu'il faut être aveugle pour ne pas adorer Dieu, Voltaire signale comme signe éclatant de sa présence l'universalité de la loi morale : « Si un animal pensant et sentant dans Sirius est né d'un père et d'une mère tendres qui aient été occupés de son bonheur, il leur doit autant d'amour et de soins que nous en devons ici à nos parents. Si quelqu'un dans la voie lactée voit un indi-

Digitized by Google

gent estropié, s'il peut le soulager et s'il ne le fait pas, il est coupable envers tous les globes. Le cœur a partout les mêmes devoirs, sur les marches du trône de Dieu, s'il y a un trône, et au fond de l'abîme, s'il est un abîme. »

Digitized by Google

CHAPITRE II

NÉGATION DE LA VÉRITÉ

La négation de la vérité tient de près à la négation du devoir. Pour mieux dire, c'est la même négation sous deux formes différentes. Dieu a écrit quelque chose en nous; loi morale et loi intellectuelle, obligation de faire le bien et obligation d'obéir au vrai, voilà deux règles fondamentales, indestructibles, impersonnelles, qui sont en nous et ne dépendent pas de nous, qui gouvernent les jugements de notre raison comme ceux de notre conscience et posent les principes infaillibles dont l'application seule peut être faussée par nos ignorances ou par nos vices.

Les grands événements sont ceux qui s'accomplissent dans le monde de la pensée. Les servitudes qui se produisent au dehors ont toujours commencé au dedans; si les âmes perdent leur fierté, si les caractères s'effacent, si les niveaux s'abaissent, si les sociétés se courbent sous le joug, soyez sûrs que l'homme a ébranlé une des colonnes sur lesquelles la liberté morale s'appuie, la foi au devoir ou la foi à la vérité.

Il est des gens qui parlent de libéralisme et qui se moquent en même temps des principes, c'est-à-dire

Digitized by Google

des droits absolus de la vérité. Pauvres libéraux que ceux-là ! Ils n'oublient que ceci : la vérité a charge de mettre la liberté sur la terre ; qui n'est pas esclave de la vérité, ne sera jamais un homme libre.

On peut méconnaître certaines vérités sans cesser d'être un homme libre ; mais quiconque méconnaît *la vérité*, quiconque ne sent pas que toute vérité, quelle qu'elle soit, grande ou petite, agréable ou fâcheuse, est sa souveraine par cela seul qu'elle est la vérité, ne saurait se tenir debout, tête haute, en présence des événements. Vis-à-vis des faits il nous faut l'appui des principes ; vis-à-vis du succès il nous faut l'appui du droit ; vis-à-vis de la force il nous faut l'appui de la vérité.

Il est des hommes, Milton l'a dit, qui font de la vérité leur mensonge, parce qu'ils y croient comme on croit au mensonge, sur la foi d'autrui, par hasard de naissance, par habitude, par intérêt ou par nonchalance d'esprit. Nul n'est plus éloigné de la vérité que ces adhérents de la vérité ; tel autre, qui doute ou qui nie, en est bien plus près. Celui-ci du moins n'a pas pour préoccupation dominante d'éviter les responsabilités et les fatigues, de sortir d'embarras, de régler une fois pour toutes une affaire ennuyeuse et passablement indifférente. Il n'achètera jamais son repos au prix d'une abdication, il considère le vrai comme une chose trop sainte pour en agir légèrement avec lui. Ici celui qui rejette respecte bien plus le vrai que celui qui accepte.

C'est par ses droits sur nous que la vérité nous rend libres ; c'est par là qu'elle nous rend forts. La vérité, quand nous la recevons en souveraine, devient un

Digitized by Google

défenseur qui nous garde. Elle nous sauve des calculs où s'amoindrissent et se perdent les âmes qui ne sont pas amoureuses du vrai. Hélas, il y en a de telles. Il y a des habiles qui dédaignent les principes et pèsent les conséquences au trébuchet. Il y a des moyenneurs dont la seule règle est de retrancher quelque chose à chaque doctrine (ce quelque chose qui est tout), de ne se mêler ni aux gens qui sont à gauche ni aux gens qui sont à droite, de marcher au milieu, dans le ruisseau.

Il y a aussi les délicats de profession, les imitateurs de la froide sagesse antique; sans compter les subtils, qui courent après les nuances et ont en mépris les couleurs, ceux que Rabelais appelait « abstracteurs de quintessence, » qui se croiraient perdus s'il leur arrivait d'admettre carrément ou de repousser carrément quoi que ce soit, ou de conformer leur vie à leur conviction et d'imiter le grossier vulgaire qui s'imagine que la vérité est bonne à répandre, que l'erreur est bonne à combattre et qu'il est odieux de conserver les pratiques quand on a rejeté les croyances.

Ce qui est pour ceux-ci affaire d'atticisme et de bon goût est pour beaucoup d'autres, ai-je besoin de le dire? affaire d'indifférence totale. Mais il importe assez peu; pour tous, le grand principe est qu'il n'existe pas de principes, la grande vérité est qu'il n'existe pas de vérités exclusives; ils ne sont absolus que contre l'absolu. L'absolu, voilà l'ennemi. — Quoi! les vérités relatives et provisoires ne vous suffisent pas! Quoi! il vous faut de ces vérités absolues et brutales dont le contraire se nomme l'erreur! Êtes-vous infaillibles? L'esprit de votre voisin ne vaut-il pas le vôtre? De quel droit déclarez-vous qu'il se trompe et que vous avez raison?

Digitized by Google

Suspendez votre jugement; mitigez vos certitudes; comprenez que Dieu, en nous refusant l'évidence, nous a interdit l'affirmation! Croyez, mais avec un peut-être! Croyez, mais en n'oubliant jamais que rien n'est sûr!

En d'autres termes, croyez, mais doutez. — Bien des gens s'en tiennent là. Qu'y a-t-il de plus commode que cet état d'un esprit qui renonce à l'absolu et qui se résigne une fois pour toutes aux demi-convictions? Il n'a plus à défendre ou à attaquer quoi que ce soit; il est accommodant; il est prêt à négocier des compromis; les plus odieuses des transactions, celles qui ont la vérité pour objet, ne le scandalisent nullement. Son mot est celui de Sosie :

Messieurs, ami de tout le monde.

Il est vrai que, comme Sosie, il avance à tâtons dans la nuit, craignant les mauvaises rencontres et muni d'une lanterne qui l'éclaire assez mal. Ah! ce n'est pas ainsi que nous créerons la race des forts, des libres, des vaillants. Qui renonce à l'absolu renonce à la liberté. Quand nous en sommes venus à ne plus croire aux vérités exclusives, nous ne sommes pas loin de nous perdre dans la foule, de donner charge de nous au nombre, aux traditions nationales ou aux usages reçus. Alors nous cessons de gouverner nos croyances. Alors le pli de la servitude morale se prend. Désormais on cédera volontiers à la tentation de vénérer les faits accomplis et de mettre le commode au-dessus du vrai.

J'ai considéré avec attention les âmes fières, celles de l'antiquité et celles du monde chrétien; j'ai cherché le

Digitized by Google

secret de ces résistances généreuses qui brisent l'uniformité de certains siècles; voici ce que j'ai trouvé : Ceux qui se sont redressés sont ceux qui ont cru, qui ont eu des principes et n'ont pas vécu à l'aventure. Aucun d'eux n'a été le serviteur des faits; aucun d'eux n'a déserté le drapeau de l'absolu. Hommes absurdes, idéologues, chercheurs du vrai et non de l'utile, ils ont asservi leur âme à leur conviction, et il est advenu qu'ainsi ils ne l'ont pas asservie à autre chose.

Pénétrons jusqu'au centre de la bataille. Les tendances matérialistes, les systèmes sensualistes tout au moins, nous ont à tel point envahis, que nous sommes souvent à notre insu disciples de Locke et de Condillac. Sans dire peut-être avec Cabanis que le cerveau fait organiquement la sécrétion de la pensée, nous sommes disposés à voir dans l'âme humaine cette table rase où Dieu n'a mis quoi que ce soit, cette statue que la sensation seule est chargée d'animer.

Prenons-y garde, les doctrines qui se répandent aujourd'hui sont celles qui déclarent qu'il n'y a rien d'inné en nous. Non-seulement nous n'avons pas d'idées toutes formées, ce que j'admets volontiers, mais nous n'avons pas de loi intérieure en vertu de laquelle doivent se former les idées universelles et nécessaires. Si nos conceptions intuitives sont une illusion, si tout est dû aux résultats de l'observation ou aux notions transmises par héritage, une conclusion terrible s'impose : Rien n'est certain d'une certitude absolue, rien ne vient de Dieu. Dès lors l'empire du vrai chancelle et toutes les assises de la liberté sont ébranlées.

Digitized by Google

Remarquez que, bon gré mal gré, nous retrouvons ici le problème de tout à l'heure, la conscience[1]. Avec la table rase, toute inscription divine s'efface, la loi morale aussi bien que la raison. Kant a tenté l'impossible lorsque, oubliant l'unité de l'homme et s'efforçant de le couper en deux, il a voulu maintenir les idées innées en matière de devoir, tandis qu'il les rejetait en matière de vérité. Le vrai importe-t-il moins que le bon? Le vrai et le bon sont-ils réellement distincts ? Les règles de la pensée sont-elles moins innées, moins intuitives, moins nécessaires, moins universelles que celles de la conduite ? S'il est impossible d'admettre qu'il y ait une terre dans l'immensité des mondes où des êtres moraux ne se sentent pas obligés envers le bien, est-il possible d'en imaginer une où des êtres intelligents ne se sentent pas obligés envers le vrai ? Si l'univers n'a pas un coin où l'ingratitude devienne une vertu, il n'a pas un coin non plus où les trois angles d'un triangle cessent d'être égaux à deux angles droits.

La règle du vrai est écrite au fond de nos âmes comme la règle du bon. Nous pouvons déraisonner sans doute en dialectique comme en morale, nous pouvons fausser les applications de la loi divine qui est en nous ; nous ne pouvons fausser ou supprimer la loi elle-même. Kant se bornait à démontrer l'impératif catégorique ; M. Cousin, allant plus loin, met en lumière l'impersonnalité, c'est-à-dire la divinité de la raison. — J'essaye d'ébranler l'impératif caté-

1. Le lecteur a vu que j'emploie ce mot conscience au sens populaire et simple. Dans un livre comme celui-ci, il faut parler la langue de tout le monde.

Digitized by Google

gorique et je n'y parviens pas; avec quoi créerai-je le devoir? Avec mon intérêt bien entendu? Avec l'utilité générale? Avec les lois positives? Avec des sensations et des observations multipliées? Non, je sens en moi, je reconnais à mes remords quelque chose d'antérieur et de supérieur, qui s'impose et ne se démontre pas; on ne démontre pas le devoir.

Démontre-t-on davantage la raison? L'évidence intellectuelle n'est-elle pas à la base de tout? Sans les notions *à priori,* où en serions-nous? Sans la notion d'être, par exemple, quelle science expérimentale pourrait se fonder? Avant le raisonnement il y a la raison; avant l'observation il y a les lois éternelles de l'esprit. Ces lois ne varient point d'une personne à l'autre, elles ne sont la propriété individuelle de personne, elles constituent une des conditions nécessaires de notre existence. — « La raison, écrit M. Cousin, est en quelque sorte le pont jeté entre la psychologie et l'ontologie, entre la conscience et l'être; elle pose à la fois sur l'une et sur l'autre; elle descend de Dieu et s'incline vers l'homme; elle apparaît à la conscience comme un hôte qui lui apporte des nouvelles d'un monde inconnu dont il lui donne à la fois et l'idée et le besoin. Si la raison était toute personnelle, elle serait de nulle valeur et sans aucune autorité hors du sujet et du moi individuel. La raison est donc, à la lettre, une révélation, une révélation nécessaire et universelle, qui n'a manqué à aucun homme... »

De Platon à Bossuet[1], presque tous les grands esprits

1. Descartes, qui a tant fait pour la doctrine des idées innées, a singulièrement compromis sa thèse en attribuant à Dieu la liberté

Digitized by Google

avaient pensé cela. Par malheur, Kant est venu essayer sa fatale distinction, renfermant les règles de la raison dans les limites de la pensée individuelle, et ne rétablissant ensuite à titre de lois suprêmes et absolues que les seules règles du devoir. Depuis Kant, le scepticisme est à l'œuvre.

Restaurons la royauté du vrai auprès de celle du bon; mais écartons ce qu'a souvent eu d'excessif la théorie des idées innées. La conscience et la raison sont des lois et non des recueils; nous possédons la notion innée de devoir et non une nomenclature de devoirs; nous possédons la notion innée de vérité et non une série de vérités toutes formulées. La règle est en nous, non l'application; ni l'idée du Dieu vivant, par exemple, ni l'idée de l'immortalité personnelle ne sont innées, pas plus qu'elles ne sont universelles.

d'indifférence. Comme il peut changer à son gré les lois de la conscience et de la raison, comme le mensonge n'est préférable à la droiture que parce que Dieu le veut, comme deux et deux feraient cinq s'il le voulait, il en résulte que la vérité et le devoir sont dépourvus de toute valeur propre. Ajoutons cependant que les Cartésiens ont eu soin de corriger Descartes sur ce point-là.

Digitized by Google

CHAPITRE III

NÉGATION DU LIBRE ARBITRE

Nous venons de voir à quel point notre liberté est atteinte lorsque la loi intérieure perd à nos yeux son caractère absolu, lorsque nous ne croyons plus qu'à des devoirs contestables et à des vérités relatives; voyons maintenant ce qui se passe en nous lorsque notre libre arbitre est nié. Un mot suffira pour faire comprendre l'importance de cette question : La nécessité exclut la moralité, donc toute la morale est ici en jeu. Les crimes d'un fou ne sont pas punissables, par le seul motif que son libre arbitre lui fait défaut.

Le mal est un fait qu'il serait par trop difficile de contester; comment l'expliquerons-nous? La Bible, je l'ai déjà dit, nous apporte sa solution, la seule solution libérale que comporte un tel problème. En effet, ou le mal est un fruit de la nécessité, ou il est un fruit de la liberté. S'il est né de la nécessité, Dieu a fait des créatures mauvaises et il est auteur du mal. Si le mal est né de la liberté, Dieu a fait des créatures douées de libre arbitre, qui, mises en demeure de se déterminer, ont choisi la désobéissance et ont quitté le bon chemin.

Digitized by Google

Mais Dieu aurait pu créer des mécanismes à bonnes œuvres ! — Sans doute. Il eût pu supprimer le monde moral en supprimant les responsabilités. Est-il bien difficile de comprendre qu'il ne l'ait pas voulu, et de réfuter avec Rousseau, au nom du véritable optimisme, les railleries dirigées contre l'optimisme par la légèreté de Voltaire ? Le poëme sur le tremblement de terre de Lisbonne prouve que le mal et la souffrance sont ici-bas ; la belle découverte ! Reste à savoir s'il ne valait pas mieux créer des êtres libres que de ne créer que des esclaves et d'éviter ainsi toutes les chances de révolte.

En dehors de Dieu, dont la nature demeurera toujours un insondable mystère, nous ne saurions concevoir de créatures incapables de mal que celles qui n'ont pas de libre arbitre, et celles qui ayant usé de leur libre arbitre pour choisir le bien lui ont donné leur cœur et sont devenues pour toujours ses esclaves volontaires. Quant à celles qui seraient revêtues d'une perfection morale non acquise et non choisie, l'instinct invincible qui les pousserait au bien aurait tout simplement le caractère d'une nécessité. L'homme ou l'ange créés sur ce modèle et pratiquant le bien en vertu d'une loi irrésistible, n'auraient pas dépassé l'abeille fabriquant son miel ; que dis-je ? ils n'auraient pas dépassé le loup dévorant sa proie, car le loup qui dévore et l'abeille qui butine ont exactement la même valeur morale.

La liberté seule constitue la moralité ; la liberté fait notre prééminence sur les animaux ; la liberté nous rend supérieurs au monde qui nous écrase ; la liberté est l'image de Dieu en nous. « Il créa l'homme à son

Digitized by Google

image et à sa ressemblance, » dit l'Écriture ; en d'autres termes, Dieu l'appela à la vie morale, le rendit capable du bien. On n'en est pas capable sans la liberté.

« Dieu n'a pas créé le mal, dit avec beaucoup de raison M. Ernest Naville ; il a créé la liberté, qui est un bien. » Elle est tellement un bien, que cette marque de notre noblesse originaire ne se montre en plein chez nous qu'après l'enfance. Chez le petit enfant, l'animal domine, il est assujetti aux instincts ; plus tard et à mesure que l'homme moral se forme, la liberté apparaît.

Qu'on ne m'accuse pas de sortir du plan que je me suis tracé. Si je rappelle ici encore les grandes solutions bibliques, c'est qu'elles sont les grandes solutions libérales ; je n'invoque pas une autorité qui n'existe que pour les chrétiens, je constate l'accord qui éclate partout entre la liberté et l'Évangile. Que l'Évangile nous dise précisément ce que nous dit l'étude de nous-mêmes, que la psychologie et le christianisme s'élèvent à la fois contre les doctrines de nécessité, qu'ils fondent à l'envi l'un de l'autre l'indépendance morale, c'est un simple fait que je signale. Chacun sera libre d'en tirer ses conclusions.

Oui, l'observation psychologique nous révèle immédiatement le libre arbitre. Le libre arbitre ne se démontre pas ; tout homme en a la conscience, l'évidence en lui. « La liberté, dit Bossuet, est une évidence de sentiment. » Nous pouvons la nier, nous agissons toujours comme des gens qui y croient ; nos lois la supposent, notre morale la suppose, nos remords la

Digitized by Google

supposent, nos luttes intérieures la supposent. De quel droit, si le libre arbitre n'existe pas, avons-nous un code pénal, des tribunaux et des prisons ? De quel droit estimons-nous celui-ci plutôt que celui-là ?

Le libre arbitre est prouvé par le fait de la délibération. Je ne délibérerais pas, si je ne me sentais libre de choisir entre plusieurs déterminations. Remarquez que je puis me déterminer et que je me détermine quelquefois contre mon intérêt, bien plus, contre mon instinct et contre mon goût.

Il n'y a pas de doute possible. Ceux qui doutent théoriquement du libre arbitre ne manquent jamais d'y croire pratiquement. Ils blâment, ils louent, ils excusent; le fou, le malade, l'enfant, ne leur semblent pas aussi coupables que l'homme fait et en possession de ses facultés. Enfin on serait tenté de refaire à leur usage la fameuse scène de Marphurius et de Sganarelle :

— Vous ne devez pas dire, je suis venu; mais, il me semble que je suis venu?
— Il me semble?
— Oui.
— Parbleu! il faut bien qu'il me semble, puisque cela est.
— Ce n'est pas une conséquence.

Les coups de bâton donnent au sceptique de Molière une certitude subite, et les misères de la vie remplissent au besoin le même office vis-à-vis des Marphurius du libre arbitre. A la rencontre de cette injustice qu'on leur fait, ils affirment bel et bien la méchanceté de leurs ennemis. On ne rencontre plus de « il me semble » dans leurs discours. Ils ont bien en face d'eux des

Digitized by Google

hommes odieux, abominables, criminels, et par conséquent responsables.

Il n'y a pas de certitude plus certaine que celle du libre arbitre. Nous demanderions en vain aux sciences exactes, aux mathématiques ou à l'astronomie un théorème mieux démontré que celui-ci : je me détermine, je ne suis pas contraint.

Un second fait non moins certain et que l'observation psychologique constate en même temps que l'Écriture le révèle, c'est la corruption héréditaire dont nous souffrons tous. Je ne veux pas reprendre des questions déjà traitées, le péché, la chute et ses conséquences. Il importe seulement que je rappelle ici que l'espèce n'absorbe jamais l'individu, que la déchéance de l'espèce humaine ne supprime pas notre péché personnel, que l'hérédité n'abolit pas la spontanéité. Le mal règne en nous; mais Dieu vient à notre aide et notre libre arbitre demeure. Il n'est pas une de mes fautes que j'aie été forcé de commettre. Et la preuve, encore un coup, c'est que je m'en sens responsable ; la nécessité ôterait la responsabilité.

Le côté héréditaire de la chute ne saurait être nié sans doute, et ce serait une vue bien superficielle de la corruption humaine que celle qui ne remarquerait que les péchés isolés sans apercevoir les traces tragiques et partout visibles de la révolte collective. Ce nominalisme sans profondeur auquel on a opposé avec raison l'explication réaliste de notre misère[1], ne saurait satisfaire les esprits sérieux ; il ne rend pas compte des

1. Voir, en particulier, M. Charles Secrétan, *la Philosophie de la liberté.*

Digitized by Google

faits et chacun sent en soi autre chose que la conséquence de ses résolutions personnelles.

Oui, nous ne sommes pas seulement des individus, nous sommes aussi des membres d'un grand tout. Dieu, dans sa sagesse, a établi la solidarité, l'hérédité ; il ne s'est pas borné à créer les personnes, il a créé l'espèce ; il a voulu l'influence de l'homme sur l'homme, il a voulu la famille, il a voulu cette filiation mystérieuse, il a voulu ces mille liens qui nous unissent aux autres hommes. Et grâces lui en soient rendues ; que serait la vie, si chacun ne vivait que pour soi !

Mais en même temps Dieu n'a pas permis qu'aucun homme fût soumis au joug de la nécessité. Que des docteurs gnostiques ou manichéens aient inventé la séparation absolue des deux races, qu'ils aient supposé des hommes de ténèbres invinciblement attachés au mal, condamnés par le seul fait de leur origine à une servitude sans remède, la conscience n'a cessé de protester, de concert avec l'Évangile. La nécessité n'est nulle part ici-bas, car le remords est partout.

Le remords, ce témoin universel du libre arbitre, vous le trouverez dans les contrées mêmes que semblent dominer des lois fatales : au fond de l'Asie, au sein de l'immobilité orientale, sous l'action énervante de ces panthéismes qui semblent être là un fruit naturel de la terre et du climat, vous verrez des âmes vivantes, des notions de morale et de progrès, la douleur des fautes commises, le besoin de la délivrance. Jamais l'homme ne cesse de se sentir libre, car jamais il ne cesse de se sentir responsable.

Sans aller jusqu'aux bords du Gange, nous nous heurtons constamment chez nous, je l'avoue, à des situa-

Digitized by Google

tions qui semblent exclure le libre arbitre. Il est telle combinaison du tempérament, de l'éducation, des tendances transmises, des habitudes et des circonstances diverses, qui constitue un si redoutable ensemble, que là-dessous nous imaginerions volontiers des âmes réduites à l'état passif. — Eh bien, cette passivité absolue, disons-le bien haut, n'existe pour personne ici-bas. Quelle que soit la part que Dieu dans sa justice fait assurément à ces circonstances atténuantes, quelle que soit la part que la justice humaine devrait leur faire, une responsabilité subsiste, nous le savons tous. Aucun homme ne traverse la vie sans avoir su que le mal est mal, sans avoir été en mesure de résister, sans avoir été appelé à choisir. Il n'y a pas un homme qui n'ait été sollicité au bien, qui n'ait pu, à un moment donné, se déterminer dans le sens de la justice, qui n'ait pu se repentir, implorer un pardon et un secours. L'œuvre obscure que l'Esprit divin accomplit de la sorte dans les bas-fonds de nos sociétés, surprendra quelque jour peut-être plus d'une âme superbe qui se savait gré de ses vertus et à laquelle aura manqué précisément ce qui fait la nouvelle créature, le tressaillement du vrai repentir.

Bien des choses, je ne l'ignore pas, ont été décidées sans nous. Nous n'avons pas été libres de ne pas naître à telle époque, dans tel pays, dans telle religion, dans telle famille, avec tel tempérament[1]; mais la vitalité indomptable de notre libre arbitre resplendit justement en ceci que les circonstances quelles qu'elles soient ne

1. Daniel Stern, dans son étude sur la liberté, a développé cette objection.

Digitized by Google

parviennent pas à le tuer. Sous les circonstances, j'aperçois toujours l'homme ; toujours, partout, en dépit des religions et des milieux, la conscience est là, la grâce est là, la possibilité de l'affranchissement est là. Dieu ne permet pas aux influences, si fortes soient-elles, de se transformer en nécessités. Et lui seul connaît les luttes secrètes, les victoires ignorées des hommes et d'autant plus merveilleuses, les aspirations, les soupirs, les humiliations, les relèvements, les actes de liberté enfin, accomplis par son secours dans ces tristes régions qui nous paraissent vouées à la servitude et à la mort.

A entendre certaines personnes, le libre arbitre aurait pour condition première l'absence complète de motifs. — Si nous avons des goûts, si nous succédons à des parents, si nous recevons une éducation, si nous vivons dans un milieu, si une action quelconque s'exerce sur nous, nous perdons notre libre arbitre ! En dehors de l'isolement absolu et de l'indifférence complète, il n'y a que servitude ! La conscience même supprime notre liberté, car elle crée un motif d'agir et elle risque de nous gêner par la préférence donnée au bien sur le mal ! — Voici les termes de l'alternative qu'on nous pose : ou le déterminisme, ou la liberté d'indifférence. Y a-t-il des motifs ? nous ne sommes plus libres mais déterminés. N'y a-t-il plus de motifs ? nous sommes libres mais indifférents.

Il faut repousser bien loin de pareilles doctrines. La servitude est au bout ; aux deux bouts, devrais-je dire. Le déterminisme est une servitude, la liberté d'indifférence en est une autre, et c'est peut-être la pire des

Digitized by Google

deux. Quel esçlave que cet être qui appartient éternellement au pur caprice, qui ne peut ni aimer, car ce serait un motif, ni croire au bien, car ce serait un motif, ni détester le mal, car ce serait un motif, ni s'émouvoir dans un sens quelconque, car toute émotion serait un motif!

Quant au déterminisme, il repose sur une pétition de principe, ni plus ni moins. Il faut que l'on commence par lui accorder que les motifs déterminent invinciblement la volonté, que le plus fort motif l'emporte toujours, qu'à égalité parfaite de motifs nous en serions réduits à ne plus bouger et à mourir sur place comme l'âne de Buridan entre ses deux mesures d'avoine. Il est certain que, dans cette belle hypothèse, nous ne sommes plus que des machines; chacun de nos actes n'est plus qu'une résultante et l'on pourrait calculer d'avance nos déterminations d'après le poids des motifs de droite comparé à celui des motifs de gauche. Or, je le demande, les choses se passent-elles ainsi? Ne nous sentons-nous pas libres vis-à-vis de nos motifs? Et que signifieraient nos hésitations, nos luttes, nos retours en arrière, si le plus fort motif l'emportait nécessairement? La nécessité connaît-elle ces incertitudes? Ne va-t-elle pas droit devant elle, à la manière des boulets de canon? Les mécanismes n'obéissent-ils pas sur-le-champ et pleinement à l'impulsion dominante?

Non, je ne suis pas un mécanisme et mes résolutions ne sont pas des résultantes. Me voici en présence d'une tentation. Mon intérêt, ma passion, ma haine me poussent au mal, ma conscience cherche à m'arrêter : que vais-je faire? Obéirai-je comme un vil esclave à la force qui se trouvera supérieure? Ferai-je le mal ou le bien en

Digitized by Google

esclave ? Nullement. Mon libre arbitre est en jeu ; c'est bien moi, je le sens, qui prendrai la résolution ; je la prendrai, je ne la subirai pas. Le motif prépondérant ne sera autre que ma volonté. Je combattrai ma passion et peut-être ma conscience ; je serai angoissé ; je changerai deux ou trois fois de parti ; je me repentirai. En tous cas, je serai responsable et l'acte quel qu'il soit sera bien mon acte.

En vérité, s'il fallait en croire des doctrines qui n'ont que trop cours aujourd'hui et qui, sans se faire accepter carrément, contribuent plus qu'on ne l'imagine à endormir notre vigilance morale, nos déterminations ressembleraient trait pour trait aux mouvements de ces plantes qui, obéissant au plus fort motif (c'est le cas de le dire), vont chercher l'air et la lumière. Elles s'inclinent, elles s'allongent, elles se dirigent du côté où se trouvent leurs conditions d'existence ; vous les diriez douées d'intelligence et de volonté. L'homme du déterminisme est tout juste aussi libre que cela.

Je voudrais traiter avec plus de respect le second système, celui de la liberté d'indifférence. Des noms illustres le recommandent ; mais en dépit de Fénelon, de Bossuet et de Reid, je ne parviens pas à douter de ce qu'il y a de plus clair en moi. Vous voulez que je me détermine sans motifs ! Vous voulez donner l'indifférence pour base à ma liberté ! Eh bien, c'est plus fort que moi, je sens la présence des motifs et je sens aussi que je demeure libre vis-à-vis d'eux. Permettez-moi d'ajouter que, le jour où tout motif de préférence aurait disparu, je tomberais dans un état que vous pourrez appeler la liberté, mais que j'appellerai, moi, la mort.

Digitized by Google

J'en veux aux grands esprits qui recommandent des sottises. Ils n'y croient jamais qu'à demi pour leur propre compte et trouvent moyen d'échapper aux conséquences par trop absurdes ; ce qui n'empêche pas les théories d'aller leur chemin et de porter tous leurs fruits.

La négation du libre arbitre est partout aujourd'hui ; elle se trouve au fond des systèmes à la mode et incline toujours plus notre cœur vers cette servitude suprême, l'abandon du gouvernement de nous-mêmes, l'adoration des nécessités prétendues, la renonciation aux nobles luttes, l'acceptation de ces maîtres qui se nomment le tempérament, la fatalité historique, le développement irrésistible des idées, les circonstances, l'événement.

Qu'on ne s'étonne donc pas du prix que je mets à la doctrine du libre arbitre. Mais s'il importe de la maintenir, il n'importe pas moins de ne pas la fausser. Quelques mots encore sur ce point.

Quoique j'aie employé plus d'une fois en parlant du libre arbitre le mot plus connu et plus populaire de liberté, je dois avouer que la liberté n'est pas le libre arbitre. La première est un état, le second n'est qu'une faculté. J'ai beau posséder mon libre arbitre, je n'en suis pas moins privé de ma liberté, tant que je demeure esclave du péché, éloigné de Dieu qui m'a créé à son image. Aussi prisonnier dans le mal que l'aigle dans sa cage de fer, je suis incapable de déployer mes ailes et de voler vers le soleil, vers le ciel, vers le bien, de planer en pleine lumière selon ma nature.

Aussi longtemps que je suis hors d'état de suivre ma

Digitized by Google

nature, je ne saurais me dire libre. Je ne le redeviendrai vraiment que lorsque, répondant aux tendres appels de mon Dieu, je prononcerai en vertu de mon libre arbitre ce oui du cœur que je puis toujours refuser et que je refuserais jusqu'au bout si j'étais abandonné à mes seules forces.

La distinction entre le libre arbitre et la liberté est si profonde[1], que le libre arbitre s'effacera, on peut le dire, lorsque nous aurons conquis la liberté. Devenus alors les esclaves volontaires et joyeux de la justice, rentrés dans notre véritable nature, nous perdrons la liberté de mal faire; le bien sera pour nous une habitude, un besoin, un maître bien-aimé, une loi chérie. Ainsi, le triomphe suprême de la liberté supprimera en quelque sorte le libre arbitre. Il subsistera sans doute, mais il s'exercera toujours dans le même sens. Serviteurs ardents de la justice, heureux sujets de la vérité, notre obéissance, sans cesser d'être libre, arrivera à être immuable. Autant qu'il est permis de comparer les créatures au Créateur, j'ose dire que nous ferons le bien comme Dieu le fait, avec la liberté la plus absolue, avec la détermination volontaire la plus irrévocable.

Cette impuissance de mal faire, qui n'eût été qu'une servitude si elle nous avait été imposée le jour de la création, sera la plus merveilleuse des libertés quand nous y parviendrons en vertu d'un acte qui n'est pas contraint. Entre des machines saintes et des saints il y a tout l'intervalle du monde moral.

1. M. de Bonald a beaucoup contribué à mettre cette distinction en lumière.

Digitized by Google

Est-ce à dire que nous opérions nous-mêmes notre relèvement et que le libre arbitre justifie l'orgueil? L'Évangile, on le sait, n'est pas de cet avis. Consultons encore sur un point aussi grave la grande doctrine de liberté.

Le libre arbitre de l'Évangile n'est pas celui de Pélage, qui niait et la chute et la rédemption et la prescience divine. Que nous enseignent les apôtres? Que la chute est profonde, que sans la rédemption nous serions perdus, que sans le Saint-Esprit nous rejetterions la rédemption, que ceux qui ne la rejettent pas n'ont pas à se glorifier, car ils ont tout reçu, l'œuvre extérieure qui expie leurs péchés et l'œuvre intérieure qui accepte le pardon.

La grâce absolument gratuite est dans l'Écriture; ce qui n'y est pas, c'est la grâce contraignante. Le libre arbitre demeure.

Maintenant, des deux manières de mutiler l'Écriture, du système de Pélage qui ôte la grâce ou du système d'Augustin qui ôte le libre arbitre, lequel porte l'atteinte la plus grave au christianisme? Le doute n'est pas possible. Comparez dans votre pensée Augustin et Pélage, Luther et Erasme, Jansénius et Molina; songez aux jansénistes illustres, à Saint-Cyran, à Arnaud, à Nicole, à Pascal; songez à la morale austère du calvinisme, aux nobles enfants qu'il a engendrés, aux Huguenots, aux Puritains, à ces hommes forts, à ces hommes libres. Lesquels, je répète la question, lesquels ont le mieux conservé les mâles enseignements de l'Évangile, ceux qui ont enseigné à tort la grâce contraignante ou ceux qui ont nié la grâce

Les faits répondent: L'Évangile répondrait égale-

Digitized by Google

ment, s'il entrait dans notre plan de l'interroger en détail. Nous y verrions que, tout en condamnant l'une et l'autre erreur, il s'élève avant tout contre les doctrines qui atténuent le péché, qui font de la nouvelle naissance un perfectionnement et du salut une récompense conquise par nos mérites. Ces doctrines-là, qui parlent beaucoup d'indépendance, la ruinent dans ses bases mêmes. Comment deviendrai-je libre, si je ne commence pas par apprendre que je suis esclave? Comment secouerai-je mes chaînes, si je ne les sens pas? Comment les briserai-je, si je ne m'adresse pas à plus fort que moi?

Le calvinisme et le jansénisme conservent du moins la séve de l'Évangile. La chute est là; le Sauveur est là; la prière humble et ardente est là; la lutte contre le mal est là; les puissants besoins de sanctification sont là. Je ne m'étonne pas qu'à de telles écoles il se soit formé des âmes libres, fières vis-à-vis des persécuteurs et des tyrans. Ailleurs, on prônait la liberté, mais on ne la donnait pas. La liberté ne sortira jamais du demi-christianisme, ou de la morale accommodante, ou de cette dévotion aisée qui retranche notre déchéance et notre délivrance, la souveraineté de Dieu et la conversion. Pour devenir libre à l'égard des hommes, rien de tel que d'être soumis à l'égard de Dieu; pour devenir libre à l'égard du mal, rien de tel que d'être esclave de la justice.

Je tenais à dire ces choses et à prévenir ainsi tout malentendu. On sait maintenant ce que j'entends par le libre arbitre. Celui que je défends, c'est celui de l'Évangile, celui qui vit auprès de la grâce. Dans la pratique, leur conciliation est très-simple, car nous sen-

Digitized by Google

tons en nous ces trois choses, le péché, la grâce, la responsabilité; dans la théorie, le plus sage est peut-être d'imiter Bossuet, qui se déclarait content « pourvu qu'il tînt les deux bouts de la chaîne, » et qui consentait « à ne pas voir le milieu. »

Si je n'ajoutais encore quelques lignes, on m'accuserait peut-être d'avoir esquivé la partie la plus épineuse du problème. Comment le libre arbitre subsiste-t-il en face de la prescience divine, bien plus, de l'élection, de la prédestination ?

Je n'ai jamais compris l'objection au libre arbitre qui se formule ainsi : « Puisque mes actes sont prévus ils ne sont pas libres, car je ne saurais les modifier. » Mais pas du tout; modifiez-les, agissez librement; Dieu a prévu vos modifications et votre liberté. Pour celui qui s'appelle l'Éternel, prévoir c'est voir; l'homme qui me voit agir ne m'empêche pas d'agir avec liberté. Dieu, dont la prescience voit mes actes, ne gêne ou ne supprime par là ni une seule de mes habitudes, ni un seul de mes changements de conduite, ni une seule des manifestations de mon libre arbitre. Il me voit hésitant, il me voit changeant, il me voit libre. En quoi ce fait me place-t-il sous un joug de nécessité? Si Mme de Sévigné, racontant la mort de Turenne, parle de ce canon « chargé de toute éternité, » il n'en résulte pas que le canonnier n'ait pas pu tirer ailleurs et que Turenne ait été forcé de s'avancer dans la direction du boulet. Dieu a vu de toute éternité les actes parfaitement libres du canonnier et de Turenne.

Il en est de même pour l'élection. Lorsque le Dieu souverainement libre, souverainement juste et souve-

Digitized by Google

rainement bon élit un de ses rachetés, pourquoi voulez-vous qu'il se détermine sans motifs? Sa prescience a tout vu, les misères de cette âme, ses luttes intérieures, sa longue résistance, enfin le triomphe de la grâce, les premières prières, les recherches et les relèvements, les progrès entremêlés de reculs; la prescience divine a vu dans tous ses détails l'œuvre admirable d'une nouvelle naissance que le libre arbitre peut toujours empêcher mais dont il ne peut jamais se glorifier, car il n'y a rien là qui se rattache à un mérite de l'homme, le salut vient de Dieu et l'acceptation du salut vient aussi de Dieu.

La prédestination, à son tour, s'éclaire d'un jour très-vif, lorsqu'on veut bien ne pas oublier la prescience. Pourquoi supposer un choix arbitraire, un amour divin qui veut le salut des uns et ne veut pas de la même manière le salut des autres, des âmes converties bon gré mal gré et d'autres âmes dérobées à l'action (nécessaire en fait) de la grâce contraignante? La grâce contraignante n'est pas plus dans l'Évangile que la prédestination arbitraire. De la chaîne d'or que déroule le chapitre huitième de l'épître aux Romains on retranche un anneau, le premier, la préconnaissance. De quel droit? Le monde moral tout entier est suspendu à cet anneau-là. Lisez l'ensemble du passage :

« Nous savons que toutes choses coopèrent ensemble au bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon son propos arrêté. Car ceux qu'il a préconnus, il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, afin qu'il soit le premier-né entre plusieurs frères. Et ceux qu'il a prédestinés, il les a

Digitized by Google

aussi appelés. Et ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés. Et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés. »

Voilà bien la chaîne complète; la prédestination s'y rattache à la préconnaissance. L'apôtre Pierre ne tient pas un autre langage, lorsqu'au commencement de sa première épître il s'adresse à ceux qui sont « élus selon la prescience de Dieu le Père. »

Digitized by Google

CHAPITRE IV

NÉGATION DE LA LIBERTÉ DIVINE

Nous touchons ici aux plus hauts sommets de notre étude. A la liberté divine se relient toutes les libertés humaines. Si Dieu n'est que l'ensemble des choses, s'il est la nature, ou le Destin, la servitude est notre loi. Si le déterminisme habite le ciel, il est clair que la nécessité habite la terre; mettons alors la main sur notre bouche et renonçons à parler de la liberté.

L'Évangile en parle beaucoup; la liberté divine y resplendit à toutes les lignes. Le Dieu qu'il nous montre c'est le Dieu personnel, le Dieu qui aime, qui agit, qui entend et exauce les prières, qui crée, qui se révèle, qui sauve.

Dans la Bible, la création n'est pas ce qu'elle est chez les panthéistes, un mouvement nécessaire, une émanation, un rayonnement. L'activité éternelle de notre Dieu ne réclame pas une création éternelle. « Le Père aime le Fils. » Ce mot suffit, nous entrevoyons les choses merveilleuses qui remplissent l'éternité.

Au moment qu'il juge convenable, « au commencement, » la libre activité de Dieu crée les cieux et la

Digitized by Google

terre, c'est-à-dire l'ensemble des mondes. A combien de milliers de siècles faut-il se reporter en arrière pour entendre retentir la parole créatrice? Nul ne peut le savoir. Les versets de la Genèse qui nous parlent de l'organisation actuelle de notre petite terre déjà bouleversée et sortant d'un chaos, ne nous disent pas quel espace de temps s'est écoulé entre la création de l'homme et *le commencement*. Nous ignorons cela, comme nous ignorons presque tout. Quels êtres habitent les milliers de terres semées dans l'étendue? Y a-t-il au sein de l'immensité d'autres révoltés que nous et ces anges dont la déchéance nous est racontée? Autant de questions qui s'imposent à notre pensée et demeurent pour nous sans réponse.

Mais une question que l'Écriture résout parce que sa solution nous importe au plus haut degré, c'est celle de la liberté divine. Elle éclate dans les relations, insondables à nos regards, qui subsistent éternellement entre le Père et le Fils par le Saint-Esprit. Elle éclate dans la création. Elle éclate dans les promesses, dans les avertissements, dans les révélations qui remplissent l'Écriture. Elle éclate dans les appels à la conscience. Elle éclate dans notre vie morale, où Dieu a mis partout des responsabilités, par conséquent des libertés. Elle éclate principalement dans la rédemption: Le Père donnant le Fils, le Fils se donnant lui-même; imaginez une manifestation plus magnifique de la liberté divine!

Au lieu du Dieu libre d'Évangile, certaine science est en voie de nous refaire un Destin. Par-dessus tout, elle déteste la liberté. Elle ne se plaît qu'au

Digitized by Google

sein des lois immuables que ne viennent déranger ni les miracles de Dieu ni le libre arbitre de l'homme.

La question du surnaturel n'est autre chose que la question de la liberté en Dieu. Quelques-uns des savants dont je parle, infidèles à leur système, accordent un acte surnaturel, un seul, la création; Dieu a établi alors les lois de la nature. D'autres, plus conséquents, aiment à penser que la création s'est faite elle-même, que les lois de la nature se sont établies elles-mêmes, que tous les êtres, y compris l'homme, sont sortis peu à peu des forces naturelles; Dieu ne peut être créateur, ou révélateur, ou sauveur. Une doctrine plus désolante et plus oppressive mille fois que le panthéisme antique, se forme ainsi pièce à pièce sous nos yeux. Le ciel se ferme; du sein immense de la nature émanent machinalement des formations successives, et la science s'applaudit d'avoir prouvé à l'homme qu'il n'y a de liberté nulle part, ni au-dessus de lui, ni autour de lui, ni en lui.

Répétons le mot, on nous refait le Destin. C'est bien le dieu aveugle, sourd, sans entrailles, l'antique Nécessité. La nécessité règne sur la terre : ce qui est doit être, ce qu'est l'homme il l'est nécessairement, il n'est pas tombé, il n'a pu tomber, la chute n'a point de place dans les existences nécessaires. La nécessité règne au ciel : Dieu ne peut aimer et compatir, car ce qui est nécessaire n'appelle pas la compassion; Dieu ne peut se révéler, car toute révélation est un acte libre qui trouble indiscrètement les lois nécessaires; Dieu n'a pu sauver, car le salut suppose deux choses, une chute qui procède de la liberté, une grâce qui procède de la liberté; la machine universelle ne connaît pas de tels

Digitized by Google

dérangements, elle fonctionne régulièrement, uniformément, éternellement; pour qu'il y eût lieu de la réparer, il faudrait que le libre arbitre eût pu introduire un désordre, mais de telles avaries ne sont point à craindre sous le régime de la nécessité. *Anankè!*

Que deviendrait ce beau système si bien ordonné et qui excite tant d'enthousiasme, si par hasard le monde de la mécanique se trouvait être le monde de la liberté, si le libre arbitre avait amené la chute, s'il y avait des injustices et des péchés ici-bas, si les détresses de nos âmes rendaient témoignage d'une déchéance et d'une soif de relèvement, si le désordre que l'on nie avait une tragique réalité, si nos remords et nos combats démontraient une responsabilité douloureuse? Alors les angoisses de l'homme libre ne nous ramèneraient-elles pas aux compassions du Dieu libre? Ne regarderions-nous pas là-haut? N'y chercherions-nous pas la rédemption, c'est-à-dire l'amour dans la sainteté? Et lequel en ce cas nous paraîtrait le plus philosophique, l'Évangile qui constate ces misères et satisfait à ces besoins, ou la prétendue science qui déclare que tout va bien et qu'il n'y a rien à réparer? Il faut choisir. L'Évangile nous dit : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son fils au monde afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » M. Renan nous dit : « Les sciences historiques supposent qu'il n'y a pas d'être libre, supérieur à l'homme, auquel on puisse attribuer une part appréciable dans la conduite morale non plus que dans la conduite matérielle de l'univers. »

A l'extrême opposé de la philosophie qui nie la liberté

Digitized by Google

divine, se tient celle qui la fausse et dont nous avons déjà dit un mot. J'admettrais volontiers que ces théories qui suppriment les motifs pour mieux garantir l'indépendance sont une réaction contre la brutalité du panthéisme contemporain, si je n'apercevais, bien avant M. Secrétan, la fameuse liberté d'indifférence professée par Descartes, par Bossuet et Fénelon.

Quelle que soit, au reste, l'origine historique d'une telle doctrine, il est indispensable de lui consacrer encore quelques lignes.

M. Secrétan, qui nous a donné la formule moderne de cette étrange liberté, s'exprime ainsi dans un livre qui n'est pas facile à lire, mais qu'on se félicite toujours d'avoir lu, dans un livre qui fait enrager, qu'on admire, qui met en colère et qu'on ne pose pas sans avoir beaucoup appris, *la Philosophie de la liberté*[1] : « L'être existant par lui-même et principe de toute existence est une volonté absolument libre. Il est ce qu'il veut être, et n'a d'autre essence que sa liberté même : tout ce qui est résulte de sa volonté. »

Et ce qui résulte de sa volonté, c'est la détermination du bien et du mal, détermination arbitraire, car s'il y avait un bien en soi et un mal en soi, la liberté divine serait gênée ; Dieu n'est libre qu'à la condition d'être indifférent ; il faut que la sincérité ne soit supérieure au mensonge que parce qu'il l'a voulu. Le système

1. Sachons le reconnaître d'ailleurs, c'est à force de sentir le prix de la liberté morale, c'est à force de vouloir exclure le panthéisme et les lois immuables, que M. Secrétan a commis l'erreur que je signale. Son livre demeure une des manifestations les plus considérables de la philosophie libérale et chrétienne.

Digitized by Google

admet forcément qu'il aurait pu vouloir le contraire, que rien ne s'y opposait en lui, et que dans ce cas le mensonge vaudrait moralement mieux que la sincérité. O dialectique, ce serait là de tes coups!

Que nous demande-t-on en réalité? De renoncer à la distinction du bien et du mal, de reconnaître qu'il y a une loi, mais de reconnaître en même temps que cette loi ne repose sur aucun motif. On nous demande de croire qu'il y a un Dieu, et en même temps (je demande pardon du blasphème) que ce Dieu n'est pas bon, car l'idée de bonté implique celle du bien en soi.

Par bonheur, l'Évangile nous atteste que Dieu est bon et qu'il y a un bien, que Dieu est juste et qu'il y a une justice. Le Dieu bon prescrit ce qui est bon en soi, ce qui ne peut pas ne pas l'être, ce qui le serait dans quelque monde qu'il eût plu à Dieu de créer.

Le Dieu de la Bible ne crée pas le bien, il le proclame. Il ne déclare pas seulement que certaines choses sont ordonnées et que d'autres sont défendues, il déclare que les premières sont bonnes et que les secondes sont mauvaises. Ceci est capital : selon que nous adoptons la première notion ou la seconde, nous sommes en présence de la force ou en présence du devoir, notre obéissance nous rend esclaves ou nous rend libres.

J'ose l'affirmer en outre, si Dieu n'était pas bon, Dieu ne serait pas libre. S'il avait créé arbitrairement le bien et le mal, si la distinction entre l'un et l'autre résultait de sa volonté et non d'une différence intrinsèque et immuable, la liberté divine serait la toute-puissance et rien d'autre. Il est libre, parce qu'il est bon, parce que tout ce qui est bon est en lui au degré de la perfection

Digitized by Google

absolue. Cette liberté que nous goûtons ou que nous pressentons nous-mêmes ici-bas quand nous rentrons en possession de notre ressemblance divine et que nous commençons à devenir les esclaves de la justice, cette liberté que nous goûterons beaucoup plus complétement un jour quand il nous sera impossible de faire autre chose que le bien, supposons-la portée à l'infini, et nous comprendrons la liberté de Dieu, autant qu'il est donné à des créatures bornées de comprendre le divin. Ceux qui pensent que Dieu est libre parce qu'il n'existe ni bien en soi ni mal en soi, pensent-ils aussi que l'homme créé à son image aurait cessé d'être libre s'il avait choisi l'obéissance en Éden au lieu de choisir la révolte? Pensent-ils que nous cesserons d'êtres libres au ciel, quand nous serons revêtus de la sainteté? Pensent-ils que les anges fidèles ont perdu leur rang d'êtres libres? Ceci est la thèse de Satan; il y a longtemps qu'il nous insinue qu'on n'est libre qu'en s'affranchissant du bien. Je n'ignore pas que M. Secrétan est le premier à repousser de telles doctrines; c'est de la liberté de Dieu et non de la nôtre qu'il veut nous parler. Mais y a-t-il donc deux libertés? Y a-t-il deux morales, la morale du ciel et celle de la terre?

Non, la liberté divine n'exige pas le sacrifice de cette notion capitale et sur laquelle tout repose, le bien en soi. — Et la liberté humaine, comment s'en passerait-elle? Lorsqu'un Hobbes veut fonder la tyrannie, il commence par déclarer que c'est la volonté du prince qui fait le bien bien et le mal mal, il nie la valeur essentielle des déterminations morales. Prenons garde aux doctrines de servitude, qui, remontant plus haut que

Digitized by Google

Hobbes n'a osé le faire, vont briser au ciel même la distinction du bien et du mal.

A la rencontre de cet immense mystère, la nature divine, il faudrait s'arrêter avec respect et consentir à ignorer le *comment*. Ceux qui prétendent sonder l'insondable et expliquer ce qui échappe à notre intelligence bornée, arrivent vite aux abîmes. C'est une route semée de naufrages.

Voyez Descartes : en vertu de la dialectique, qui lui déclare que l'idée de l'être absolu exclut celle d'une limitation, il affirme que Dieu est libre à l'égard du vrai comme à l'égard du bien. Il ne saurait être assujetti aux lois de la logique; donc si la partie est plus petite que le tout, ce n'est pas que la chose soit vraie en soi, c'est que Dieu l'a voulue telle!

Toute qualité nous semble être une limitation de l'infini. — Plus de Dieu personnel, car la personne est une limitation, et nous voilà ramenés au panthéisme oriental ou allemand [1]. La vérité est une limitation, par conséquent le vrai n'a pas d'existence en soi. Le bien est une limitation; par conséquent nous renoncerons au Dieu bon, qui serait un Dieu limité.

De tous les sophismes, le plus dangereux est celui qui met aux prises en Dieu la liberté et le bien. — Dieu faisant toujours ce qu'il y a de mieux, il ne peut faire autrement et il n'est pas libre. La création, étant excel-

1. M. de Rémusat a éclairé ce point d'une vive lumière, quand il a montré qu'en Dieu l'infini est *attribut* et non *être*. Dieu est infiniment saint, bon, puissant, existant par lui-même; mais il n'est pas toutes choses, car il serait le mal.

Digitized by Google

lente, était nécessaire; le don du libre arbitre, étant excellent, était nécessaire; la rédemption, étant excellente, était nécessaire[1]. — Qu'est-ce à dire? Dieu ne serait pas libre parce que le mal n'est pas possible en lui! Nous-mêmes nous cesserions donc d'être libres, le jour où, parvenus là-haut à la perfection, nous serons incapables de mal! En d'autres termes, l'état de liberté absolue, c'est-à-dire l'état d'un être qui se conforme absolument à sa nature et qui, dans la plénitude de sa volonté, accomplit joyeusement le bien, serait l'apogée de la servitude! En ce cas, nous ne faisons pas un progrès qui ne soit un asservissement, nous ne renversons pas un de nos tyrans intérieurs sans perdre une partie de notre indépendance, et nous aboutissons à cette formule, qui n'exprime que trop bien en effet certaines tendances de notre époque : la liberté, c'est le mal.

La dialectique en vient ainsi à contredire les données élémentaires de la conscience et de la raison. Elle nous construit un monde renversé, un monde au rebours, où l'harmonie de tout ce qui est bon, la sainteté, la justice, la charité, la lumière, la liberté, est remplacée par de monstrueux antagonismes.

Encore un coup, l'infini est en dehors de notre atteinte, et quand nous raisonnons sur Dieu nous sommes sûrs de déraisonner. Résignons-nous à savoir ce que nous savons et à ignorer ce que nous ignorons. Les attributs divins ont le double caractère d'être certains et d'être incompréhensibles. Il nous arrive pour chacun d'eux ce qui nous arrive pour l'éternité. Quand nous essayons de nous en rendre compte, nous constatons

1. Voir la réfutation de Malebranche par Fénelon.

Digitized by Google

sans peine qu'elle est certaine, car avant un temps quelconque il y a un autre temps et cela ne peut s'arrêter nulle part; mais nous constatons aussi qu'elle est incompréhensible, car le temps est une chose qui se mesure; or, des parties finies ajoutées les unes aux autres ne sauraient, quel que soit leur nombre, équivaloir à l'infini.

Digitized by Google

CHAPITRE V

LE FATALISME HISTORIQUE

Le monde moral est le monde de la liberté; la liberté et la morale apparaissent ensemble ici-bas. Pour la matière inorganique, pour les plantes, pour les animaux inférieurs il n'y a point de morale, car il n'y a point de liberté, les lois nécessaires règnent seules là. Avec les animaux supérieurs la liberté commence à poindre; aussi la morale se montre-t-elle dans une certaine mesure : un chien n'est pas étranger au sentiment du devoir, il commet des fautes, il est capable de dévouement. Mais c'est l'homme qui nous introduit en plein dans le domaine de la morale et de liberté; entre les autres animaux et lui la série ascendante s'interrompt, tant est grand l'intervalle à franchir. Nous voici au sein d'un nouvel univers, l'univers des créatures douées de libre arbitre et responsables, l'univers des hommes et des anges.

Or ici encore, remarquons-le, le développement moral se mesure au degré de liberté. Le petit enfant est au bas de l'échelle, soumis qu'il est aux forces tyranniques, aux nécessités, aux instincts; l'homme dont l'intelligence est affaiblie demeure dans des

Digitized by Google

limbes vagues, aux frontières du monde moral, à peine libre et par conséquent à peine responsable. A mesure que la liberté croît, l'être moral grandit. « L'homme est de condition libre, a dit Stern ; plus il est libre, plus il est homme. »

Il faut rappeler ces choses, car on les oublie étrangement. Au lieu du monde de la liberté, nous semblons habiter souvent le monde des lois fatales. A la façon dont on nous fait l'histoire, nous croirions volontiers que le libre arbitre n'a aucun rôle sur la terre, que l'espèce humaine se développe à la façon des végétaux, que les événements et les idées poussent, s'épanouissent et mûrissent comme les fleurs et les fruits. Enfin l'histoire court risque de ressembler à l'histoire naturelle.

On le dit clairement, l'histoire ne sera une science qu'à ce prix ; qui ne voit pas cela manque de sens philosophique en histoire ; il ne comprend pas cette série d'évolutions nécessaires qui constitue l'unité et la beauté de nos annales. Des hommes supérieurs tels que Humboldt[1] ont soutenu ces théories fatalistes. Le Cosmos nous montre une nécessité primordiale qui ne régit pas seulement la matière, mais les choses de la pensée et l'ordre moral tout entier ; de là le retour périodique des formes sociales et des événements.

Les séductions d'un tel système sont grandes Il met de l'ordre dans le monde moral ; il le débarrasse de l'imprévu, il le fait marcher avec cette régularité des machines qui est l'idéal de tant de gens ; enfin il

1. La remarque est de M. Louis Burnier.

Digitized by Google

soumet l'esprit humain, ce révolté, à l'empire de la reine et souveraine de notre siècle, la science positive ; les lois historiques prennent leur place à côté des lois physiques, le code est complet, les divergences s'effacent, et à la seule condition de supprimer l'homme, on parvient à faire une histoire des hommes bien ordonnée et présentable.

Quelle jouissance de contempler alors l'action majestueuse, automatique de la force des choses, au lieu des soubresauts impertinents de la liberté ! Les événements se succèdent selon la règle établie, les révolutions deviennent des évolutions, chaque phase appelle celle qui doit lui succéder et qui, à son tour, appellera docilement la suivante.

Oserai-je le dire ? Je n'ai qu'une admiration médiocre pour l'*Histoire universelle* de Bossuet. Dans ce cadre inflexible où les plans de Dieu s'accomplissent seuls, c'est à peine si j'aperçois l'homme. La place de son libre arbitre y est bien petite ; quoi qu'il fasse, le plan divin se déploie et s'accomplit. — Est-ce ainsi, je le demande, que peut s'écrire l'histoire d'une race qui a commencé par la révolte contre le plan divin ? A moins de soutenir que Dieu a voulu la chute (et qui l'oserait ?) il est impossible de ne pas reconnaître le rôle immense des déterminations humaines ici-bas. Supposez, par exemple, que le christianisme apostolique se fût maintenu au lieu de disparaître presque sous une violente réaction du paganisme, l'histoire moderne tout entière en serait transformée.

Il est vrai que le christianisme apostolique ne pouvait pas se maintenir, que la réaction païenne était iné-

Digitized by Google

vitable, qu'il fallait aboutir au moyen âge, que ce qui a été devait être ! — Mais qui nous dit cela ? Le fatalisme historique, lequel est l'oracle de notre temps.

Plus habile qu'il ne l'était jadis, il écarte les formules absolues, et suspectes par cela même, d'un Vico, d'un Herder ou d'un Hegel. Il est un peu moins systématique, et n'en est que plus dangereux. Ses docteurs, au reste, bien qu'il semble les renier quelquefois, n'en sont pas moins ses docteurs, et c'est chez eux qu'il faut l'étudier.

Vico fournit au fatalisme historique la doctrine des trois phases par lesquelles passent les nations : phase de spontanéité, d'imagination et de poésie, temps héroïques ; phase de réflexion, temps historiques ; phase d'alanguissement, temps de décadence.

La même doctrine se produit aujourd'hui en termes un peu différents ; la série se compose de la phase religieuse, de la phase philosophique et de la phase scientifique ou positiviste. Mais le fonds demeure ; en passant par ces filières, l'histoire de l'humanité dépouille ce qu'elle avait de personnel et de libre : il n'y a plus d'individus, il n'y a même plus de nations, car toutes se ressemblent, partout l'*idée* se déploie avec son uniformité grandiose et fatale, partout la pensée humaine obéit aux lois qui la régissent, faisant ses trois étapes dans l'ordre marqué, enfantant sans y manquer les hommes qu'il faut et les événements qui conviennent, courant en rond et revenant au point de départ.

On sait de quelle façon un historien illustre traitait dernièrement ces parodies de l'histoire. Examinant les trois phases qui composent le cercle complet, M. Guizot a montré que ce n'est point là l'histoire successive,

Digitized by Google

c'est l'état permanent et complexe de l'humanité ; il y a toujours eu, il y aura toujours des croyants, des philosophes et des savants, sans compter les hommes qui sont à la fois comme M. Guizot savants, croyants et philosophes.

Oui, l'homme est un, l'âme humaine ne se laisse pas mettre en morceaux ou partager en compartiments. Par malheur pour l'histoire systématique et fataliste, elle rencontre l'homme, et l'homme complet, sur son chemin. Quel dommage ! Il fait si bon poursuivre sa route sans se préoccuper des incartades de la liberté !

La liberté, une misère. Demandez à Herder, qui fait de la terre le moule de la destinée humaine et de chaque pays le moule du peuple qui l'habite. La géographie est souveraine ; étant donnés telle contrée et tel climat, vous savez ce que sont précisément les croyances, les mœurs, les littératures et les institutions.

La nécessité ne trône pas moins, on peut le croire, dans le trop fameux système de Hegel. — Dieu n'étant lui-même que l'idée qui se dégage de la nécessité des choses, je donne à penser si le développement de l'histoire (le *devenir*) est fatal, si la liberté est niée, si les victoires révèlent quelque chose de divin, si parmi ces victorieux qui ont tous leur auréole le pauvre esprit humain s'avance humblement, chapeau bas, plein de vénération pour le succès qui est une révélation et, sous prétexte d'idée, offrant son culte à l'événement !

Cet esprit de servitude s'infiltre partout aujourd'hui. La littérature elle-même a perdu son libre arbitre : M. Taine s'est chargé de nous enseigner cela. Chaque génie est une résultante ; l'époque, le climat, la race,

Digitized by Google

les circonstances, les précédents le produisent, purement et simplement.

Je sais bien que M. Taine essaye de laisser dans son mécanisme une petite place au libre arbitre ; il admettra volontiers que l'homme peut déranger un instant le jeu des rouages, pourvu que vous admettiez à votre tour que cette perturbation sans conséquence n'aura aucune action appréciable sur la marche du mécanisme. Somme toute, les sciences morales rentrent dans la catégorie des sciences naturelles, et l'histoire a ses lois comme la chimie.

Mais, je le répète, le fatalisme historique est moins dangereux lorsqu'il se constitue en système et qu'il a le courage de son opinion, que lorsqu'il se contente de pratiquer sa doctrine sans la formuler.

Montesquieu n'a pas fondé la meilleure des écoles historiques. A force de tout comprendre, il n'est pas loin de tout justifier. Avec lui nous nous promenons dans un monde où le changement des circonstances extérieures explique souvent à lui seul le changement des mœurs et des lois. La place de la justice n'y est point grande. J'y cherche les vérités éternelles et immuables, je n'y trouve que l'incessante mobilité. Je m'y habitue aux faits, quels qu'ils soient ; je les sens presque nécessaires, et peu s'en faut que je ne les croie respectables.

Ce que Montesquieu avait fait avec la mesure d'un esprit prodigieusement sensé, avec un sens divinateur qui touche au génie, avec un instinct libéral qui ne craint pas de marquer ses préférences, d'autres l'ont fait depuis d'une façon moins circonspecte. Nous avons des histoires, et dans le nombre il en est que j'admire

Digitized by Google

beaucoup sans les aimer, qui nous présentent les faits comme un déroulement inévitable, aussi étranger à la liberté et à la justice que les émanations involontaires des panthéismes antiques. Chaque fait est amnistié à son tour. Pourquoi? Parce qu'il est un fait, parce que son heure est venue, parce que ce qui est doit être. S'il faut blâmer quelque chose, car enfin on ne peut toujours approuver, on s'en prendra plutôt aux hommes qu'aux événements. Or, le sens moral exige que nous fassions précisément l'inverse, que nous condamnions toujours les actes iniques, sans les ménager sous prétexte qu'ils sont nécessaires, et que nous réservions souvent notre indulgence pour les hommes qui ont subi le vertige de ces entraînements prodigieux. Il faudrait condamner les persécutions et amnistier quelquefois les persécuteurs. Il faudrait flétrir les crimes de la Terreur et accorder quelquefois aux révolutionnaires le bénéfice des circonstances atténuantes. A suivre une autre méthode, on construit une histoire dans laquelle la notion du bien s'efface devant la notion du succès. Où est le droit? Où est la morale? Je n'en sais rien; il ne me reste après avoir lu que le respect de l'habileté, et si je fais mes réserves contre quelque politique injuste, c'est uniquement contre celle qui a forcé ses chances et qui a fini par échouer.

J'entends d'ici l'objection : Vous ne voulez pas de l'histoire fataliste et qui a des lois; que vous faut-il donc? Une histoire anecdotique, qui ramasse les faits sans les ramener à l'unité? Prétendez-vous, pour sauvegarder le libre arbitre, soutenir qu'il n'y a pas de grandes lignes, de mouvement suivi, de véritable évo-

Digitized by Google

lution dans nos annales? La philosophie de l'histoire est-elle un mot vide de sens?

Non certes. Sans aller jusqu'à dire avec Bossuet : « L'homme s'agite et Dieu le mène, » je reconnais joyeusement le gouvernement de Dieu dans l'histoire et je distingue, moi aussi, cet axe moral autour duquel se meuvent les événements.

Seulement faisons à la liberté sa place et ne confondons pas la nécessité et la Providence. On l'a dit, si Colomb avait continué de gouverner à l'Occident, s'il n'avait pas écouté Pinzon qui lui conseillait de dévier au sud-ouest, le courant du golfe l'aurait mené en Virginie et les États-Unis auraient appartenu aux peuples latins; peut-être aurions-nous eu là un second Mexique. Quoi qu'il en soit, je maintiens ce fait que Pinzon n'était pas forcé de parler, que Colomb n'était pas forcé de suivre son avis, et que les annales humaines sont pleines de déviations gigantesques résultant d'un acte de libre arbitre.

Cela posé, je n'hésite pas à reconnaître l'influence très-considérable qui appartient aux milieux et aux précédents. Il en résulte, cela n'est pas douteux, une continuité logique qui unit le présent au passé, qui prépare l'avenir dans le présent et qui autorise les penseurs à constater certaines lois de l'histoire.

L'humanité ne marche point au hasard; s'il y a un libre arbitre individuel, il y a aussi une vie d'ensemble; une nation est quelque chose, une race est quelque chose, le genre humain est quelque chose; il faudrait être aveugle pour confondre la liberté avec l'éparpillement. Sans admettre le moins du monde une loi de nécessité, on peut reconnaître des lois de corré-

Digitized by Google

lation, de préparation, de réaction. Chaque époque prépare la suivante, les fils ressemblent à leurs pères et nous respirons tous l'air de notre temps. Autant il serait absurde de nier l'action spontanée et individuelle, autant il le serait de nier l'action énorme qu'exerce le milieu dans lequel nous sommes plongés, habitudes, traditions, croyances, enchaînement des faits.

Il y a un enchaînement des faits. Si nous protestons contre l'hypothèse d'un courant irrésistible dans lequel les volontés individuelles seraient emportées et noyées, nous ne réduisons pas pour cela l'histoire à n'être qu'une série de secousses fortuites et sans liaison entre elles. L'histoire est devenue plus instructive, plus profonde et plus vraie, depuis qu'elle est devenue une science, depuis qu'elle a une philosophie et des lois. L'histoire des idées a pris légitimement sa place auprès ou plutôt au-dessus de l'histoire des événements.

Je vais plus loin encore, je crois que certains événements sont inévitables; il y a de la nécessité dans l'histoire : certaines réactions sont nécessaires, peut-être aussi certaines expiations. Après l'ancien régime était-il possible d'éviter la révolution? Après la révolution était possible d'éviter l'absolutisme militaire? Les régimes violents et iniques ne disparaissent pas paisiblement, la justice divine marche derrière eux.

Ne confondons pas le fatalisme historique et l'histoire morale qui nous montre que le présent est fils du passé, que nos progrès enfantent des progrès et que nos crimes enfantent des crimes, en sorte que s'accomplît la parole du prophète : « Vous mangerez le fruit de vos œuvres. »

Croire qu'il y a de la nécessité dans l'histoire, ce

Digitized by Google

n'est pas croire que tout y soit nécessaire, que la volonté et la liberté n'y aient pas leur rôle. Surtout ce n'est pas croire que les faits soient bons par l'unique raison qu'ils sont des faits. Non-seulement tout ce qui est arrivé n'était pas inévitable, mais les choses inévitables peuvent être aussi et sont souvent abominables par la façon dont elles s'accomplissent. Prenez l'époque que vous voudrez, le moyen âge, l'ancien régime ou la révolution, à la rencontre de leurs attentats, mon âme se soulève ; elle maintient que le mal est le mal, et vis-à-vis de la force des choses la conscience reste debout.

Le fatalisme historique n'a pas de doctrine plus chère que celle des races. La plupart sont vouées par lui à la servitude ; une seule, la race indo-germanique, est vraiment capable de liberté.

Ici encore il faut reconnaître ce qu'il y a de fondé dans l'observation et repousser le reste. L'influence de la race est incontestable. Mais supposez une loi nécessaire, notre paresse morale ne s'en accommodera que trop bien. A quoi bon lutter? A quoi bon se défendre? A quoi bon répandre la vérité? Chaque race (je devrais ajouter chaque climat, car le climat joue aussi son rôle) a la religion qui lui est propre; elle a sa morale nécessaire, ses institutions nécessaires. Tout est nécessaire, en un mot, et le libre arbitre est impuissant.

Qu'est-ce à dire? L'homme ne serait-il pas le même partout? Existe-t-il des hommes quelque part qui ne soient pas pécheurs comme nous, qui n'aient pas un sens moral comme nous, qui n'aient pas un entendement comme nous, qui ne se sentent pas responsables comme nous? Connaissez-vous une contrée ici-bas où

Digitized by Google

l'Évangile ne transforme pas les âmes qui le reçoivent? Que devient la séparation des races en présence de la religion universelle, qui partout cherche l'homme et le trouve, qui partout répond aux mêmes besoins, développe le même amour, donne le signal des mêmes luttes intérieures contre le mal, provoque le même déploiement d'énergie morale et de liberté?

On nous parle des races! Mais que fait-on du genre humain? On nous parle de ce qu'il y a de nécessaire dans notre destinée! Mais que fait-on de ce qu'elle a de libre? Vaincre la nécessité par la liberté, voilà l'œuvre magnifique à laquelle nous sommes appelés ici-bas.

Grâce à Dieu, cette victoire n'est pas impossible. La race indo-germanique, dont on nous vante le libéralisme, a passé, ce me semble, par de rudes servitudes. L'Inde, la Perse, l'Empire romain n'ont pas précisément brillé par leur indépendance. Et pourtant une partie de cette race jouit maintenant de libertés que le monde antique ne soupçonnait guère. D'où vient qu'une portion seulement est libre? D'où vient que les Indo-germains de la Perse et de l'Inde sont restés esclaves, tandis que ceux de l'Europe sont émancipés? D'où vient que ceux d'Europe sont demeurés esclaves avant l'Évangile, qu'ils ont été esclaves au moyen âge pendant l'obscurcissement de l'Évangile, que leur liberté actuelle se proportionne à leur connaissance de l'Évangile?

Ah! c'est que la nécessité n'est pas dans la race, c'est que la liberté n'est pas dans la race non plus; il faut chercher plus haut. Adressez-vous à l'homme, et quel qu'il soit, indo-germain, nègre, mongol ou sémite, blanc, jaune ou noir, l'homme vous répondra. Toutes les latitudes connaissent le mal; tous les idiomes ont

Digitized by Google

des mots pour exprimer les navrantes misères que l'Évangile sait guérir; tous les peuples peuvent arriver, en suivant le même chemin, au même développement, à la même liberté.

Prenons garde aux nécessités géographiques et ne nous résignons pas trop aisément à la machine humaine. Il n'existe pas sur la terre de race prédestinée à la servitude ou à la liberté, et cela par la bonne raison que toutes ces races sont des races d'hommes, non des ruches d'abeilles ou des tribus de castors.

Quant au climat, rappelons-nous, pour nous rassurer contre les nécessités fatales qu'on lui attribue et contre le monopole de liberté qu'on accorde au Nord, que le plus libre des États antiques, la Grèce, était un pays chaud, que la latitude de l'Angleterre est celle d'une grande portion de la Russie, que les États-Unis sont sous le même parallèle que la Chine, et qu'en France même c'est le Midi qui a été, jusqu'à la croisade albigeoise, la patrie de la liberté et du mouvement.

Une autre théorie, fort accréditée aussi, mérite que nous l'examinions un moment : je veux parler de la théorie du progrès.

Nous voici en présence d'un mécanisme qui agit par sa force propre, uniformément, constamment, irrésistiblement. Tout ce qui a été était nécessaire; chaque erreur a été vérité à son heure, chaque infamie a été vertu à son heure, il n'y a pas eu de régime qui n'ait eu son heure de légitimité. S'il en était autrement, où serait la marche incessante du progrès? Il fallait que le paganisme régnât; il fallait que Rome conquît le monde; il fallait que le christianisme fût persécuté; il

Digitized by Google

fallait qu'il triomphât ; il fallait qu'il devînt mondain et païen ; le moyen âge, l'inquisition, la renaissance, la réforme, les églises nationales, les guerres de religion, l'ancien régime, la révolution, tout a été utile et inévitable, tout a contribué au progrès.

Ce progrès-là est une négation absolue de la vérité. Pour savoir ce qui est vrai ou ce qui est bon, je n'ai plus qu'à interroger les opinions régnantes. Elles règnent, donc elles sont bonnes ; m'en écarter, ce serait trahir la cause du progrès. Elles sont bonnes aujourd'hui ; mais elles ne l'étaient pas hier, et elles ne le seront pas demain.

La théorie du progrès nous représente l'histoire comme un vaste fleuve qui avance toujours, emportant avec lui, qu'ils le veuillent ou non, les peuples et les individus vers un but qu'ils ignorent et qu'ils ne cherchent pas. Les eaux du fleuve ont quelques remous peut-être, mais elles ne retournent pas en arrière ; le genre humain avance toujours : les reculs, les déchéances sont impossibles.

D'autres théories, nous l'avons vu, semblent ne voir dans le fleuve que ses remous. Pour elles la marche de l'humanité se compose d'une série de mouvements circulaires qui finissent par la laisser à la même place ; chaque peuple à son tour part, monte et redescend ; le cercle est achevé ; une destinée nationale s'achève avec lui, et le genre humain n'en est pas plus avancé. Telle n'est pas la doctrine du progrès ; vaut-elle mieux ? Je n'ai pas à le dire, il me suffit que l'une comme l'autre substitue le mouvement machinal à l'action libre et nous transporte en dehors du monde moral.

Pour quelques-uns des théoriciens du progrès, il

Digitized by Google

s'étend par delà les limites de la vie actuelle. — Leibnitz formule ainsi sa *loi de continuité* qui embrasse tous les êtres et l'univers lui-même : en vertu de cette loi, les monades se développent, les âmes montent toujours ; d'abord âmes inertes, puis âmes sensitives, puis âmes raisonnables, elles continuent leur marche ascendante et parviendront peut-être à des progrès que nous ne pourrions comprendre aujourd'hui. Charles Bonnet, dans sa *palingénésie* qui suppose la préexistence des êtres, affirme les transformations successives du monde physique et moral. Franklin adopte simplement la métempsycose ; il ne peut croire que Dieu « se donne la peine continuelle de créer des âmes nouvelles, » et il ne s'opposera pas à une nouvelle édition revue et corrigée de la sienne.

Je cite les meilleurs, ceux qui mêlent un peu de moralité et de libre arbitre au fonctionnement nécessaire de la machine du progrès. Chez d'autres, il ne reste que la machine. Quand Lessing [1] nous raconte le progrès des religions, on les voit se formuler d'elles-mêmes à jour fixe et se proportionner aux divers âges du genre humain. La religion de l'avenir se prépare déjà, en vertu de la loi irrésistible du progrès.

Le dix-huitième siècle tout entier adoptait la théorie du progrès. Schiller était du même avis que Lessing. En France le progrès était un axiome que les sages, tels que Turgot, acceptaient sans hésiter. Mais le prophète de cette foi nouvelle, c'est Condorcet : il y croit jusqu'à affirmer que les bornes de notre vie pourront reculer indéfiniment. Pour lui, le progrès ne cesse jamais;

1. Voir son petit livre, *De l'éducation du genre humain*.

Digitized by Google

c'est une marche que rien n'arrête, sur laquelle le libre arbitre n'a point d'action. Et pourtant, l'auteur de cette doctrine de servitude est un cœur libre et vaillant ; il écrit son livre en pleine Terreur ; puis, l'œuvre achevée et satisfait d'avoir fini sa tâche ici-bas, il quitte sa retraite et trouve la mort.

J'aime à rencontrer un homme qui vaut mieux que sa croyance ; cela fait compensation pour ceux qui valent moins que la leur. Au reste, la théorie du progrès n'a jamais eu peut-être plus d'influence qu'aujourd'hui ; la philosophie allemande l'a mise en vogue et elle a trouvé un allié puissant dans cette tendance générale qui sous les formes diverses du panthéisme, du socialisme, du positivisme, fait une guerre acharnée à la liberté.

Il me resterait à montrer qu'on peut repousser avec horreur la théorie du progrès qui est un mécanisme, et aimer avec ardeur le progrès qui est une liberté. Celui qui écrit ces lignes n'aime pas seulement le progrès en général, mais les progrès en particulier, tous sans exception ; il croit, il sent que tous sont solidaires, progrès de la foi, progrès des mœurs, progrès des lumières, progrès des institutions. S'il me fallait un motif de plus pour m'attacher à l'Évangile, je le trouverais dans sa complicité avec tous les progrès. Révolutionnaire éternel, il ne nous permet pas de rester en place ; il lui faut des transformations morales et des transformations sociales. Le grand mot : en avant ! n'est nulle part écrit comme là. En avant, pour les devoirs ; en avant, pour les affections ; en avant, pour la piété ; en avant, pour l'indépendance ; en avant, pour l'éducation personnelle !

Digitized by Google

L'Évangile ne fait pas consister le progrès dans la série des palingénésies et des métempsycoses. Il n'invente pas un progrès tournant sur lui-même, comme un progrès de manége qui aurait son point de départ pour but [1]. Il n'invente pas davantage cet autre progrès qui, au lieu d'être un cercle, est une spirale et s'approche, à travers bien des lenteurs et des détours, de l'idéal qu'il n'atteindra jamais. L'Évangile ne nous enseigne pas gravement qu'aujourd'hui vaut toujours mieux qu'hier et que demain vaudra mieux qu'aujourd'hui, que la Grèce asservie valait mieux que la Grèce libre, que l'Empire romain valait mieux que la République, que le christianisme du moyen âge valait mieux que celui des apôtres. Non, l'Évangile nous tient un langage tout différent. Au travers des progrès de la science et des époques brillantes de la poésie et de l'art, il signale une chose immuable, le cœur de l'homme esclave du mal. Tandis que l'homme intellectuel, industriel, civilisé, semble avancer, souvent il arrive que l'homme moral ne bouge pas.

Et c'est lui que l'Évangile met en mouvement; le progrès central, dont tous les autres dépendent, c'est lui qui l'opère. Il l'opère, sans nous placer sous la loi des mécanismes. Si l'Évangile nous révèle Dieu dans l'histoire, s'il illumine celle-ci d'un bout à l'autre en nous montrant Celui auquel tout tendait avant sa venue et duquel tout procède depuis, s'il fonde ainsi, on peut le dire, la philosophie de l'histoire universelle, il n'y a

1. J'emprunte cette définition et plusieurs autres à M. le professeur Bonifas. Personne n'a mieux combattu le faux progrès en soutenant le véritable.

Digitized by Google

rien là qui ressemble à une nécessité. L'Évangile ne nous dit pas : Maintenant que j'ai paru sur la terre, je vais produire, en vertu d'une force irrésistible, une série de développements toujours plus beaux; je vais créer des sociétés à mon image; l'humanité, grâce à moi, va monter de degré en degré jusqu'à la perfection; l'œuvre de relèvement va s'accomplir sans réactions possibles et sans reculs; en vertu d'une puissance invincible, car elle est divine, le monde va se transformer forcément.

Loin de parler ainsi, il prend soin de nous avertir que la lutte contre le mal aura ses défaillances et ses défaites, il fait appel à notre action et à notre liberté. Il annonce que l'ennemi est déjà dans la place au temps des apôtres; il veut qu'on l'attaque sans relâche, sans découragement, au risque des blessures. Il ne prophétise pas un progrès qui s'accomplira tout seul. Sondez, au contraire, le mot mélancolique du Sauveur : « Quand le Fils de l'homme viendra, croyez-vous qu'il trouvera la foi sur la terre? » Et sondez aussi cet autre mot, notre mot d'ordre : « Travaillez pendant qu'il fait jour, la nuit vient, en laquelle personne ne peut travailler. »

Travaillez! Le vrai progrès est dans l'Évangile, parce qu'il y est toujours soumis à la condition du travail. C'est la noble école de la liberté qui vient de s'ouvrir, on le sent. Là on apprend à ne pas compter sur l'action irrésistible des choses et à se souvenir de la responsabilité des personnes.

L'Évangile, nous le savons, s'occupe moins de la société que de l'individu. — Que chacun lutte virilement au dedans de soi. La bataille intérieure sera rude et disputée, le moindre pouce de terrain devra être

Digitized by Google

conquis par un effort, et jamais il ne sera permis de remettre l'épée au fourreau. Alerte! L'ennemi n'est pas loin. Veillez, veillez jusqu'à la fin; que les vainqueurs veillent sur leur victoire toujours menacée; « que celui qui est debout prenne garde de tomber! »

Tel est le libéralisme évangélique; il met en jeu toutes les énergies, et de plus, toutes les dignités morales. Ce n'est pas lui qui nous prosternera devant l'événement. Au-dessus du fait, il nous montre le droit, ou pour mieux parler, le devoir. Les doctrines de nécessité ont une autre méthode; le fatalisme historique, la théorie du progrès ne peuvent faire que des lâches et des esclaves; la marche nécessaire des choses amenant toujours ce qui doit arriver, il n'y a plus d'autre droit que le fait et d'autre légitimité que le succès.

Ceci est la pire des écoles. L'adoration du fait mène loin. La marche nécessaire des choses, même quand on l'habille de dévotion et qu'elle devient la marche providentielle, nous courbe aux pieds de toutes les injustices triomphantes. Dès que nous refusons d'admettre que l'histoire aurait pu se transformer, qu'avec plus de dévouement mis au service de la vérité l'homme aurait changé le cours de ses destinées, qu'en changeant les idées il aurait changé les faits, nous devenons les très-humbles serviteurs de ce grand maître, l'événement, notre libre arbitre abdique, nous renonçons à résister à ce qui est fatal, et le grand courant nous emporte.

Je n'invente pas, hélas! je ne fais que décrire. Le fatalisme historique ne nous a-t-il pas enseigné sa jurisprudence, la prescription en matière de morale? — Eh

Digitized by Google

bien, oui, ces crimes étaient peut-être des crimes, mais ils ont réussi et ils sont anciens, il y a prescription! Oui, nos ancêtres ont employé d'exécrables moyens; mais c'était au profit d'une bonne cause, car c'était celle de la civilisation!

Or, il est bien entendu que la civilisation, qui a ses lois fatales, n'aurait pu suivre une autre route. Celle qu'elle a suivie était nécessaire. Il fallait descendre dans cette boue ; il fallait traverser ces tunnels obscurs; il fallait niveler ces inégalités fâcheuses, la justice, la vérité, la liberté. Donc ce qui a réussi devait réussir, et tous les attentats heureux de l'histoire sont amnistiés.

Je me rappelle encore le frisson qui passa dans nos âmes, à nous jeunes gens de 1828, le jour où, assis sur les bancs de la Sorbonne, suspendus aux lèvres éloquentes de M. Cousin, nous l'entendîmes s'écrier que la meilleure cause l'emportait toujours, que c'était la loi de l'histoire, le rhythme immuable du progrès, et que César valait mieux que Pompée puisqu'il avait vaincu à Pharsale. Quelque chose en nous protestait contre cette théorie importée d'Allemagne et que l'Allemagne est en train de répudier.

Rien de corrupteur comme l'histoire ainsi comprise. Nos leçons d'histoire ne sont trop souvent que des leçons d'immoralité. Notre esprit s'habitue à juger par le résultat : les ambitions qui nous déplaisent, ce sont celles qui échouent; les crimes que nous réprouvons, ce sont ceux qui n'atteignent pas leur but. Si la Terreur avait fondé quelque chose et organisé son gouvernement, nous lui trouverions une excuse providentielle; si Napoléon n'avait pas rencontré l'hiver de 1812, nous applaudirions à la campagne de Rus-

Digitized by Google

sie; nous avons attendu la prise de Richmond pour découvrir qu'aux États-Unis le Nord avait raison contre le Sud; M. de Cavour et M. de Bismark, pour peu qu'ils eussent échoué, seraient à nos yeux de pauvres génies, assez semblables à ce découvreur de mondes que la révolte de ses matelots aurait pu arrêter à moitié chemin de l'Amérique,

L'aventurier Colomb, grand homme un jour plus tard.

Sous peine de descendre bien bas et de devenir incapables de liberté, il faut que nous nous insurgions contre le fatalisme historique. Succès, insuccès, est-ce que cela change quelque chose? Est-ce que le crime qui réussit se transforme en vertu? Au contraire, il est deux fois crime. Je dirais volontiers de certaines causes qu'il ne leur manque qu'une chose pour devenir tout à fait odieuses, le succès.

Le succès n'absout rien; le succès ne prouve rien. En tous cas, il ne prouve pas la justice; le succès n'est pas le doigt de Dieu. Il ne manquerait plus que cela, en vérité, pour tourner le dos aux vaincus en toute bonne conscience et pour nous faire courtisans des soleils levants avec la noble dignité des hommes de principe qui sacrifient leurs préférences au bien général et qui ne veulent pas se mettre en travers du char de la civilisation.

Par malheur, le fatalisme historique a trouvé un allié dans les événements de notre époque; nos révolutions incessantes n'ont pas peu contribué à faire de nous des sceptiques; le droit a été si souvent violé, que le fait semble subsister seul. Aussi les hommes à

Digitized by Google

scrupules nous inspirent-ils un profond dédain. Nous aimons ceux qui vont au but sans s'inquiéter des broussailles de la route, et qui, au besoin, savent répéter pour toute justification la fière parole d'Humbert :

Je jure que tel jour je sauvai la patrie.

Pauvre patrie ! on ne la sauve que trop. Le simple régime de la justice lui conviendrait mieux depuis longtemps que les remèdes héroïques qu'on lui administre. En fidèles adorateurs de l'histoire, nous admirons tout ce qui a contribué à fonder l'unité française, les violences, les mensonges, les crimes. Nous saluons dans le despotisme le précurseur nécessaire de la liberté. Convaincus que le progrès n'avait qu'une forme et que ce qui a été devait être, nous frémissons à la seule pensée que nos annales auraient pu être privées d'un de ces grands rois ou d'un de ces grands ministres qui ont fait, tous et toujours, ce qu'il fallait faire. Otez-nous Louis XI, ou Richelieu, ou Louis XIV, nous nous sentons perdus.

Et il en est de même pour les autres peuples. Leur mission providentielle, ce grand sophisme qui tue la morale en justifiant tous les forfaits, nous fait apparaître chacun de leurs actes comme une sorte de révélation. Nous semblons dire, Dieu me pardonne, que le crime et l'erreur n'ont pas de rôle ici-bas, qu'il ne s'y fait rien qui ne se doive faire, et que l'histoire du genre humain est l'histoire idéale. Ne fallait-il pas que Rome conquît la terre, et l'unité indispensable se serait-elle produite si la grande nation n'avait écrasé les petites ? Ne fallait-il pas que Constantin et Théodose donnassent la forme nationale au christianisme ? Ne

Digitized by Google

fallait-il pas que l'unité religieuse fût maintenue plus tard par des bûchers? Ne fallait-il pas?... Je m'arrête. Tout ce qui est arrivé était nécessaire, tout ce qui est arrivé était bon. Maudits soient ces hommes libres qui, au nom de leur conscience, ont tenté de contrarier, les impies, la loi souveraine et majestueuse de l'histoire ! On les a écrasés et on a bien fait ; entre la nécessité et la liberté, les gens sages savent choisir.

S'il n'y avait eu que des gens sages ici-bas, l'humanité n'aurait pas réalisé un seul progrès. A la base de chaque progrès, vous découvrirez un noble cœur qui a combattu et qui a souffert. Sans les hommes qui ont osé être seuls contre tous, personne n'aurait bougé, si ce n'est pour descendre toujours plus bas dans la servitude de l'aplatissement universel.

Notre haine de l'individu est telle, que nous supprimons volontiers les grands hommes. Que sont-ils ? Un des produits de l'esprit du temps où ils ont vécu, une des manifestations de la nécessité [1]. S'il faut opter entre cette doctrine et celle que Carlyle expose dans le livre *Des héros*, j'aime encore mieux la seconde exagération que la première. Avec Carlyle, du moins, l'énergie individuelle conserve sa place ici-bas, nous nous sentons encore au milieu d'êtres libres et responsables.

L'histoire fataliste nous transporte dans des espaces glacés, au sein des régions sidérales où se meuvent les sphères obéissant à d'invariables lois; nous ne sommes

1. Voir les livres de M Taine. Voir aussi Buckle (*Histoire de la civilisation en Angleterre*).

Digitized by Google

plus dans le monde moral. Quand nous prononçons le mot devoir, nous supposons la liberté; avec la nécessité, le devoir n'a plus de sens. Chaque chose alors va à sa fin nécessaire; chaque époque accomplit son œuvre nécessaire; chaque pas du genre humain réclame son holocauste nécessaire de droits et de vérités. La morale n'a rien à voir là-dedans. — Le progrès ne marche qu'escorté de crimes; qu'y faire? Il en a fallu pour l'unité religieuse, il en a fallu pour l'unité politique, il en faudra peut-être pour l'unité sociale. Eh bien, consolons-nous en pensant que nous avançons ainsi dans la voie de nos destinées!

La consolation peut sembler médiocre. Il n'importe, elle suffisait à l'antiquité païenne, et pourquoi ne nous en contenterions-nous pas, nous qui tournons le dos à la liberté évangélique et qui revenons au dieu Destin?

Nous n'y revenons pas tous, je me hâte de l'ajouter. L'histoire fataliste n'est pas seule aujourd'hui; voici l'histoire morale et libérale. Parmi les conquêtes de notre temps, il en est peu d'aussi glorieuses. Sachons remercier M. Guizot et ceux qui après lui nous ont ouvert cette noble voie. Le fait est jugé au nom du droit, l'événement est amené à la barre, la victoire est sommée de rendre ses comptes. Ceux qui ont lu *la Révolution* de M. Quinet (et qui ne l'a lue?) comprendront ce que je veux dire.

Ainsi apparaît la grande histoire, la seule vraie et la seule originale, celle qui fait subir une révision sévère aux traditions acceptées, aux anathèmes comme aux admirations. C'est une jouissance exquise pour l'âme

Digitized by Google

de voir réformer quelque vieux arrêts, de voir flétrir quelques iniquités longtemps triomphantes, de voir réhabiliter quelques victimes.

Je ne puis dire combien on gagne à faire soi-même et pour son propre compte cet apprentissage de l'impartialité historique. Il nous en coûte de condamner parfois nos amis et de rendre justice à nos adversaires ; cela coûte, mais cela rapporte encore plus. Cela rapporte de la dignité, de la sincérité, de la liberté. Oui, c'est à l'école de la liberté qu'on apprend à aimer le bien partout où il se trouve et à haïr le mal partout où il est. Quiconque fait cela, se sent plus libre. Un protestant qui se croit tenu d'admirer en tout Élisabeth ou Cromwell, un catholique qui s'efforce d'excuser Philippe II ou de célébrer les dragonnades, un partisan de l'ancien régime qui a le dessein arrêté de s'extasier sur le grand roi, un partisan de la Révolution qui se propose de ne pas voir les forfaits du terrorisme, sont autant de trembleurs que la vérité épouvante.

« La vérité vous rendra libre, » disait Jésus-Christ. Notre indépendance morale aurait fait un grand pas si l'histoire, ce vieux courtisan, reprenait son rôle de juge. Ses justices, même tardives, sont toujours de bon exemple. Elles constituent ici-bas une des protestations du droit contre le fait et de la faiblesse contre la force.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

LE FATALISME PERSONNEL

Tout auprès du fatalisme historique vient se placer le fatalisme personnel. Nous laissons les annales des peuples s'arranger comme elles peuvent; mais quant à nous, nous sommes bien décidément soumis à une nécessité qui nous domine. Que notre libre arbitre existe ou non en théorie, peu importe : en fait, nous nous sentons esclaves.

Ne l'avez-vous jamais entendu prononcer ce triste mot, le mot de la servitude sans remède : Je suis ainsi fait ? — Je suis ainsi fait ! c'est-à-dire prenez-moi tel que je suis; j'ai renoncé à réagir contre mes erreurs et contre mes vices, à poursuivre virilement l'accomplissement de mes devoirs; j'ai donné ma démission de moi-même; je suis ainsi fait.

Dès que le mot fatal a été prononcé, n'attendez plus rien. C'est un homme à la dérive, un vaisseau qui ne gouverne plus et dont les vents et la mer feront tout ce qu'il leur plaira. Plus de luttes, plus de vaillance, *alea jacta est,* l'âme subit sa destinée et suit sa voie.

Ceux qui en sont là ne sont pas seulement les es-

Digitized by Google

claves d'autrui, les serviteurs des opinions régnantes et des usages reçus; ils sont asservis avant tout par leurs propres défaillances. L'aveu de leur mal leur sert d'excuse. Au moyen de cette humilité au rebours, ils se justifient de tous leurs torts et se rassurent sur toutes leurs lâchetés. Que voulez-vous? Ils sont ainsi faits! — Vous me reprochez de ne pas remplir mes devoirs? Je suis le premier à le dire. Vous pensez que je ne donne pas de bonheur autour de moi? Hélas, non. Vous prétendez que je n'agis pas, que je me laisse aller inerte à l'affaissement moral, qu'une vie autrement employée ranimerait mon énergie? Je le sais bien. Mais plaignez-moi, je suis ainsi fait!

Non-seulement il y a des gens qui disent : Je suis ainsi fait. Il y en a qui disent : Je suis ainsi disposé aujourd'hui. Ce n'est plus l'abdication, c'est l'ajournement. Un autre jour on sera admirable, aujourd'hui on est insupportable. Qu'y faire? peut-on se rendre gai quand on est triste, ardent quand on est découragé, sympathique quand on est sec, aimable quand on est maussade?

Oui, on le peut (avec le secours du Seigneur, s'entend); on le peut, et on le doit. C'est notre métier ici-bas de devenir autres que nous ne sommes et de ne pas nous laisser asservir par nos dispositions du moment. Dieu nous préserve d'étudier sans cesse nos sensations, de tâter en quelque sorte notre pouls, pour savoir si notre santé morale est au point précis où nous devenons capables de quelque chose! Vous ne vous *sentez* pas en train? Il ne s'agit pas de cela; vos sensations ne

Digitized by Google

règlent pas vos obligations, et quand on n'est pas en train, il faut s'y mettre.

Il le faut, sous peine de tomber dans un état de débilité maladive. Il est des artistes et des poëtes qui attendent toujours « leur heure. » Il est des maris qui se réservent d'être charmants une autre fois. Il est des enfants qui se disent qu'ils seront très-sages quand leur sottise actuelle sera passée, une sottise dont ils ne sont pas les maîtres. Il est des chrétiens qui font tout juste le même raisonnement et qui se mettront à l'œuvre sans faute dès que le courage leur sera revenu. Il est des hommes qui n'attendent qu'une éclaircie dans leur ciel pour se mettre en route et entrer enfin dans ce beau pays des dévouements rêvés, où vraiment on ne peut aller quand il fait si sombre au fond du cœur.

J'indique, je n'appuie pas; ce sont choses connues; il n'est personne, je le crains, qui n'ait passé par là. Revenons plutôt au fond même de la théorie fataliste qui est en train de nous affaiblir pour nous asservir.

Elle nous donne un maître, notre tempérament. Nous ne nous sommes pas faits; tels nous sommes, tels nous resterons. Que pouvons-nous sur notre humeur? Les violents seront violents, les doux seront doux, les dépravés seront dépravés, les purs seront purs; nous ne saurions changer cela.

Sommes-nous des machines, ou sommes-nous des êtres moraux et responsables? Voilà ce que je me permettrai de demander, et quelque chose en nous répond. Non, la fatalité physique ne supprime pas notre libre arbitre. On peut nous construire une morale où les crimes ne soient plus qu'une maladie, quand ils ne sont

Digitized by Google

pas en outre un héritage ; on peut nous faire une histoire où les questions de santé occupent une telle place qu'elles n'en laissent plus aux questions de liberté ; la conscience n'en persistera pas moins à protester contre l'homme-machine.

Autrefois les théoriciens de la servitude se donnaient la peine d'édifier des systèmes ingénieux : Spinosa, appliquant la géométrie à notre âme, déduisait de son essence tous les phénomènes de la vie morale ; Leibnitz faisait de l'âme et du corps deux mécanismes qui marchaient d'accord, ayant été montés à la même heure, par la même main, et dont *l'harmonie préétablie* ne laissait, semble-t-il, aucun rôle au libre arbitre. Aujourd'hui on procède plus simplement ; on marche droit au but. La liberté vous gêne? nous la retrancherons. L'homme moral risquerait d'être responsable? nous le nierons. Cela ôté, il nous restera... le tempérament.

Le tempérament est l'excuse des lâches. Il nous permet d'esquiver tous les problèmes et tous les devoirs. — Il y a des hommes portés à la piété, c'est très-bien, moi je n'y suis pas enclin ; chacun son tempérament! Il y a des hommes qui aiment à visiter les pauvres et les malades, moi cela me répugne ; chacun son tempérament! Il y a des hommes qui ont l'esprit de famille, moi je m'ennuie au logis ; chacun son tempérament! Il y des hommes qui ont le goût des affaires publiques, moi je me sens mauvais citoyen ; chacun son tempérament!

Ici, comme on le voit, ce n'est pas la vigueur de l'âme qui est seule en jeu, la morale en personne est compromise et ruinée.

Quant à la liberté, si le tempérament nous gouverne,

Digitized by Google

il convient d'en faire notre deuil. — Voici de nobles natures, généreuses, indépendantes ; en voici qui sont serviles et corrompues ; c'est un fait, rien de plus, et un fait qui ne peut changer. J'ai les idées, les habitudes, les défauts de ma nature ; plaignez-moi, mais ne me demandez pas de prendre les vertus de la vôtre. Il y a de la place ici-bas pour les natures pieuses et pour les natures mondaines, pour les natures dévouées et pour les natures égoïstes ; l'essentiel est de ne pas imposer aux unes ce qui ne convient qu'aux autres.

A mesure que nous descendons ce chemin, si fréquenté aujourd'hui, du matérialisme et de la science soi-disant positive, nous perdons de vue l'habitante des lieux hauts, la liberté. Nous nous enfonçons dans le bourbier des choses fatales ; nous ne sommes plus que des combinaisons d'atomes subissant des combinaisons de circonstances et obéissant à la loi d'un développement forcé. Que devient notre libre arbitre, comme le dit quelque part M. Paul Janet, « si la vie est un enchaînement déterminé de phénomènes, tels que, l'un étant donné, l'autre s'ensuive toujours ? »

C'est la physiologie qui essaye d'envahir les terres de la morale. Que la morale se défende donc ; qu'elle fasse tête à l'ennemi ; qu'elle monte sur le rempart qui sépare les deux domaines, le domaine de la nature où règne la nécessité, le domaine de la morale où règne la liberté !

Il faut en revenir à la morale. La morale est le grand chemin de la métaphysique ; ceux qui n'ont pas commencé par regarder attentivement en eux-mêmes risquent de voir très-mal ce qui se passe ailleurs.

Digitized by Google

Et que voyons-nous en nous-mêmes? Deux choses très-claires et très-distinctes : notre personnalité et notre libre arbitre. Or toute saine philosophie est contenue en germe dans cette double observation. Vienne le matérialisme avec sa physiologie, vienne l'idéalisme avec sa logique, la morale ne laissera pas entamer son empire, appuyée qu'elle est sur le moi personnel et libre.

Regardons où il fait clair, c'est-à-dire dans notre conscience, avant de regarder où il fait obscur. Allons du connu à l'inconnu, de la psychologie aux branches plus hautes de la philosophie. Une fois que l'homme s'est vu comme cause, comme cause personnelle, comme cause qui pense, qui sent et qui veut, il a compris que la pensée et la volonté ont leur rôle ici-bas, et qu'on n'efface pas plus notre responsabilité par le tempérament qu'on n'efface le Dieu vivant par les lois de la nature[1].

1. Cette bataille de la psychologie contre la physiologie a été livrée naguère par M. Lévêque, dans un travail très-remarqué.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

L'UTILITARISME

Qu'elle est belle cette solidarité de la liberté et de la morale! Partout nous la retrouvons; elle est comme le fil conducteur de notre travail. Les ennemis de la liberté multiplient leurs attaques contre la morale : à peine l'assaut du fatalisme est-il terminé, que celui de l'utilitarisme commence.

La morale et l'utilité devraient marcher ensemble, la main dans la main; le bon, le vrai, l'utile, ce sont trois aspects de la même chose. Mais pour apercevoir cette unité, il faut monter un peu haut. Plus bas, des oppositions apparentes surgissent, et nous pouvons être tentés de poursuivre l'utile, sans nous préoccuper du bon ou du vrai. N'y a-t-il pas eu des erreurs utiles? N'y a-t-il pas eu des actes répréhensibles qui ont servi la cause de la vérité?

Je ne vois pas pourquoi l'on s'arrêterait en si beau chemin. Je me charge de démontrer les inconvénients pratiques de tout ce qui est excellent ici-bas, non-seulement de la vérité, souvent si incommode, mais du devoir, cette autre gêne, mais de la famille, et de l'affection, et des lumières, et par-dessus tout de la liberté.

Digitized by Google

L'utilité, ainsi séparée de la morale, devient l'excuse ou la glorification des plus grands crimes qui se soient commis sur la terre. La traite n'a-t-elle pas mis les nègres en contact avec l'Évangile? L'esclavage n'a-t-il pas complété cette œuvre bénie? Nous avons rencontré cet argument sur notre route; nos pères en rencontraient d'autres qui n'étaient pas moins plausibles. — Il faut persécuter : au prix de quelques bûchers, on préserve des millions d'âmes menacées par l'hérésie. Il faut convertir à coups de sabre : la méthode des chevaliers porte-glaive a amené plus de païens à l'Évangile que la prédication des missionnaires, et Charlemagne a été un plus grand apôtre que Paul.

La doctrine utilitaire se rattache à un nom célèbre, celui de Bentham. Je n'oublierai jamais les longues heures que j'ai consacrées à lire, à méditer, à annoter ses livres. C'était au début de ma vie d'étudiant. L'homme distingué chez lequel j'habitais alors, ami de Dumont et élève de Bentham, était partisan enthousiaste des dogmes utilitaires. Il s'efforçait de me faire partager ses convictions, et moi-même, pourquoi ne pas le dire? je m'efforçais de trouver bon un système contre lequel aucune objection venue des régions de la foi ne s'élevait alors dans mon âme. Que de jours passés en face de ces sèches analyses et de cette inexorable dialectique de Bentham! que de questions posées! que de discussions! C'était en vain: il y avait toujours un point, toujours le même, sur lequel ma persuasion naissante venait incessamment faire naufrage : je ne parvenais pas à transformer l'utilité en devoir.

Or, si tiède chrétien que je fusse alors, la conviction

Digitized by Google

du devoir était restée debout en moi. Des leçons reçues dans mon enfance ma jeunesse avait du moins conservé celle-là. Il m'était impossible de méconnaître l'obligation morale. Et comment la refaire avec l'utilité? J'essayais, à la suite de mon maître : j'entassais l'utilité immédiate et l'utilité lointaine; j'ajoutais l'utilité générale; mais toutes ces utilités mises dans l'alambic ne me donnaient pas un atome de devoir. — Pourquoi me sentirais-je tenu de faire ce qui me sera utile pendant toute ma vie, plutôt que ce qui me sera utile aujourd'hui? Pourquoi me sentirais-je tenu de faire ce qui sera utile à l'ensemble des hommes, plutôt que ce qui m'est utile à moi seul? Pourquoi, s'il n'y a pas un devoir? Je choisis mal? A la bonne heure! J'obéis à l'égoïsme mal entendu? Et de quel droit l'égoïsme bien entendu ferait-il la leçon à l'égoïsme mal entendu? Tant que vous me tenez sur le terrain de l'égoïsme, et Bentham ne veut pas en sortir, vous pouvez blâmer mon ignorance ou ma maladresse, vous ne pouvez m'accuser de mal faire.

Depuis lors, j'ai fermé Bentham et j'ai juré de ne plus le rouvrir. Je l'avoue même, j'ai conservé une rancune à l'endroit de certaine école dont le libéralisme terre à terre ressemble beaucoup trop, selon moi, à un compte de profits et pertes. Tout en adoptant dès la première heure et au temps de leur impopularité ces doctrines des économistes auxquelles nous devons la liberté du commerce, je leur en ai voulu de se renfermer trop souvent dans les étroites traditions de l'utilitarisme. L'économie politique se calomnie elle-même quand elle a l'air de tout subordonner à l'utile; elle pense à autre chose qu'au bon marché, et ses plus grands bénéfices

Digitized by Google

ne sont pas de ceux qui figurent dans un bilan. Elle abaisse les barrières internationales, elle prépare pour nos arrière-neveux la venue d'un régime de paix, elle répare de grandes injustices; enfin elle tend la main aux autres libertés, elle est un des accords de cette harmonie sociale que Bastiat a dignement célébrée. Mais Bastiat, lui, n'était pas un élève de Bentham.

Avant Bentham j'aurais dû citer La Rochefoucauld. Chez lui l'égoïsme occupe bien carrément la première place, toute la place. Écoutez-le :

« Les vertus se perdent dans l'intérêt, comme les fleuves dans la mer. » — « La vertu n'irait pas si loin, si la vanité ne lui tenait compagnie. » — « Les vices entrent dans la composition des vertus, comme les poisons entrent dans la composition des remèdes. »

La Rochefoucauld, on le sait, ne s'en tient pas à ces généralités; il prend une à une nos vertus, nos tendresses, et dans chacune d'elles il nous montre la recherche de l'utile. — « L'amitié la plus désintéressée n'est qu'un commerce où notre amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner. » — « Il n'y a pas de passion où l'amour de soi-même règne si puissamment que dans l'amour. »

La reconnaissance y passe à son tour : elle entretient le commerce des hommes. Et l'admiration : on ne loue que pour être loué. Je me demande en vérité si cet Épicure, contre lequel proteste avec raison depuis tant de siècles la conscience indignée du genre humain, a été plus loin que La Rochefoucauld et que Bentham. Épicure, qui du reste était personnellement un fort honnête homme, désintéressé, généreux, patient au

Digitized by Google

milieu des souffrances, sobre, vivant de pain et d'eau et fondant en ascète la doctrine du plaisir, posait pour principe fondamental l'utile. Il s'adressait, selon l'usage, à l'intérêt bien entendu, le chargeant de choisir parmi les joies humaines celles qui donnent le plus de bonheur. Reconnaissons d'ailleurs que sa vertu favorite était la prudence et qu'il conseillait à ses disciples de rechercher la vie sans trouble, *l'ataraxie*. S'abstenir des affaires publiques, rester célibataire, éloigner de soi les embarras de la famille, tels étaient les procédés de l'utilitarisme antique. L'égoïsme moderne n'a rien inventé de mieux.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

L'ÉPICURÉISME

Puisque j'ai prononcé le nom d'Épicure, je veux en profiter pour montrer en quelques mots ce que devient la liberté chez les hommes qui suivent aujourd'hui ses conseils sans s'inquiéter de son système. L'épicuréisme pratique est une des formes les plus ignobles de la servitude.

Comment en serait-il autrement? L'épicuréisme n'a qu'un principe : nous préserver de ce qui nous trouble. Or ce qui nous trouble est ce qui nous fait vivre, ce qui nous fait agir, lutter, avancer, aimer; ce qui nous trouble est ce qui nous affranchit. C'est un navrant spectacle que celui de ces mutilations successives au moyen desquelles notre égoïsme cherche à se procurer la paix. Les idées, les passions, les convictions, les affections, le gouvernement de soi, tout y passe, et la paix (heureusement) ne vient pas encore. Quand elle vient, il n'y a plus de remède, l'homme moral a achevé de mourir.

S'abstenir de penser, grande entreprise, où l'on ne réussit pas du premier coup. Mais il y a des gens, et

Digitized by Google

beaucoup, qui approchent du but. Il s'agit, bien entendu, d'écarter les idées indépendantes, de refouler l'invasion de celles qui pourraient gouverner notre vie et nous imposer des devoirs. Voilà les pensées redoutables; le moyen le plus simple de les supprimer consiste à se précipiter tête baissée dans une vie d'affaires où les détails envahissent tout, où les belles rêveries n'aient plus de place, où l'âme n'ait plus le temps de visiter le noble pays de l'absolu. Il pense encore, il n'est pas encore esclave, l'homme qui s'échappe quelquefois du côté des convictions, des sympathies, des principes et des causes généreuses; l'imagination est une libératrice, une perturbatrice aussi, et les vrais épicuriens ne l'ignorent pas. Aussi lui ferment-ils leur porte. Un honnête courant d'occupations réglées qui remplissent la vie sans mettre en jeu l'intelligence et la conscience, voilà ce qu'il leur faut. Ce n'est pas penser que faire son métier, mener ses affaires, rendre ses visites, arrêter ses comptes et lire son journal.

Abandonner aux songeurs la poursuite du vrai, aux don Quichottes la défense du juste, laisser dormir les questions, ne troubler ni la société ni soi-même, se défier de l'idéal, ramener le bien à des proportions abordables, n'avoir que des ambitions mesurées et des vices autorisés, voilà la règle à suivre. Horace est le législateur de ce royaume, plus vaste qu'on ne l'imagine; l'auteur de *l'Art poétique* a écrit toute sa vie sans le dire un *Art d'être heureux.*

Rien de trop! Retenez cette maxime, *Ne quid nimis!* n'est-ce pas une belle chose que la modération? Tout juste milieu n'est-il pas rempli de sagesse? Nous voici en plein juste milieu de morale. L'image auguste

Digitized by Google

du devoir se rapetisse à vue d'œil. Point d'enthousiasme, point de dévouement. « Surtout point de zèle, » disait Talleyrand. S'il faut absolument que nous ayons des opinions, ayons-les avec modération, soutenons notre parti avec modération, servons la patrie avec modération, aimons la liberté avec modération.

Oh! sainte horreur de ce qui s'élève, que de prosélytes tu fais ici-bas! Depuis Confucius qui enseigne aux Chinois à prendre d'honnêtes moyennes, jusqu'à lord Chesterfield qui adresse à son fils les lettres que chacun sait, quelle école de lâcheté, d'abaissement et de servitude! Et cette servitude se donne pour un affranchissement. L'indifférence n'est-elle pas la liberté? Lucrèce ne nous apprend-il pas qu'on ne devient vraiment libre que lorsqu'on s'est enfin débarrassé des idées incommodes, de l'âme, de Dieu, de la vie à venir? L'existence indépendante n'est-ce pas celle qu'Anacréon chantait avant Horace et que Mathurin Régnier a chantée comme Anacréon?

> Et le prudent sera de raison dévêtu,
> S'il se montre trop chaud à suivre la vertu.

On peut diminuer la vie, on peut rétrécir le cœur, on peut en venir à se dire avec une satisfaction profonde : il n'y a plus chose au monde qui me gêne, je fais ce que je veux. — On peut en venir, je le constate en frémissant, à cet état horrible qu'on appelle la liberté d'esprit. Alors on a le bonheur de ne penser à rien, de ne croire à rien, de ne s'inquiéter de rien, de ne tenir à rien. Rappelez-vous le mot profond de Marguerite : « On voit qu'il ne prend intérêt à rien. » C'est ce qui l'épouvante à la rencontre de Méphistophélès.

Digitized by Google

L'âme perdue c'est l'âme vide. Il existe, grâce à Dieu, une passion du bien, une passion du vrai et du beau, et tout ce qu'il y a eu d'hommes libres sur la terre a brûlé de cette passion-là. Socrate et Marc-Aurèle, Léonidas et Philopœmen, Caton, Jeanne Darc, Sidney, Russell, Wilberforce, Washington, Lincoln, les Macchabées, les apôtres, les martyrs, les huguenots, les jansénistes de Port-Royal, un Dante, un Michel-Ange, un Corneille, que sais-je? je prends au hasard, y a-t-il une des grandes figures de l'histoire que n'anime le feu d'une passion? César lui-même, ce représentant immortel de la race des flegmatiques, ce type des gens faciles au pardon parce qu'ils ne haïssent pas et n'aiment guère non plus, César avait du moins une passion: il était ambitieux.

Je ne sais pas si les passions mauvaises ne valent pas mieux que l'absence complète de passion. Oui, elles valent mieux; dans l'Évangile, les froids et les bouillants ont le pas sur les tièdes. En d'autres termes, il y a de la ressource tant que le cœur bat. Malheur à ceux qui ne connaissent plus ces puissants désirs, ce trouble moral qui remue les profondeurs de notre être!

Être tiède, ce n'est pas un caractère, c'est une déchéance. Il y a des caractères ardents et des caractères tranquilles, mais les uns et les autres sont aptes à connaître la passion du bien; ils le serviront chacun selon sa nature; n'importe, ils le serviront tous et ils l'aimeront. Quant aux âmes flasques et inertes dont la prudence écarte ce qui pourrait déranger leur lâche sommeil, plaignons-les d'avoir fait si bien le désert autour de leur gîte, qu'aucun être vivant n'en approche plus,

Digitized by Google

je veux dire aucune passion, ni celle du juste, ni celle du bon, ni celle du vrai, ni la passion du croyant, ni la passion du citoyen, ni la passion de l'homme de famille.

Un devoir qu'on accomplit sans passion, qu'est-ce? Une tâche servile. Une piété dépourvue de passion, qu'est-ce? Une pratique, une récitation, une orthodoxie; cela n'a rien de commun avec cet Évangile qui nous annonce « la folie de la croix » et qui nous invite à « devenir fous pour être sages. » Les mondains eux-mêmes savent ce qu'il faut penser d'une dévotion si raisonnable; ils devinent instinctivement que se convertir est chose sérieuse et qu'on ne se passe pas de passion pour prier, pour se repentir, pour lutter contre le mal, pour aimer Dieu.

La charité est une passion ou elle n'est rien. La tendresse des époux est une passion; la tendresse des parents est une passion ; le patriotisme est une passion; le libéralisme est une passion. Otez la passion, et je vous défie de trouver quelque part ou un champion des belles causes, ou un chrétien, ou un citoyen, ou un artiste. Qu'est-ce qu'un artiste qui n'a pas la passion de l'idéal?

La doctrine épicurienne mène droit à l'esclavage, car elle démolit une à une les assises de la liberté. La fausse liberté qu'elle prêche est la négation absolue de la vraie. C'est la liberté par l'indifférence et la légèreté de cœur, celle qui a pesé dans ses mains tremblantes les fortes affections d'ici-bas et qui s'est effrayée de leur poids.

Les hommes qu'elle nous fait ne sont pas toujours

Digitized by Google

méchants. Il leur est même permis d'être bons, pourvu qu'ils ne soient pas tendres, pourvu qu'ils se préservent des tourments, des remords et des regrets, qu'ils évitent de prendre au sérieux leur douleurs propres et qu'ils n'aillent pas chercher bien loin, pour l'entasser en insensés sur leur âme, le fardeau des douleurs d'autrui.

Si vous voulez savoir ce que vaut cette liberté-là, interrogez ses partisans. L'un des plus fameux, Lucien, ne se gênait pas pour confesser jadis que son système conduisait à la suppression du libre arbitre. A la place de la volonté, il mettait le discernement et la prévoyance; à la place du devoir, il mettait le bonheur (et quel bonheur!); à la place de la liberté, il mettait l'insouciance.

La liberté est la paix des forts. Étrange méthode pour donner des forces, d'entretenir la débilité morale, d'éviter les émotions et les questions, de mettre l'homme au régime d'hôpital! Ce n'est pas la passion qui asservit, c'est l'apathie. L'indifférence est lourde à porter, quoi qu'on dise. Sous cet ignoble fardeau notre âme s'affaisse; elle devient somnolente et passive; elle abdique, elle évite la rencontre des convictions qui traînent après elles des devoirs.

On devient esclave par amour du repos. Aux yeux des despotes, quels qu'ils soient, les gens qui ne pensent pas du tout sont mille fois préférables aux gens qui pensent bien. Ne pas avoir d'opinion, c'est avoir de toutes les opinions la plus commode, la plus productive et la plus généralement approuvée. Mais ne pas avoir d'opinion, c'est aussi renoncer à être quelqu'un. Ainsi s'achève en nous l'œuvre de l'effondrement mo-

Digitized by Google

ral; nous ne sommes plus esclaves seulement, nous devenons serviles.

Serviles vis-à-vis du pouvoir, et serviles, ce qui est pis, vis-à-vis de la coutume établie. Rien de tel que de n'avoir pas d'opinion, pour se prosterner devant l'opinion. Alors l'intelligence suit l'exemple du cœur; elle déchoit à son tour. Nous nous emprisonnons dans le vulgaire; le médiocre nous plaît seul, nos dernières énergies se dépensent à railler ce qui est généreux et à décrier ce qui s'élève; nous répétons d'un ton doctoral les sentences de la grosse moralité mondaine. C'est un asservissement sans remède que celui des hommes qui ont renié l'idéal, qui ne comprennent plus que les jouissances du terre-à-terre, et qui, toujours en garde contre ce qui éclaire et ce qui réchauffe, ferment portes et fenêtres, de peur de laisser entrer le soleil dans leur maison.

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE

DE LA NÉGATION

EN MATIÈRE RELIGIEUSE

CHAPITRE PREMIER

LA SCIENCE INDÉPENDANTE

Les temps modernes ne le cèdent pas à l'antiquité païenne en fait de haine pour la liberté. Après l'avoir poursuivie, nous venons de le voir, sur le terrain de la morale, on la poursuit encore sur celui de la métaphysique, les systèmes sans nombre qui surgissent sous nos yeux ne se ressemblent qu'en cela.

Je n'ai pas la prétention de les discuter en détail; fidèle à mon plan, je ne veux que mettre en lumière leurs conclusions uniformément rétrogrades. Ce n'est pas une question de vérité que je pose, c'est une question de liberté.

Rien n'empêche, d'ailleurs, les hommes convaincus, comme moi, que la liberté et la vérité sont sœurs [1], de

1. Elles sont si bien sœurs, que je n'ai pu écarter toujours le

Digitized by Google

tirer de cet examen telles conséquences qu'il appartiendra. S'il existe au fond de notre âme un témoignage invinciblement rendu à la liberté, il nous est permis sans doute de croire que tout système qui nie la liberté est faux. Mais, encore un coup, ceci n'est pas mon affaire.

« La lutte de la foi et de l'incrédulité constitue le fond essentiel et même unique de l'histoire du monde. » Cette parole de Gœthe est bien vraie. Sur quelque terrain que l'on se place aujourd'hui, morale, famille, questions politiques, questions sociales, partout les deux combattants sont aux prises. Pour moi, plus j'y regarde, plus je découvre que le christianisme renferme une philosophie et qu'il n'y a pas à en chercher d'autre; car il résout tous les problèmes, et les doctrines qui veulent les résoudre sans lui ne manquent jamais de fausser la donnée principale, je veux dire la liberté.

A la vérité, l'essentiel est de les résoudre sans lui; bien mieux, sans recourir à l'*hypothèse* du Dieu créateur et vivant! Par l'expression « science indépendante » je ne désigne pas la science indépendante de la révélation, je désigne la science indépendante de Dieu. Elle seule rentre dans le cadre de mon étude, car elle seule exclut formellement la liberté. C'est là un côté trop peu connu de ces tendances positivistes qui dominent de plus en plus aujourd'hui : elles sont illibérales, à un point inimaginable. Au sein du vaste mécanisme d'où elles nous interdisent de sortir, je cherche en vain la place d'un acte libre dans le ciel ou sur la terre.

point de vue de la vérité. Je ne l'ai pu ni ne l'ai dû. Je me serais reproché de ne pas relever en passant certaines erreurs mortelles.

Digitized by Google

Voilà ce qu'il importe de signaler et de démontrer avec force. Je ne viens, répétons-le, ni débattre des problèmes scientifiques, ni examiner une à une toutes les philosophies de notre temps; je ne prends à partie que les doctrines de servitude. Il est temps de les dénoncer comme telles et de les comparer sous ce rapport à l'Évangile, qu'elles regardent de si haut.

Tantôt franches et tantôt subtiles, tantôt se proclamant athées et tantôt se faisant respectueuses ou même tendres envers les croyances dont le vulgaire a besoin, ces doctrines se ressemblent par un trait commun : elles n'admettent rien en dehors des forces de la nature. Cherchez bien, au fond de nos panthéismes modernes, au fond du vieux matérialisme qui passait pour mort et qui est vivant, vous découvrirez les lois immuables, c'est-à-dire la nécessité. Mais jamais elle n'était apparue aussi inflexible, aussi dure qu'elle l'est chez les champions du positivisme. Enfin la science indépendante semble avoir trouvé sa formule définitive. Ne nous étonnons donc point si les autres systèmes sont peu à peu absorbés par celui-là. Auguste Comte a plus de disciples qu'on ne le croit; en effet, quiconque ne consent à admettre que ce qui a été scientifiquement démontré est positiviste, qu'il le sache ou non. Voyons où nous conduisent ceux qui, comme M. Littré, sont positivistes le sachant et le voulant; avec eux du moins nous apprendrons quelles sont les conséquences logiques de leur doctrine.

Le principe est très-simple : l'homme est incapable de concevoir aucune idée du monde spirituel. Il faut donc séparer avec soin l'accessible de l'inaccessible. L'accessible, c'est le domaine des sciences exactes. Le

Digitized by Google

domaine des sciences exactes est aussi celui de la seule philosophie légitime. Cette philosophie exclut l'inaccessible; elle ne le nie pas, elle l'ignore; la religion et la métaphysique sont pour elle comme si elles n'existaient pas; sur les causes premières, sur Dieu et sur la création, aussi bien que sur l'âme et son avenir, les gens raisonnables ne pensent rien.

Ainsi, des sciences positives, et rien de plus; une succession de phénomènes, et rien de plus. On nous invite à ne plus nous occuper des chimères, de l'idéal, de l'infini, de l'invisible.

Le positivisme n'est pas le matérialisme; car ce dernier prétend remonter à la cause unique : l'atome doué de mouvement. Cet atome-là n'existe pas pour le positivisme, car la science ne l'a pas vu.

Mais Dieu n'existe pas davantage pour lui, et M. Littré le déclare nettement. Au nom de la méthode baconienne, qui substitue l'observation au syllogisme et l'induction à la déduction, on nous défend de croire en un Père céleste, en un Créateur, bien plus encore en un Sauveur. Nous voilà placés vis-à-vis des lois immuables et condamnés à nous dire que tout est au mieux sur la terre.

Par bonheur, on ne supprime pas les problèmes en les niant. Le positivisme a beau biffer la métaphysique d'un trait de plume, il n'en demeure pas moins vrai qu'après la chimie, la mécanique et la physique, l'observation, si baconienne soit-elle, rencontre une réalité qui s'appelle la vie. Il y a quelque chose de plus positif que le positivisme, c'est l'âme, l'âme avec ses besoins, ses misères et ses grandeurs.

Tant que la chimie et la physique n'auront pas créé

Digitized by Google

un peu de vie, tant que les alambics n'auront pas élaboré quelques atomes d'intelligence, nous aurons le droit de dire que la science qui prétend ignorer cela ignore tout, que l'observation qui écarte cela n'observe rien, que la philosophie qui ne veut pas s'occuper de cela n'est pas le moins du monde philosophique. La souffrance, le désordre et le péché sont d'une constatation au moins aussi sûre que les lois de la pesanteur ou de l'affinité chimique. La conscience est un fait, au même titre que l'état solide, l'état liquide et l'état gazeux. Le monde réel et *positif* ne se borne pas à ce que mes yeux voient, à ce que mes mains touchent, à ce que pèse ma balance, à ce que précipitent mes réactifs, à ce que démontrent mes formules d'algèbre et de géométrie ; par l'induction seule et sans déduction d'aucune sorte j'arrive au devoir, aux droits absolus du bien, aux ardeurs immenses et inassouvies qui sont en moi.

J'arrive aussi, remarquez-le, à la liberté. Qu'il le veuille ou non, et M. Comte s'est efforcé de contester cette conséquence inévitable, le positivisme nous place sous le joug de la nécessité. Nous voici en face des lois immuables, l'inflexible despotisme de la matière pèse sur nous. Que pourrait faire, je le demande, notre libre arbitre (une pure hypothèse, d'ailleurs !) au sein d'un monde où tout est réglé? Demandez à un fabricant ce que deviendraient ses mécanismes, si quelque cause indépendante s'avisait de modifier leurs mouvements.

« Tu n'as rien pour puiser, et le puits est profond. » Ce mot de l'Évangile, que d'autres déjà ont appliqué aux négations contemporaines, s'impose ici à ma pen-

Digitized by Google

sée et vient se placer de lui-même sous ma plume. Mon respect très-sincère pour les sciences exactes ne m'empêche pas de dire que si nous limitions nos certitudes aux démonstrations mathématiques, aux révélations du télescope, de la cornue et du scalpel, nous deviendrions les plus ignorants des hommes.

Des ignorants et des esclaves, car on ne peut supprimer les grands faits du monde moral, sans supprimer aussi la liberté. Je n'ai pas à entrer dans beaucoup de détails, car les découvertes récentes du positivisme nous ramènent aux vieilleries des païens. C'est toujours le Dieu libre et vivant qui s'efface devant les forces aveugles de la nature. Otez Dieu, il vous reste la Nécessité.

Point de création, les lois immuables ont agi. Point de surnaturel sous aucune forme, les lois naturelles ne peuvent être suspendues. Point de Providence, par conséquent point d'exaucement des prières. Point de révélation. En d'autres termes, car c'est là qu'il en faut revenir, point de Dieu. Que penseriez-vous d'un Dieu qui ne pourrait ni écouter ses créatures, ni en avoir pitié, ni leur venir en aide ? Que penseriez-vous d'un père qui n'aurait rien à dire à ses enfants ? Si mon père ne me tend pas la main quand je tombe, s'il ne me soulage pas quand je souffre, alors qu'est-il ? Une abstraction ou un esclave. Plutôt que de croire au Dieu indifférent et impuissant, je croirai qu'il n'y a pas de Dieu.

Les enseignements des positivistes n'ont pas de conclusion plus évidente. Ces étranges libres penseurs s'interdisent de prime abord la faculté de penser librement ; leur point de départ est un axiome qui

Digitized by Google

doit s'accepter les yeux fermés et que voici : Quand même les observations psychologiques, non moins sûres que celles des sciences exactes, s'élèveraient d'un commun accord contre cette doctrine, on doit admettre comme vérité première, indémontrable, mais évidente par elle-même, que la nécessité règne dans l'univers et que l'action d'un Dieu libre est contraire à la vraie science [1].

La vraie science consent-elle à choisir parmi les faits et à ne tenir compte que de ceux qui lui plaisent? Parce qu'elle ne comprend pas le surnaturel (cet autre nom de la liberté divine), se croit-elle autorisée à nier Dieu? Est-elle certaine que ce qu'elle appelle les lois de la nature ne soit pas une série d'actes identiques du Dieu qui agit sans cesse? Lui est-il démontré que le Dieu qui a connu de toute éternité nos besoins et nos supplications ne puisse pas en tenir compte dans ses actes et que les lois naturelles ne puissent pas s'accorder ainsi avec la Providence et la prière? Déclarerait-elle absurde à priori la pensée que le Dieu libre a déterminé dans sa sagesse quelques époques décisives où le surnaturel se manifeste comme tel, où il y a révélation, incarnation, rédemption, prophéties, miracles, et d'autres époques où le surnaturel n'existe plus que pour la foi, ayant été introduit dans la marche

1. Il faut en définitive, pour supprimer la métaphysique, commencer par retrancher la psychologie et déclarer que les faits de conscience ne sont pas des faits. Si, en regardant en nous, nous y découvrons le sens moral, le libre arbitre, le remords, ces observations ne peuvent trouver place au nombre des observations scientifiques. Mais où des hommes qui réfléchissent ont-ils découvert que les sciences qu'on nomme exactes sont les seules sciences *positives!*

Digitized by Google

régulière des choses par la prescience divine et par l'exaucement des prières ainsi prévues[1] ?

Je connais des savants très-savants qui répondent à ces questions-là autrement que ne l'ont fait MM. Comté et Littré. Ils déclarent que de toutes les façons de méconnaître les données de l'observation et les règles du bon sens, il n'en est pas de plus grossière que celles des prétendus philosophes dont le système débute par la suppression de la liberté. Liberté en nous, car nous nous sentons responsables; liberté hors de nous, car l'action du Dieu vivant se manifeste avec évidence, et la matière, quand on lui donnerait un milliard d'années, ne parviendrait pas à enfanter l'intelligence; liberté partout, comme condition suprême du monde moral, voilà le fait, puisqu'on parle de faits; voilà l'observation, puisqu'on parle d'observations; voilà la loi, puisqu'on parle de lois, dont une science qui se respecte est tenue de prendre note.

Mais il paraît que nous aimons mieux nous trouver en face de la nature qu'en face de Dieu. La nature est rude et maussade, et s'il n'y a qu'elle, il faut convenir que notre situation ici-bas n'est guère digne d'envie. Il n'importe, ce que redoutent par-dessus tout notre

1. Le surnaturel sous la forme démonstrative du miracle est si bien réservé par l'Écriture aux grandes crises religieuses, qu'il diminue à vue d'œil du vivant même des apôtres. M. Tyndall ne tenait pas compte de cette distinction capitale entre le surnaturel et le miracle proprement dit, entre les délivrances que nous obtenons par la prière et les *signes* réservés aux époques exceptionnelles, quand il disait aux habitants du Valais qui redoutaient une inondation : « Pourquoi priez-vous pour que la pluie cesse? Demandez que le Rhône remonte et passe de l'autre côté des Alpes. »

Digitized by Google

péché et notre orgueil, c'est la rencontre du Dieu d'amour, qui est aussi le Dieu saint. Les lois immuables, de quelque nom qu'on les nomme, Grand Tout, Destin ou Nature, nous conviennent infiniment mieux.

Aussi ne suis-je pas étonné si le positivisme tend à devenir toujours plus la doctrine centrale au sein de laquelle se rencontrent les autres doctrines opposées à l'Évangile. Les athées, les matérialistes, les panthéistes, les hégéliens, trouvent un abri commode dans la philosophie qui tranche les problèmes au lieu de les résoudre et qui met les diverses négations d'accord en proscrivant le sujet même de leurs débats. Plus de métaphysique! ce mot d'ordre, le plus honteux que puisse recevoir une génération d'hommes, est-accueilli avec enthousiasme par la multitude de ceux que trouble ou que fatigue l'idée de Dieu. Pourvu que toute distinction s'efface entre Dieu et la nature, ils sont contents.

Nous avons montré quelle est la pensée fondamentale des philosophies hostiles à la liberté. La nature et ses lois formatrices, voilà le Dieu qu'elles adorent en commun; au nom de la science, elles ferment les portes de la foi.

Elles les ferment du moins pour les vigoureux esprits capables d'examiner et de se rendre compte. Quant aux faibles, on leur permet volontiers de croire. Pourvu que la philosophie soit la religion des penseurs, on supportera assez volontiers que la religion soit encore quelque temps la philosophie des masses. La foi et la raison n'ont-elles pas eu longtemps leur rôle et peut-on exiger que tous les hommes gravissent les hauteurs sublimes de la sagesse?

Digitized by Google

Il y a là une distinction perfide contre laquelle nous ne saurions assez nous mettre en garde. Elle est ancienne déjà : Descartes, qui repoussait toute notion non revêtue du visa de la raison, s'empressait de réserver à la religion une place à part; Hobbes en faisait autant. Il ne faut donc pas trop nous scandaliser si d'autres aujourd'hui renversant le christianisme d'une main et le relevant de l'autre, adressent de respectueux hommages à cette erreur scientifique, qu'ils considèrent sans doute comme une grande vérité morale.

Le bon et le vrai seraient-ils donc séparés? Y aurait-il des mensonges salutaires et de funestes vérités? Les savants seraient-ils appelés à jouir de la lumière, tout en perdant les conditions du bonheur? Les ignorants posséderaient-ils le privilége de trouver dans les plus épaisses ténèbres la satisfaction des besoins profonds de leur âme?

Cette question peut prendre, si on le préfère, une forme différente : Y a-t-il deux vérités contradictoires? Les mêmes problèmes ont-ils deux solutions, celle de la science et celle de la foi? La vérité que nous découvrons est-elle, peut-elle être opposée à celle que Dieu révèle? La religion, fausse pour les savants, peut-elle être vraie pour les simples? La religion, vraie pour les simples, peut-elle ne pas être vraie pour les savants? Si l'Évangile est vrai, la philosophie et la science qui s'en écartent peuvent-elles ne pas être fausses? Si l'Évangile est vrai, n'est-il pas, sur les points dont il s'occupe, la science vraie et la philosophie vraie?

Que la philosophie et la science soient indépendantes de la révélation, personne n'en est plus convaincu que

Digitized by Google

moi; le joug scolastique est brisé pour toujours, Dieu merci. Mais, bien que les méthodes soient diverses, il n'y a point, je le répète, deux vérités pour cela. Ou l'Évangile est vrai, et il est vrai pour tout le monde, pour les savants et pour les simples; ou l'Évangile est faux, et il est faux pour tout le monde, et il importe que tout le monde le rejette, le peuple comme les docteurs.

Il ne s'agit certes pas de retourner au temps où la doctrine de l'Église était le point de départ obligé de toute science. Les recherches des savants sont libres et doivent l'être. Qu'elles contredisent ou non les déclarations de l'Écriture, leurs observations doivent être faites au seul point de vue de la vérité. Quel chrétien digne de ce nom leur a jamais demandé de dissimuler ou de mutiler les faits, de fermer les yeux, de ne pas voir ce qu'ils voient? Loin de là, le chrétien le plus convaincu, et justement parce qu'il est convaincu, constatera lui-même, s'il est savant, les expériences ou les découvertes qui paraissent inconciliables avec certains passages de la Bible. Ami de la vérité, plein de foi en la vérité, convaincu que les vérités ne sauraient lutter entre elles et que l'harmonie, si impossible qu'elle semble aujourd'hui, se rétablira un jour, il attendra avec patience l'accord définitif et constatera avec candeur le désaccord passager.

Notre foi ne doit pas compromettre notre droiture. Les faits sont des faits, et il serait abominable de les fausser ou de les cacher. Notre métier de chrétiens consiste à accueillir les vérités d'où qu'elles viennent, à ne nous défier d'aucune, à croire que tout ce qui est vérité sert la cause de la vérité par excellence, à accep-

Digitized by Google

ter la douleur très-vive des difficultés non résolues et à regarder avec confiance vers ces hauteurs où s'effaceront pour nous, quand nous y serons parvenus, les divergences qui nous tourmentent encore.

Je ne conçois pas une âme indépendante sans cette foi absolue au vrai. Nous le verrons un jour, il n'y a pas une vérité religieuse, une vérité philosophique, une vérité scientifique, il y a *la vérité*. Dieu nous préserve, en attendant, de commettre l'une ou l'autre de ces lâchetés, ou accommoder la science à la Révélation en appréciant contre notre conscience des observations et des faits qui nous apparaissent comme certains, ou accommoder la Révélation à la science en opérant un triage dans l'Écriture !

Pour nous qui croyons que l'Évangile est la vérité, il est toute la vérité sur les seules questions qui vaillent la peine d'être débattues, Dieu, l'âme, la vie à venir, le devoir. Pour nous, il y a toute une philosophie dans l'Évangile; c'est celle qu'on voit s'organiser d'elle-même, selon Vinet, « en restant dans l'enceinte du christianisme positif. » Nous n'avons donc pas à construire puérilement à côté de lui une philosophie faite sur son modèle. Mais nous respectons chez les autres la pleine indépendance de pensée dont nous usons nous-mêmes. « Arrière ces classifications arbitraires qui creusent un abîme entre le domaine de la science et celui de la foi ! Il y a quelque chose d'absolu et d'indivisible dans la vérité, comme dans l'esprit humain. Si le christianisme est vrai, il doit l'être partout et toujours. S'il est la lumière, il doit éclairer tout ce qu'il touche. S'il n'a pas le dernier mot en philosophie et en histoire, comme en morale et en religion, il n'est

Digitized by Google

pas la vérité. » Je n'ai pu résister à citer ces paroles de M. Bonifas, qui rendent si bien ma pensée.

La liberté ne marche pas sans la vérité; partout où la foi au vrai s'altère, où ses droits souverains sur nous sont mis en doute, l'indépendance morale ne peut naître. Je me flatte que cette conclusion de notre longue étude est maintenant établie. Il est par conséquent aisé de comprendre pourquoi je repousse au nom de la liberté la théorie des deux vérités.

Il est clair d'ailleurs qu'on n'en admet deux pour le commun des mortels qu'afin d'en admettre une seule pour l'élite dont on fait partie.

Nous adorons aujourd'hui la déesse Raison, comme en 1793. On dirait vraiment que la raison siége seule en nous et que nous ne sommes que des êtres intelligents; la place de la conscience et du cœur ne se trouve plus. Que Descartes, qui avait à réagir contre le despotisme des traditions et contre les habitudes de l'argumentation scolastique, ait soumis toute connaissance à la seule raison, je le comprends sans peine ; mais les retours offensifs du moyen âge ne nous inquiètent plus. Pourquoi donc mutilons-nous notre nature?

Pourquoi? Écoutez ces chants de triomphe : — L'âge de la science est venu. La science, qui a supprimé l'espace et la douleur, est en train de supprimer Dieu et ce qui est sa plus vive empreinte en nous, la conscience et le libre arbitre. Le ciel est jaugé. Les découvertes succèdent aux découvertes; nous pénétrons chaque jour plus avant dans l'immensité, nous comptons les millions de mondes, nous mesurons leurs orbites, nous connaissons les lois de l'univers.

Digitized by Google

Et n'est-il pas juste que l'esprit qui a fait tant de choses règne et gouverne ici-bas? De quel droit mettrait-on autre chose à côté des mathématiques, de la physique et de la chimie? — Une fois sur ce chemin, on ne s'arrête pas aisément. La méthode algébrique fait comparaître à sa barre tous nos sentiments et toutes nos croyances; elle nous défend d'admettre ce qui n'est pas démontré par *a* plus *b*.

Reste à savoir ce que vaut l'homme auquel on n'a laissé que sa cervelle. Cette cervelle, fût-ce celle d'un Aristote, d'un Newton ou d'un Cuvier, ira tout droit à la folie quand on lui soumettra des questions sur lesquelles la conscience et le cœur devraient donner leur avis. L'homme ainsi mutilé déraisonne nécessairement, autant que déraisonnerait celui qui ne voudrait écouter que sa conscience et son cœur, sous prétexte que l'intelligence est inutile. Que diriez-vous de votre voisin, s'il se mettait à marcher en fermant les yeux et s'il disait : « A quoi bon les yeux, puisque j'ai des oreilles, un toucher et un odorat? »

L'homme est un; sa conscience ne se passe pas plus de sa raison, que sa raison de son cœur. L'homme est un, mais il est des questions qui mettent particulièrement en jeu telle ou telle de ses facultés. Quand un astronome calcule les mouvements d'un corps céleste, sa conscience peut rester muette. Il y a plus, chacune de nos méthodes varie selon l'étude que nous poursuivons. Il est des travaux qui appellent l'examen séparé des détails; il en est qui réclament une vue d'ensemble.

Si vous prenez un microscope pour examiner un éléphant, vous n'en acquerrez jamais une idée vraie.

Digitized by Google

Si vous faites de l'anatomie sur ce qui vit, vous le tuerez. Il ne faut pas disséquer des vivants; et que de fois on le fait! Voyez ces docteurs qui s'approchent de l'Évangile une loupe dans une main et un scalpel dans l'autre : comprendront-ils quelque chose aux grandes preuves? Sentiront-ils battre ce grand cœur palpitant d'amour? Il est des gens qu'on amène devant un tableau de Raphaël, et qui se mettent à examiner une mèche de cheveux ou la bordure d'un vêtement. Il en est à qui l'on fait entendre du Beethoven et qui analysent une mesure. Il en est qui lisent une tragédie de Corneille et qui dissertent sur des nuances. On met les chefs-d'œuvre en petits morceaux, et puis l'on s'étonne que cela ne vive pas! Les filles de Pélias s'étonnaient que leur père ne fût pas rajeuni par la chaudière de Médée.

La liste est longue, grâce à Dieu, des choses qui ne relèvent pas du scalpel, de la loupe ou de la balance. Ces choses sont les plus belles qu'il soit donné à l'homme de contempler, et ceux qui les ignorent ignorent tout. Ils peuvent savoir sur le bout de leurs doigts les phénomènes et les lois de la nature, les législations et l'histoire, ils peuvent passer pour des savants de premier ordre ; ils sont des ignorants.

Et comment ne le seraient-ils pas? Ils ne veulent croire qu'à ce qu'ils touchent de leurs mains, qu'à ce qu'ils démontrent positivement; mais on ne touche pas le devoir; mais l'âme, la conscience, la sympathie, le repentir, ne se déposent pas sur des philtres et ne se distillent pas dans des alambics. Essayez de transformer la psychologie en science positive et de déterminer les formules de l'action humaine, en sorte que, certains

Digitized by Google

mobiles étant donnés, certaines déterminations en résultent nécessairement; les caprices du libre arbitre vous donneront de perpétuels démentis.

Vous prétendez n'admettre que ce que votre intelligence a approuvé! — Votre intelligence approuve-t-elle ceci : « S'il y a un Dieu et s'il se révèle à nous, il ne peut rien mettre dans sa révélation qui nous déplaise ou nous dépasse? » Quant à moi, mon intelligence approuve la proposition contraire.

Vous rejetez tout ce qui n'est pas démontré! — Connaissez-vous une démonstration des axiomes, ce début obligé de toutes les sciences positives? Vous a-t-on prouvé l'idée de cause, ou la réalité des corps, ou le témoignage des sens?

Votre raison vous ordonne de ne croire que ce qu'elle a compris! — Et si, par hasard, la conscience et le cœur avaient leur mot à dire? Si la solution du problème reposait d'aplomb sur le sentiment du péché? Si la vraie démonstration était une démonstration morale? S'il fallait se courber bien bas pour franchir les portes et entrer dans le domaine des vérités éternelles?

Celui qui raisonne sur l'Évangile en faisant abstraction du péché déraisonne aussi sûrement que celui qui appliquerait le sentiment à la chimie; une chimie de sentiment et une étude morale purement intellectuelle se valent aux yeux de la vraie science.

Je n'ai pas encore vu un homme qui eût accepté réellement l'Évangile, s'il n'avait passé d'abord par le sentiment et par l'angoisse de son péché. Je n'ai pas encore vu un homme qui, ayant connu cette angoisse du péché, n'eût accepté l'Évangile. La preuve décisive se donne là, sur le terrain de l'âme, en présence des

Digitized by Google

grandes misères et des grands besoins; la démonstration rationnelle que réclame une fausse science est tout simplement impossible, en vertu de la nature même des choses.

Est-ce à dire que tout se passe dans la sphère du sentiment? Non certes. Maintenons l'homme entier; ne le mutilons ni d'un côté ni de l'autre; protestons, il le faut, contre ce qu'il y a d'exclusif dans le mot de Pascal : « Le cœur a des raisons que la raison ne connaît point; » ne soyons ni mystiques au nom du cœur, ni rationalistes au nom de la raison; soyons chrétiens. L'Évangile maintient l'unité de l'homme, aussi bien que sa liberté.

Tandis que Spinosa nous dit que « l'homme est essentiellement un être qui pense, » et que « le plus haut degré de connaissance humaine doit être le plus haut degré de bonheur humain; » tandis que notre science contemporaine prétend traiter les problèmes de l'âme par la méthode des mathématiques, l'Écriture nous parle de notre « mauvais cœur d'incrédulité; » elle nous avertit qu'il est indispensable d'avoir « la repentance pour connaître la vérité. » Oui, il y a une vérité dont le chemin passe par la repentance. On peut connaître, sans se repentir, la vérité historique, la vérité géographique, la vérité astronomique, la vérité mathématique. Quant à la vérité religieuse, il en va autrement : qui ne se sent pas malade n'a que faire du médecin; qui n'est pas courbé sous le poids de son péché n'a pas besoin d'un Sauveur.

Le voilà, le Dieu inconnu dont Paul parlait à Athènes. Au milieu de nos idoles son autel est dressé quelque part dans notre cœur; il y a quelque part en nous des

Digitized by Google

aspirations qui montent plus haut que les jouissances terrestres, plus haut que la science elle-même.

On nous dit : « Nous croyons ce que nous pouvons, et vous croyez ce que vous voulez. » Rien n'est plus faux. Loin de croire ce qu'il veut, chaque chrétien croit ce qu'il a passé des années peut-être à ne pas vouloir, ce que son cœur corrompu a repoussé avec violence. Malheur à nous si nous mettions de la volonté dans notre foi! Les gens qui croient ce qu'ils veulent se font une religion complaisante. L'Évangile n'est point tel : il nous gêne, il nous déplaît; il nous demande le plus dur des sacrifices, le don du cœur; il nous impose le plus redoutable des changements, la nouvelle naissance. Non, nous ne croyons pas ce que nous voulons; nous croyons ce qui nous est apparu comme l'évidence en personne, le jour où nous avons ressenti les misères du péché.

Alors même, nous n'avons pas cru ce que nous voulions, car l'Évangile renferme encore des passages que nous changerions volontiers et des difficultés auxquelles nous aimerions à nous soustraire. Nous ne voulons ni ce qui nous dépasse ni ce qui nous blesse; mais après avoir ressenti ces humiliations que rien ne remplace, nous avons compris que l'insondable faisait partie nécessaire du divin, que notre intelligence avait à se courber à son tour comme l'avait fait notre cœur, et qu'en se courbant elle ne se renierait pas.

Cet acte de la foi humble est un acte de raison et un acte de liberté. Un acte de liberté, car il s'agit de briser les lourdes chaînes de la corruption et de l'orgueil, pour commencer la forte vie des affranchis de Jésus-Christ, qui sont aussi les esclaves de la justice. Un acte de

Digitized by Google

raison, car il s'agit de décider si la religion, qui répond à tous nos besoins, qui provoque tous nos progrès, qui met en jeu toutes nos énergies, qui condamne toutes nos lâchetés, qui nous révèle la grande morale, qui nous montre la liberté dans le ciel et sur la terre, qui nous donne un père et un sauveur, qui du sein des ténèbres païennes fait jaillir une éclatante lumière, si cette religion, que rien ne prépare et que rien ne suit, est une invention naïve du temps des Césars, ou, qui pis est, une imposture.

La raison, on le voit, joue ici son rôle; le sien et non pas un autre. Elle n'est point seule, la conscience et le cœur ont parlé, l'homme entier a pris part à la délibération où la destinée entière de l'homme était engagée. Et c'est là ce qui vous indigne! Vous voudriez qu'un pareil problème ne relevât que de la raison! Rendons grâce à Dieu, qui n'a pas permis qu'il en fût ainsi. Savez-vous ce qui arriverait, si le oui ou le non en matière religieuse dépendait uniquement de l'intelligence? Nous retomberions dans les classements aristocratiques de la philosophie grecque. Comme les intelligences ne sont pas égales, non plus que les éducations, comme il y a des savants et des ignorants, comme il y a des gens qui raisonnent bien et d'autres qui raisonnent mal, nous aboutirions à cette conclusion cruelle que le salut est le privilége des savants et des habiles, des dialecticiens exercés, des hommes d'étude et de loisir. Malheur aux pauvres, aux ignorants et aux incapables!

Au lieu de cela, notre Dieu, le Dieu saint que la science ne trouvera jamais au bout d'un syllogisme, mais qu'un cœur sincère trouvera toujours, s'est adressé

Digitized by Google

à ce qu'il y a d'identique chez tous les hommes. Tous nous sommes égaux par le péché; tous nous avons une conscience qui affirme le bien obligatoire; tous nous avons un cœur que peut émouvoir l'amour divin; tous nous avons un libre arbitre qui défie la contrainte et maintient notre responsabilité.

Voilà le terrain de la grande égalité, qui est celle de l'Évangile. La foi qui sauve n'est pas la conclusion d'un raisonnement, elle est un acte moral. J'ai connu des esprits très-peu chrétiens, et très-persuadés cependant de la vérité du christianisme. Il y a eu des époques, il y a des pays ou personne ne met en doute cette vérité et ne se soustrait aux pratiques pieuses, quoique on y rencontre peu d'âmes qui se repentent de leurs propres fautes, qui aiment Jésus comme leur propre Sauveur et qui vivent d'une vie nouvelle. La lumière est bonne, mais la lumière n'est pas tout; l'intelligence est nécessaire, mais l'intelligence ne décide pas de tout. La résolution suprême se prend dans les profondeurs de l'âme, bien loin de ces froides régions de la démonstration scientifique où l'on voudrait nous confiner.

Savez-vous ce que nous serions si l'on nous plaçait sous le gouvernement de la raison seule? Des fous et des esclaves : des fous, car nous irions au-devant des questions morales armés d'une *Géométrie* de Legendre et d'une *Logique* de Port-Royal; des esclaves, car c'est une rude servitude que celle imposée par une faculté maîtresse qui exclut les autres. — N'écoute pas ta conscience, esclave! Est-ce que l'intelligence démontre et reconnaît le péché? Est-ce qu'elle ne prouve pas, au contraire, que l'homme est bon, quoique imparfait? — N'écoute pas ton cœur, esclave! Est-ce que l'intelli-

Digitized by Google

gence ne déclare pas que Dieu ne peut s'occuper de toi, qu'il est substance et non pas amour, que les lois de la nature règnent seules?

Un autre esclave, ce serait celui qu'on ferait en excluant l'intelligence. Certains chrétiens semblent vouloir que la conscience et le cœur prononcent seuls en matière religieuse; ils semblent recommander une foi mystique et aveugle. Le beau, selon eux, c'est de croire sans preuves; que dis-je? contre les preuves : je crois parce que c'est absurde, *quia absurdum.*

Il est des moments où Pascal a l'air d'être de ces gens-là. Pour lui le doute devient alors le point de départ de la foi, il prend plaisir à ruiner une à une les raisons de croire; dans son scepticisme de géomètre (le plus féroce de tous) on dirait presque qu'il tient à ne nous laisser pour suprême ressource que le saut périlleux, tête baissée et les yeux fermés.

Ce sont les mauvaises heures d'un très-grand esprit et d'un très-grand chrétien. Si vous le preniez à ces heures-là, il vous dirait que « le peuple croit que la vérité se peut trouver, » mais que « nous sommes incapables du vrai et du bien. » Par bonheur, il est un autre Pascal; nul plus que celui-ci n'a fait appel à l'homme tout entier, à la conscience, au cœur et à la raison. Celui-ci a décrit dans un passage immortel « les deux extrémités » de la science, c'est-à-dire l'ignorance ignorante d'où nous partons tous, et l'ignorance savante où quelques-uns arrivent en croyant : « Ceux qui sont sortis de l'ignorance naturelle et n'ont pu arriver à l'autre... ceux-là troublent le monde. »

Je suis si convaincu du rôle de l'intelligence dans les questions religieuses, que je voudrais voir les chré-

Digitized by Google

tiens mériter plus souvent un beau titre qu'on a détourné de son vrai sens, le titre de libres penseurs. Nous sommes appelés par l'Évangile à penser librement, c'est-à-dire à ne devenir esclaves ni d'une tradition de crédulité ni d'une mode incrédule.

Pourquoi nous donnerions-nous l'apparence d'ennemis de la raison, nous les disciples d'une doctrine qui appelle la lumière, qui veut le progrès, qui transfigure l'existence et ne la mutile pas, qui nous veut bien vivants, bien forts, bien maîtres du gouvernement de nous-mêmes?

La foi chrétienne fonde notre indépendance vis-à-vis du mal sur notre dépendance vis-à-vis du bien, notre liberté envers les hommes sur notre soumission envers Dieu; elle fonde aussi nôtre résistance à l'erreur sur notre connaissance de la vérité. Connaître est un très-grand mot dans l'Écriture. La sainte ignorance, le saint esprit rétrograde, autant d'inepties qu'elle répudie. La vraie science a toujours travaillé au profit de l'Évangile, et elle continuera, j'en réponds.

Il est vrai qu'il est une fausse science, celle qui met au rebut une partie de l'être humain et qui nous donnerait volontiers les deux cervelles de Fontenelle, pourvu que nous n'eussions pas de cœur. Aux savants pieux tels que Kleper, Newton, Euler, Haller, Leibnitz, Linné, Fermat, Cauchy, Ampère, on opposerait volontiers aujourd'hui les savants du positivisme. Ils placent en dehors de la connaissance ce qui est en dehors de la démonstration scientifique. Ils s'enferment dans un étroit enclos où la philosophie n'entre pas plus que la religion et où la poésie elle-même, je le soupçonne, aurait quelque peine à se glisser. Ils savent bien des choses,

Digitized by Google

mais ils en ignorent encore plus : ils ignorent leur âme, leur péché, leur Dieu, leur avenir; ils ignorent les contradictions redoutables au milieu desquelles nous sommes jetés. Paisibles derrière le mur de leur enclos, heureux du calme de mort qui règne dans leur petit horizon, ils remplacent tranquillement la philosophie par la physiologie, l'histoire par le fatalisme, la liberté par la nécessité; et, le monde moral une bonne fois supprimé, n'ayant à se préoccuper ni de nos origines ni de nos destinées, ils se livrent à l'adoration de la dialectique, des mathématiques, des sciences exactes et naturelles.

Il est clair que la méthode est sûre : pour simplifier les questions, rien de tel que de les supprimer; mais tout le monde n'est pas d'humeur à accepter cette simplification. Il est des esprits indociles pour lesquels les problèmes moraux et métaphysiques subsistent en dépit de tout. Vous ne les délivrez des difficultés de la foi que pour leur imposer les difficultés bien plus insurmontables de l'incrédulité. — Ils se sentent libres et responsables; n'y a-t-il ni liberté ni responsabilité? Ils contemplent la création; n'y a-t-il pas de créateur? Ils se heurtent à la souffrance et au péché; n'y a-t-il pas de déchéance? Ils sentent en eux des besoins infinis; n'y a-t-il point d'infini pour les satisfaire? Ils voient l'Évangile apparaître tout à coup il y a dix-huit siècles et enfanter un monde nouveau, le monde la vraie liberté; quelqu'un a-t-il inventé Jésus-Christ et l'Évangile? Ils contemplent les victoires d'une doctrine qui a tout contre elle; son triomphe n'est-il point un miracle?

Digitized by Google

Ce sont là aussi des difficultés. Il n'est pas toujours donné à l'homme de les tenir pour non avenues, et de s'enfermer dans un univers de fantaisie, où la logique n'ait point à s'inquiéter de la conscience et où tout se borne à des combinaisons de gaz s'opérant sans trouble, parce qu'elles ne rencontrent sur leur route ni un amour ni une volonté.

Les difficultés de l'Évangile, si grandes soient-elles, paraissent bien petites lorsqu'on les compare à celles du système qui nous envahit maintenant, le système de Darwin.

Épicure, qui le premier avait enseigné avec éclat la formation de l'univers par la rencontre fortuite des atomes, n'osait pas supprimer entièrement l'idée du divin et réclamait je ne sais quel hommage pour les « dieux inactifs. » Nous sommes moins timides et plus logiques : étant donnés une molécule première et un premier mouvement (il faut toujours en revenir à cette chiquenaude que n'avait pu éviter Descartes), les évolutions créatrices commencent et la nature se suffit à elle-même. Les organisations rudimentaires naissent d'abord ; puis elles se modifient et créent de nouveaux organes selon les circonstances et les besoins. Génération spontanée et transformation des espèces, voilà, nous dit M. Bernard, les deux doctrines de l'école de Darwin : la matière produit spontanément un lichen ; il se transforme en herbe ; l'herbe devient un chêne, le chêne un insecte, l'insecte un singe, le singe un homme. Accordez à M. Darwin des évolutions innombrables, des millions de siècles, des millions d'espèces intermédiaires et d'êtres de transition, il n'en demande pas davantage ; la puissance de la nature, armée de la

Digitized by Google

sélection naturelle, c'est-à-dire du pouvoir de rejeter incessamment ce qui est mauvais et d'ajouter ce qui est bon, remplacera avantageusement le créateur.

Ce n'est pourtant pas si simple que cela en a l'air. Ce que le matérialiste sait le moins bien, c'est son commencement. Il n'est pas facile d'imaginer un commencement naturel des lois naturelles [1]. D'ailleurs on nous parle beaucoup de ces lois immuables ; mais les liquides et les gaz se comportent tout autrement dans un corps vivant que dans un laboratoire de chimiste et la vie reste à expliquer. On ajoute qu'on ne sort pas de la science positive et qu'on repousse sans miséricorde toutes les hypothèses ; mais l'éther est une hypothèse et la science ne s'en passe pas, les atomes sont une hypothèse et la science repose sur cette supposition au moins étrange d'une limite à la divisibilité de la matière étendue.

Ce n'est pas tout, et sans parler de l'âme humaine, de ses besoins et de ses sublimes instincts, comment expliquer par les évolutions de la matière l'instinct même des animaux ? Voici un insecte, comme le remarque M. Chevreul, qui n'a jamais vu son père et sa mère. Il n'imite pas ; qui lui a appris à accomplir un travail merveilleux ? Qui a fait des mollusques de si admirables architectes, dont les spirales, dont les hélices sont d'une perfection inimaginable ? Les combinaisons de la matière ne m'expliquent pas que l'agneau qui vient de naître devine qu'il doit teter sa mère, que l'oiseau donne à son nid précisément la forme qui lui convient, et qu'une mouche douée d'un pressentiment

1. Voir M. Marc Briquet, *Divinité de la révélation chrétienne*

Digitized by Google

mystérieux aille déposer son œuf dans le corps d'un animal dont la chair nourrira plus tard sa progéniture. Si large qu'on fasse la part de la matière, il est malaisé de lui attribuer de l'esprit. La matière donnant des instincts, la matière plaçant des prévisions dans les bêtes, la matière leur inspirant des actes dont aucun besoin actuel, dont aucun apprentissage, dont aucun souvenir, dont aucune expérience acquise ou transmise ne donne le mot, cela n'est pas très-simple à admettre. Il paraît que les amis de la science *positive* ne s'inquiètent pas de si peu.

On nous objecte, il est vrai, que nous ne tenons pas compte du temps, lequel explique tout. Ce n'est point mon avis; le temps, ce me semble, n'explique absolument rien. Vous auriez beau entasser les millions de siècles sur les millions de siècles, la matière sera toujours la matière, elle ne se transformera pas en intelligence. C'est bien le cas de dire avec Alceste :

Le temps ne fait rien à l'affaire.

Au bout d'un milliard de siècles pendant lesquels se seront succédé des insectes qui ne connaissent pas leurs parents, il ne sera pas plus aisé de comprendre qu'ils aient acquis leur instinct et appris à faire leur ouvrage. Je vous accorderai, si vous voulez, qu'en y mettant le temps, on pourra composer l'*Iliade* en jetant au hasard des caractères d'imprimerie; ce que je ne vous accorderai pas, c'est qu'en accumulant les combinaisons de la matière on puisse mettre une pensée quelconque dans l'univers.

Je laisse aux hommes compétents le soin de réfuter par des faits la théorie de la sélection naturelle. S'il est

Digitized by Google

une loi que les savants aient le droit d'opposer à ceux qui parlent de lois, c'est celle de la fixité immuable des espèces. Les espèces qu'on découvre à l'état de momies dans les sépultures égyptiennes ne diffèrent en rien des nôtres. Jamais on n'a vu une espèce se transformer dans une autre et les variétés que produit la domestication sont si peu profondes, qu'elles disparaissent à l'état sauvage. Il y a mieux enfin que les catacombes d'Égypte, il y a les couches géologiques. Là reposent écrites en caractères ineffaçables les annales de ces siècles sans nombre qu'on aime à invoquer; eh bien, y a-t-on découvert quelque part un animal de transition? Le long passage d'une espèce à une autre y a-t-il laissé quelque trace? Les essais successifs s'y font-ils voir? Les êtres incomplets, les organes en train de s'achever figurent-ils dans les stratifications terrestres? Notez d'ailleurs que les animaux géologiques sont loin d'appartenir uniquement aux classes les plus simples; outre les radiés, on trouve là des articulés et des vertébrés. Or les indices du passage d'une classe à l'autre manquent aussi bien que ceux du passage d'une espèce à une autre espèce.

Qu'on nous permette donc de penser que la création est plus facile à admettre que les évolutions, et que le surnaturel est plus raisonnable que l'action indépendante des forces de la nature. Entre la matière qui crée l'intelligence et l'intelligence qui crée la matière, mon choix est fait. J'ajoute qu'il est fait entre la nécessité et la liberté.

Si, au lieu de Dieu, vous me donnez des gaz, de la lumière et de l'électricité, vous portez à ma liberté un coup dont elle ne se relèvera pas. Le Destin antique avait encore l'air d'être quelqu'un; vos lois immuables

Digitized by Google

de la nature n'ont plus cet air-là. Décidément la fatalité grossière des choses règne et gouverne seule. Moi-même, suis-je bien une personne? En tous cas, je ne puis être une personne libre et responsable, car les lois nécessaires qui m'ont fait, ont fait mes vices et mes crimes.

Là est l'écueil sur lequel se briseront éternellement les systèmes naturalistes. Accordez-leur tout ce qu'ils voudront : voici une matière qui n'a pas eu de commencement; dans ses transformations innombrables elle a enfanté les êtres. C'est bien, nous avons retranché Dieu, mais comment retrancher la conscience? On aura beau douer la nature, c'est-à-dire la matière, des puissances les plus merveilleuses, on n'arrivera pas à établir un rapport quelconque entre elle et la morale. La morale sortant de la matière! Ah, je mets au défi et les alambics des laboratoires et ceux mêmes de l'imagination; jamais ils n'essayeront d'opérer la transformation de la matière en morale. La transmutation des métaux n'était rien, comparée à la transmutation nouvelle dont il s'agit; le grand œuvre du XIXe siècle est autrement impossible que celui du moyen âge. Il se peut que l'unité de substance se trouve un jour et qu'on parvienne à faire de l'or; il ne se peut pas qu'en prenant de la matière on parvienne à en tirer le moindre atome de moralité.

Sans aller jusqu'aux énormités de Darwin, tous les matérialismes commettent le même attentat : dans leur passion de supprimer Dieu, ils suppriment l'homme; la morale s'efface, la responsabilité est tuée du même coup que la liberté.

Avec une âme qui n'est qu'une résultante et qu'enfante

Digitized by Google

la rencontre des molécules chimiques, comment voulez-vous que je sois libre? Votre monde matériel n'a pas la moindre issue sur le monde moral. Je me livre à des opérations qui semblent intelligentes, et qui ne sont que la conséquence forcée des mouvements de mon organe cérébral[1]. En quoi serais-je plus responsable ou plus libre qu'une cornue de laboratoire? Mon cerveau sécrète ma pensée, comme mon estomac digère; à merveille! que les gens en qui il y a beaucoup de phosphore montrent de l'esprit, du courage, et qui sait? de la vertu. Moi, je sens que le phosphore me manque.

O liberté! que tu es précieuse et grande! qu'on reconnaît bien en toi l'un des traits ineffaçables de l'image divine! Comme on sent bien que toutes les attaques contre Dieu se dirigent contre toi et que nous ne pouvons pas te défendre sans défendre aussi l'Évangile! Le voilà, l'homme du matérialisme : quelque effort qu'on fasse parfois pour lui conserver quelque chose qui ressemble à la morale, on ne saurait y parvenir, car la matière c'est la nécessité[2].

Nous pourrions continuer cette revue sommaire des systèmes qu'on nous propose en remplacement de l'Évangile, toujours nous reconnaîtrions ceci : chacun d'eux a en soi une difficulté auprès de laquelle les difficultés du surnaturel chrétien me semblent bien petites, ils nient uniformément la liberté.

Prenez une doctrine plus modérée que le matéria-

1. Voir Cabanis, M. Vogt, etc.

2. Démocrite, Épicure, d'Holbach arrivent à la même conclusion. Gall détermine nos dispositions morales aussi bien que nos facultés intellectuelles d'après les formes de notre cerveau.

Digitized by Google

lisme de tout à l'heure. — Aristote l'a dit, la scolastique l'a répété, il n'y a rien dans l'intelligence qui n'ait été dans la sensation. Telle est la source unique de nos idées; elles ne sont que des sensations transformées. Dès lors le cerveau, M. Secrétan le remarque finement, n'est plus qu'un magasin où l'on entasse des marchandises apportées du dehors; rien ne vient du dedans. Donc il n'y a rien d'inné en nous et les bases de la morale s'écroulent en même temps que celles de la raison, Locke et Condillac mènent logiquement au scepticisme.

On sait avec quelle énergie Kant a protesté contre cet empirisme, fils légitime de la sensation transformée. Épouvanté de voir que l'idée morale allait sombrer, il s'est mis à relever au nom du devoir ce qu'il avait tant aidé à démolir. Mais bien des gens ont adopté ses négations sans accepter ses affirmations repentantes, et le dix-neuvième siècle a subi une invasion du sensualisme douteur qui sera, prenons-y garde, un des périls de la liberté moderne.

Comment Hegel est sorti de Kant, toutes les histoires de la philosophie le racontent. Du jour où Kant eut limité la certitude à notre propre pensée, nous interdisant d'affirmer aucune réalité en dehors de nous, le règne de l'Idée souveraine commençait et l'idéalisme transcendental devait naître. En effet, dans la voie ouverte se précipitent l'un après l'autre Fichte, Schelling et Hegel. L'Idée apparaît, tantôt comme la seule réalité, tantôt comme la formule et la règle des réalités extérieures, du monde et de Dieu.

Et plus l'Idée devient reine, plus elle devient impersonnelle et esclave. L'écrou de la nécessité se serre de

Digitized by Google

plus en plus sur elle. Elle n'est pas à moi cette pensée qui gouverne toutes choses et qui se développe dans l'histoire selon un rhythme invariable; elle n'est pas à moi et je suis à elle. Je ne pense plus, je ne veux plus librement. Vous pouvez me dire que mon esprit est la loi des événements et que Dieu y prend conscience de soi, ce qu'il y a de certain, c'est que j'y perds conscience de moi-même, que je m'absorbe et me noie dans mon absurde grandeur.

Le vertige ne vous prend-il pas à la vue du mécanisme effroyable où sont broyées au sein des évolutions fatales la personne divine, la personne humaine, la responsabilité, la liberté? Si tout ce qui est rationnel est réel, si l'histoire est le développement de l'esprit universel dans le temps, mon libre arbitre n'a que faire dans cette marche nécessaire de l'esprit. Tout ce que j'entrevois encore vaguement, c'est que l'idéalisme vient aboutir au panthéisme, que Dieu (un Dieu inerte et esclave lui-même) est l'unité absolue, que le monde n'est que son reflet et que nous avons retrouvé les formules indiennes sur l'illusion des choses visibles.

Le panthéisme est notre conclusion obligée quand nous prétendons nous passer de Dieu. Nous le mettons partout pour ne le rencontrer nulle part. Quel soulagement d'être délivrés à la fois de notre maître et de notre liberté! Ni l'homme ni Dieu ne subsistent au sein des doctrines panthéistes : une nature souveraine, une puissance formatrice, une matière éternelle qui agit éternellement et qui nous dispense de croire à l'acte surnaturel et arbitraire de la création, un grand Pan toujours répandu dans la vie universelle, dans la séve des plantes et dans la vie des animaux, voilà la

Digitized by Google

doctrine qu'acceptent aujourd'hui, sans l'examiner de trop près, la plupart des champions de la science indépendante.

On parle encore de Dieu ; pourquoi pas? C'est le Dieu du dedans et non celui du dehors, c'est le Dieu immanent et non transcendant, c'est le Dieu inconscient qui vit en nous. Ce Dieu s'appellera ici l'idéal, ailleurs l'humanité, au risque de s'attirer l'éloquente apostrophe de M. Quinet : « Oh le curieux fétiche ! Je l'ai vu de trop près... ramper devant cette bête rampante aux milliards de pieds ! »

Quant à notre moi, comme il n'est que la manifestation partielle de la substance unique, il ne faut point en prendre trop de souci. Destiné à me dissoudre par la mort au sein de la nature divinisée, je m'y anéantis par avance pendant ma vie. Disons mieux, je ne vis pas. Est-ce vivre que de flotter entraîné par un torrent irrésistible ? Ce que le panthéisme mitigé essaye de nier, ce que le panthéisme conséquent d'un Spinosa avoue nettement, l'impossibilité de maintenir la loi morale en présence des lois nécessaires, n'est-ce pas la mort de l'homme ? Et que reste-t-il de lui lorsqu'en lui ôtant le devoir on lui a ôté son dernier atome de liberté ?

Au sein de la substance indistincte, où le mal n'est plus que la diversité, où le bien n'est que le retour au centre, Spinosa, le puissant logicien, sent à merveille qu'il n'y a pas place pour le devoir. Aussi, que dit-il, lui l'honnête homme, lui qui pratique une morale élevée et qui cherche à la fonder sur l'intérêt bien entendu ? — « Rien n'est bien ni mal en soi... non-seulement tout homme a le droit de chercher son bien, son plaisir, mais *il ne peut faire autrement*..... L'ignorant,

Digitized by Google

l'insensé n'est pas plus obligé de vivre selon les lois du bon sens, qu'un chat ne peut l'être de vivre sous les lois de la nature du lion. »

Dans les évolutions fatales de la nature, tout est bien à son heure; le mal (ce que nous appelons ainsi du moins) a lui-même un caractère de nécessité; le bien ne peut s'en passer, car il se réalise par son moyen.

Reste à savoir pourquoi nous nous repentons de ce qui est nécessaire. Spinosa explique ce fait du remords par l'habitude et le préjugé. Et il faut bien qu'il en soit ainsi, car notre libre arbitre ne s'exerce à aucun degré, et si nous croyons nous déterminer, nous nous faisons illusion. Chacune de nos déterminations n'est qu'une conclusion qui s'impose à nous; si nous pouvions remonter la longue série des modifications que notre âme a subies et qui se sont enfantées l'une l'autre, nous verrions que, de même que la direction de la vague qui se brise sur la plage est déterminée par tous les flots de la mer, de même nos actes prétendus de liberté ne sont que des conséquences forcées que nous aurions pu calculer à l'avance d'après les formules de la mécanique, pour peu que nous eussions noté tous les termes de la série au bout de laquelle ils se trouvent. « Le libre arbitre est une chimère, écrit froidement Spinosa... Tout ce que je puis dire à ceux qui croient qu'ils peuvent parler, se taire, agir, en un mot, en vertu d'une libre décision de l'âme, c'est qu'ils rêvent les yeux ouverts. »

Étonnez-vous après cela si Spinosa fait la théorie du despotisme politique, civil et religieux! Les stoïciens eux-mêmes, les plus nobles panthéistes qu'on ait vu sur la terre, n'ont pas rêvé d'autre liberté que l'acceptation

Digitized by Google

hautaine des lois du destin. Hegel, dont tant d'hommes qui se croient libéraux se sont proclamés les disciples, absorbait l'individu dans l'État, après avoir enveloppé le ciel et la terre dans les liens du développement nécessaire et des éternelles évolutions.

Mais à quoi bon poursuivre? Ce que j'ai dit suffit, et le lecteur achèvera aisément, si cela lui plaît, la revue des systèmes naturalistes. Je me borne à constater ceci, que partout où la science indépendante s'installe, où le surnaturel est nié, où les lois immuables fonctionnent, tantôt laissant le ciel entièrement vide, tantôt reléguant au fond de ses solitudes glacées un inutile Dieu qui ne peut aimer et agir, la liberté disparaît.

Mieux que d'autres, les hommes de génie mettent en lumière ce fait, que la science qui veut marcher seule ne parvient pas à rester libérale. Malebranche et sa vision en Dieu, Descartes et ses tourbillons ne nous donnent guère l'idée d'un univers où règne la liberté. Quant à Leibnitz, il faut le redire, l'harmonie préétablie entre la série des actes de notre corps et la série des actes de notre âme, nous transporte d'emblée dans le monde des choses sur lesquelles nous ne pouvons rien. Qui parviendrait à se souvenir de son libre arbitre, en considérant ces deux pendules réglées et montées par la main de Dieu, dont les aiguilles sont toujours d'accord et qui sonnent en même temps?

Demandez aux horlogers ce qu'ils pensent du libre arbitre des pendules! Rendons justice à Leibnitz, il n'introduit pas dans ses horloges une telle cause de perturbation. L'état actuel de chaque monade résulte de son état antérieur (y compris les préexistences); cet état actuel détermine à nos yeux ce qu'il y a de meilleur, et ce qu'il

Digitized by Google

y a de meilleur à nos yeux, c'est ce que nous ne manquons jamais de faire. O naïveté des grands esprits !

On conçoit maintenant pourquoi il arrive que la science indépendante rencontre devant elle une science plus indépendante, laquelle refuse d'accepter ses formules et déclare que les difficultés du surnaturel, si graves soient-elles, ne sont rien en comparaison des difficultés de ces systèmes qui le nient ou qui essayent de s'en passer et qui commencent ou finissent tous par la suppression de la liberté.

Ces systèmes, il est vrai, se présentent à nous revêtus d'une prétendue légitimité historique ; voici comment on l'établit. — La religion et la philosophie sont les deux manières de comprendre la vérité, méthode du cœur et méthode de l'entendement, méthode du peuple et méthode des sages, méthode des nations ignorantes et méthode des civilisations avancées. Telle est la marche invariable de l'esprit humain : d'abord les superstitions grossières, puis les cultes spiritualistes, puis la philosophie. Ajoutons qu'après celle-ci viendra le positivisme qui retranche du même coup la philosophie et la religion ; alors régnera la science exacte, bien dégagée et purifiée de toute métaphysique ; alors l'algèbre sera le *nec plus ultra* du progrès. L'humanité ne se sentira arrivée au but que lorsqu'elle ne croira plus qu'aux sacro-saintes mathématiques. Une planche noire sera notre dernière révélation.

Il est fâcheux pour une théorie si ingénieuse que l'histoire qu'elle invoque lui donne les plus éclatants démentis. Le christianisme remplaçant par l'empire de la foi l'empire des esprits forts, la Réforme détrônant

Digitized by Google

la Renaissance, le réveil religieux de notre temps succédant au XVIIIe siècle, autant de faits qui ne semblent pas prouver que les périodes se suivent selon l'ordre prescrit. Que serait-ce s'il se trouvait en outre que les hommes les plus éclairés sont maintes fois les plus croyants? Que serait-ce si parmi les pays les plus éclairés figuraient aujourd'hui même les plus pieux, ceux qui ne craignent pas d'arborer bien haut en toute occasion leurs croyances chrétiennes?

Il n'importe, on tient à cette doctrine des évolutions religieuses, parce qu'elle a le mérite de supprimer la notion même de vérité et qu'elle permet de rejeter l'Évangile sans cesser de l'environner d'hommages.

Rien de plus significatif que la persistance que l'on met à honorer ainsi le christianisme, en même temps qu'on le démolit pièce à pièce. Nous l'avons vue reparaître sans cesse dans le cours de ce chapitre. — Tantôt c'est la distinction des époques: la religion de Christ a été indispensable au temps où elle est venue. Tantôt c'est la distinction des intelligences : la religion de Christ est indispensable aux simples. Tantôt c'est la distinction des besoins : la religion de Christ est indispensable pour satisfaire certaines aspirations morales.

Somme toute, elle est indispensable, aussi indispensable qu'absurde. Ceci est précis et vaut la peine d'être noté. La science indépendante regarde la piété comme une faiblesse, mais cette faiblesse est nécessaire, et que deviendrait le monde sans elle? A part un petit nombre de positivistes très-absolus, presque tous les ennemis du surnaturel répéteront volontiers les vers de Musset parlant de la croix du Sauveur:

Digitized by Google

Eh bien, qu'il soit permis d'en baiser la poussière
Au moins crédule enfant de ce siècle sans foi,
Et de pleurer, ô Christ, sur cette froide terre,
Qui vivait de ta mort et qui mourra sans toi.

Beaucoup comprendront que Jouffroy ait pu s'écrier : « La plus grande absurdité imaginable serait que cette vie fût tout. »

M. Renan, qui traite comme on sait le christianisme, peint en traits brûlants ce qui manquerait au genre humain si l'Évangile venait à crouler. Selon lui, il faut beaucoup de religion ; une planète où il y aurait beaucoup plus de religion que sur la terre vaudrait beaucoup plus. — « L'homme absolument sans préjugés, écrit-il, serait impuissant. Jouissons de la liberté des fils de Dieu, mais prenons garde d'être complices de la diminution de vertu qui menacerait nos sociétés, si le christianisme venait à s'affaiblir. »

Voulez-vous comprendre ce langage, où le dédain prend l'attitude du respect ? Lisez un peu plus loin. — « Notre dissidence avec les personnes qui croient aux religions positives est, après tout, uniquement scientifique. »

Uniquement scientifique ! c'est-à-dire que vous vous bornez à déclarer absurdes et fausses, au nom de la science, ces convictions sans lesquelles il n'y aurait ici-bas, de votre aveu, ni progrès ni libertés. Du reste, ces convictions, absurdes pour votre esprit, sont adoptées par votre cœur. A ce point de vue du cœur, toutes les religions ne sont-elles pas bonnes ? ou plutôt, *la religion* n'est-elle pas toujours bonne, quelle que soit la folie *des religions* ? Gœthe n'a-t-il pas dit : « Peu importe ce qu'on croit, pourvu qu'on croie ? » Les sauvages (par-

Digitized by Google

donnez ce rapprochement) ne disent-ils pas aussi à nos missionnaires : « La religion des hommes noirs est bonne pour les hommes noirs, et la religion des hommes blancs est bonne pour les hommes blancs? »

C'est le principe païen, on le voit, qui reparaît dans toute sa splendeur. Rien de vrai et rien de faux! La vérité n'oblige pas! La vérité est affaire de tempérament! Chacun admet ce qu'il a besoin d'admettre, selon ses circonstances, son tour d'esprit, son éducation! — « Comment serions-nous assez insensés pour nous mêler de ce qui dépend des circonstances sur lesquelles personne ne peut rien? » — « Lucrèce et sainte Thérèse, Aristophane et Socrate, Voltaire et François d'Assise, Raphaël et Vincent de Paul ont également leur raison d'être, et l'humanité serait moindre si un seul des éléments qui la composent lui manquait. »

Il est doux de se retirer dans ces régions éthérées, comme un moine du quatrième siècle dans sa Thébaïde. La Thébaïde de la science est bien abritée, on y vit en paix. Tout en accordant aux pauvres humains engagés dans les batailles du faux et du vrai quelques mystiques sympathies, on ne daigne pas, fi donc! se mêler à de si grossières luttes. On conserve ce calme patient de la pensée qui sait que rien ne doit régner ici-bas à l'exclusion de son contraire et que l'harmonie de l'humanité résulte de l'émission des notes les plus discordantes.

Si j'en crois le bruit qui arrive à mes oreilles, notre génération accepte mieux les doctrines de ces nouveaux sages que leurs conseils. J'entends parler d'un mouvement qui inscrit sur sa bannière : Guerre à Dieu! J'en conclus qu'il n'est pas facile de récolter la vénération

Digitized by Google

pratique du christianisme quand on a semé le mépris scientifique des dogmes chrétiens. Les gens qui ont respiré cette malaria antichrétienne ne sont pas les mieux portants du monde, et les âmes simples sont sujettes à penser que ce qui est faux dans le cabinet des savants ne peut être vrai dans la vie du peuple. L'incrédulité brutale, qui est un progrès sur l'incrédulité bienveillante et respectueuse, commence son œuvre de démolition. C'est un progrès, je le répète; car la sincérité et la vérité sont proches parentes. Qui rejette, croit encore aux droits de la vérité; qui ne rejette ni n'accepte, ou, si vous aimez mieux, qui rejette poliment, en engageant les hommes à rester dans le christianisme sans y croire, sape et renverse dans les profondeurs de l'âme humaine la notion même de vérité.

Cette notion, hélas! est attaquée aujourd'hui de toutes parts. Il n'est presque pas un mot de l'Évangile que ne parviennent à prononcer certains adversaires de l'Évangile. Ils parlent de Jésus avec enthousiasme; ils célèbrent sa divinité, que sais-je? — Ne faut-il pas maintenir la religion populaire? Elle est si grande d'ailleurs cette religion; où trouver une expression plus haute de la vie morale? Il est vrai que Jésus est un imposteur ou un fou, car le surnaturel est impossible, par conséquent l'incarnation et la révélation. Au reste, ce détail importe peu. Nous nions tout, mais nous n'attaquons rien. Nous démontrons que l'Évangile est un mensonge, mais nous vous engageons à rester chrétiens. Nous essayons de ruiner toutes les croyances de votre esprit, mais nous respectons toutes les émotions pieuses de votre cœur. Nous nous élevons jusqu'aux régions de la

Digitized by Google

science pure où ne pénètrent pas les vulgarités de la polémique; mais Dieu nous préserve d'offenser la foi de personne!

On l'a rappelé, les soldats romains s'inclinaient devant Jésus en disant: « Nous te saluons, roi des Juifs; » puis ils lui frappaient le visage.

Quand on ne veut plus qu'une religion pour le peuple, on touche à l'heure où le peuple n'aura plus de religion. Quand on nous recommande de garder la religion de nos pères, on touche à l'heure où les fils achèveront de rejeter ce que les pères ont cru.

Qui n'a remarqué, dans la *Revue des Deux Mondes* [1], ce morceau de M. Cousin où, parlant de ses rapports avec Hegel, il s'exprime ainsi : « En religion, ses sentiments n'étaient pas fort différents. Nous étions tous les deux convaincus que la religion est absolument indispensable, et qu'il ne faut pas s'abandonner à la funeste chimère de remplacer la religion par la philosophie. Dès lors, j'étais fort partisan d'un concordat entre ces deux puissances : l'une qui représente les aspirations légitimes d'un petit nombre d'esprits d'élite, l'autre les besoins permanents de l'humanité. »

Le christianisme étant « la philosophie des masses, » en même temps qu'il est « la religion des philosophes, » il est clair qu'il n'est la vérité pour personne. A un tel point de vue, on comprend ce cri d'esclave : La religion de nos pères!

Avons-nous une âme à nous? Y a-t-il une vérité, oui ou non? Fermerons-nous les yeux? Arrêterons-nous les battements de notre cœur? Déclarerons-nous vrai ce qui

1. 1er août 1866.

Digitized by Google

nous semble faux, parce qu'une conviction, qui n'est pas la nôtre, a été celle de nos pères ou de notre pays? Nos pères! Et pourquoi pas nos grands-pères, qui étaient païens? Comptons-nous nous présenter devant Dieu en lui disant : J'ai la religion de mes pères? Osons-nous nous présenter devant le tribunal de notre propre conscience en disant : Je fais profession de croire ce que je ne crois pas, parce qu'il s'agit de la religion de mes pères?

Tout le problème de la liberté morale est engagé là; car où il n'y a plus de vérité, il ne peut y avoir de liberté. Sans doute, il est plus commode de mépriser la vérité que de la servir, de s'indigner quand un comte de Stohlberg se fait catholique, et de regarder tout changement de religion comme une lâcheté. La lâcheté, savez-vous où elle est? Elle est dans les pratiques que ne ratifie pas le cœur. Moins nous sommes religieux, plus nous tenons à la religion *de nos pères*. En la conservant, on s'engage aussi peu que possible; les usages traditionnels excluent l'idée d'un choix et d'une détermination personnelle. Or il convient de montrer avant tout qu'on ne met nulle importance à ces sortes de choses.

La Bible appelle Satan « le père du mensonge; » c'est pour cela qu'il est le père de l'esclavage. Il brise le lien du vrai et du bon. Où est le Pascal qui écrira pour nous de nouvelles *Provinciales?* Qui défendra la dignité humaine contre ces systèmes de pieux mensonges et de réserves mentales naissant à chaque instant sous nos pas? Une servitude incomparable se glisse au fond des âmes : on fausse les consciences; on nous apprend à ne rien croire et à tout pratiquer.

Digitized by Google

Ce que Rousseau avait enseigné dans sa *Profession de foi du vicaire savoyard*, une autre plume vient de le redire en termes qui ont ému et troublé notre génération. Je cite une phrase : « Oh ! que de tombes discrètes autour des églises de village cachent ainsi de poétiques réserves, d'angéliques silences ! Ceux dont le devoir a été de parler, égalent-ils le mérite de ces secrets connus de Dieu seul? La théorie n'est pas la pratique ; l'idéal doit rester l'idéal... »

L'angélique silence est celui du prêtre qui a prêché l'Évangile sans y croire, et célébré solennellement les rites d'une religion qu'il considérait comme fausse. Où en sommes-nous, grand Dieu, et que deviendra notre siècle, si l'énervante théorie des angéliques silences, c'est-à-dire des mensonges utiles et des convictions qui n'obligent pas, vient fausser la conscience publique? Sous prétexte de haute spiritualité, on restera membre ou même pasteur d'une Église dont on rejettera tous les dogmes. La vie morale sera corrompue jusque dans ses sources.

Lorsque Henri IV disait : « Paris vaut bien une messe, » il exprimait tout crûment un calcul sacrilége qui est aussi vieux que le monde. Personne, du moins, ne pouvait s'y tromper. Aujourd'hui on le prend de plus haut ; c'est au nom du dédain transcendantal, c'est au nom de la noble indifférence que professent les grands esprits pour ces mêmes questions de vérité qui passionnent le vulgaire, qu'on s'installe dans la calme région des sérénités antiques. On traite les divers cultes avec le même respect, la même largeur et le même mépris que les Romains du bon temps abritant dans leur panthéon banal les divinités du monde entier.

Digitized by Google

C'est ainsi que les dédaigneux fonderont, on nous l'annonce, la religion de l'avenir. Armés d'une suprême indifférence, animés des sentiments que donne la grande curiosité et qui sont l'inverse du dogmatisme, ils obtiendront un admirable résultat, « l'adoucissement général de toutes les Églises. » Ces Églises auront alors deux sortes de fidèles, « les uns croyants absolus comme au moyen âge, les autres sacrifiant la lettre et ne tenant qu'à l'esprit. »

Ceux-ci resteront sans scrupule aucun dans leurs Églises respectives, « profitant de leur culte séculaire et de leur tradition de vertu, participant à leurs bonnes œuvres et jouissant de la poésie de leur passé. » Le dogme ne tardera pas à devenir « une arche mystérieuse que l'on conviendra de n'ouvrir jamais. » Si l'arche est vide, qu'importe? L'essentiel est d'avoir une arche. La religion subsistera, on y tient; une religion sans surnaturel, sans révélation, sans salut, sans prière, et pour tout dire, sans Dieu. Mais le beau sera que l'on continuera à y parler de Dieu, du surnaturel, du salut et de la révélation. Il y aura là des prières; on lira avec vénération les livres saints dont on aura mesuré l'absurdité; on célébrera des cérémonies dont on saura le néant. — Le lecteur voit ce que la nouvelle religion compte faire de la morale!

La libre pensée (cela s'appelle ainsi) ne doit rencontrer devant elle d'autre obstacle que la libre réfutation. Ce n'est pas nous certes qui voudrions qu'on la gênât en rien. Qu'elle soit libre. Ce dilettantisme qui trouve le monde « curieux » et qui n'a garde de s'échauffer sur des misères telles que Dieu, l'âme et

Digitized by Google

l'éternité, cette insouciance hautaine qui, ne faisant cas que des sciences, range la religion parmi les pratiques indifférentes que règle l'usage et auxquelles on se conforme sans examen, ce mépris de la vérité qui autorise les actes désavoués par la conscience, cet athéisme qui se proclame dévot, constituent un des enseignements les plus pervers qui aient corrompu l'humanité. De toutes les attaques dirigées contre l'Évangile, celle qui le loue et le maintient est incontestablement la plus dangereuse. Quels esclaves nous serons, quand on nous aura dépouillés de nos derniers moyens d'indépendance, la foi au vrai et le sens moral !

Ne nous y trompons pas cependant, le grand attrait des nouvelles doctrines, c'est qu'elles promettent la liberté. — Quand l'homme sera délivré enfin du ciel, de l'éternité, de l'invisible, de l'idéal, de ce qu'on ne peut mesurer, analyser et peser, il sera libre. Quand il n'y aura plus ici-bas qu'une multitude athée (allant d'ailleurs à la messe et au prêche), quand nous ne croirons plus qu'à la matière et à la force, les temps de servitude seront finis. En effet, l'autorité n'existera plus.

L'autorité? mais il n'y a pas de liberté sans elle. C'est l'autorité de Dieu qui nous rend libres vis-à-vis des hommes; c'est l'autorité de la justice qui nous rend libres vis-à-vis de l'iniquité. Supprimez l'autorité de la conscience dans le cœur de l'homme, vous avez un esclave; supprimez l'autorité des lois dans une société politique, vous avez un pays livré au plus dur des despotes, l'anarchie.

Ce serait une histoire piquante, et plus triste encore que piquante, celle des servitudes de la libre pensée.

Digitized by Google

Les directeurs, vous pouvez m'en croire, ne manquent point à cette Église-là. On s'y ferait montrer au doigt, si l'on n'emboîtait le pas derrière monsieur un tel, l'oracle du jour.

Je sais bien que l'esclavage qu'on redoute par-dessus tout, c'est celui que les chrétiens considèrent comme la condition même de la liberté; on tient à être délivré de certaines idées importunes qui inquiètent l'âme et assombrissent la vie; on voudrait retrouver ce beau ciel calme et pur de la Grèce, que n'obscurcissait aucun nuage. Être sur la terre sans se tourmenter au sujet de l'éternité, jouir de la vie sans se préoccuper de la mort, demeurer en paix, échapper aux appels, aux avertissements de l'amour chrétien, voilà le secret du bonheur.

L'amour chrétien n'est pas le seul qui trouble. Toute affection, quelle qu'elle soit, sera une cause d'agitation. Si vous voulez être conséquent, ne vous bornez pas à supprimer Dieu, supprimez aussi l'homme, n'ayez ni parents, ni enfants, ni amis; arrêtez les battements de votre cœur et l'élan de votre intelligence, car une chose est certaine, tout ce qui nous élève nous dérange, pour s'assurer une paix complète il faudrait ne plus penser et ne plus sentir.

On nous parle de rompre notre chaîne, de laisser là les questions creuses et angoissantes, de nous réfugier dans le giron de la science positive, à l'abri de la métaphysique et de l'idéal; on nous offre de nous fortifier, c'est le mot qu'on emploie, par la sainte insouciance de l'avenir. Ce conseil-là est aussi vieux que le monde, et sauf la nuance nouvelle que la science vient d'introduire le langage des libérateurs d'aujourd'hui ressemble trait pour trait à celui des libérateurs de jadis. Écoutez Ho-

Digitized by Google

race : « Ne t'inquiète point de savoir quelle fin les dieux nous ont réservée à toi et à moi. Sois sage, filtre tes vins et retranche les longues espérances du court espace de la vie. » Écoutez maintenant Henri Heine ; il nous promet que nous serons heureux et libres « quand nous aurons détruit le servilisme jusque dans son dernier refuge, le ciel. » C'est la même doctrine, insouciante avant l'Évangile, passionnée et violente depuis l'Évangile, parce que depuis lors on se sent en présence de l'ennemi.

Oui, l'ennemi est là, et il n'est plus si aisé maintenant d'oublier qu'on a une âme. Quand Mme du Deffand s'écrie qu'elle « n'espère que dans le néant, » quand Voltaire, plus léger, écrit sa phrase célèbre : « Supportons la vie qui n'est pas grand'chose, ne craignons pas la mort qui n'est rien du tout, » on sent que l'un et l'autre se sentent en face d'une chose qui occupait fort peu les compatriotes d'Horace, l'éternité.

Un homme de beaucoup d'esprit, auquel on avait demandé un jour le secret de sa gaieté, répondait : « Je ne pense jamais à la mort. » La recette n'est pas à l'usage de tout le monde ; avouons pourtant qu'elle n'est pas sans efficacité.

Mais ce n'est pas tout de vivre tranquille, il faut mourir tranquille aussi et sans se poser les questions fâcheuses que l'Évangile nous apprend à poser. Si le plus libre est celui qui pense le moins et qui sent le moins, il faut célébrer l'affranchissement de l'homme par la légèreté. Qui n'en a vu de ces morts effrayantes à force de calme ? Rien ne les trouble ; le par delà est absent. Ni craintes, ni espérances, ni problèmes d'au-

Digitized by Google

cun genre ; on s'endort pour l'éternité, comme on s'endormirait pour le sommeil d'une nuit.

Ce n'est pas la mort qui est vaincue ici, c'est l'âme. L'engourdissement moral n'est pas la liberté. Un bandit mexicain qu'on pend demande qu'on le tourne de façon qu'il n'ait pas le soleil dans les yeux. Est-ce un héros? Cet homme reçoit la mort comme il l'eût donnée. Ne me parlez pas de la paix brutale des âmes qui n'ont rien senti et rien prévu, qui ne pleurent rien, n'espèrent et ne redoutent rien, et qui, rassurées par quelques pratiques, ne se troublent pas un instant à l'idée de comparaître devant Dieu!

La science indépendante peut donner, qui en doute? ce genre de tranquillité. Lorsqu'il ne s'agit que de s'étourdir et de s'engourdir, nous sommes passés maîtres. S'affranchir est une autre affaire.

L'Évangile, lui, ne nous affranchit pas de nos affections, de nos pensées; s'il supprime l'esclavage de la crainte, c'est qu'il a brisé auparavant l'esclavage de la condamnation et du péché. Il nous délivre sans nous mutiler; il ne nous ferme pas les yeux, pour que nous échappions à la vue du péril. Non, sa méthode est tout autre. Il veut que nos yeux s'ouvrent mieux, que nous envisagions le péril de plus près, que notre vie morale soit plus active et plus entière; puis, à l'heure des joies comme à celle des douleurs, comme à celle de la mort, il nous donne les nobles énergies de l'homme libre. Loin de faire de nous les serviteurs aveugles du temps où nous sommes nés, de notre entourage, de notre race, de notre tempérament, des évolutions historiques et de la fatalité, il nous offre gratuitement une liberté telle, que dans tous les temps, dans tous

Digitized by Google

les pays, dans toutes les familles, en dépit des penchants personnels, des milieux, des circonstances conjurées pour les courber vers la boue, des âmes se redressent et regardent le ciel.

Digitized by Google

CHAPITRE II

LA MORALE INDÉPENDANTE

Après avoir suivi dans leurs incidents principaux la crise morale et la crise religieuse, nous arrivons au point où elles se rencontrent et se combinent. Bien des gens admettent les rapports intimes de la liberté avec la morale et n'admettent pas ceux de la liberté avec la religion; isoler les deux questions, sauver la morale, tout en laissant la religion devenir ce qu'elle pourra, telle est leur pensée. La morale indépendante n'a pas d'autre origine. Mais l'entreprise est chimérique : ce qu'on essaye de séparer est uni par d'indissolubles liens; la morale sans la religion est un corps sans âme, morale indépendante ou morale affaiblie c'est tout un. Donc les champions de la morale indépendante sont, à leur insu certainement, des adversaires de la liberté. Il ne sera pas difficile de le démontrer jusqu'à l'évidence.

Je commence par dire que je suis partisan décidé de la morale indépendante, comme aussi de la science indépendante; seulement il faut s'entendre sur les termes. La liberté de la science, on vient de le voir, est

Digitized by Google

fermement voulue par les chrétiens; ils comprennent que la science doit avoir ses procédés, qu'elle doit voir ce qu'elle voit, constater ce qu'elle constate, enfin ne jamais fausser une seule de ses découvertes pour se mettre d'accord avec la foi et fonder par le mensonge cette harmonie qui s'établira un jour par la vérité. La liberté de la morale n'est pas moins précieuse : malheur à nous si nous faisions prévaloir la conscience artificielle sur la naturelle, si nous demandions au sens moral d'avoir des complaisances envers une casuistique quelconque!

Mais là s'arrête l'assentiment cordial que nous donnons à la morale indépendante. Si l'on nous invite à reconnaître que la croyance est sans action sur les sentiments et sur la vie, que les rapports du vrai et du bon n'existent pas, que la règle intérieure est la même pour les païens et pour les chrétiens, que la morale enfin ne doit rien à l'Évangile, tout ce qu'il y a en nous de bon sens se révolte contre une pareille énormité.

Nous ne voudrions pas répéter ce que nous avons dit au commencement de ce volume; contentons-nous de rappeler une distinction fondamentale et trop souvent oubliée. Autre chose est le témoignage immuable de la conscience qui affirme partout et toujours que le bien nous oblige, autre chose est l'application de cette grande règle. La règle ne varie jamais, l'application varie infiniment.

Pas plus qu'il n'y a d'arithmétique païenne ou chrétienne, musulmane ou juive, il ne saurait y avoir une conscience changeant avec les religions. La conscience est une, identique chez tous les peuples et dans tous les temps; les disciples de Confucius ou de Bouddha,

Digitized by Google

ceux de Zénon, ou d'Épicure, ou de Mahomet ont en eux, aussi bien que les disciples les plus fervents de l'Évangile, cette loi ineffaçable du devoir écrite par la main même de Dieu.

Cette loi morale ne saurait être dérivée ; il faut qu'elle ait, elle a un caractère de fixité et d'universalité absolues. Partout l'homme se sent libre et responsable. Ceci ne dépend d'aucune théologie et d'aucune métaphysique. Aucune Église n'a le monopole du sens moral ; les déistes le possèdent, et les panthéistes, et les athées, et les matérialistes, et les positivistes. Où il viendrait à disparaître, l'homme aurait disparu. Ce qu'il y a de commun entre tous les hommes, le voilà ; le signe divin de la race est sur tous les fronts.

Jusque-là nous suivons sans hésiter les partisans de la morale indépendante. Non moins fermement qu'eux, nous soutenons l'indépendance du fait moral et la réalité de la conscience, élément primitif de notre nature. La distinction essentielle du bien et du mal, l'obligation d'éviter le mal et de pratiquer le bien n'ont été inventées ni révélées nulle part.

Mais si l'obligation morale ne se modifie pas, le détail des préceptes se modifie et les mobiles qui poussent à l'obéissance se modifient pareillement. — C'est le point qu'on oublie et qu'il importe de rappeler.

Je me suis souvent demandé comment s'y étaient pris des hommes sensés, honorables et droits, pour se dissimuler à eux-mêmes une vérité aussi évidente. Ne voyons-nous pas de nos yeux autour de nous une demi-douzaine de morales fort divergentes, en dépit de l'universalité du fait de conscience ? La morale de

Digitized by Google

l'honneur mondain est-elle celle de l'Évangile? La morale du probabilisme était-elle celle de Port-Royal? La morale utilitaire de M. Stuart Mill est-elle celle de M. Jules Simon?

Le simple bon sens nous dit que les dogmes influent nécessairement sur la morale. En matière de morale il ne saurait être indifférent de croire au Dieu vivant ou à la substance universelle, de croire à la nécessité ou à la liberté, de croire à l'immortalité ou à l'absorption finale.

En fait et à ne consulter que l'histoire, cette influence est si considérable qu'il semble puéril de la démontrer. Le brahmanisme a eu sa morale; le bouddhisme a eu sa morale; le confucéisme a eu sa morale; le polythéisme grec a eu sa morale; il me sera bien permis d'ajouter, et l'Évangile a eu sa morale. Prenez la morale avant Jésus-Christ et la morale après Jésus-Christ, et puis comparez. Mettez le *Traité des devoirs* de Cicéron à côté des écrits apostoliques.

Il est vrai, à la lettre, que chaque métaphysique a créé sa morale; il suffit pour s'en assurer de considérer un instant le moyen âge, la réforme, l'islamisme, les jésuites, les jansénistes, le XVIIIe siècle. Bien plus, à l'heure qu'il est et sans sortir du cercle des honnêtes gens, je me charge de signaler trois ou quatre morales qui diffèrent autant que le jour et la nuit. Sans consulter ni les forçats du bagne qui ont bien aussi leur morale, ni les peuplades sauvages au sein desquelles on abandonne en toute bonne conscience un père âgé, où l'on vend ses enfants, où ni l'adultère ni le mensonge ne font naître le moindre remords, nous connaissons tous des écrivains qui protestent contre le

Digitized by Google

mariage et qui justifient sérieusement des actes que la morale ordinaire réprouve.

Il existe donc des hommes sincères qui pensent ainsi. Ai-je besoin d'ajouter que l'inconduite des jeunes gens, l'infidélité des maris, pourvu que certaines convenances soient respectées, rencontrent dans le code moral du monde une indulgence que, grâce à Dieu, une autre morale est loin de leur accorder?

Luther était une âme loyale, et il a autorisé la bigamie du landgrave. Plus d'un membre respectable du concile de Constance a pensé qu'on devait manquer de foi à Jean Huss et qu'il ne fallait pas tenir les engagements pris envers des hérétiques. Les persécuteurs catholiques et protestants n'ont pas tous été, bien s'en faut, des hommes sans conscience; la plupart ont cru remplir un grand devoir.

C'est au sujet du mensonge surtout que les variations de la morale sont énormes. — Le mensonge! y a-t-il un vice plus bas? Est-il possible que l'âme humaine ait hésité sur un tel article? — Je ne sais pas si c'est possible; je sais seulement que cela est. Aux yeux de beaucoup d'hommes honnêtes, Jacques II aurait dû dissimuler ses sentiments catholiques et faire de l'hypocrisie dans l'intérêt de sa cause. Lorsque François Ier, le roi-chevalier, a violé son serment de Madrid, il n'est pas prouvé que la morale d'alors s'en soit le moins du monde scandalisée; il n'est pas prouvé qu'elle ait admiré l'électeur de Saxe, cette dupe, refusant d'échapper par un mensonge aux prisons de Charles-Quint.

Et ne me dites pas que la morale d'alors tolérait ce que la morale d'aujourd'hui ne tolérerait pas. S'il y

Digitized by Google

a une morale d'alors et une morale d'aujourd'hui, il est prouvé que la morale se modifie, qu'elle subit les influences et que son indépendance est une chimère. Toujours est-il qu'un roi très-fort sur le point d'honneur réussit parfaitement à se rassurer sur un faux serment en prenant Dieu à témoin de son intention de le prêter et de le violer. Il assembla ses conseillers, qui tous devaient jurer avec lui le lendemain : le lendemain il se parjurera, voilà ce qu'il tient à affirmer devant eux ; le lendemain il mettra, en mentant, sa main sur les Évangiles, devant l'autel, la messe ouïe ; il donnera, en mentant, sa parole de gentilhomme, « Je, roi de France, gentilhomme. » Voilà ce dont il prend à témoin ses conseillers.

Le lendemain, en effet, il prête son faux serment avec une pleine liberté d'esprit. (N'a-t-il pas pris ses précautions ?) — Et ce qu'il y a d'affreux, c'est qu'il se sent en règle, que personne autour de lui ne s'étonne ou ne s'afflige, que l'opinion de son siècle ne s'émeut pas, qu'il reste après comme avant le roi-chevalier, que Charles-Quint lui-même s'indigne plus en paroles qu'en réalité.

Il y avait donc au XVIe siècle une morale qui sanctionnait ou excusait le faux serment. N'y aurait-il pas au XIXe siècle une morale disposée à autoriser les tromperies diplomatiques, les faux bulletins militaires et cet ensemble de mensonges qui fait que de nos jours, lorsqu'un gouvernement publie une déclaration solennelle, la première pensée des lecteurs est d'en prendre le contre-pied et de chercher quel dessein réel recouvrent ces paroles toujours suspectes ?

Ne dites pas que de telles pratiques ne sont point

Digitized by Google

approuvées. En tous cas, elles sont blâmées bien mollement, et je ne sais pas trop à qui sert la morale indépendante si l'énergie du blâme lui fait défaut. Quand la morale dépendante, celle qui obéit à l'Évangile, n'aurait que le mérite de se fâcher, cela seul établirait entre elle et son homonyme une distance que tous les raisonnements du monde ne combleront pas. Je vois là deux morales, en définitive : celle qui sourit au mensonge ou ne le menace que du bout du doigt, et celle qui le réprouve, qui le flétrit, qui ne transige avec lui sous aucun prétexte, soit religieux, soit politique. Je vois deux morales : celle qui crée les natures vraies, c'est-à-dire les natures libres, et celle qui admet qu'on mente quand il le faut, quand c'est l'usage, quand cela peut servir une bonne cause. Je vois une morale qui affranchit et une morale qui asservit. J'en conclus qu'il y en a deux, ce qui renverse la thèse de la morale indépendante.

Est-ce une thèse ou une gageure? Ceux qui accusent sans cesse les religions d'avoir gâté la morale osent-ils bien dire que la morale est invariable? Le moment, hélas! serait mal choisi pour vanter cette immutabilité prétendue. On est en train de fausser et d'embrouiller parmi nous les principes les plus élémentaires du bien-vivre. On nous enseigne à appeler le bien mal et le mal bien. Les réhabilitations scandaleuses vont grand train : hier les maîtresses royales, aujourd'hui Néron ou Philippe II, la Ligue, les dragonnades ou la Terreur.

La morale immorale (passez-moi ce rapprochement) a pour elle aujourd'hui plus d'une plume brillante et se produit en fort bon lieu. On nous raconte là des dépravations et des complaisances ignobles, qui se trans-

Digitized by Google

forment en actes de haute vertu. C'est bien à la conscience qu'on en veut; il faut renverser ce haut rempart de dignité et de fierté derrière lequel l'homme se tenait debout. Le rempart tombé, l'homme ne lèvera plus la tête, le nivellement moral achèvera son œuvre et la servitude sera faite.

A-t-on bien calculé ce qu'il y a d'énorme à séparer la vérité de la morale? S'il existe une vérité religieuse quelconque, il est impossible qu'elle ne soit pas en relations étroites avec le gouvernement de notre vie.

J'ai dit : une vérité religieuse quelconque. Laissons en effet le christianisme, catholique ou protestant; mettez à sa place une autre religion, la vôtre, celle des déistes ou des panthéistes, ou des matérialistes peut-être, il n'importe. Parvenez-vous à vous la représenter sans relations aucunes avec la morale? Ne défendra-t-elle rien? Ne recommandera-t-elle rien? Son influence ne se fera-t-elle pas sentir dans la vie pratique?

Parmi les dogmes j'en prends un seul, la vie à venir. Il est évident que mes pensées, mes paroles et ma conduite entière auprès d'un lit de mort seront absolument différentes, selon que je croirai qu'il y a là une existence passagère qui va se perdre dans le grand tout, ou qu'il y a une âme immortelle qui va comparaître devant son juge[1].

Pour séparer la morale du dogme, il faut séparer l'intelligence de la conscience et du cœur; en d'autres termes, il faut détruire l'unité humaine. Je n'exprimerai jamais comme je le sens le dégoût que m'inspire

1. J'ai fait ici plus d'un emprunt à M. Ernest Naville.

Digitized by Google

cette idée d'une religion exclusivement dogmatique. L'idée, non ; une chimère plutôt, car je défie le plus habile rédacteur de formules d'inventer une religion qui ne renferme pas autre chose et où les doctrines puissent s'entasser sans enfanter une morale.

On ne forge au reste cette fantaisie de la religion pur dogme que pour arriver à la religion pure morale; disons mieux, à la morale seule religion. C'est là qu'on en veut venir. La morale universelle sera le fétiche du nouveau culte. Restera à savoir si la négation du dogme n'est pas un dogme et si la morale indépendante n'enseignera pas quelques dogmes, dont le premier s'exprimera ainsi : l'homme est bon.

Une autre question se pose encore devant moi : la morale indépendante ne vivrait-elle pas des emprunts qu'elle a faits à la morale dépendante? Je crois me rappeler qu'une grande morale est entrée dans le monde sur les pas d'une grande religion. J'ai cru remarquer que la morale avant l'Évangile ne ressemblait guère à la morale après l'Évangile. Ces règles de conduite qui nous semblent si simples maintenant, parce que le christianisme les a mises partout, même dans la pensée de ses ennemis, ne couraient pas les rues au temps où les philosophes grecs ne trouvaient rien à blâmer dans les plus grossières débauches. Si la morale indépendante avait rédigé ses articles au temps de Platon, elle aurait été forcée d'en donner quelques siècles plus tard une nouvelle édition considérablement corrigée.

Est-ce à dire que la morale indépendante soit la morale chrétienne? Non certes. Bien qu'elle n'ait rien qui ne vienne de l'Évangile, il lui manque ce qui vivifie

Digitized by Google

l'Évangile. Des deux parties qui constituent une morale, le précepte et le mobile, elle a retranché la seconde. Depuis quand suffit-il de connaître le devoir? Il s'agit de l'aimer, il s'agit d'entrer dans cette voie royale de l'obéissance des enfants, qui n'a rien de commun avec celle des esclaves. Le don du Sauveur, l'amour immense qui sollicite notre amour, voilà le mobile de la morale chrétienne. Où est celui de la morale indépendante?

Elle se félicite de n'en point avoir. Ne s'élève-t-elle pas ainsi jusqu'aux régions du devoir pur? Ne plane-t-elle pas bien haut au-dessus de la morale de l'intérêt? — Je ne sais pas si vous voudriez que votre fils vous obéît en vertu du devoir pur et sans que la tendresse y fût pour quelque chose. La tendresse n'est pas du calcul; le chrétien aime et obéit, il n'a pas supputé les profits de sa fidélité. Avez-vous jamais rencontré un homme qui fût vraiment chrétien, c'est-à-dire né de nouveau, et chez qui la crainte des châtiments ou l'espoir des récompenses fût le mobile dominant?

La morale indépendante a une seconde prétention. Elle affirme qu'en dehors d'elle la persécution doit régner sur la terre. En effet, la morale dépendant du dogme et la morale étant nécessaire à toute société, il en résulte logiquement que toute société a le droit, le devoir même d'exterminer les dissidents!

C'est une belle chose que la logique, à condition toutefois de n'en pas abuser. En fait, les pays les plus tolérants aujourd'hui sont les plus croyants. Ce n'est pas la morale indépendante, mais la morale très-dépendante de chrétiens très-décidés qui fait régner la liberté en Angleterre et en Amérique. Si le moment était venu

Digitized by Google

d'aborder un grand sujet qui appartient à notre deuxième traité, je montrerais que la tolérance, Dieu merci, a une autre base que l'indifférence, qu'il n'est rien de tel que de croire à la vérité divine pour rejeter une protection qui est une insulte et pour tenir bien closes devant l'État les portes du domaine où il ne doit pas mettre les pieds.

C'est ici que la vraie morale doit se montrer indépendante. Plus elle tient à la religion, moins elle rentre dans les attributions de l'État. Les morales d'État et les religions d'État se donnent la main. Si la loi pénale s'avise de réprimer le péché, il n'y a pas de raison pour qu'elle ne se mêle pas aussi de châtier l'hérésie.

Au fait, la morale indépendante serait la plus dépendante de toutes, puisqu'en s'isolant de la religion, elle risquerait de livrer aux gouvernements une des portes de cette forteresse du spirituel où s'abritent nos meilleures libertés. Il importait d'éclaircir ces choses, de montrer nettement en quoi consiste la vraie indépendance de la morale et en quoi consiste la fausse. Il y a plus d'un malentendu au fond du débat, et plus d'un défenseur de la morale indépendante changerait de cocarde s'il découvrait qu'il a pris les armes contre la liberté.

Il n'est que juste de reconnaître que l'alliance de la religion et de la morale se présente souvent sous des formes telles, que des esprits généreux ont pu être tentés de protester. Là se trouve, je crois, l'origine et l'explication du mouvement dont je m'occupe. Peut-être ne se serait-il pas produit en présence de la simple morale de l'Évangile, si pure, si dégagée de toute ca-

Digitized by Google

suistique, si étrangère à toute pensée de direction, si populaire et si libérale. Je tiens d'ailleurs à être juste envers lui. Il a rendu, convenons-en, quelques services. Il a donné un démenti éclatant à la plus funeste des écoles, celle qui enseigne que la conscience n'a pas d'existence propre, que le devoir n'existe pas en dehors du dogme et que la morale est une invention de la religion. Il a mis en lumière l'indépendance de l'ordre moral et rappelé que le fait d'obligation est revêtu d'un caractère primitif et universel.

Les nobles cœurs (il y en a) qui ont été entraînés vers la morale indépendante par les circonstances au sein desquelles la lutte s'est engagée, sont dignes de comprendre quelle ruine irréparable ils causeraient s'ils avaient le malheur de réussir par delà leur visée première. Combien baisserait le niveau des sentiments, des idées, de la vie humaine tout entière, le jour où la morale vraiment indépendante viendrait à prévaloir! Nous ne retournerions pas, c'est impossible, à la morale impure et cruelle du monde gréco-romain; nous finirions du moins par trouver suffisante la morale courante du monde, la morale des braves gens qui non-seulement ne se préoccupent ni de l'amour de Dieu, ni du repentir, ni de la bataille contre le péché, mais qui ne se scandalisent pas outre mesure de l'adultère discret d'un mari, d'une fille séduite, des accidents inévitables dont il faut bien savoir prendre son parti. Morale du monde, morale des affaires, permission donnée aux gens habiles qui font fortune aux dépens du prochain sans le dépouiller violemment, voilà où nous en serions bientôt. Quelques moralistes plus rigides, se souvenant encore de l'Évangile, parleraient çà et là de

Digitized by Google

dévouement; toutefois il est permis de supposer que l'homme modèle serait celui qui, menant bien ses affaires, ne donnant point de mauvais exemples à sa famille, ne gênant pas sa femme, payant à l'échéance la pension de ses enfants au collége, leur préparant une bonne carrière, faisant aussi aux aumônes une part convenable, s'avancerait vers une vieillesse honorée avec la satisfaction intime et facile du devoir accompli.

Nous descendrons jusque-là, si nous nous résignons à la morale qui retranche le divin et qui ne nous laisse d'autre règle que nous-mêmes. Voyez ce qu'est devenue la morale dans cette Chine qui s'occupe tant de morale et si peu de religion! Voyez ce qu'elle est devenue chez nous, dans ce XVIIIe siècle qui rejetait l'Évangile et moralisait à perte de vue!

Je ne sais pas pourquoi nous aurions plus de succès que nos pères dans l'entreprise où ils ont échoué. Ésope faisait ses conditions lorsqu'on lui demandait de bâtir une ville en l'air; nous, nous acceptons sans hésiter la mission de bâtir en l'air ce qui a le plus besoin de reposer sur un fondement solide, la morale.

La morale sans Dieu, l'homme sans Dieu, quelle misère! quelle misère et quel esclavage! Au point où nous sommes parvenus dans notre étude, le lecteur me dispense sans doute de démontrer une fois encore les rapports étroits qui unissent non-seulement l'Évangile et la morale, mais la morale et la liberté. Évangile nié, morale détruite et liberté compromise, cette formule s'impose à nous. Je la compléterais volontiers en ajoutant : morale indépendante, âmes dépendantes.

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE QUATRIÈME

LES CAUSES DE SERVITUDE

ET LES CAUSES DE LIBERTÉ

Digitized by Google

Digitized by Google

PREMIÈRE PARTIE

LES CAUSES DE SERVITUDE

CHAPITRE PREMIER

SOURCE PROFONDE DES SERVITUDES

Il importait de signaler et de juger les doctrines de servitude; mais si nous nous en tenions là, nous n'aurions rien fait. Par delà les doctrines il y a autre chose; les idées fausses n'expliquent pas tout; je dis plus, elles ont besoin d'être expliquées elles-mêmes, car si elles sont cause elles sont aussi effet. Qui les a produites? qui les fait accepter?

Il n'est pas si simple de nier la conscience, ou la vérité, ou le libre arbitre, ou le Dieu vivant. Pour admettre le fatalisme de l'histoire ou celui de la vie privée, pour se croire machine et ne plus sentir en soi l'action responsable de la volonté, pour se contenter de la morale indépendante, pour descendre jusqu'à la

Digitized by Google

morale des utilitaires ou des épicuriens, pour adhérer aux thèses monstrueuses du positivisme, du matérialisme et du panthéisme, il faut obéir à quelque chose qui s'appelle la corruption du cœur de l'homme.

La corruption du cœur explique seule la perversion des idées. L'homme déchu, qui tient à écarter le devoir et à se soustraire aux luttes douloureuses contre le péché, est capable de tout, même de se précipiter dans l'esclavage ; afin de n'être plus responsable, il consentira à ne plus être libre. La liberté devient son grand ennemi : il ne veut la rencontrer ni dans le ciel ni sur la terre. Parlez-lui d'une matière éternelle, de lois éternelles, d'évolutions éternelles; réduisez Dieu à n'être que la substance éternelle qui se transforme sans fin, il n'aura garde d'y contredire. En vain sa conscience, cet hôte incommode, fera-t-elle entendre ses protestations, l'homme trouvera bon d'être esclave, pourvu que l'esclavage règne partout dans l'univers.

Esclave, il l'est, et nous devinons maintenant pourquoi. Par delà les doctrines de servitude nous entrevoyons les causes de servitude. Je devrais dire : la cause, car s'il y a plusieurs manifestations du mal en nous, le mal a cependant son unité. C'est à cette profondeur qu'il est indispensable de creuser, lorsqu'on tient à découvrir la source commune d'où jaillissent incessamment et les doctrines serviles, et les sentiments serviles, et les actes serviles. C'est au cœur même qu'il faut regarder; les cœurs d'esclaves font les vies d'esclaves ; et les cœurs d'esclaves ce sont les cœurs corrompus.

Qui nous corrompt, nous asservit. Il y a longtemps que les despotes s'en doutent et qu'ils énervent les

Digitized by Google

consciences afin d'affaiblir les caractères. Quiconque met le bien-être avant le devoir est incapable d'indépendance.

Si voulez voir un esclave, allez voir le malheureux qui s'est affranchi du devoir. — Le voilà libre! Il ne sera plus gêné comme tant d'autres! Il fera ce qui lui plaît! — Libre, lui? Il est esclave. Le devoir c'est la liberté. A quoi résistera-t-il? Au nom de quoi résistera-t-il? Au nom de ses goûts, de ses intérêts, de son repos?

De durs tyrans se dressent à sa droite et à sa gauche. Il ne sait devant qui se courber le plus bas, devant les convoitises ou devant les craintes. Ses désirs lui ôtent un à un tous ses scrupules, c'est-à-dire tout ce qu'il pourrait avoir encore d'indépendance et de dignité. Les voilà, désirs d'argent, désirs de jouissance, désirs de succès, désirs d'approbation. Il fait ce qu'il faut faire; il dit ce qu'il faut dire; il pense ce qu'il faut penser.

Et les craintes! je n'en connais pas une qui n'écrase et n'avilisse l'homme que sa conscience ne défend plus. La crainte de Dieu elle-même devient alors un instrument de servitude. Il y a certes une crainte de Dieu qui affranchit; il en est une autre qui rend esclave. — Je ne crois guère en Dieu; en tous cas, je ne l'aime point; mais qui sait? s'il existait? s'il jugeait? si le plus sûr était de se mettre en règle? — Et l'esclave est là, tremblant, lâche, balbutiant, sous le poids de la terreur et du calcul, je ne sais quelle odieuse prière.

Cette crainte de Dieu apparaît surtout quand la crainte de la mort lui donne accès chez nous aux approches de la dernière heure. — Si tout finissait? Et si rien ne finissait? Et si ce qu'on raconte d'une autre vie

Digitized by Google

avait quelque fondement? — L'esclave frissonne. Il y a, dit-on, des procédés de salut; que risque-t-il? Il s'y précipite les yeux fermés : il récite des formules d'esclave, il accomplit des cérémonies d'esclave[1].

Et qu'ai-je besoin de parler de la mort? La crainte est partout pour qui n'est pas gardé par le devoir. L'inquiétude le guette au coin de chaque carrefour. Que sera demain? Que sera après-demain? Qu'apporteront les jours suivants? Oh! qui lui rendra le service de le délivrer de lui-même et du gouvernement de sa vie?

Soyez tranquilles, quelqu'un s'en chargera : une dernière crainte, en complétant la servitude, lui ôtera en même temps ses agitations et ses amertumes. La crainte du monde excelle à faire des esclaves qui ne regimbent plus contre le joug et qui finissent par l'aimer. Du jour où nous acceptons notre consigne, l'œuvre est achevée.

Je me trompe, un dernier pas reste à faire. Après la servitude que créent les désirs et les craintes, vient celle du misérable qui n'a plus ni craintes ni désirs. Ceci c'est la fin. Le cœur ne bat plus, la créature morale a cessé d'être. Maintenant arrive que pourra : allégé du poids des convictions et des émotions, cet homme va devant lui, sans rien souhaiter, sans rien redouter, mangeant, dormant, faisant ses affaires. Et il mourra comme il a vécu, indifférent à tout, ne s'inquiétant ni de la vie, ni de la mort, ni du présent, ni

1. L'Évangile est sans pitié pour ces menteries soi-disant pieuses: « Tout ce qu'on ne fait pas avec foi est un péché. » *Romains*, XIV, 23. Ai-je besoin d'ajouter que le pécheur qui se tourne réellement vers Dieu, fût-ce à la dernière heure, n'est jamais repoussé?

Digitized by Google

de l'avenir, ni de l'éternité, ni des siens, ni de lui-même, ni de quoi que ce soit au monde, engourdi, blasé, impassible... et esclave.

Je ne voudrais pas démontrer l'évidence. La grande servitude, la servitude mère, si j'ose parler ainsi, celle qui enfante toutes les autres, c'est la dépravation de l'âme. Ah ! que je le connais, cet asservissement au péché ! Que c'est dur ! Que c'est humiliant ! Comme on sent bien qu'on n'en sortira jamais par ses seules forces ! Souvenez-vous de la parole de l'apôtre : « Je ne fais pas le bien que je veux, et je fais le mal que je ne veux pas. »

Il y a dans ce cri une aspiration ardente vers la liberté. Qui la souhaite ainsi est en voie de l'obtenir. Que dis-je ? il l'a déjà obtenue : la délivrance est commencée lorsqu'elle est désirée, et il n'y a que l'esclave révolté qui s'indigne de ses fers.

Quant aux esclaves satisfaits, on sait ce qu'il en faut penser. Plus le mal grandit en nous, moins nous le sentons : il devient notre maître, au point que nous cessons presque de nous distinguer de lui. Le jour arrive enfin où notre servitude est notre seconde nature. Voyez ce débauché : il avait commencé par connaître les luttes et les remords ; maintenant le voilà établi dans son inconduite ; il y est bien, il ne souhaite pas autre chose.

Nous pourrions prendre un à un les vices grossiers, ceux de l'ivrogne, du joueur, du menteur ; nous verrions que chacun d'eux est un tyran. Mais je n'ai garde de m'arrêter à ces vérités si connues et de tomber dans le lieu commun. La dégradation humaine prend di-

Digitized by Google

verses formes ; le fond ne change pas, c'est toujours un esclavage, ce sont toujours des âmes qui se courbent et deviennent peu à peu incapables de se relever [1].

Est-il un spectacle plus navrant que celui-là? Un cœur qui se dessèche, un homme qui abdique, un être créé à l'image de Dieu qui renonce à être libre; quelle pitié! Ses appuis se brisent l'un après l'autre, le désir du bien, la foi au vrai, et jusqu'au sentiment douloureux de sa misère; sa conscience n'est plus écoutée, sa déchéance ne le trouble plus, il est résigné, presque content. L'asservissement par le mal est achevé.

Ainsi les questions de liberté sont avant tout des questions de morale. Et j'en rends grâce à Dieu, car il ne dépend d'aucun homme, d'aucun fait, d'aucune institution de nous asservir. Notre liberté véritable et fondamentale réside dans une région où n'atteignent pas les événements. Libres au dedans, nous finirons toujours par l'être au dehors. Mais il s'agit d'être libres au-dedans, et ce n'est pas une petite affaire. Cela obtenu, le reste ira bien; nous n'aurons pas à mendier des libertés politiques, demandant à deux genoux qu'on nous accorde quelque lambeau de loi. Pourquoi men-

1. Un des hommes qui ont le mieux observé cette servitude morale, M. le pasteur Martin, directeur de la colonie agricole de Sainte-Foy, s'exprime ainsi dans son dernier rapport : « Le péché use sans merci d'un pouvoir tyrannique. Il abaisse, corrompt, dégrade. Il flatte, il amorce, il violente, il énerve, il donne le vertige, il rend imbécile. » — Il n'y a pas un mot ici qui ne soit écrit sous la dictée de l'expérience. Bien des centaines d'enfants corrompus et profondément esclaves ont passé à Sainte-Foy; beaucoup, grâce à Dieu, y sont devenus des hommes libres.

Digitized by Google

dier quand on est riche? Notre trésor est là, et la clef est dans notre main.

Être libre, que ce serait bon! Appartenir à la vérité et au devoir, aimer, n'avoir ni haines, ni amertumes, ni envies, se confier en Dieu, vouloir ce qu'il veut, jouir de ses dons, attendre ses délivrances, travailler à toute bonne œuvre, soutenir toute noble cause, voir clair sur sa route, savoir où l'on va et en savoir le chemin, sentir qu'on a mis tous ses biens en sûreté, n'aspirer qu'aux félicités élevées, quelle joie! Je voudrais que l'étude à laquelle nous nous livrons nous apprît à la désirer. En sondant une à une les causes de notre esclavage, j'espère que nous sentirons naître en nous ce besoin, cette soif ardente de l'affranchissement qui fait qu'on s'écrie : Mon Dieu, délivre-moi du mal!

Digitized by Google

CHAPITRE II

L'ÉGOISME

Délivre-moi du mal ! c'est-à-dire délivre-moi de moi-même. Si la délivrance du mal renferme toutes les délivrances, on peut dire que l'égoïsme renferme tous les péchés.

Aussi quelle servitude il crée ! Penser à soi, encore à soi, toujours à soi, se chercher et se trouver jusque dans les œuvres de dévouement et de charité, s'enfermer dans l'étroit cachot des préoccupations personnelles, ne jamais respirer une bouffée d'air libre, ne jamais connaître un de ces élans désintéressés qui portent si haut les nobles âmes, telle est la condition des égoïstes.

Comme je n'ai aucunement l'intention de faire leur monographie, j'écarte (le lecteur m'en saura gré) tous les développements où je pourrais entrer. Contentons-nous, à titre d'exemple, de prendre la classe plus inoffensive des égoïstes, ceux qui, doués d'ailleurs le plus souvent de diverses vertus, s'abandonnent à la fatale et douloureuse volupté des analyses intérieures. Ils s'étudient, ils se contemplent ; je ne dis pas qu'ils s'admirent, mais ils ne se perdent pas de vue. La loupe en main,

Digitized by Google

ils se regardent du matin au soir, attentifs à leurs sensations, constatant leurs souffrances, les difficultés accumulées sur leur route, les amertumes de leur destinée, les impuissances qui sont en eux.

Et ils deviennent impuissants, en effet. Égoïstes sans le savoir, incapables de soulever le fardeau de ce moi qui les écrase, ils ont décidément cessé d'avancer et d'agir. La vie simple, la lutte énergique, ne sont plus leur fait. Nous ne sommes simples et forts qu'à la condition de sortir de nous; or l'égoïsme raffiné dont je parle ne permet pas de tels écarts.

Sous son influence énervante, tout se tourne contre les virilités de l'âme et de la vie. L'examen de conscience, qui devrait être l'occasion des résolutions vigoureuses, devient le prétexte des mauvaises mélancolies où se plaît notre lâcheté. L'humiliation des fautes commises, au lieu d'amener la détermination de travailler à ne les plus commettre, produit la renonciation à la lutte et la suppression de l'éducation personnelle. La prière se change en élégie, en plainte, presque en accusation dirigée contre Dieu. Les souvenirs du passé servent à construire une destinée imaginaire dont les difficultés exceptionnelles semblent avoir été combinées à dessein pour réduire au désespoir le malheureux auquel elle est échue. Les regards jetés sur l'avenir n'y découvrent ni un rayon d'espérance, ni une chance de relèvement, ni un devoir à remplir, ni un progrès à réaliser.

Avec la préoccupation de nous-mêmes, notre vie, où s'offrent de partout à nous tant de chances de faire le bien, est frappée de stérilité. On dirait un de ces enchantements dont parlent les contes de fées : tant que du-

Digitized by Google

rera le charme, je veux dire tant que nous continuerons à ne contempler que nous, l'engourdissement fatal se prolongera. Parfois nous secouons notre léthargie, nos yeux se dirigent avec ardeur du côté de la lumière et de la liberté; mais cette ardeur tombe vite, car le moi a repris sa place, toute la place : nous n'apercevons plus rien qu'au travers du moi.

C'est le juste châtiment de l'égoïsme qu'il ne puisse rien faire de véritablement bon. Les plus nobles desseins, si nous les accomplissons en vue de nous, se dénaturent sur-le-champ. Certaines entreprises louables et utiles se concilient à merveille avec les tendances égoïstes que je m'efforce de décrire; seulement dites-moi ce qu'elles valent au point de vue moral ! Sous l'obsession des rêveries malsaines qui nous envahissent de partout, nous finissons par être comme encombrés de nous-mêmes. Dès lors nos dévouements ne sont plus des dévouements, car nous nous regardons nous dévouer. Je dis plus, nos joies ne sont plus des joies, car nous nous regardons jouir; nos douleurs ne sont plus des douleurs, car nous nous regardons pleurer.

Étrange influence du moi, qui m'empêche d'être moi et qui ôte toute réalité à mes actes ! Étrange esclavage, être esclave de moi! Esclavage sans espoir, aussi longtemps du moins que je demeure enfermé dans ce cercle vicieux : plus je me cherche moi-même, plus je suis esclave; plus je suis esclave, plus je me cherche moi-même.

Le lecteur comprend pourquoi nous avons choisi cette forme de l'égoïsme. Précisément parce qu'elle est

Digitized by Google

la moins hideuse et la moins brutale, elle remplit mieux qu'une autre le but que nous nous sommes proposé. Elle nous met en mesure de saisir dans sa nature essentielle une cause de servitude qui, à force de se faire intéressante, touchante et subtile, échappe souvent aux sévérités de la loi morale. Pour apprécier avec justice les tendances mauvaises de notre nature, il importe de les prendre dans leur manifestation la moins odieuse. Autrement le jugement s'applique aux aggravations accidentelles du vice, et le vice lui-même échappe à la flétrissure qu'il méritait.

C'est le vice que j'ai cherché à saisir; j'ai voulu montrer ce que fait de nous l'égoïsme le plus honnête, à supposer qu'il y en ait de tels. Quant aux égoïsmes grossiers, je ne m'arrêterai pas longtemps à instruire leur procès.

Tel homme, fort peu porté à l'analyse et qui ne coupe guère de cheveux en quatre, écrase tout autour de lui sous sa lourde personnalité; mais ce qu'il écrase d'abord, c'est lui-même. Il fait des esclaves, mais en commençant par lui. Voyez-le : poursuivant sans vergogne son succès, sa gloire ou son profit au travers de ce qui lui fait obstacle, allant à son but aux dépens de qui il appartiendra, marchant sur les autres, blessant, mutilant, à la manière de ces batteries qui parcourent au galop un champ de bataille et broient sous leurs roues cent blessés plutôt que de faire un détour, il se donne pour ce qu'il est, un franc égoïste.

Ce tyran-là serait-il un homme libre? — Je pourrais répondre qu'aucun tyran n'est libre, et qu'on achète toujours au prix de sa liberté l'avantage de tuer celle d'autrui. Ne nous contentons pourtant pas d'une telle

Digitized by Google

réponse, si fondée soit-elle; examinons ce qui se passe dans le cœur de l'égoïste brutal.

Est-il maître chez lui? Peut-il céder aux instincts élevés d'une nature que Dieu a créée pour le bien? Non, ce despote a un despote. Le moi lui défend d'être bon, d'être généreux, d'être juste, d'être aimable; le moi lui défend d'être heureux.

Il y a, grâce à Dieu, des esclaves à la chaîne qui sont plus libres que lui mille fois, car ils possèdent leur âme. Ils aiment leurs frères, ils servent leur Dieu, ils espèrent, ils agissent, ils vivent. En dépit du joug indigne qui les opprime, ils marchent, ils avancent, ils remplissent leur noble destinée d'hommes, ils se perfectionnent, ils grandissent; leur pauvre vie se fait belle. Elle se fait indépendante aussi : dans le saint oubli d'eux-mêmes, ces esclaves ont parcouru la route lumineuse au bout de laquelle on trouve la liberté.

Digitized by Google

CHAPITRE III

LA DURETÉ

Il ne manque pas d'égoïstes qui ne sont pas précisément durs. Pourvu que leurs affaires se fassent et que leurs intérêts soient à l'abri, ils ne s'opposent pas à ce que d'autres aient sujet de se réjouir. Incapables, cela va, sans dire, de cette bienveillance active qui s'appelle la charité, ils ont parfois une bienveillance en quelque sorte passive. S'ils s'aiment trop pour aimer leur prochain, ils ne le haïssent pas, ils lui sourient volontiers et lui souhaitent bonne chance. Ils n'ont point de fiel; les émotions d'une sympathie superficielle ne leur sont point inconnues. Ils sont faciles à vivre, bons enfants.

La dureté de cœur est donc une servitude à part (car c'en est une), et nous ne saurions la passer sous silence.

Les voici, les âmes sèches, dont le contact est toujours un froissement. Elles auront peut-être quelques hautaines vertus, dures et sèches comme elles-mêmes; mais c'est tout. Les compassions, les tendresses, le côté humain de notre nature, tout cela leur manque.

Il en est qui ne sont que dures : les passions haineuses ou jalouses ne les hantent du moins pas. Dans ce cercle de l'enfer du Dante où nous venons d'entrer,

Digitized by Google

celles-là sont les meilleures et les moins misérables. Vous les avez maintes fois rencontrés ces hommes de bronze. Vous avez entendu leurs sentences qui tranchent comme un glaive : — Les maux d'ici-bas sont inévitables, Dieu l'a voulu! S'il y a des abîmes de souffrance, de tentation et de désespoir, qu'y pouvons-nous! Ne faut-il pas des pauvres à côté des riches, des malheureux à côté des heureux, des damnés à côté des élus!

Notez que ceci n'est pas pour eux un de ces faits devant lesquels on s'arrête en frémissant et mettant la main sur sa bouche; ce n'est pas un de ces abîmes où l'on n'ose regarder, car ils donnent le vertige. Non, tout cela ne les remue en aucune façon; nulle corde du cœur ne vibre en eux, ils ont le bon lot, que d'autres s'arrangent! *Dieu et mon droit.*

Ils habitent un pays où la lumière ne pénètre pas. La lumière est douce, aimable; elle éveille la vie, elle ouvre le calice des fleurs. Que voulez-vous qu'elle fasse dans les régions glacées où nous venons de mettre les pieds? Parmi les servitudes morales j'en imagine peu de plus effrayantes que celle-ci.

Quelle est notre vocation ici-bas? Notre conscience nous la révèle clairement par le malaise qu'elle nous inflige quand nous nous en écartons et par les joies pures qu'elle nous donne quand nous y retournons. — Nous sommes appelés à aimer; mais la sécheresse d'âme nous le défend. Nous sommes appelés à combattre le mal qui est en nous; mais ce mal est avant tout la sécheresse d'âme, et tant qu'elle subsiste, aucun progrès véritable n'est possible. Nous sommes appelés à servir les causes généreuses; mais les causes généreuses ne sont chéries et servies que par les cœurs gé-

Digitized by Google

néreux. Nous sommes appelés à être heureux, oui heureux, en dépit des douleurs de la vie ; mais la sécheresse d'âme exclut jusqu'à la pensée d'un bonheur digne de ce nom. Enfin nous sommes appelés à être libres; mais la sécheresse d'âme nous met en esclavage. Elle nous rend aussi incapables des émotions, des palpitations et des mouvements de la vie, que le serait un cadavre pris dans les glaces polaires.

Cette servitude si rude devient bien plus rude encore quand la malveillance se joint à la dureté. Nous avons tous rencontré des hommes qui étaient durs sans être malveillants. S'ils ignoraient ce que c'est que d'être joyeux avec ceux qui sont dans la joie et de pleurer avec ceux qui pleurent, ils ne connaissaient pas davantage ce que c'est que de haïr. Enfermés dans leur rude carapace, n'ayant aucun contact avec d'autres humains, ils ne plaignaient personne, n'aidaient personne, mais aussi n'attaquaient personne.

Par malheur, les âmes inaccessibles à la sympathie ne le sont pas aux antipathies passionnées. Qu'un sentiment d'envie s'éveille chez elles, et elles deviennent positivement méchantes. Alors leur servitude redouble : je les vois courbées sous l'obsession de cette pensée rongeante : Pourquoi celui-ci réussit-il mieux que moi? On l'applaudit, on l'exalte; a-t-il plus de talent? A-t-il rendu plus de services? D'où vient que je suis mis en oubli?

Quiconque a commencé à se dire cela a renoncé à être libre. Il appartient à sa jalousie, il travaille sous ses ordres, sous son fouet toujours levé. Qu'il le veuille ou non, un plus fort que lui le gouverne, lui inspire ses

Digitized by Google

sentiments, ses préoccupations, ses craintes ignobles et ses ignobles désirs. Son tyran ne le torture pas seulement; il le rabaisse et le rapetisse. Son supplice de chaque jour est aussi une dégradation de chaque jour.

Chez d'autres, la méchanceté naît d'elle-même, en dehors des provocations de l'envie. Certaines âmes dures sont en même temps des âmes positivement malveillantes. Le dénigrement est pour elles un besoin, je n'ose dire un plaisir.

En tous cas, elles ne connaissent que ce plaisir-là. Découvrir le mauvais côté de toute chose et de tout homme, deviner les intentions perfides, soupçonner les motifs intéressés, mettre en doute les dévouements et les vertus, passer les succès au laminoir d'une critique morose, décourager ce qui s'élance, ramener à terre ce qui s'élève, attrister ce qui s'égaye, blâmer, gémir, déplorer, découvrir les défaillances de la vertu, les faiblesses du talent et les taches du soleil, quelle joie!

Ah! Dupont, qu'il est doux de tout déprécier!

Ce sont là joies d'esclaves. L'homme libre a des bonheurs différents. Il aime, il sympathise, il admire. Le beau côté est celui qu'il aperçoit le premier. Il excuse, il encourage, il réserve sa sévérité pour lui-même et son indulgence pour autrui. Aussi voyez, que de braves gens il rencontre sur sa route! Et que de bons livres! Et que de belles œuvres! Et que de motifs d'espérer! Il espère, en effet. Quoiqu'il voie le mal et qu'il s'en afflige, il n'a garde d'oublier la victoire remportée il y a dix-huit cents ans. Il sait que

Digitized by Google

nous sommes chargés non de gémir, mais de travailler. Et il travaille, et il le fait joyeusement, en fils de la maison. Il aime le service de son Père céleste : il se sent chez lui, il obéit à des commandements qui lui sont précieux, il combat sous un drapeau dont il est fier. Aussi n'est-ce pas ici le soldat de rencontre, ramassé par les racoleurs, enrégimenté de force ; c'est le volontaire, champion de la meilleure des causes.

Auprès de l'homme libre représentez-vous maintenant l'esclave. Enchaîné par ses haines, réduit à leurs voluptés amères et empoisonnées, marchant dans la nuit qu'elles font, il ne peut ni relever la tête vers le ciel, ni respirer à pleine poitrine une bouffée d'air pur. L'oppression des sentiments mauvais est sur lui. La malveillance qui siége en lui attriste tout autour de lui, elle dépeuple son cœur et sa vie. Ce qui réussit le blesse, ce qui grandit lui fait tort, ce qui est heureux l'offense. Sa passion venimeuse rêve je ne sais quel nivellement dans le mal. Et plus il va, remarquez-le, plus ses griefs s'accumulent. N'a-t-il pas vu ceci dans la version diabolique de l'Évangile : « Vous ne pardonnerez pas *vos* offenses à ceux que *vous* avez offensés! »

Digitized by Google

CHAPITRE IV

LA RECHERCHE PASSIONNÉE DES BIENVEILLANCES

Nous ne sommes pas au bout : l'esclavage de la malveillance enfante d'autres esclavages. Autant le contact des vraies sympathies fait de bien, autant le contact des sentiments hostiles fait de mal. Dans une atmosphère de sympathie le cœur se dilate, les facultés se développent. Heureux qui l'a éprouvé ! Comme les idées viennent alors ! Dans quelle liberté pleine de charme on agit ! L'orateur qui s'adresse à un auditoire bienveillant sait quels secours il en reçoit : il n'y a pas un visage ami qui ne lui donne quelque chose. Et ce qui est vrai du discours public est vrai de la vie tout entière ; quoi que nous fassions, la douce confiance, fille des sentiments aimables, est un aide dont nous avons grand'peine à nous passer. C'est la tiède haleine des souffles printaniers ; les fleurs s'entr'ouvrent, la vie éclate, les belles moissons se préparent.

Mais que la froide bise vienne à se déchaîner sur la terre, aussitôt tout se dessèche et se durcit. Dans l'atmosphère des malveillances, le cœur se serre ; on n'est plus soi, on se défie de ses idées, on pèse ses mots, on mesure ses actes. Et ce n'est pas de la prudence, c'est de la peur.

Digitized by Google

C'est pis encore, c'est de la servitude. Oui, nous avons perdu la liberté, sans laquelle on ne fait rien de bon ici-bas. Nous ressemblons à ces maladroits qui se savent tels et que rend cent fois plus gauches la conscience de leur gaucherie.

Notez d'ailleurs qu'il ne s'agit ici ni d'approbation ni de succès, il s'agit de sympathie. Nous pouvons nous passer de réussir ; nous nous passons difficilement d'être aimés; Je sais tel homme très-peu désireux de louanges, et que la malveillance systématique a consterné. Quand l'injustice, qui froisse toujours, se donne carrière, quand ceux sur qui l'on comptait faiblissent, quand on se heurte au parti pris, alors on fait le brave peut-être, on chante pour ne pas pleurer; mais n'y regardez point de trop près, sous cette vaillance il y a bien des tristesses, sous cette indépendance il y a déjà peut-être comme un avant-goût d'asservissement.

Il ne faut pas qu'il en soit ainsi. Quoique la sympathie soit douce, quoique certaines natures surtout la souhaitent passionnément, gardons-nous de la transformer en nécessité absolue. Notre liberté morale demande à être défendue aussi de ce côté-là. Ce sera difficile, sans doute : après avoir accepté la désapprobation et l'insuccès, accepter au besoin la cessation des bienveillances accoutumées, faire passer sa conviction et son devoir avant cela, ne pas fléchir, demeurer libre, ce n'est pas le fait des âmes vulgaires. Plus il y a de délicatesse en nous, et plus certaines brutalités nous atteignent; plus nous sommes aimants, et plus nous nous sentons éperdus à la rencontre de visages ennemis.

Digitized by Google

Alors naissent pour nous deux tentations : celle de la lâcheté et celle du découragement.

Deux chaînes qui conduisent à l'esclavage. — Si nous sommes lâches, si nous reculons devant l'ennemi, si nous achetons un retour de faveur, il est bien clair que nous avons cessé de nous appartenir. Si nous nous décourageons, si l'affreuse parole : A quoi bon! vient se glisser sur nos lèvres, nous renonçons à ce qui faisait notre force. Qu'est-ce qu'un soldat qui a jeté ses armes? Qu'est-ce qu'un homme qui a mis sous clef ses convictions? Le cœur libre est celui qui regarde plus haut que le succès, plus haut même que la sympathie, qui espère contre toute espérance, qui croît à la puissance intrinsèque de la vérité, qui se confie au Dieu de vérité et qui sait attendre. — « S'il tarde, attends-le. »

Ce serait une étude curieuse que celle des rapports qui existent entre la haine et la servitude. J'ai dû me borner à ces rapides indications; au reste, quiconque lit avec attention l'histoire, remarquera que les grandes libertés se sont toujours fondées dans l'espérance. Les désolations éloquentes d'un Démosthène ou d'un Tacite sont admirables pour protester contre le despotisme qui s'approche, mais elles sont aussi impuissantes qu'admirables; ces voix âpres se font entendre à l'heure des décadences sans remède. La fondation des gouvernements libres s'accomplit dans de tout autres conditions : il y faut l'enthousiasme, la foi naïve, l'élan général, les chaudes sympathies; il faut que le foyer soit brûlant, pour que le chef-d'œuvre du statuaire jaillisse du moule.

La liberté n'est point hargneuse. Essayez de la fonder

Digitized by Google

sur la haine, haine des classes, défiances, jalousies, passion de nivellement, ardeur de se venger et de punir, vous n'y parviendrez jamais. Ce qui vous manque pour cette œuvre ce sont des cœurs ouverts, de larges espérances, des perspectives lumineuses; ce sont de hautes aspirations, des générosités, des dévouements, des estimes, des admirations et, pour tout dire, des sympathies.

Non; la haine ne fonde rien, ni liberté morale, ni liberté politique. La haine asservit celui qui l'éprouve et risque d'asservir par contre-coup celui qui en est l'objet. La haine rabaisse, rapetisse et corromqt tout. Je hais la haine.

Digitized by Google

CHAPITRE V

LA SOIF DU SUCCÈS

Si le besoin absolu de sympathie fait quelques esclaves, la soif du succès en fait beaucoup plus. Autant le premier sentiment est digne de compassion et presque de respect, autant le second est inexcusable. C'est ici le cas d'appuyer un peu plus que je ne l'ai fait dans les chapitres précédents et d'entrer dans quelques détails. Me permettra-t-on, puisque je tiens une plume, d'examiner au point de vue particulier des écrivains la triste et malheureuse maladie que je signale? Ils n'en souffrent pas seuls, mais il est certain qu'ils en souffrent beaucoup. Par le temps qui court, ce danger d'asservissement existe surtout pour eux. Prenons donc cet exemple; le lecteur généralisera lui-même ce que nous aurons exprimé d'une façon trop spéciale.

La soif du succès crée une véritable dépendance. Les préoccupations qui nous envahissent alors sont de celles qui rabaissent l'âme et la diminuent. Ne supposons rien d'ignoble : il n'y a eu ni concessions faites aux dépens de la conscience, ni flatteries adressées aux journalistes en renom, soit, mais il y a eu attente fiévreuse, inquiétude, malaise. La liberté morale a fait naufrage.

Digitized by Google

La soif du succès peut aller jusqu'à nous créer de toutes pièces des infortunes réelles. Nous souffrons, nous faisons souffrir, nous tombons dans ces défaillances d'esclaves, l'impuissance, la langueur, le mécontentement morne qui enfante des doléances et n'aboutit à aucun déploiement d'énergie.

Et voici une vie où le soleil s'éteint, où le bonheur s'éclipse, où les grâces de Dieu ne se sentent plus, où la piété et la foi s'ébranlent. Elle est envahie jour après jour par une susceptibilité malsaine, qui voit partout des manœuvres, qui suppose des persécutions et des noirceurs. Nous voilà concentrés sur nous-mêmes, vulnérables par delà toute mesure.

Cela est bien misérable et bien petit, n'est-ce pas? Ah! l'inquiétude vaniteuse est certes un esclavage. Être sans cesse sur ses gardes, se défier, s'irriter, quel supplice! Que deviennent à ce régime la vigueur de notre pensée et l'indépendance de nos sentiments? La simplicité de cœur affranchit; l'amertume de cœur asservit. Voyez Rousseau chez ses amis : — On est injuste envers moi! Il y a complot! Il y a mot d'ordre! Je sais quel homme a tout dirigé, quelle haine s'est donné carrière!

Vous n'êtes pas Rousseau et vous plaignez sa folie? Je le veux bien, mais comme lui vous perdez la liberté de votre âme, à mesure que vous la laissez envahir par les soupçons. L'Écriture nous avertit que les racines d'amertume ne troublent pas seulement, elles souillent[1]. Écartons de nous le plaisir amer que nous trouvons à nous plaindre des hommes, à gémir sur leurs injus-

1. *Hébreux*, XII, 15.

Digitized by Google

tices, à nier le bien, à peindre notre temps en noir, à penser que la conscience est morte, à désespérer et à prêcher le désespoir.

La fierté d'un cœur que le mal révolte n'a rien de commun avec la vanité blessée qui se dédommage en maudissant le siècle. Il est des gémissements qui finissent par exclure l'énergie : nous nous établissons dans notre douleur; nous nous nourrissons de notre plainte, nous devenons débiles, de propos délibéré. Nous nous mettons à contempler les injustices des hommes, peut-être celles de Dieu; et cela nous tient lieu de consolation.

Quand nous en sommes là, nous sommes bien malades. Une seule chose peut nous guérir : la ferme résolution de nous oublier nous-mêmes. C'est si doux de s'oublier! A l'instant même, tout se transforme et se transfigure. S'il y a des injustices ici-bas, il y a un Dieu là-haut; si notre personne est méconnue, notre cause triomphera; la vérité est immortelle; qu'avons-nous fait pour mériter le privilége de la servir et même de souffrir un peu pour elle?

Voilà les pensées qui relèvent. Par elles nous reprenons possession de nous-mêmes; nous recommençons l'assaut des sentiments mauvais; nous ne permettons ni à la haine ni à l'injustice des autres d'abaisser le niveau de notre vie morale; nous restons libres; je me trompe, nous devenons libres; nous avons la joie de nous confier, au lieu de nous défier; nous croyons au bien.

S'oublier, servir la vérité, non pour soi mais pour elle-même, s'attendre à Dieu et croire au bien, telle est la méthode d'affranchissement que j'indique. Il en est

Digitized by Google

une autre qui ne manque pas de prôneurs. — L'orgueil, nous dit-on, est le fondement de l'indépendance; ce qui nous manque, c'est la foi en nous-mêmes; quand nous aurons monté assez haut dans l'estime de notre mérite, nous dédaignerons les vaines attaques qu'on dirige de là-bas contre nous, nous penserons qu'il y a des Thersites partout où il y a des héros.

Cette théorie a un défaut (entre beaucoup d'autres) qui nous dispense de la discuter longuement : elle n'est qu'à l'usage des gens célèbres. Lorsqu'on s'appelle Voltaire et qu'on rencontre çà et là l'ennui de quelques notes discordantes au sein d'un concert d'admiration, on peut bien se consoler en écrivant : « La France, c'est sept cents hommes. » Lorsqu'on s'appelle Alfred de Vigny et que, sans être le roi de son siècle, on est une de ses illustrations incontestées, on peut bien s'écrier, dans un sentiment qui n'est pas sans noblesse : « La réputation n'a qu'une bonne chose, c'est qu'elle permet d'avoir confiance en soi et de dire hautement sa pensée entière. » Mais lorsqu'on s'appelle Pierre ou Paul et qu'on ne peut contempler du haut de nombreux triomphes le déplaisir passager d'un échec, décidément il faut chercher ailleurs que dans l'orgueil le sûr abri de l'indépendance.

Aussi bien l'orgueil n'offre-t-il de sûr abri à personne, et les plus grands écrivains, quand ils n'en ont pas d'autres, se montrent aussi petits que qui que ce soit. L'orgueil rétrécit, dessèche, dévaste; il nous emprisonne en nous-mêmes, il nous ferme la vue du ciel. C'est bien la peine de briser (plus ou moins) l'esclavage du dehors, pour établir celui du dedans ! L'égoïsme n'est-il pas un maître? N'est-il pas, nous l'avons

Digitized by Google

vu, la première et la plus funeste des causes de servitude?

La foi au vrai, la foi au Dieu défenseur du vrai, nous procure une liberté de meilleur aloi. Il suffit de la conscience du but élevé que nous poursuivons, pour que nous nous sentions fort au-dessus de la région où s'agitent les coteries, les tripotages et les émotions viles causées par la préoccupation du succès.

La foi au vrai ne nous donne pas d'orgueil, mais elle nous donne la dignité personnelle, la fierté, si vous aimez mieux. Ce n'est pas être très-fier que de faire dépendre son bonheur de certaines louanges ou de certaines critiques ; le désespoir où nous plongent des coups d'épingle n'a rien de fort glorieux. Je comprends qu'un trésor d'amertume se soit amassé dans le cœur d'un Roger Bacon emprisonné au fond de sa cellule de moine, aux prises avec une tyrannie ignare qui anéantissait l'une après l'autre ses découvertes, détruisait ses écrits, supprimait ses communications avec le dehors et son action sur l'humanité ; je comprends qu'il soit mort en prononçant ces tristes paroles : « Je me repens d'avoir travaillé pour la science et pour les hommes. » Je le comprends sans l'approuver et en regrettant que le grand penseur du XIIIe siècle n'ait pas mieux connu l'indépendance puisée aux hautes sources. Elle aurait illuminé son cachot en y faisant entrer Celui dont la volonté vaut mieux que la nôtre, dont la protection est plus puissante que les persécutions de nos ennemis et dont les consolations sont plus douces que nos douleurs ne sont cruelles.

Mais nous, ce que nous nommons des persécutions,

Digitized by Google

qu'est-ce, je le demande? Ah ! par fierté, si ce n'est pas un autre sentiment, ne nous affligeons pas ainsi de quelques attaques.

J'ajoute que la critique a ses droits. Moi qui veux toutes les libertés, je n'ai garde d'immoler celle-ci. Il importe qu'on soit libre de nous blâmer, même de ne pas nous aimer, même d'être injuste envers nous. La liberté de la bonne critique, qui voit avant tout les qualités, ne va point sans la liberté de la mauvaise, qui voit avant tout les défauts. Qu'on nous prenne par les grands côtés ou par les petits, qu'on soit bienveillant ou malveillant, impartial ou partial, il n'importe, la liberté de la critique demeure.

Et les services qu'elle rend demeurent aussi. Oui, les services : ceux qui nous contredisent et nous contrarient contribuent pour leur bonne part à faire de nous des hommes libres. L'indépendance ne s'apprend pas à l'abominable école de l'admiration mutuelle. Il nous est bon de rencontrer qui nous résiste. Quoique la haine, je l'ai constaté, ne produise par elle-même que de mauvais fruits, il arrive à ceux qui triomphent des tentations qu'elle enfante que l'effort développe en eux la force morale. Il est des hommes desquels on peut dire que leurs ennemis ne leur ont pas été moins utiles que leurs amis. Ils ont reçu de toutes mains.

Profiter des critiques, déférer aux sages conseils, reconnaître ses torts, se corriger, c'est le métier des âmes libres. Si nous avons le gouvernement de nous-mêmes, nous rechercherons virilement les leçons que la critique peut renfermer, et nous ne penserons pas qu'on soit nécessairement notre ennemi parce qu'on se permet peut-être de nous dire que nos homélies baissent un peu.

Digitized by Google

Il y aurait un chapitre à écrire sur la servitude des éloges. Non-seulement, dans certains cercles artistiques ou littéraires, on prend l'habitude de s'aduler réciproquement sur un ton qui touche au lyrisme ; non-seulement les confréries d'initiés finissent par employer avec une sorte de sincérité relative des formules enthousiastes que les profanes ne comprennent plus, mais en dehors même du monde où les préoccupations de succès tiennent tant de place, chacun de nous court risque de devenir l'idole de quelques personnes. A moins que, par la loyauté et la vérité des relations, nous ne donnions à nos amitiés le caractère élevé qui fait leur noblesse, il arrivera aisément que ceux qui nous aiment nous admireront aussi, à charge de revanche. Alors nous nous mettrons à nous admirer nous-mêmes un peu plus qu'il ne convient.

Pauvre métier que celui d'oracle ! On s'écoute comme tel ; on n'écoute que soi. On s'habitue à entendre parler sans cesse de ses vertus et de ses œuvres. Vous plaignez avec raison les princes, parce que la vérité a quelque peine à parvenir jusqu'à eux ; plaignez également les infortunés qui n'ont plus personne pour leur dire leurs vérités, ni un père, ni une mère, ni une femme, ni un de ces amis rares et supérieurs qui nous chérissent assez pour ne pas nous approuver toujours.

C'est dans ses compassions que Dieu place quelques avertissements sévères sur notre route. A la rencontre d'un échec nous nous éveillons. Nous sortons de l'engourdissement et du rêve, nous rentrons dans la vie réelle, vie rude et malaisée, mais vie saine, où la lutte est partout, où chaque progrès s'achète par une dou-

Digitized by Google

leur. Là se forgent les caractères. — On nous critique? Nous nous critiquerons nous-mêmes et sans pitié. — Nous nous heurtons à des injustices de parti pris? Nous travaillerons à surmonter le mal par le bien. — Nous recevons de ces coups d'assommoir qui semblent devoir tout tuer, notre paix, notre confiance, l'avenir et l'influence de nos idées? Nous regarderons en haut, nous demanderons à notre Père céleste de nous rendre plus humbles à la fois et plus forts.

Quiconque a écrit un livre a pensé plus d'une fois à ces vers si mélancoliques :

D'ailleurs, est-ce un plaisir d'exprimer sa pensée?
L'hirondelle s'envole, un goujat l'a blessée;
Elle tombe, palpite et meurt, et le passant
Aperçoit par hasard son pied taché de sang.
Hélas! pensée écrite, hirondelle envolée!
Dieu sait par quel chemin elle s'en est allée
Et quelle main la tue au sortir de son nid.

Au sortir du nid le danger commence et l'on court risque de rencontrer les goujats. Les hirondelles le savent, et pourtant, dès que leurs petits sont assez forts, elles les poussent dehors et leur donnent la volée. Puis, chose étrange! elles les oublient. Ah! si nous savions oublier ainsi! Si, après avoir pondu, couvé et nourri, nous savions donner la volée à nos enfants! — Notre livre est fait; qu'il s'en aille au hasard des aventures! Qu'il s'en aille et ne revienne plus! Qu'il se tire d'affaire tout seul! C'était, on le sait, la fière maxime de Vigny : « Publier, ne voir personne, et oublier son livre. »

Digitized by Google

Mais une maxime, si fière soit-elle, ne nous défendra jamais longtemps. Il nous faut une meilleure cuirasse, celle des affranchis de Christ qui aiment assez la vérité pour ne voir qu'elle, ne servir qu'elle, n'espérer, ne jouir, ne souffrir comme travailleurs qu'à cause d'elle. — Auprès des succès de la vérité, nos succès sont bien petits ! Auprès des échecs de la vérité, nos échecs valent-ils la peine qu'on s'en inquiète? Il ne s'agit pas de nous, il s'agit de la vérité.

De même qu'on laisse les soucis vulgaires en bas lorsqu'on gravit une belle montagne, de même, lorsqu'on s'élève jusqu'aux pures régions de la liberté morale, on laisse au-dessous de soi les pauvres préoccupations personnelles. De là-haut on distingue à peine, dans la brume des plaines, ces questions qui sont si grosses de près et si imperceptibles de loin.

Je désire être bien compris. — Dieu ne nous ordonne pas de devenir insensibles aux antipathies, elles doivent nous froisser; ni aux injustices, elles doivent nous révolter. L'homme libre n'a pas cessé de se réjouir à la rencontre des douces bienveillances et de sentir le prix d'un encouragement loyal; mais il a cessé de craindre, parce qu'il a appris à s'oublier. « La crainte qu'on a de l'homme fait tomber dans le piége, dit *le Livre des Proverbes;* c'est celui qui se confie en l'Éternel qui aura une haute retraite. »

L'antiquité rêvait des héros invulnérables, elle n'avait pas tort. Tout Achille doit avoir été trempé dans les eaux du Styx; c'est bien assez de pouvoir être blessé au talon. Nous, hélas ! nous pouvons être blessés partout. — Aussi ne sommes-nous pas des héros.

C'est dans un Styx, dans un fleuve d'oubli, que

Digitized by Google

nous avons besoin d'être plongés. Mais qu'il est dur d'être oublié ! Et qu'il est difficile de s'oublier ! L'apprentissage de l'indépendance se fait à ce prix ; il n'y a que l'humilité qui nous affranchisse. Quand nous sommes assez descendus dans notre propre estime, quand nous avons été dépouillés, quand notre moi a disparu de notre travail, alors nous sommes revêtus d'une force indomptable. Désormais nous ne fléchirons plus devant personne et devant rien.

Plus nous étudierons les causes de nos servitudes, plus nous nous heurterons à l'égoïsme. Il est partout, au fond de tout ce qui affaiblit et de tout ce qui abaisse. N'est-ce pas Nicole qui a dénoncé « ce moi d'une si grande étendue? » Il n'est pas seulement dans nos livres ; il est dans nos idées, il est dans nos œuvres. Il se fait impersonnel et dévoué, pour se déguiser mieux. Est-ce donc un tort de chérir nos œuvres? Non certes, pourvu que nous ne nous adorions pas en elles.

Et c'est là la question. L'histoire cite plus d'un homme d'État qui, pour rester à son poste et achever son œuvre commencée, a servilement subi les transformations qu'on lui imposait. Le Christianisme a connu plus d'un serviteur éminent de l'Évangile qui, dans l'idolâtrie de son œuvre, faisait au besoin litière des vérités qui auraient pu devenir des obstacles.

Dès qu'une œuvre devient notre œuvre, prenons garde, le péril est là. Bientôt, si nous ne veillons sur nous-mêmes, il arrivera peut-être que notre œuvre grandira tellement qu'il ne se trouvera pas de place en nous pour autre chose. Nous nous dessécherons alors, nous n'aimerons plus et nous ne serons plus aimés. Peu à peu, les amis de notre œuvre deviendront nos seuls amis

Digitized by Google

et même nos seuls parents ; on sait comment les grands fondateurs traitent en général leur famille ! Il est triste, on en conviendra, de diminuer moralement en faisant le bien.

L'orgueil est subtil et l'égoïsme ne l'est pas moins. Nous nous consacrons, nous dépensons notre fortune, notre temps, nos forces, notre vie ; et il se rencontre que nous n'avons pas cessé un instant de songer à nous. La même œuvre, accomplie par d'autres, n'aurait qu'un faible prix à nos yeux. Ce que nous en aimons avant tout, c'est, sinon l'approbation qu'elle nous procure, du moins la satisfaction intime qu'elle nous donne et la conscience qu'elle est bien nôtre.

L'Évangile, qui veut briser cet esclavage comme les autres, nous ramène à la liberté par le rude chemin du dépouillement : Tu t'oublieras ; tu travailleras pour ton Maître ; tu serviras tes frères ; tu appartiendras à la vérité.

Longtemps, quoique affranchis en partie, nous traînons encore un bout de chaîne. Même quand la chaîne des succès est brisée, même quand celle de l'approbation s'est rompue à son tour, celle de l'égoïsme dévoué et de l'orgueil charitable tient encore. Tel homme que les injustices de la critique ne troublent plus, n'a point cessé de s'émouvoir outre mesure à la pensée des fondations utiles qui se rattachent à lui. Combien j'envie les âmes véritablement affranchies qui, sans être insensibles, tant s'en faut, à la destinée de leurs œuvres, sans dédaigner les joies qu'un accueil bienveillant procure, aimantes, aimées, vraies, habitant la terre, ne s'élevant pas au-dessusde la sphère de l'humanité, prenant leur part de la destinée commune, des

Digitized by Google

affections, des désirs, des peines, des espérances et des devoirs, savent néanmoins trouver dans la sincérité même de leur dévouement au bien la passion supérieure qui absorbe les passions basses, la grande préoccupation du vrai où se perd la préoccupation mesquine du moi!

Digitized by Google

CHAPITRE VI

LA VÉNÉRATION DES COTERIES

Il faut maintenant que nous considérions la critique sous la forme qu'elle adopte chaque jour davantage. La critique organisée en coterie est un des plus durs instruments de servitude qui aient jamais fonctionné ici-bas. — Les journaux ont un grand et légitime rôle à remplir; que les partis politiques, que les croyances philosophiques, littéraires ou religieuses s'assurent des organes, je suis certes loin de m'en étonner. Mais pourquoi du parti descend-on parfois à la coterie? Comment en vient-on à enfanter une critique (je me renferme dans cet aspect du sujet) qui le plus souvent obéit aux mots d'ordre, proscrit ceux-ci, acclame ceux-là, sans lire en quelque sorte ni les uns ni les autres?

Encore si, en attaquant les écrits ou les personnes, on attaquait les opinions! Ce serait du moins l'esprit de parti qui se donnerait carrière. Non, ce n'est pas cela. La camaraderie pure et simple, voilà ce que nous pratiquons d'ordinaire. Nos amitiés et nos inimitiés sont rarement fondées sur des principes.

En d'autres termes, ceci est presque proclamé partout, à haute et intelligible voix : sous peine de ne

Digitized by Google

rien être et de ne réussir en rien, il convient d'entrer dans une coterie. S'assouplir, prendre le mot de passe, écarter les convictions trop raides et les allures trop fières, tel est le procédé en dehors duquel on risque fort son avenir.

Les coteries et leurs organes sont les tyrans du XIXe siècle. Ce ne sont pas les seuls, bien entendu ; mais ce ne sont pas les moins impitoyables. Nos coteries font autant d'esclaves que Louis XIV en a fait dans son temps. Nos maîtres s'entourent de courtisans aussi plats et aussi soumis que les anciens. De même qu'un jeune homme qui voulait parvenir sous la monarchie absolue savait jusqu'où il était nécessaire de courber l'échine pour s'assurer des protecteurs, de même aujourd'hui, et l'échine non moins courbée, le jeune homme frappe à la porte d'une coterie. Il sait, tout comme son prédécesseur de l'ancien régime, que l'indépendance coûte cher.

Sans doute elle est la grande route des vrais succès ; sans doute, au milieu et en dépit des coteries, la forte voix de la vraie opinion finit par dominer ; sans doute les hommes libres, en fin de compte, sont ceux qui laissent ici-bas la trace la plus profonde. Mais cette trace est ensanglantée d'ordinaire, et l'on voit bien que ceux qui ont passé par là n'ont pas reculé devant la douleur.

Beaucoup reculent et deviennent serviles. Comme l'originalité ne se pardonne qu'à la longue et lorsqu'elle a conquis sa place à la sueur de son front, comme les âmes indépendantes et les esprits de franche allure sont des monstres que toutes les coteries redoutent instinctivement, il en résulte que les débuts sont rudes pour

Digitized by Google

l'homme étrange qui a la prétention de rester soi. Les plus modérés le mettent en quarantaine; d'autres lui interdisent l'eau et le feu. Il ne faut pas que de telles gens réussissent; ce serait de trop mauvais exemple!

La puissance des coteries est grande. Quoique j'en connaisse, Dieu merci, de plus grandes, je ne nierai pas qu'on ne parvienne à accabler plus d'un esprit généreux sous l'oppression prolongée des anathèmes, du silence, du dédain, de la violence des adversaires et du découragement des amis.

Il vaut la peine de montrer comment cette énorme et perpétuelle tentation de servilité se produit au milieu des hommes.

A force de nommer les uns et d'ignorer les autres, à force de prôner ceux-ci et de mépriser ceux-là, on produit des effets qui s'étendent bien au delà des frontières de la coterie et qui envahissent jusqu'au vrai public. Que de fois j'ai vu cela! L'impression naïve du vrai public était sympathique, il aimait, il adoptait un livre, quand tout d'un coup des arrêts solennels ont été prononcés. Alors la masse des gens qui n'ont d'opinion que celle qu'il faut avoir se détache en grande hâte. Le changement de front s'opère parfois avec l'ensemble d'un mouvement sur un champ de manœuvre.

C'est horrible : l'abdication du jugement personnel, lorsqu'elle est poussée jusque-là, ne prouve que trop à quel point l'esprit de liberté a fléchi devant l'esprit de coterie. — Et il va sans dire que l'habitude de prendre une cocarde, de revêtir un uniforme, de s'enrégimenter et d'obéir aux commandements, s'applique à de bien autres choses que les livres. Si j'ai pris cet

Digitized by Google

exemple, facile à mettre en lumière, je n'ai pas oublié que l'action des coteries s'étend à tout. Qu'il s'agisse de porter un jugement sur un acte, ou sur une opinion, ou sur une personne, la direction du chef de file sera suivie infailliblement par le grand nombre. Et l'on se plaint de notre individualisme! Et l'on affirme que nous ne sommes pas gouvernables! Nous le sommes trop, et c'est pour cela que rien ne tient chez nous. Avec plus d'indépendance nous aurions plus de stabilité; on ne bâtit pas avec du sable.

Je le répète, le mot d'ordre des partis peut ne pas exclure toute liberté; les intolérances d'opinions peuvent avoir leur excuse; je conçois qu'il y ait des gens déterminés à n'aimer que les leurs, à ne voir que les leurs, à ne lire que les leurs, à vivre entre eux, entre purs, à se confiner dans leur petit cercle d'idées, à ignorer absolument et systématiquement ce qui s'en éloigne. Sans doute agir ainsi, c'est condamner son esprit, son âme et sa vie à une réelle servitude, c'est s'enfermer dans son étroitesse, c'est renoncer une fois pour toutes à la lumière, au progrès, à la vérité, et par-dessus le marché à la justice; pourtant cette servitude-là n'est point ignoble, elle a à sa base une conviction, elle est sincère et peut être digne de respect.

La servitude que créent les coteries est d'une nature bien plus basse. Des vanités qui se satisfont, des jalousies qui travaillent dans l'ombre, surtout le besoin de châtier, de décourager les indépendances, voilà ce qu'il y a chez elles. Quoique chaque coterie se groupe autour d'un principe et le défende parfois ardemment, le premier principe de ses adhérents est toujours de croire en elle et de lui obéir les yeux fermés.

Digitized by Google

Aussi ses haines sans merci poursuivent-elles ceux qui partagent ses convictions et qui ont l'inexplicable tort de les défendre avec indépendance; entre l'indépendance et la coterie c'est une guerre à mort. Nous n'avons pas de plus grands ennemis que les nôtres, quand ils ne sont pas de notre coterie. On dirait alors que notre cause a trop d'amis dévoués, trop d'âmes convaincues et ferventes, trop d'écrivains, trop de poëtes. Si nous parvenons à tuer quelques-uns de ceux-là, nous sommes contents.

Et nous en tuons quelques-uns en effet. Les partis-pris de malveillance, lorsqu'ils viennent du côté d'où devraient venir les sympathies, ont quelque chose en eux qui surprend et qui glace comme le froid en plein été. Plus d'un talent a été ainsi flétri dans son germe; plus d'une plume charmante, poétique et pieuse s'est séchée; plus d'un dévouement s'est arrêté, ne sachant où se prendre et déconcerté dès ses premiers pas.

Quant à ceux qui, mieux affermis et habitués à ne compter que sur le Seigneur, poursuivent leur marche en dépit de tout, nous ne saurons jamais ce que nos injustices préméditées ont fait monter de tristesse dans leur cœur et de larmes dans leurs yeux. C'est un chagrin très-légitime que celui-là. Quiconque travaille, désire que son travail serve; or il ne sert que s'il est accueilli et connu. On ne se heurte pas sans douleur aux barrières dressées par l'esprit de coterie.

Nous serions au reste indignes de la liberté, si nous reculions devant les injustices subies à cause d'elle. C'est, au fond, la question même de liberté qui se pose ici. On ne la résout point sans souffrir? Eh bien, c'est

Digitized by Google

la vie, cela. L'indépendance morale vaut ce qu'elle coûte.

Les coteries font ainsi des hommes libres, par voie de réaction; mais ce qu'elles font directement, naturellement, ce sont des esclaves. Les meneurs en ceci ne diffèrent pas des menés; chez tous, les délicatesses morales s'en vont, l'âme perd sa fleur, pour ainsi dire. Qui ne croit fortement à rien ne résistera fermement à rien. Lorsque la conscience est remplacée par l'esprit de corps, lorsqu'on a plié son intelligence et faussé son cœur pour applaudir ce qu'il faut applaudir, pour siffler ce qu'il faut siffler, pour ne pas lire ce qu'il ne faut pas lire, lorsqu'on a appris à emboîter le pas, lorsqu'on a renoncé à juger soi-même, lorsqu'en un mot on s'est incliné devant les encycliques d'une camaraderie, si vertueuse soit-elle, on est devenu servile, qu'on le sache ou non.

Peut-être porte-t-on à son chapeau une cocarde libérale, peut-être est-on très-dévoué à des causes généreuses; il n'importe, on est devenu incapable de combattre en homme libre sous la bannière de la liberté. L'homme libre est celui qui gouverne sa pensée; qu'il s'agisse d'une question de justice ou d'une question de goût, dans le domaine du bon, du vrai ou du beau, il décide pour son propre compte et sous sa propre responsabilité. Vous le reconnaissez à cet infaillible signe, qu'il sait, au besoin, être seul de son avis.

La camaraderie nous donne d'autres allures. Chez elle, autour d'elle, les caractères s'énervent et s'effacent. On apprend vite à la redouter et à lui obéir. Dès que l'oracle a parlé, les opinions se font prudentes.

Digitized by Google

Tel a affronté une fois les anathèmes; mais, ne craignez rien, on ne l'y prendra plus. Pourquoi le bon droit n'est-il pas plus en crédit! Il est trop dur d'être seul à le soutenir et de voir tant de braves gens marchant, pensant et parlant comme un seul homme, indignés de notre coupable dissidence! Ainsi, les admirations malséantes se tempèrent, les sympathies compromettantes se cachent, les protestations se taisent, et les individualités un moment égarées se réfugient dans l'unité.

Toutes ne le font pas. Il est des cœurs nobles pour lesquels le seul fait d'un arrêt prononcé, d'une excommunication fulminée avec éclat est un motif de défiance. Ils éprouvent comme une tentation de prendre le contre-pied des opinions reçues.

Ne le sentez-vous pas? les opinions triomphantes appellent plus que d'autres une sévère révision; si tout le monde jette la pierre à quelqu'un, nous sommes tenus en conscience d'y regarder de très-près avant de jeter la nôtre. — Il y a, dans cette rencontre du grand nombre et d'un individu isolé quelque chose qui rappelle les rapports du puissant et du faible; un des pires abus de la force est donc possible.

C'est assez pour que nous nous mettions en garde. Ah! ceci est un grand devoir. En faisant front aux coteries, nous ne défendrons pas seulement la cause du droit, nous défendrons celle de la liberté. Elle est plus compromise qu'on ne l'imagine par la coutume chaque jour plus générale d'accepter sur toute chose des jugements tout faits. La liberté n'exige de nous ni l'indiscipline ni l'éparpillement; elle veut simplement, qu'au

Digitized by Google

sein même des partis, ou des églises, ou des associations quelles qu'elles soient qui multiplient nos forces en unissant nos pensées, nous conservions notre individualité. Il importe que l'union ne soit pas l'absorption.

Il fait bon rencontrer çà et là quelques hommes chez qui l'injustice de parti pris éveille un sentiment de fierté. Ils ne courberont pas la tête; ils n'arrangeront pas leurs convictions pour les rendre acceptables. Il y a une puissance de la vérité; eh bien, son jour viendra, ils l'attendront.

L'oppression nous sert au lieu de nous nuire, quand nous osons lui tenir tête. Elle sert à nous dépouiller, elle sert à nous faire regarder en haut. Dans la fournaise des malveillances systématiques notre âme s'épure; elle sort de là plus forte, plus capable des luttes de la vie, forgée en quelque sorte pour le combat.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

LE RESPECT DES IDÉES REÇUES

Laissons les coteries, allons à un despote bien plus redoutable encore, car on le rencontre partout : les idées reçues. Au village comme à la ville, loin des grands centres, loin des revues et des journaux, en dehors des préoccupations politiques, religieuses et littéraires, nous rencontrons toujours devant nous un courant d'opinions admises et consacrées. Sans que la camaraderie s'en mêle, sans que la moindre cabale ait été organisée, sans qu'il soit question d'exalter ou d'opprimer qui que ce soit, l'agent de servitude est là, à l'affût, guettant l'occasion de mettre sur nous sa lourde main.

Les moutons de Panurge sont un type immortel. Moutons de Panurge pour le mal, moutons de Panurge pour le bien, est-il certain que les seconds vaillent beaucoup mieux que les premiers? En tous cas, ce sont toujours des moutons : la mode charitable ou chrétienne se prend, tout comme la mode égoïste ou mondaine.

Ceci vaut la peine d'être signalé, en France surtout où la règle établie a tant d'empire, où nous aimons

Digitized by Google

tant à être administrés, où nous allons si volontiers à l'unité, où nous tenons si passionnément à être *comme tout le monde*. Chez nous, la soumission à la règle établie (je n'ose répéter à la mode) passe presque pour un devoir.

« Aux sacrés oiseaux ne touche, » disait Rabelais. Les sacrés oiseaux ne sont pas, comme on pourrait le croire, les dogmes religieux, ou du moins les principes de la morale ; non, vous pourriez toucher à ceux-là sans trop vous compromettre. Mais si vous touchez à un certain fonds d'opinions régnantes, vous êtes perdu. Tout esprit à la libre allure qui ne se prosterne pas devant l'opinion sur les points auxquels elle tient est un ennemi public.

L'opinion ne tient point à tout, et les choses les plus essentielles sont souvent celles qui l'inquiètent le moins. N'allez pas vous y tromper : elle a son programme du jour, sa collection de vérités indiscutables, ses axiomes qu'on doit accepter, sous peine d'être mis au ban. Ces choses convenues s'imposent sous le titre respectable de sens commun ou de bon sens. Si vous vous en écartez, on ne vous réfutera pas, réfute t-on les fous ? Vous serez un homme jugé.

Le bon sens, le sens commun, la raison générale ! un bon assommoir pour écraser l'essor des esprits et l'indépendance des cœurs. En face de la raison générale, que deviendront les convictions individuelles ? Que seront, aux yeux des gens « sensés, » ceux dont la pensée se permet de franchir le cercle des opinions raisonnables et permises ? Lorsque Jésus-Christ et les apôtres ont paru, tout ce qu'il y avait de bon sens dans le monde romain s'est indigné.

Digitized by Google

Le lecteur m'a compris : je n'attaque pas le bon sens en lui-même ; nul ne l'apprécie autant que moi. Ce que j'attaque, c'est la collection d'idées toutes faites qui usurpe ce beau nom et qui adresse incessamment ses appels à notre paresse intellectuelle et morale. Ce faux bon sens n'est que trop aimé dans notre temps et dans notre pays. Nous ne sommes que trop portés à nous dispenser, que dis-je? à nous préserver du souci des recherches indépendantes et des convictions personnelles. En politique, en religion, en morale, en littérature, nous cherchons et nous trouvons sans peine les grosses opinions courantes. C'est là ce qu'il nous faut. Qu'en dit-on? Que pense le monde? Voilà la question qui se pose sans cesse pour nous. Hérétiques tant qu'il nous plaît en matière dogmatique, nous n'oserions l'être en matière littéraire ou même musicale, pour peu que la mode fût fixée en musique comme en littérature.

J'ajoute que nous cesserions de l'être en matière religieuse dès le jour où, l'indifférence disparaissant, certaines croyances deviendraient la marque obligée de l'honnête homme et entreraient dans le domaine du bon sens. Pour être hérétique en pareil cas, il faudrait une énergie et une droiture dont nous sommes absolument incapables tant que nous renonçons à avoir des opinions à nous. C'est en ce sens, je le suppose, que Franklin déclarait n'avoir connu aucun hérétique qui ne fût vertueux[1]. Aux États-Unis, où la foi chrétienne est professée par tout le monde, tel homme qui la rejette peut être moralement très-supérieur à tel autre qui ne l'accepte que pour se conformer à la coutume établie.

1. Voir le beau livre de M. Laboulaye sur Franklin.

Digitized by Google

Puisque je viens de nommer l'Amérique, qu'il me soit permis de citer un fait qui mettra ma pensée en pleine lumière. Je recevais il y a quelques mois une brochure qu'un savant américain, dont le nom se rattache à une invention importante, m'avait fait l'honneur de m'adresser. Ce citoyen éminent et justement respecté d'un des états du Nord de l'Union, a choisi pour célébrer la vertu et l'excellence de l'esclavage le moment où le Sud vient de succomber avec sa fatale institution. J'admire peu la thèse, on le croira aisément; mais j'admire beaucoup l'indépendance qui affronte ainsi l'impopularité et sacrifie peut-être la réputation à la conscience.

Il y a une indépendance vis-à-vis du bien, comme il y a une indépendance vis-à-vis du mal. On peut soutenir la vérité, on peut se ranger du côté de la justice par défaillance de cœur et par lâcheté. S'asservir, c'est toujours s'asservir.

Il est rare, au reste, que notre aplatissement profite beaucoup aux nobles causes. Ce sont de pauvres champions que ceux qui ne font que « se conformer. » Leur instinct les pousse à ne prendre du bien que l'extérieur, l'écorce, le langage, l'uniforme. Le bien, chez eux, n'est bientôt plus qu'une tradition et une coutume; on peut dire qu'il n'est bientôt que le mal. Ces serviles transforment tout en servitude.

Leur vrai maître, celui auquel ils appartiennent, c'est la sottise. Dans leur préoccupation de suivre l'usage et de vivre selon la formule, ils tombent inévitablement sous le joug des sots. Les sottes opinions, les sottes préventions, la petite sagesse moyenne des idées

Digitized by Google

qui courent la rue, voilà le milieu qui leur va. Ne pensant pas par eux-mêmes, puisant jour après jour dans leur journal quelques convictions de troisième main qu'ils ont soin d'accommoder encore de façon à les faire concorder avec ce qui se fait autour d'eux, ils résolvent le problème de rétrécir incessamment leur horizon intellectuel et moral.

C'est tout au plus s'ils vivent, tant ils sont parvenus à éliminer de leur vie ce qui pourrait sembler original et personnel. Leur courte intelligence se raccourcit sans cesse, et il en résulte naturellement que les minuties deviennent les choses capitales à leurs yeux. Thackeray nous décrit, dans son livre des *Snobs*, cette forme, humiliante entre toutes, de la servitude humaine. Voici des millions et des millions de créatures humaines qui consacrent leurs efforts à faire comme les autres. « M. Jabot croit devoir, » disait Toepffer. Oui, nous croyons devoir dire ce que l'on dit, penser ce que l'on pense, porter l'habit que l'on porte.

Passe encore pour l'habit, quoiqu'il y ait aussi des réserves à faire sur ce point, mais l'esclavage bête dont il s'agit s'étend à de bien autres matières. M. Jourdain ne consulte pas seulement son tailleur sur ce que font « les gens de qualité; » il consulte aussi son maître de philosophie. Et Dieu sait ce que les maîtres de philosophie répondent aux Jourdains de tous les temps! Ils leur enseignent les doctrines religieuses, politiques, littéraires et artistiques qui ont cours parmi les hommes sensés. Ils leur disent comment on doit élever ses enfants, à quel âge on doit les marier, quelle règle on doit suivre dans chaque circonstance de la vie. Le programme est complet, et rien n'est plus aisé que de

Digitized by Google

régler méthodiquement sa conduite, quand on est décidé à ne pas s'appartenir.

Je ne sais pas s'il y a eu une famille Benoîton, je sais qu'il y en a par milliers; on ne rencontre pas autre chose. Suivre la mode, moins que la mode, le caprice stupide du premier venu; ne pas rester au-dessous de ses voisins; immoler la vraie élégance à la fausse; étaler son luxe; faire sonner l'argent de son gousset, qu'est-ce donc que cela? Faute d'un peu d'indépendance, nous devenons ridicules. Encore si le mal se bornait là! Si nous n'avions que du jargon et de l'étalage! Si nous ne renoncions qu'à la grâce et au bon goût! Le pis est que notre âme s'appauvrit, notre esprit tombe dans l'impuissance finale, notre cœur s'atrophie, nous devenons aussi incapables de sentir que de penser.

La liberté, on le voit, est bonne partout. Qu'il soit question de modes ou de morale, il n'est jamais inutile d'être soi. Luxe servile, élégance servile, opinions serviles, conduite servile, âme servile; où s'arrêter? La vraie servitude est au fond; si ses manifestations sont diverses, son principe est un.

Aussi la question ne cesse-t-elle pas d'être bien sérieuse, quelles que soient les formes, parfois frivoles, qu'elle revêt. Sous peine d'encourir une déchéance dont personne ne saurait marquer les limites, nous sommes appelés à secouer le joug du monde et à maintenir notre droit de penser nous-mêmes, en dépit des opinions admises et des idées toutes faites.

Heureux ceux qui puisent dans leur conscience la force de résister aux menaces du qu'en dira-t-on! Ceux-

Digitized by Google

là seuls sont libres; ils se résignent à mécontenter le monde; ils consentent à paraître étranges; ils aiment mieux se compromettre que s'aplatir. A la tranquille dignité de leur attitude vous les reconnaissez.

D'autres les suivent de loin, dégoûtés de leur servitude sans être parvenus à l'indépendance. Comme le meunier de la fable, ils ont fini par découvrir que leur métier est un sot métier. Il leur prend fantaisie d'en faire à leur tête.

> Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue.
> Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
> Qu'on dise quelque chose ou qu'on ne dise rien,
> J'en veux faire à ma tête. — Il le fit, et fit bien.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

LA SOUMISSION A L'INFLUENCE DES MILIEUX

Je voudrais creuser notre sujet, quoique je n'aie pas certes la prétention de l'épuiser. Autant les généralités sur la servitude morale sont banales et stériles, autant il peut être important d'étudier sérieusement dans ses manifestations diverses ce mal de tous les temps qui est le mal spécial de notre temps. Tel s'agenouille devant les opinions reçues, qui serait peut-être assez fier pour rejeter le joug avoué d'une coterie : tel autre refuse de se conformer aux opinions reçues, qui accepte en fait l'influence souveraine du milieu où il est placé. La servitude dont nous parlons n'a pas de forme plus réservée et moins choquante que celle-ci.

Et pourtant, si réservée soit-elle, elle produit des conséquences d'une effrayante gravité. On dit qu'Alcibiade, libertin à Athènes, fut à Sparte le plus austère des citoyens et devint en Perse le plus efféminé des satrapes. Nous risquons de faire comme lui, quoique par d'autres motifs. Le plus souvent, c'est par mollesse que nous subissons l'action des milieux, semblables aux truites qui prennent, dit-on, la couleur du lit sur lequel coule leur rivière. Le même homme se modifiera, sans

Digitized by Google

en avoir conscience, selon qu'il entrera dans un corps de garde ou dans une grave réunion de famille. Nous prenons à notre insu une attitude générale, un son de voix, et je puis le dire en outre, un courant d'idées particuliers, lorsque nous mettons le pied dans une église ou dans un comité de bienfaisance. Il faut une indépendance puisée aux grandes sources pour rester soi-même où que l'on se trouve, et pour éviter en même temps la faiblesse qui reçoit toutes les empreintes et la rigidité affectée.

L'indépendance vraie n'affecte rien et n'a garde de souligner ses vertus. Elle est simple, naturelle, elle ne porte aucune marque d'austérité préméditée; mais elle est ferme aussi, et partout vous la voyez fidèle à ses convictions. Où en serions-nous sans elle? J'ose à peine le dire. Il ne faudrait plus parler de vérités et de principes, parce que tout cela changerait avec les temps et les pays, bien mieux, avec les positions. Nous aurions la vérité des riches et celle des pauvres, la vérité des légitimistes et celle des républicains, la vérité des catholiques et celle des protestants, la vérité du moyen âge et celle des temps modernes, la vérité des peuples germaniques et celle des peuples latins.

Grâce aux âmes indépendantes qui aiment la vérité pour elle-même et qui ne répètent pas de mots d'ordre, la notion de vérité se maintient au milieu de tant de vérités, la dignité humaine survit et chacun de nous est autre chose que le produit de l'époque, de la race, du pays et des circonstances. Retranchez les âmes indépendantes, et la théorie qui détermine nos sentiments et nos actes en vertu d'une sorte de chimie morale ne sera pas loin d'avoir raison. Alors on aura le

Digitized by Google

droit de nous dire : Si vous étiez né à Charleston, vous aimeriez nécessairement l'esclavage; si vous étiez né à Constantinople, vous rejetteriez l'Évangile; si vous étiez né à Madrid, vous détesteriez la Réforme; si votre famille était légitimiste, vous seriez partisan du comte de Chambord; si vos parents étaient républicains, vous seriez radical. Je vais plus loin, on pourrait ajouter : Si vos parents étaient débauchés, voleurs, assassins, vous seriez condamné sans rémission à devenir la proie des tripots, en attendant la prison ou le bagne.

Nous ne sommes pas esclaves à ce point. Sans revenir à la démonstration que j'ai donnée dans une autre partie de ce travail, je me contente de signaler les hommes qui chaque jour infligent un démenti aux fatalités prétendues. Grâce à Dieu, la religion du pays, l'opinion régnante, la tradition domestique, l'air ambiant, ne résolvent pas à notre place tous les problèmes que nous sommes appelés à résoudre nous-mêmes, sous notre responsabilité personnelle.

Si nous cessions un seul jour de réagir contre l'influence des milieux, nous ne tarderions pas à nous dépraver.

La morale de tel pays autorise les plus honnêtes gens à pousser terriblement loin les habiletés commerciales; ailleurs il est admis (toujours par les honnêtes gens) que certaines formes de l'inconduite sont excusables. Nous dispenserons-nous d'avoir notre morale à nous et de consulter notre propre conscience?

Il est des Églises où l'unité est poussée jusqu'à l'uniformité. On est tenu de s'y conformer au patron officiel, non-seulement pour les croyances, non-seulement

Digitized by Google

pour les rites, mais pour les actes mêmes dont chacun devrait rester juge. On y marche ensemble; on y a les mêmes opinions, la même tenue, le même langage en toutes choses. Il y a là comme une tradition intérieure qui est soustraite à la discussion et à l'examen. — Répéterons-nous humblement les articles de ce *Credo*? Si quelque vérité y est méconnue, ne sentirons-nous pas qu'elle a droit à nos hommages?

Notre parti a ses traditions aussi, et elles ne sont pas toutes bonnes. — N'aurons-nous pas assez de droiture et de courage pour l'avertir? Abuserons-nous de la discipline, au point de supprimer l'indépendance?

Et les traditions de famille! Faudra-t-il les accepter aveuglément? Personne ne respecte plus que moi cette fidélité héréditaire aux opinions transmises de père en fils, cette honorable solidarité qui unit les générations successives autour du même drapeau. Prenons-y garde toutefois, la vie collective, dont je ne méconnais pas l'importance, ne saurait supprimer la vie individuelle. Auprès de la conscience de la famille, la conscience de l'individu réclame sa place. Et n'allez pas la lui refuser, car vous blesseriez l'être moral dans ce qu'il a de plus intime. Qu'est-ce qu'une croyance héréditaire dès qu'elle a cessé d'être une croyance personnelle? Un mensonge. — Je doute fort que les mensonges contribuent à la dignité des familles. Du moment où nos enfants ne se sentent pas libres d'obéir chez nous à leurs convictions propres, la conviction de famille n'est plus qu'une tradition; moins que cela, une convention, un signe de ralliement, une cocarde à mettre au chapeau. Quelque chose d'artificiel et de faux s'introduit alors dans nos rapports d'affection, dans notre vie en-

Digitized by Google

tière et jusque dans les habitudes de notre pensée. Nous nous mettons au régime des coteries; les vanités prennent la place des vérités, les grandes considérations s'effacent devant les préoccupations mesquines. Il se forme ainsi sous notre toit des générations d'êtres impuissants et inutiles, étrangers à tout, capables au plus de respecter le mot d'ordre d'une caste et incapables d'avoir sur quoi que ce soit une croyance, un élan, une résolution qui leur appartienne.

En d'autres termes, l'esclavage du logis a fait son œuvre. Peut-être ai-je le droit de ne point passer pour un ennemi de la famille. Mais à Dieu ne plaise que je consente à la fonder jamais sur une négation quelconque de la liberté! Que la famille ait ses opinions, transmises ou nouvelles, rien de mieux. Que tous ses membres respirent le même air; qu'il y ait une vie commune; que le souvenir des ancêtres, l'honneur du nom, la solidarité légitime du présent et du passé exercent leur saine influence; que l'affection et le respect aussi disposent les plus jeunes à marcher dans la route où sont engagés les chefs de la maison, rien de mieux encore. Seulement, n'oublions pas que l'indépendance morale est chose sainte, qu'à la sacrifier ou à l'amoindrir nul ne gagnerait, pas plus les pères que les enfants, qu'on n'est homme qu'à la condition de penser ce qu'on pense, et qu'on ne pense ce qu'on pense qu'à la condition d'avoir réfléchi et choisi. Il faut donc que, dans la famille comme ailleurs, nous fassions bonne guerre à la servitude des milieux.

Digitized by Google

CHAPITRE IX

LA PEUR

J'écris la peur, non la lâcheté. Démontrer que les lâches sont des esclaves, en vérité, ce ne serait guère la peine. Mais on peut n'être point lâche et être accessible à la peur. Cela est vrai, même des hommes qui sont braves par nature, qui n'ont point de nerfs, qui aiment et cherchent volontiers le péril. Qui dira jamais combien d'esclaves la peur a fait en 93! Et pourtant ces gens-là, qui tremblaient devant une émeute, qui votaient sur l'ordre des tribunes, qui ne savaient résister nulle part au despotisme de la rue, se montraient parfaitement braves devant l'ennemi et parfaitement fermes devant l'échafaud.

Ils mouraient à merveille : sans différence de partis, sans distinction de sexe, tout le monde alors semblait être familiarisé avec la mort. Il ne s'agit donc point ici de ceux qui, pour employer le langage de l'Écriture, « sont, par la crainte de la mort, retenus toute leur vie dans la servitude. « Non, il s'agirait plutôt de ceux que la même Écriture désigne ainsi : « Ils craignaient les Juifs. »

Ils craignaient. La peur n'agit jamais avec plus de

Digitized by Google

puissance que lorsque son objet reste dans le vague. C'est alors surtout qu'elle fait des esclaves, esclaves des Juifs au temps de Jésus-Christ, esclaves des persécuteurs païens après Jésus-Christ, esclaves des princes, esclaves du peuple, esclaves de quiconque dispose d'une puissance ou d'une menace.

Voyez comme les caractères s'abaissent, comme les convictions s'effacent ! que de trembleurs ! que de courtisans ! Celui-ci fait le raisonnement du lièvre :

Mes oreilles un jour seraient cornes aussi.

Celui-là découvre instinctivement que, pour être en paix et en sûreté, il n'est rien de tel que de se concilier à tout prix qui pourrait lui nuire. On sait quel empire ont exercé d'impudents coquins, par cela seul que leur impudence faisait peur. L'Arétin racontait en riant à Titien son ami, quelles rentes il s'était procurées en mettant à rançon tout ce qui avait un rang et un nom en Italie. Chose triste à dire, il ne s'était trouvé personne, pour ainsi dire, qui eût le cœur de mettre ce misérable au défi. On ne se contentait pas de le combler de présents; on le comblait de témoignages d'estime, qu'il recevait de fort haut, comme de raison.

Ces gens-là étaient-ils des lâches? Non pas dans le sens ordinaire de ce mot, la plupart auraient fait bonne contenance devant l'ennemi. Mais la fermeté morale sans laquelle il n'existe pas d'hommes libres leur manquait totalement.

La peur nous démoralise, en même temps qu'elle nous asservit. Dès qu'elle a cessé d'être un accident pour devenir un état, dès que la peur du mal a enfanté le

Digitized by Google

mal de la peur, il n'y a plus d'infamies dont nous ne devenions capables; les individus et les assemblées sont alors des instruments à tout faire.

Ne me parlez donc pas des braves de nature. Parlez-moi de ceux que la conscience a affranchis de la peur. Serviteurs de la vérité et de la justice, ils ont mis leur dignité en lieu sûr. Ils vivent dans une région d'où l'on regarde sans émotion les menaces et les injures. C'est le seul pays où la crainte n'entre pas. Ces indépendants sont des amis fidèles et sur qui l'on peut compter, absent et présent. Ils sont des champions invincibles de la vérité. Devant qui reculeraient-ils? Leur trésor est hors de la portée de l'ennemi.

Les questions de courage se posent parfois d'une façon fort étrange. Ce sera un des étonnements de l'avenir, et d'un avenir prochain, que le duel ait passé chez nous pour une affaire d'honneur.

L'honneur! Les peuples les plus braves n'y ont donc rien compris! Dans l'antiquité entière, je ne découvre que les Gaulois qui aient eu cette manie[1]; les Grecs et les Romains, qui n'étaient rien moins que lâches, n'avaient pas inventé cela. Les nations musulmanes n'ont pas craint la guerre, elles ont eu leurs époques de chevalerie; où sont leurs duels? Les Anglais ne passent pas pour timides, et de plus en plus il est admis chez eux qu'un homme, fût-il officier, peut maintenir intact l'honneur de son nom, sans recourir à l'épée ou au pistolet.

1. Chez les Germains je ne vois pas le duel, mais une institution bien différente, le combat judiciaire. Celui-ci a envahi toute l'Europe au moyen âge et a duré des siècles.

Digitized by Google

L'épée et le pistolet, disons-le, sont des instruments de tyrannie. Des désœuvrés, qui ont passé leur temps dans les salles d'armes et qui font mouche à tout coup, peuvent se donner la fantaisie d'imposer à qui leur déplaît une lutte parfaitement inégale, parfaitement lâche, par conséquent, et conserver, que dis-je? acquérir la situation d'hommes d'honneur.

A ce jeu-là un misérable tel qu'Aaron Burr pourra tuer aisément un grand citoyen tel qu'Hamilton[1]. Il est clair qu'en pareille rencontre les chances d'un Hamilton sont petites et celles d'un Burr énormes; il vaut mieux n'avoir rien à risquer, rien à regretter, rien à perdre; il vaut mieux n'avoir à se préoccuper ni du devoir, ni de Dieu, ni de l'éternité, ni des cœurs qu'une nouvelle sinistre peut plonger dans le désespoir. Léger de bagage, étranger aux préoccupations morales, si l'on possède par-dessus le marché l'avantage d'avoir étudié le maniement des armes en homme qui prévoit que cela pourra servir, il est bien probable qu'on l'emportera sur un adversaire qui pense, qui sent, qui aime, et qui est aussi inexpérimenté que brave. Vous voulez des duels? Égalisez du moins les chances : recourez aux boulettes empoisonnées, ou empruntez aux Japonais leur Hirî-Kiri; ouvrez-vous le ventre et que votre adversaire soit forcé d'en faire autant.

Cela vous paraît absurde? Je le pense comme vous; mais je pense aussi qu'en matière d'honneur, puisqu'on en parle, il vaut mieux être absurde que lâche. Je pense que l'égalité est la loi fondamentale d'un com-

1. Voir *l'Histoire politique des États-Unis*, par Laboulaye, t. III, p. 233.

Digitized by Google

bat honorable, à supposer d'ailleurs qu'il puisse y avoir égalité entre un honnête homme provoqué sans motif et un duelliste de profession, qui n'a ni famille ni carrière, et dont la mort peut-être ne fera pas verser une larme.

Si l'on prétend que le duel est précisément destiné à protéger les citoyens honnêtes et leurs familles contre certaines brutalités, je réponds que les brutalités dont on parle sont accrues et non réprimées par l'invention d'un code d'honneur, aux termes duquel on a le droit d'insulter honorablement les gens, pourvu qu'on se batte après avec eux. Ou je me trompe fort, ou les Athéniens de Marathon et les Spartiates des Thermopyles auraient été de mon avis sur ce point.

Ne confondons pas ce qui est parfaitement distinct. — Les duels sont, dit-on, une marque de vaillance! Avouons alors que nous sommes dépassés en fait de courage par des nations dont les duels sont bien plus terribles et bien plus fréquents, par les populations des villes espagnoles ou mexicaines, qui se battent sans cesse à coups de couteau. Voici des duels terribles, corps à corps, où la terrible *navaja* fait rudement son office, des duels qui jettent chaque jour quelque cadavre sur le pavé de Valence ou de Puebla.

S'il y a des offenses (je suis de cet avis) dont on ne peut pas poursuivre la réparation devant les tribunaux, il ne faut pas en accroître le nombre en offrant à ceux qui les commettent cette justification aisée et brillante de leur infamie, qu'ils trouvent sur le terrain. Il faut que le désert se fasse autour d'eux, que leur crime soit décidément une lâcheté, que les complaisances de l'opinion, presque assurées aujourd'hui par le

Digitized by Google

duel, fassent place à une réprobation générale.

L'honneur des familles saura se garder, soyez tranquilles. Je ne vois pas qu'en Suisse, par exemple, où le duel est pour ainsi dire inconnu, cet honneur coure plus de périls qu'ailleurs. En tous cas, il y aura profit pour lui à ce que la classe des insulteurs et des débauchés soit cela et pas autre chose[1]. On la verra telle qu'elle est, quand l'auréole des duels aura été arrachée de son front.

Ceci rentre dans mon sujet, bien plus qu'on ne l'imagine peut-être à première vue. Il s'agit d'un usage, qui a pu se comprendre au temps des jugements de Dieu, qui plus tard a pu se lier avec un certain éclat aux destinées de notre chevalerie occidentale. Sous le règne universel de la force, il était nécessaire peut-être que la force qui protége tînt tête à la force qui attaque. Alors d'ailleurs le duel était véritablement un combat à armes égales; ces chevaliers savaient tous manier la lance et porter la cuirasse. Aujourd'hui les choses se passent différemment : Quelle que soit la place des exercices virils dans l'éducation de nos jeunes gens, et je voudrais qu'ils sussent tous tenir une épée, il est évident que l'habileté extrême n'appartiendra le plus souvent qu'aux désœuvrés d'une certaine catégorie. C'est de la chevalerie en sens inverse; maintenant il n'y a de cuirassé que les agresseurs.

1. Cette classe se trouvera, en fin de compte, beaucoup moins nombreuse qu'on ne le croit. Il ne manque pas d'hommes élégants, exercés aux armes, tirant l'épée comme des raffinés de la cour des Valois, qui ont le cœur très-bien placé, mènent une vie très-honorable et n'ont assurément rien de commun avec les roués.

Digitized by Google

Il en résulte que les agresseurs sont aussi des oppresseurs. Le duel asservit, au lieu de protéger. Connaissez-vous une servitude plus dure que celle de l'homme qui sent le duel absurde, qui le sent criminel, qui frémit à la pensée de comparaître devant Dieu le cœur plein d'une pensée de meurtre, et dont le sang bout en même temps à l'idée de passer pour un lâche ?

Il ne passera point pour tel, s'il a fait ses preuves. Faire ses preuves, c'est la première condition à remplir lorsqu'on veut refuser les duels[1]. Les occasions ne manquent guère à qui ne veut pas les éviter. Nous vivons dans un temps où les hommes de mon âge, s'ils ont habité Paris, ont pu apprendre ce que c'est que d'entendre siffler des balles et d'enjamber des cadavres étendus sur le pavé. Des épidémies ont ravagé nos cités; des révolutions ont mis les caractères à l'épreuve. Ne craignez rien, vous qui vous affranchissez de l'esclavage du duel, il vous sera aisé de prouver qu'en agissant ainsi vous faites preuve de courage et non de faiblesse.

Les caractères fermes et libres se reconnaissent à ce signe infaillible qu'ils ne commettent jamais ce que le monde appelle de petites lâchetés. — Pas si petites cependant, car il s'agit de déserter la cause d'un ami absent, de désavouer une vérité importune.

Et cela revient tous les jours : les grandes lâchetés exigent de grandes occasions, les petites se contentent

1. La seconde condition, c'est, bien entendu, de ne pas insulter.

Digitized by Google

des circonstances ordinaires de la vie. A chaque instant, à propos de chaque question et de chaque acte, la peur de nous compromettre nous enlève notre indépendance.

Parmi les craintes qui asservissent, j'en connais peu qui y réussissent mieux que la crainte des responsabilités. Les responsabilités! Mais elles sont là sans cesse devant nous et nous ne les supprimons qu'en supprimant la vie.

C'est bien là le moyen auquel recourt en général l'esclave de la peur. Il a l'air d'ignorer que nous sommes responsables de notre inaction autant que de notre action. — Reste une ressource : agir sous l'impulsion d'autrui, déléguer sa conscience. L'homme qui a donné ainsi charge de lui-même se sent déchargé des responsabilités... et encore!

J'aurais beaucoup à dire, si je voulais montrer dans toutes ses manifestations, plus honteuses les unes que les autres, la servitude de la peur. Les petites lâchetés se diversifient à l'infini; une fois entrés dans cette voie, nous allons, avançant toujours, descendant toujours, toujours moins capables de rebrousser chemin vers les hauteurs. On nous voit, pour ne citer qu'un exemple, flexibles vis-à-vis des méchants et souvent, par compensation, tyranniques envers les bons. S'il y a dans notre famille ce qu'on appelle à juste titre un parent redoutable, un de ceux qu'on n'aime guère mais qu'on craint, nous sommes aux petits soins avec celui-là. Vous diriez le bonhomme Chrysale qui, tremblant d'offenser la terrible Philaminte, a bien soin d'adresser à sa sœur les reproches qu'il destine à sa femme :

Digitized by Google

Voulez-vous que je dise? Il faut qu'enfin j'éclate,
Que je lève le masque et décharge ma rate.
De folles on vous traite, et j'ai fort sur le cœur.....
— Comment donc?
— C'est à vous que je parle, ma sœur

Digitized by Google

CHAPITRE X

L'INQUIÉTUDE, LE DÉCOURAGEMENT ET L'ENNUI

L'inquiétude est-elle une des formes de la peur? Peut-être. En tous cas, le lecteur me pardonnera de consacrer ici quelques réflexions à une maladie morale qui tend à prendre aujourd'hui de redoutables proportions.

Hélas! qui ne les connaît, ces rongements que ressent notre âme quand elle est envahie par la vision de tout ce qui pourrait arriver? — Tout ce qui pourrait arriver, nous ne parviendrons jamais à porter ce fardeau. Sous ce fardeau nous fléchissons, nous succombons; impossible de nous relever. Adieu la paix: adieu aussi la liberté. Quelle liberté morale serait compatible avec une obsession qui ne nous laisse pas une minute de franche énergie? Vous connaissez ces vagues furieuses qui battent un navire : l'une n'a pas cessé que l'autre commence, et une autre, et une autre encore; jamais on n'arrive au bout de la tourmente et du péril.

De même, les vagues de l'inquiétude accourent pour nous assaillir; pas une n'y manquera; aussi loin que s'étend notre vue, nous les voyons bondir et se hâter, et d'avance nous sentons le choc de celles que nous

Digitized by Google

devinons à peine vers l'horizon. Pauvres esclaves que nous sommes alors, nous n'essayons plus même de nous affranchir; nous souffrons autant des maux futurs que des maux présents, autant des maux possibles que des maux réels.

Et aucune autre pensée ne se fait jour chez nous. Ne nous parlez pas de joies; que seront-elles demain? Ne nous apportez pas de bonnes nouvelles; qui nous dit qu'elles ne précèdent pas les mauvaises? Peut-être sommes-nous comblés de biens et entourés de tendresses; qu'importe? Nos biens sont menacés, et nos tendresses donc!

Quand nous en sommes là, nous sommes asservis. Le maître commande, nous obéissons. Il nous défend de goûter aucun bonheur, de déployer aucune force, de réaliser aucun progrès. C'est triste, ajoutons que c'est honteux. — Notre métier d'hommes libres est tout autre : à chaque jour suffit sa peine; marchons hardiment, fermement, dans la confiance en Dieu; occupons-nous de nos obligations plutôt que de nos prévisions, n'affaiblissons pas le présent sous prétexte de pourvoir à l'avenir.

Pour peu que l'imagination se mette de la partie, la vie devient littéralement impossible. C'est ici la servitude spéciale des âmes d'élite; il n'en est que plus nécessaire de la signaler. Oui, plus notre cœur est tendre, plus il est vulnérable; plus notre intelligence saisit d'objets, plus elle a de sujets d'angoisse, plus notre activité a de nobles causes à soutenir, plus nous sommes accessibles aux envahissements mortels de l'inquiétude.

Que de vies généreuses ont été ruinées ainsi! Tantôt ce sont nos parents, tantôt ce sont nos œuvres de cha-

Digitized by Google

rité qui tombent sur nous et nous écrasent. Tout ce qu'il y a de bon se transforme chez nous en venin. Nous périssons, quelle misère! par nos affections et par nos devoirs.

Que faire? Supprimer les devoirs et les affections? Nous cuirasser d'égoïsme? Descendre au niveau de ceux que des soucis semblables ne sauraient troubler? Non certes; il faut que nous vivions avec tout cela, que nous aimions, que nous travaillions, et il faut en même temps que nous soyons libres.

Ah, si nous savions nous confier et regarder plus haut que la terre, nous porterions notre fardeau sans fléchir, car nous ne porterions chaque jour que le faix d'une journée. Et alors, quelle vigueur! La vie a repris son charme; le devoir a repris sa place, et le bonheur aussi, et les beaux projets, et la poésie des lointains. Nous avons retrouvé l'élasticité de nos mouvements; nous avons recommencé à regarder hardiment en avant et en arrière, en avant pour espérer, en arrière pour remercier. Rien de tel que la reconnaissance pour combattre l'inquiétude; mais rien de tel aussi que l'inquiétude pour tuer la reconnaissance.

Elle tue bien autre chose : en même temps que notre cœur se rétrécit sous l'influence des soucis dévorants, il arrive aussi que notre intelligence s'affaisse. Nous finissons par devenir impropres aux grandes choses. Les minuties nous attirent; habiles à grossir des riens, nous ne tardons pas à être asservis par eux. Les petites préoccupations, les petits intérêts, les petits bruits, les petites craintes tissent bientôt autour de notre liberté une de ces toiles d'araignée où les ailes de l'âme s'embarrassent, se ternissent et se brisent. Rappelez-vous le réveil de Gulliver, que les vagues ont jeté sur le rivage

Digitized by Google

de Lilliput : il essaye d'étendre son bras, son bras est fixé au sol par des milliers de liens imperceptibles ; il veut lever la tête, chacun de ses cheveux a été attaché pendant son sommeil ; peu s'en faut que le géant ne demeure le prisonnier des nains. Heureusement il donne une forte secousse, au risque d'une assez vive souffrance. Et nous aussi, à moins de nous secouer avec vigueur, nous demeurerons esclaves des infiniment petits.

Auprès de l'inquiétude se tient un despote plus morne et plus sombre, le découragement. Aux travailleurs qui accomplissaient gaiement leur tâche il a fait entendre la parole fatale : A quoi bon !

A quoi bon ! on ne t'aime plus, on ne t'écoute plus. A quoi bon ! d'autres feront mieux que toi. A quoi bon ! les causes que tu prétends servir n'ont pas besoin de ton appui. — Ma main tremblerait si j'essayais de sonder ces plaies du travail découragé. Que se passe-t-il chez ceux qui sentent qu'on ne les a plus à gré ? Aux prix de quels efforts deviennent-ils libres ? Je l'ai indiqué ailleurs et je ne veux pas le redire.

Mon sujet, au reste, est plus vaste, et nous avons à considérer ici sous un aspect plus général la servitude du découragement. Quelle que soit la cause qui nous ait amenés là, et souvent nous y venons sans cause aucune, nous voici brisés, ployés en deux, incapables de relèvement ; le ressort de notre âme est rompu, les saines énergies nous font défaut. Est-ce découragement, est-ce lassitude ? Je l'ignore. Le fait est que nous sommes à terre, que nous ne nous redresserons pas, que nous aurions horreur de nous redresser.

Digitized by Google

Oui, c'est là un symptôme de cet étrange mal, qu'on s'y abandonne, qu'on lui appartient et qu'on ne se soucie pas d'en guérir. Las de tout, des questions, de la vérité, de la liberté, de soi-même d'abord, on n'aspire qu'à oublier et à s'assoupir. Vous diriez le voyageur qui, fatigué d'une longue route, ne désire plus qu'une chose, dormir. N'allez pas lui parler des plaisirs du voyage ou du but à atteindre; il ne vous écouterait pas.

L'engourdissement est d'ordinaire au bout des découragements et des lassitudes d'ici-bas. Et ce n'est pas l'engourdissement d'une nuit. Le sommeil de l'âme où tombent nos découragés dure d'ordinaire aussi longtemps que leur vie.

Tous ne s'endorment pas, il est vrai; quelques-uns s'aigrissent et se désespèrent. Plaignons-les, sans oublier cependant que ces désespoirs suprêmes résultent moins souvent de leurs infortunes que de leurs dispositions; ils les ont créés plutôt que subis. Je comprends Valentine d'Orléans s'écriant dans l'amertume de son pauvre cœur meurtri : « Rien ne m'est plus, plus ne m'est rien. » Je suis moins touché, je l'avoue, quand je vois des hommes qui ont peu souffert se détourner mélancoliquement de la vie, de ses devoirs, de ses travaux et de ses promesses.

Qui n'a rencontré des jeunes gens courbés sous les lassitudes séniles? Jeunes ou vieux, nous excellons parfois à gémir au sein des conditions du bonheur. Rien ne nous intéresse, rien ne nous touche; les affections ne sont pas faites pour nous; les belles causes nous apparaissent sous leur méchant côté; des vérités nous ne voyons que les objections, des roses nous ne voyons que les épines.

Digitized by Google

Triste état, profondément triste, d'autant plus qu'on finit par s'y plaire et qu'on y est malheureux avec un mélange de lâche volupté! Il faudrait réagir; il faudrait faire acte d'homme libre; non, l'esclavage est accepté. On est emprisonné dans ses doutes, dans ses amertumes, dans ses impuissances; on est emprisonné dans son propre cœur. Le cœur alors est un véritable cachot : il n'est pas question d'en sortir pour respirer l'air pur et pour contempler la lumière du soleil.

Jusqu'où l'on va ainsi, nul ne l'ignore. A force d'être dégoûtés de la vie, il en est qui finissent par s'en débarrasser violemment.

> Quand on est pauvre et fier, quand on est riche et triste,
> On n'est plus assez fou pour se faire trappiste;
> Mais on fait comme Escousse, on allume un réchaud.

C'est bien cela : ou la Trappe, ou le suicide. Les découragés de notre temps posent ainsi le grand et noble problème de l'existence. Je ne puis dire à quel point me révoltent ces leçons de débilité et de servitude. J'éprouve une inexprimable pitié pour certains désespoirs : la pauvre ouvrière qui n'a plus d'ouvrage et qui, plutôt que de se vendre, enjambe le parapet d'un pont, remue les fibres les plus intimes de mon cœur; au bord de ces abîmes, le cœur me manque; je frissonne des pieds à la tête, j'ai besoin de penser à celui qui sonde les abîmes et qui sait ce qui se passe au fond des cœurs. Quant à vous, qui forgez de toutes pièces votre malheur, qui ne voulez pas porter virilement le poids de la destinée commune, qui n'hésitez un moment qu'entre les deux manières d'en sortir, le suicide ou le couvent; vous qui ne consentez à comprendre ni le

Digitized by Google

prix des tendresses, ni les droits de la vérité, ni les saintes joies du devoir, ni, le dirai-je? les émotions fortifiantes de la lutte; vous qui renoncez si aisément à la vie parce que la vie est le combat, et qui à la première espérance trompée allumez votre réchaud, je ne vous juge pas sans doute, mais je crains que vous n'ayez été plus faible encore que malheureux et que votre découragement n'ait été la marque suprême de votre esclavage.

Auprès des découragés, j'aperçois les ennuyés. Ils se ressemblent tant, qu'il est difficile de ne pas les réunir.

Si nous savions l'histoire intime de tous ceux qui ont abouti au désespoir, nous découvririons peut-être que la plupart ont passé par l'ennui. La douleur fait moins de désespérés que l'ennui. L'ennui pesant, monotone, dont on ne sort pas, qui se reproduit incessamment lui-même et renaît de ses cendres comme le phénix, comprenez-vous cette lente et impitoyable torture?

On s'ennuie toujours lorsqu'on n'aime rien et qu'on ne croit à rien. C'est une infortune sans pareille d'avoir, comme on dit, perdu ses illusions. Dès lors, l'indifférence s'installe chez nous. Elle a bon air : elle juge de haut; elle dédaigne; elle ne se laisse pas prendre aux apparences qui séduisent les simples esprits; elle raille les enthousiasmes; elle a reconnu la vanité de la religion, de la tendresse, de la philosophie, de la politique, de la littérature et de l'art. Elle a fait le vide autour de l'homme, or il s'est trouvé que dans le vide l'homme s'ennuyait à périr.

Prenez le plus éprouvé de ceux qui traversent, le cœur haut, les douleurs et les difficultés de la vie, vous

Digitized by Google

verrez qu'il est moins à plaindre mille fois que celui qui, par l'indifférence, s'achemine vers l'ennui. Le premier, du moins, se sent vivre : il combat, il avance, il a des devoirs, des croyances, des espérances; je dirai même qu'il a ce fonds de bonne humeur, ces joies vaillantes qui sont l'attribut des forts. En tous cas, il ne s'ennuie pas, soyez-en certain : il marche vers un but, il comprend le privilége de servir de nobles causes et même de souffrir pour elles. Le second ne souffre pas; oh! non, il s'ennuie.

J'ai rencontré dans mes voyages des infortunés qui, comblés des biens de la fortune, étaient allés traîner à l'autre bout du monde leur chaîne d'esclave, je veux dire leur ennui. Pourquoi voyageaient-ils? Je n'en sais rien. Ils ne visitaient pas un monument, ne contemplaient pas un point de vue, ils prenaient en pitié nos admirations naïves. Que voulez-vous? Ils s'occupaient de voir si l'ennui de Naples, de Constantinople ou du Caire différerait par hasard de l'ennui de Paris.

Pauvres gens! Leur servitude les suit partout et ce qu'il y a de pis, c'est qu'elle ira croissant avec l'âge. Vous savez l'histoire des ennuyés célèbres : pour ne citer que deux noms, Mme du Deffand au siècle dernier et M. de Chateaubriand dans le nôtre, ont prouvé jusqu'où peut aller le supplice de l'ennui chez les vieillards. Sans les comparer, j'ai le droit de dire que voilà deux intelligences supérieures. Eh bien, elles semblent chargées de nous apprendre que ni l'intelligence à elle seule, ni le génie même, ni les grands rôles remplis, ni les idées, ni les souvenirs, ne nous préservent de tomber dans le vide quand nous avons le malheur de devenir indifférents. Et pourquoi donc les vieillards le

Digitized by Google

seraient-ils? S'ils ont découvert la vanité de certaines choses, ils ont dû découvrir aussi le prix immense de beaucoup d'autres. Aussi, qu'ils sont vaillants, qu'ils sont jeunes, ces vieillards qui, loin de penser qu'il ne vaut pas la peine de vivre, arrivent au bout de leur longue carrière plus convaincus que les jeunes gens du but admirable que l'existence humaine a devant elle! Ils savent ce que vaut la vérité; les progrès font battre leur cœur; il y a tant à faire et tant à aimer! Qui donc a inventé l'ennui?

Ceux-là sont libres. Quant aux autres, je ne vois pas ce qui pourrait les défendre contre l'esclavage. La vie seule se défend, et ils sont morts.

Avouons-le d'ailleurs, nous semblons parfois nous proposer l'ennui comme une sorte de perfection à atteindre. On dirait que nous cherchons à réunir autour de nous tout ce qui peut éteindre les ardeurs, consterner les gaietés, attiédir les affections, figer et glacer les croyances, transformer en mouvements mécaniques les élans de l'âme qui se porte vers le devoir. L'horreur des entraînements et des joies de l'existence nous a gagnés; nous sommes pareils à l'homme dont parle le poëte :

> Il croit son mur gâté lorsqu'une fleur y pousse.

Arrachez ces fleurs! Ayez des murs bien unis, bien froids, que ne dépare aucune végétation irrégulière! Rien n'est désordonné comme la vie : arrangez-vous de façon à la supprimer autant que possible! Vous aurez alors un de ces intérieurs où l'on grelotte, mais où rien ne dérange la symétrie et ne trouble la marche réglée

Digitized by Google

de l'existence. Chaque jour, à la même heure, on fera la même chose, on rencontrera les mêmes visages ayant la même expression, on entendra les mêmes paroles, on dissertera sur les mêmes sujets.

Qui n'en a vu de ces maisons, je devrais dire de ces glacières, qui n'entr'ouvrent jamais un de leurs volets pour laisser entrer un rayon? Et il y a là des enfants! Et ils végètent dans ce crépuscule! Une ponctualité monotone fixe une fois pour toutes le timbre permis de leurs rires. Je me trompe, ils ne rient pas, ils ne crient pas, ils ne disent pas de folies; pris dans le décorum, vieux avant l'âge, ils savent déjà quelle physionomie il faut avoir à table ou au salon. Ils posséderont bientôt l'art de poser des questions solennelles et de les débattre solennellement. Ils auront les opinions, le langage, et aussi les manières froides qui conviennent aux gens bien élevés; pauvres esclaves, qui feront souche d'esclaves, et qui transmettront aux générations nouvelles la tradition du genre grave et de l'ennui domestique.

Peut-être leur transmettront-ils tout autre chose : l'ennui domestique a ses réactions, et plus d'un jeune homme se jette dans le désordre pour échapper aux solennités et aux froideurs de la famille. — Ah! la maison paternelle avait une autre mission; elle devait être le nid d'une heureuse couvée; on devait apprendre là et les rires, et les pleurs, et les tendresses, et les expansions, et les devoirs, et les prières, et le vrai en tout et pour tout. Le convenu devait en être banni. Il devait y avoir là des natures franches et fortes; il devait s'y forger des caractères; il devait s'y faire des hommes libres.

Digitized by Google

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que l'organisation de l'ennui à domicile me choque encore plus en France qu'ailleurs. Cela n'est pas conforme à notre génie national. La verdeur de nos pères ne paraissait pas devoir nous préparer à tant de roideur, à des relations si peu naturelles et cordiales. Encore, si nous étions empesés en raison de la gravité réelle de nos pensées ! Il n'en est rien ; nous sommes pédants sans être savants. Aucun besoin de l'esprit ou de l'âme, aucune préoccupation pieuse ou scientifique ne fournit sinon la raison suffisante, c'est impossible, du moins le prétexte de notre façon d'agir. Si nous emmaillottons nos enfants dans l'ennui, si nous coupons les ailes de l'imagination, si nous engourdissons le cœur, si nous desséchons les germes, si nous comprimons la vie, si nous arrêtons tous les libres mouvements, ce n'est pas même en vue d'être austères. C'est tout simplement la maladie du vide qui règne chez nous, vide de l'intelligence et vide du cœur. Nous aimons peu, nous pensons peu, et nous nous ennuyons. N'est-ce pas le cas de répéter la plainte éloquente de Musset?

> Gaîté, génie heureux, qui fus jadis le nôtre,
> Rire dont on riait d'un bout du monde à l'autre,
> Esprit de nos aïeux, qui te réjouissais
> Dans l'éternel bon sens, lequel est né français,
> Fleurs de notre pays, qu'êtes-vous devenues?

Musset a pu signaler le mal ; nul moins que lui n'a connu et possédé le remède. Le remède des inquiétudes, du découragement et de l'ennui se nomme l'espérance. L'espérance est une libératrice : elle met des joies et des forces partout où elle passe. Combien de

Digitized by Google

fois je l'ai éprouvé ! Qui n'espère pas devient esclave, esclave des lassitudes et des défaillances. Mais regardons plus haut que cela ; au-dessus des nuages il y a le soleil, après le sombre hiver viendra le printemps.

> Le temps a laissé son manteau
> De vent, de froidure et de pluie.

Vent, froidure, pluie, autant de despotes qui asservissent. Que nous importe? La belle saison approche, et déjà la fête commence dans nos cœurs. Voyez comme tout s'enchante et se transfigure !

C'est un grand secret d'indépendance de croire au printemps. Il ne faut pas que la mélancolie des choses qui meurent nous fasse oublier la grâce victorieuse des choses qui renaîtront. Certes les douleurs sont grandes ici-bas, et les cœurs sympathiques en ont plus que leur part, car elles viennent à eux des quatre coins de l'horizon. Comment arrive-t-il qu'ils n'en soient pas accablés? Parce que, souffrant beaucoup, ils espèrent encore plus; leur indépendance morale est à ce prix. Joseph de Maistre l'a dit, « la bataille vraiment perdue, c'est celle qu'on croit perdue. » Les hommes qui espèrent fortement ne considèrent jamais les batailles comme perdues. Ils ont foi au bien, ils s'attendent à Dieu, ils savent que toute vérité fait son chemin.

L'espérance, soyez-en sûrs, a joué un grand rôle dans la vie de quiconque s'est affranchi soi-même et à contribué à affranchir les autres. Ce n'est pas avec des élégies sur notre temps que nous accomplirons de grands progrès. Nous sommes trop portés à gémir : il nous semble que d'autres époques nous auraient offert

Digitized by Google

des moyens d'action et des chances de succès que celle-ci nous refuse. Ce n'est pas en littérature seulement que nous avons inventé l'école des désespérés. J'aime bien mieux cet Ulrich de Hutten qui, aux prises avec les problèmes formidables du XVIe siècle, s'écriait dans son noble enthousiasme : « Qu'il est doux de vivre maintenant, quoiqu'il ne soit pas temps encore de se reposer ! »

Qu'il est doux de vivre maintenant ! Qui sent cela ne court pas risque de succomber aux découragements moroses. Rien n'est facile comme de dresser l'acte d'accusation de notre temps. Chaque siècle a eu ses misères, que dis-je? ses crimes, ses dépravations, ses défaites de l'esprit, ses reculs de la conscience; la vérité a toujours été en péril, les bonnes causes ont toujours été menacées, et dans un sens les mécontents ont toujours eu raison. Mais les mécontents sont des impuissants. Toute force naît d'une espérance. La critique, lorsqu'elle est seule, ne saurait donner à personne ni une énergie, ni une joie, ni une liberté.

Digitized by Google

CHAPITRE XI

L'ESPRIT CRITIQUE

Ce que je viens de dire sur la critique appelle de courtes explications. Vous avez lu *Faust*. D'où vient que le chef-d'œuvre de Gœthe vous a contristé et pour ainsi dire opprimé? Ce que vous éprouviez en le lisant, ce n'était pas seulement de l'émotion. Quelque chose pesait sur vous. Pourquoi?

Méphistophélès était là; je veux dire l'esprit critique, l'ironie impitoyable qui glace tout. S'il y a quelque part un sentiment pur, il le flétrit de son contact; s'il y a une croyance, il la raille; s'il y a une tendresse, il l'avilit; s'il y a une espérance, il la tue.

Méphistophélès représente-t-il la méchanceté? Non, pas précisément; il est (voilà le trait de génie) il est l'incarnation de l'esprit, de l'esprit isolé de la conscience et du cœur, de l'esprit qui raisonne, qui doute, qui nie, qui dissout, en un mot, de l'esprit critique. Méphistophélès découvre le mal sous le bien, l'intérêt sous l'élan; il montre l'envers de toute médaille héroïque; sans y toucher et en se jouant, il désenchante, il rabaisse, il rapetisse.

Méphistophélès est un grand maître de servitude. Il

Digitized by Google

n'a pas besoin d'en exposer la théorie; à quoi bon? La servitude naîtra d'elle-même, quand rien de beau et de bon ne restera debout. En frappant au cœur les enthousiasmes et les espérances il sait bien ce qu'il fait. L'homme qui ne croit plus à rien ne peut plus s'appuyer sur rien. Dès lors, l'esclavage va de soi.

Si *Faust* n'était qu'un drame, il n'y aurait pas à s'en préoccuper beaucoup. Mais il est un symptôme; l'esprit critique qui, sous diverses formes, envahissait le monde au siècle dernier, et qui depuis n'a pas perdu ses conquêtes, avait au temps de Gœthe bon nombre d'organes qui ne lui cédaient pas en audace. Est-il bien sûr que l'honnête Kant, avec ses antinomies, n'ait pas été le premier patron des négations dissolvantes que nous voyons encore à l'œuvre aujourd'hui?

Pour disséquer il faut tuer d'abord. L'esprit critique n'y manque pas. Devant son scalpel je n'aperçois que des cadavres : cadavre de la poésie, cadavre de l'art, cadavre de la philosophie, cadavre de la religion. Et l'esprit critique fouille là-dedans; il partage, il sépare, il pèse, il met tout en petits morceaux. Une seule chose lui échappe, une chose insignifiante, la vie.

La vie ne résiste pas à l'analyse. Elle s'en va et ne reparaît plus. Vous demandez pourquoi l'être moral s'affaiblit, pourquoi les énergies et, par conséquent, les indépendances disparaissent? Adressez-vous à l'analyse. Les époques dominées par la critique ont toujours été des époques impuissantes. Rappelons-nous les Alexandrins, ces savants, ces raffinés, qui avaient si bien sondé tous les systèmes, qui les tripotaient et les mélangeaient si dextrement, sachant si bien ce qu'il fallait prendre de chacun d'eux pour composer la mixture

Digitized by Google

souveraine, l'élixir de vie destiné à ressusciter le monde antique. Un peu de judaïsme, un peu de gnosticisme, un peu de platonisme, un peu de christianisme, un peu d'illuminisme; du vrai, du faux, des doctrines mutilées et mortes, voilà les éléments. Il ne s'agissait que de mêler et de chauffer. Il sortit de là le plus abominable poison qu'on ait jamais offert aux lèvres altérées de l'humanité.

La critique est en train de recommencer Alexandrie. Comprenant tout, respectant tout, mettant de tout dans son alambic, convaincue que tout a eu sa raison d'être, que tout a été vrai à son heure, et que le sage, qui n'épargne rien, doit aussi ne rien dédaigner, elle nous mène droit à cette indifférence hautaine qui n'affirme ni ne nie. Nous nous exerçons, chose malaisée, à respirer dans le vide, je veux dire dans le doute. Le doute élégant, qui évite les gros mots, qui traite les croyances populaires avec une condescendance pleine de bon goût et qui les salue même en souriant, tel est le but vers lequel on nous conduit. A côté des sciences positives qui seules seront la vérité, nos guides inscriront un grand *peut-être,* et nous serons contents.

Un peut-être, ce n'est pas beaucoup pour vivre, pour marcher, pour lutter, pour conserver ou pour conquérir sa liberté. Aussi notre temps, qui parle beaucoup de la liberté et qui s'en inquiète à juste titre, court-il grand risque de glisser, même à son insu, vers la servitude. La question se débat bien moins dans les parlements que dans les âmes. Selon que l'esprit critique sera vaincu ou vainqueur, nous aurons ou nous n aurons pas ce qui fait qu'on se tient debout.

Digitized by Google

Je suis loin, très-loin de désespérer. Il n'est nullement prouvé, Dieu merci, que le XIXe siècle soit le plus sceptique des siècles. Mais le péril est là. Nous ne le conjurerons pas en fermant les yeux. Il faut le regarder en face et réunir nos forces pour résister. Que les amis de la liberté y prennent garde, si la foi s'en va, leurs chances sont perdues.

Et la foi marche avec l'admiration. Ces grands et nobles esprits naïfs qui croient, qui se confient, qui regardent du côté du ciel, ont conservé le privilége d'admirer. Je dirais volontiers de l'admiration ce que j'ai dit de l'espérance : c'est une libératrice. Elle fait entrer la gaie lumière dans nos demeures, dont la critique avait fermé avec soin les portes et les fenêtres. Elle nous élève au-dessus des petites questions et nous dévoile les grandes, qui sont les vraies. Elle ouvre notre âme aux bonnes ambitions ; elle ouvre nos yeux aux vastes perspectives. Elle nous amène la poésie, la vérité, l'idéal, cette vérité par excellence. Elle nous donne le bonheur, l'entrain, la vigueur, l'horreur des choses basses et serviles. Le don d'admirer, lorsqu'il s'unit au bonheur de croire, transfigure réellement notre vie et nous prépare à notre vocation d'hommes libres.

Digitized by Google

CHAPITRE XII

LES IDOLES

Bien des routes conduisent à la servitude; je n'ai pas la prétention de les indiquer toutes, mais je voudrais au moins nommer les principales. Si nous devenons esclaves, faute de croire, faute d'espérer et d'admirer, faute de vivre en quelque sorte, nous le devenons aussi faute de gouverner nos passions.

Une affection idolâtre nous ôte notre liberté. Elle a pris possession, elle a posé sa main sur nous; nous voilà incapables de paix, de joie et de force. Nous ne sommes plus maîtres de notre cœur; nous sommes, à la lettre, possédés.

A notre idole, quelle qu'elle soit, nous immolons tout, en esclaves que nous sommes. J'ai parlé ailleurs de la *Recherche de l'absolu;* ce n'est qu'un exemple entre mille. Qui a une idole a un maître. Qu'il s'agisse de notre vanité, ou de notre intérêt, ou de notre science, ou de notre parti, ou de notre Église, ou de notre bonne cause, ou de notre famille, dès que l'idolâtrie s'en mêle, nous ne nous appartenons plus.

S'appartenir, chose essentielle. Nous ne sommes guère libres, si nous ne le sommes d'abord vis-à-vis

Digitized by Google

de nous-mêmes, de nos haines et de nos passions. « Celui qui est maître de son cœur vaut mieux que celui qui prend les villes. » Cette parole de la Bible est complétée ailleurs par un autre verset : « L'homme qui ne réprime pas ses passions est comme une ville où il y a une brèche ou qui est sans murailles. »

Oui, l'ennemi, le maître, entre là de partout. La grande affaire est de posséder le gouvernement de son âme. Ce n'est pas un homme libre, celui qui s'écrie sans cesse : C'est plus fort que moi! Les âmes sans direction ne tardent pas à trouver des directeurs qui les mènent où elles ne comptaient pas aller. La passion qui nous a asservis, fût-ce la plus petite en apparence, la passion de collectionner, par exemple, nous traînera bon gré mal gré dans la boue, dans les envies, dans les pensées haineuses; elle nous rendra fous ou méchants; elle émoussera peut-être nos instincts de délicatesse et de loyauté [1].

On ne m'accusera pas de placer le beau idéal dans la diminution de la vie. Je veux que l'homme soit bien vivant, ardent, passionné; je ne le veux pas idolâtre. Il s'agit pour nous d'être libres, avec un cœur qui bat et une imagination en travail. Au travers des amours, des joies, des douleurs, des repentirs, l'âme indépendante va son chemin; elle tient le gouvernail.

Je n'ai garde de développer. Ceci est un livre où les indications doivent suffire; chaque chapitre, s'il était traité en détail, exigerait un volume à lui

1. Lisez *le Violon de faïence*, par M. Champfleury.

Digitized by Google

seul. Qu'il me soit permis cependant de signaler en terminant une des idolâtries qui menacent notre indépendance, l'idolâtrie de la liberté.

Fait étrange, la liberté nous asservit, lorsqu'elle devient une idole; nous cessons d'être libres, dès que nous cherchons d'une certaine manière la liberté. Qui n'a rencontré des hommes que préoccupe, que domine, qu'absorbe, on peut le dire, l'idée fixe de leur indépendance? Ils sont toujours en garde et sur la défensive. Leur chère indépendance ne serait-elle pas menacée? Cette affection, s'ils s'y livraient, ne les gênerait-elle pas? Ce devoir, s'ils l'acceptaient, ne ressemblerait-il pas à un joug? Cette vérité, s'ils y croyaient, ne ferait-t-elle pas d'eux ses serviteurs? Ils se défient de leurs émotions, de leurs convictions; ils se défient d'eux-mêmes et des autres. Ils ne se consacrent à leur patrie que sous toute réserve; ils n'ouvrent leur cœur à la foi qu'à condition de rester les maîtres. Au fond, il n'y a pour eux que leur idole; leur passion les gouverne; elle dicte leurs idées et règle souverainement leur conduite; ces idolâtres de la liberté personnelle sont des esclaves.

J'en dirai autant des idolâtres de la liberté politique. Il est bon certes de l'aimer et je crois que personne ne l'aime plus que moi; mais nous ne sommes plus libres, si notre passion libérale est un fétichisme, si tout autre progrès nous devient indifférent, si tout autre intérêt s'efface devant celui-là, si tout moyen nous semble bon pour atteindre ce but. Que pensez-vous de la liberté morale des gens qui n'ont plus qu'une pensée, qui la subissent, qui la suivent, qui mettront au besoin sous leurs pieds la justice et

Digitized by Google

la pitié, leur conscience et leur cœur, pourvu qu'ils construisent quelque jour sur un monceau de ruines sanglantes le fragile édifice de la constitution qu'ils ont rêvée?

Digitized by Google

CHAPITRE XIII

L'AMOUR DE L'ARGENT

J'ai parlé d'idoles. Il y aurait de l'affectation à ne pas s'arrêter un moment devant celle qui reçoit aujourd'hui le plus d'hommages. Les esclaves de l'argent sont innombrables. Nos sociétés modernes ne renferment peut-être pas de classe plus réellement avilie et corrompue : elle est tournée vers la terre, aucune chose élevée ne la tente, aucune générosité n'a prise sur elle.

Notez que je ne parle point ici de l'avarice qui entasse, quoiqu'elle ne nous soit point étrangère ; je parle de l'amour de l'argent qui le ramasse à tout prix pour le dépenser. Il n'avait pas si grand tort, ce prédicateur dont on s'est tant moqué, lorsque, cherchant une transition et n'en trouvant pas, il s'écriait du haut de la chaire : « Puisque nous en sommes à l'avarice, disons un mot de la prodigalité. »

La prodigalité, le luxe, si l'on veut, voilà la forme que prend de plus en plus chez nous l'amour de l'argent. Et c'est bien là l'amour de l'argent, ne nous y trompons pas; l'idole, ainsi déguisée, n'en est pas moins grossière. Prenez, pour vous en assurer, le plus

Digitized by Google

brillant des industriels ou le plus habile des agriculteurs ; si sa visée se borne à gagner de l'argent et à entrer dans la terre promise du grand luxe, s'il n'y a chez lui aucune poursuite désintéressée du progrès, aucune chaude tendresse, aucun devoir, il vous sera impossible de ne pas plaindre un cœur descendu aussi bas. La moindre âme éprise d'idéal vous semblera, et avec raison, mille fois supérieure à ce pauvre riche. Fût-il, par-dessus le marché, un inventeur, un génie, vous ne parviendrez pas à voir en lui autre chose que le très-humble serviteur, le serf corvéable et taillable de l'argent.

Aujourd'hui la question d'argent est partout, à notre honte. Dans la littérature comme dans la vie, dans les drames et dans les romans comme dans les relations sociales, elle tient le haut bout. Le rêve de la mère auprès du berceau de son nouveau-né, le rêve de la jeune fille au matin de la vie, c'est un hôtel, des voitures, des chevaux de prix, un luxe bien apparent, qui se constate aux yeux de tous. Car il s'agit moins d'en jouir que de l'étaler ; ou plutôt la jouissance consiste justement dans l'étalage.

Qu'aucune pensée de devoir n'entre là-dedans, cela va sans dire. L'idée que nous sommes responsables, que nous sommes moins propriétaires qu'administrateurs, que notre fortune nous est prêtée pour faire du bien et que dans un sens sublime dont l'Évangile a le secret « la propriété c'est le vol, » cette idée n'aborde certes pas nos Turcarets. Mais ce dont ils ne se doutent pas non plus, c'est que le culte de l'argent est aussi bête qu'il est ignoble. Qu'il y a de sottise là-dedans !

Digitized by Google

Que représente ici-bas, je le demande, un millionnaire qui n'est pas autre chose? Qu'est-il? Que fait-il? A quoi sert-il? Il a cent, deux cent mille livres de rente; il donne des bals dont on parle; sa femme a des toilettes qui font du bruit; il a un hôtel ; il fait courir; son cuisinier est un grand homme.

> Mais c'est un méchant plat que sa sotte personne
> Et qui gâte, à mon goût, tous les repas qu'il donne.

Lorsqu'on rencontre le luxe bête, on est tenté d'emprunter des méchancetés à Célimène.

Gagner de l'argent et gagner sa vie sont deux choses distinctes. Je suis plein de respect pour les hommes qui gagnent leur vie, pour ceux qui travaillent à assurer l'avenir de leurs enfants, pour ceux qui s'efforcent de mettre de l'ordre dans leurs affaires. On peut faire tout cela et ne pas tomber dans l'idolâtrie de l'argent. Allons plus loin encore : qui ne connaît des industriels, des commerçants, des banquiers dont le temps est consacré à diriger des opérations destinées à leur rapporter des bénéfices, et qui cependant ne sont à aucun degré ce qu'on appelle des hommes d'argent?

L'homme d'argent, voilà le misérable dont nous avons à décrire ici l'esclavage. Qu'il s'occupe de l'acquérir ou qu'il se consacre à le dépenser, il n'importe; si l'argent est sa pensée centrale, si le sentiment d'en avoir beaucoup et de s'en faire gloire est la lumière de sa vie et la joie de son cœur, plaignez-le. Sa vie, chaque jour plus abaissée et plus servile, finira par être consacrée à l'adoration de son dieu.

Digitized by Google

Servir le dieu Mammon, quelle misère! Que pense-t-on alors? Que désire-t-on? Que rêve-t-on? Reste-t-il dans ces existences encombrées d'affaires et de vanités une place, toute petite, pour les idées? Y a-t-il dans ces cœurs qui s'atrophient quelque chose qui remue encore? Voici une famille : en vérité, on ne sait qu'en faire; que chacun aille de son côté et que les tendresses soient remplacées par la banalité des relations officielles! Voici des devoirs : que d'autres les remplissent! Les hommes d'argent n'ont de temps et de force, d'entrain et de zèle, de cœur et de tête, je dirais même de conscience que pour l'argent. Ne leur parlez que d'affaires sérieuses, ce qui signifie d'affaires d'argent. Quant aux bagatelles qu'on nomme affection, dévouement, patriotisme, progrès, charité, culture de l'esprit, éducation personnelle, amour de Dieu et des hommes, ils s'en occuperont le jour où ils n'auront plus à s'inquiéter des opérations de la Bourse, de l'arrangement de leur château, ou du mariage avantageux de leur fils.

Je n'examine pas ici la question du luxe au point de vue de l'économie politique. Mon sujet est autre : il s'agit de savoir si les habitudes croissantes d'un luxe grossier et la poursuite effrénée de l'argent ne portent pas atteinte à notre indépendance morale. Que le luxe prenne les proportions d'une calamité publique, qu'en supprimant l'épargne il empêche le renouvellement du capital, je n'ai point à m'en occuper. Ce qui m'inquiète, c'est de voir à quel point nos hommes d'argent, et nous tous à leur suite peut-être, nous glissons vers la servitude.

Non-seulement les préoccupations d'argent nous

Digitized by Google

l'avons vu, oppriment l'âme et dessèchent la vie; mais elles ne nous permettent pas de nous arrêter sur la triste voie où elles nous ont fait entrer. Marche! nous crient-elles; ne vois-tu pas que tes voisins vont te dépasser? Marche! Ne vois-tu pas que le prix de toute chose augmente? Marche! Ne vois-tu pas que tes enfants ont besoin d'être plus riches que leur père? Marche! Ne vois-tu pas que les dépenses de ta maison s'accroissent, et qu'avec tes millions tu es à la veille d'être gêné?

Peut-être, en commençant, avait-on fixé le chiffre dont on avait l'intention de se contenter. Arrivé là, on se sent pressé d'aller plus loin, et l'on fixe un autre chiffre. Chez les hommes d'argent (je ne parle que d'eux) l'avidité grandit avec la fortune. On spécule, on spécule encore. Si l'on fait des pertes, et cela arrive, il importe de les réparer. Si l'on fait des gains, il importe de mettre à profit sa veine.

L'homme d'argent est décidément un esclave. Haletant, épuisé, il ira jusqu'au bout; sa passion, le fouet levé, lui défend de se reposer une heure. Esclave malheureux entre tous, s'il a quelques jouissances fugitives et souvent empoisonnées, il ne cesse de s'inquiéter et de gémir. Écoutez-le, rien n'est sûr, il sera ruiné, il l'est. En tous cas, il est gêné, et lorsqu'on est gêné, on n'est pas gai. — Les lamentations de bien des riches sur leur gêne ne seraient que comiques, si elles n'étaient pas tristement sérieuses, comme symptôme d'un état factice, faux, forcé, d'une course au clocher où personne ne veut être dépassé et où chacun galope à se rompre le cou.

Ce qui n'est pas moins sérieux, c'est que le luxe

Digitized by Google

insensé, coupable et sot des siècles d'argent revêt toujours, en outre, un caractère provocateur. Autant je suis convaincu qu'il doit y avoir des riches et des pauvres, autant je le suis que le contraste de certaines misères et du faste grossier est mauvais en soi. Un de mes amis, fort peu démocrate de sa nature, entre un jour chez moi en s'écriant : « Je suis socialiste. » — « Vous! Et pourquoi? » — « Une chienne de voiture vient de m'éclabousser des pieds à la tête. » Il était réellement en colère, et à ce moment je ne veux pas jurer qu'il n'eût voté des deux mains une loi de nivellement. Je me permis de lui rappeler que sa voiture à lui avait éclaboussé peut-être et plus d'une fois d'honnêtes piétons. Cela parut le calmer un peu; mais souvent depuis je me suis demandé si l'étalage insolent de certaines opulences n'était pas au milieu de nous la prédication la plus éloquente du socialisme.

Il y a de si nobles luxes, et l'argent offre de si douces jouissances à qui sait s'en servir au lieu de s'y asservir! Au lieu de construire des maisons pour les ouvriers anglais et des écoles pour les nègres américains, M. Peabody aurait pu se donner les plus riches palais, les ameublements les plus splendides, des équipages à faire retourner tous les passants, une table à rendre jaloux tous les millionnaires qui ne sont pas autre chose. Il a mieux aimé l'autre luxe : chacun son goût.

La servitude de l'argent va plus loin que je ne l'ai dit. Ces existences appauvries par la richesse, ces âmes affaissées et desséchées au contact d'une passion sans grandeur, ont encore à passer peut-être par une dégra-

Digitized by Google

dation plus entière. Ce n'est point assez de s'écrier avec La Fontaine :

> Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne
> Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.

Si la fortune vend ses dons, il est malheureusement vrai que nous sommes tentés de nous vendre nous-mêmes pour les obtenir. Le grand luxe n'enfante que trop souvent la grande mendicité, ou, si l'on aime mieux, la mendicité en grand. Comme il faut suffire à des dépenses dont l'accroissement est sans limites, une idée fixe ne tarde pas à nous hanter : Comment rétablir l'équilibre de notre budget?

Quiconque dépasse ses revenus est en train, qu'il y prenne garde, de devenir un mendiant, mendiant d'affaires lucratives, mendiant de places, que sais-je? Cet asservissement par la cupidité va vite en besogne. Pour peu que nous nous apercevions alors que notre indépendance a un prix de vente, nous nous demandons, des amis complaisants se demandent dans notre intérêt de quel droit nous préférerions la gloriole d'un honneur prétendu à l'avenir de nos enfants et à la paix de notre foyer. Ces beaux raisonnements mènent loin : si un principe fait obstacle, on le supprime ou on l'interprète; si une conviction gêne, on l'ajourne à des temps meilleurs; s'il est nécessaire de courber le dos, on le courbe.

Est-ce tout? J'ai peur que non. L'esclave de l'argent ne se borne pas toujours à mendier une place, à changer sa cocarde; il n'immole pas seulement sa dignité de citoyen sur l'autel de l'idole après y avoir immolé son

Digitized by Google

fils et sa fille, sacrifiés à quelque alliance aussi lucrative que honteuse; il va jusqu'à l'infamie des actes contraires à la probité. Il devient malhonnête homme purement et simplement.

Je ne prétends pas que ceci soit particulier à notre époque. Les fournisseurs d'armée qui prenaient leurs millions dans la pauvre gamelle du soldat, les généraux qui faisaient fortune en pillant des pays conquis, les grands seigneurs et les ministres d'autrefois qui se bâtissaient un patrimoine en entassant des confiscations sur des pots-de-vin, n'étaient pas précisément des modèles de délicatesse. Mais ces honteuses séductions de la fortune frauduleuse et rapide passent pour s'être multipliées de nos jours.

Le luxe disproportionné se concilie mal avec la loyauté absolue. Qui dépense trop veut trop gagner. Il s'agit d'aller vite; on n'a pas le temps de peser des scrupules, quand on court à triple galop. — Voici un fabricant qui se croit honnête homme. Il voudrait que ses ouvriers fussent heureux et moraux. Par malheur, sa vertu lui coûterait cher; tant pour ménager les forces des enfants et respecter la loi sur les heures de travail, tant pour le repos des dimanches, tant pour faciliter les économies et assurer le soin des malades, tant pour des logements salubres, tant pour aider au maintien des bonnes relations de famille, tant pour les écoles, total..... Il est clair qu'un père, qui se souvient de son devoir envers ses propres enfants, ne peut pas sacrifier leurs intérêts à ceux des premiers venus. Il y aura un peu de boue et un peu de sang sur les écus qu'il laissera après lui; mais comment faire?

Un autre honnête homme, incapable de commettre

Digitized by Google

aucune des coquineries qui relèvent de la police correctionnelle, n'hésitera pas à tromper sur la qualité des marchandises; « il fait comme tout le monde, » et cela met sa conscience en repos. Surtout s'il s'agit de millions, il se sent à l'abri des inquiétudes qui harcèlent les pauvres diantres occupés à tromper en détail. Ici on trompe en grand, et c'est tout autre chose. On organise une affaire sérieuse; on la lance à grand renfort de prospectus; on s'en retire à temps, avec les bénéfices assurés aux inventeurs. Quant aux imbéciles qui s'y sont pris, quant aux badauds qui ont eu la naïveté de croire à la sincérité des circulaires, tant pis pour eux, ils n'ont que ce que leur sottise mérite.

Si je ne craignais de tomber dans la déclamation (et les questions de liberté, qui sont toujours des questions morales, habitent au bord même de ce précipice), j'opposerais à l'esclavage des hommes d'argent l'indépendance de ceux qui savent se contenter de peu. L'histoire des peuples a là-dessus des enseignements magnifiques. Contemplez par la pensée la Rome des premiers temps; comparez ces mœurs simples et fortes, cette fière pauvreté, ces grands citoyens meneurs de charrue, aux Romains conquérants du monde, encombrés des trésors de l'Asie, envahis par les besoins factices, par les mœurs efféminées et par un luxe sans frein. Le règne de l'argent commence alors, et la liberté s'en va.

A Dieu ne plaise que je hasarde ici de sinistres prophéties! J'espère que la liberté ne s'en ira point ou qu'elle reviendra; mais c'est à une condition : nous nous défierons de l'argent. Il fait si bon régler sa vie,

Digitized by Google

accepter sa place quelle qu'elle soit, honorer sa position par sa conduite et viser, non à l'égalité de luxe, mais à l'égalité d'indépendance ! Elle est si douce l'indépendance qu'on puise dans la modération des désirs ! Il semble si peu désirable, vu de loin, cet étalage d'opulence dont nous lisons les récits à l'ombre de nos chênes, pendant que nos bœufs tracent leur sillon ! L'homme qui vit ainsi sous le regard de Dieu, au sein des magnificences de la création, sent le prix d'une existence qui renferme tant de vraies richesses, tant de devoirs, tant d'affections, tant d'espérances, tant de lumineuses perspectives à côté de tant de douleurs. Cet homme-là, que je connais, que j'ai rencontré quelquefois et auquel je voudrais devenir semblable, regarde de haut, vous pouvez m'en croire, les joies misérables de l'argent. Marchant dans sa dignité et dans sa liberté, il ne comprend pas qu'on se baisse pour si peu.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV

L'AMBITION

Le même homme fait un cas médiocre des jouissances de l'ambition. — Ici plus que jamais, je veux me tenir en garde contre les déclamations et contre les phrases. Des phrases contre l'ambition ! Nous en récitions déjà au collége ; ce qui ne nous a pas empêchés, convenons-en, de sentir notre cœur battre à la pensée des grands succès et des grands rôles politiques.

Après tout, il existe une ambition généreuse dont je serais bien fâché de médire. Dieu me préserve de vanter l'égoïsme qui ne s'intéresse à rien, qui ne veut se mêler de rien, qui n'aspire à rien non plus, sinon à vivre en paix, loin des agitations et loin des questions, dédaignant fort quiconque s'échauffe pour des libertés ou pour des principes et contemplant avec le mépris de l'indifférence, qui est souvent aussi celui de l'ignorance ou de la sottise, les querelles politiques et religieuses auxquelles l'humanité est en proie ! Cet égoïsme se drape assez volontiers d'un manteau de vertu. Il se croit très-supérieur à l'ambition ; il se donne bon nombre de noms respectables : indépendance, désintéressement.

Digitized by Google

Il faut lui rendre son vrai nom ; il ne sera jamais que l'égoïsme. J'estime bien plus haut l'âme ardente que remuent profondément les problèmes débattus ici-bas. Peut-être quelques bouffées d'ambition personnelle viendront-elles l'agiter ; mais du moins ces tentations de l'égoïsme ne seront pas seules chez elle ; elles s'y heurteront à des pensées, à des émotions, à des convictions d'une nature élevée ; elles y rencontreront le devoir et le sacrifice. Ni l'un ni l'autre ne pénètrent dans les molles retraites où nous nous barricadons quand nous avons renoncé à la vie, sous prétexte de mieux nous garder de l'ambition.

Cela dit, constatons qu'à côté de l'ambition légitime que la liberté avoue et dont même elle ne se passe pas, se tiennent les ambitions mauvaises qui font des esclaves. Celles-ci se subdivisent, je le sais, en grandes ambitions qu'on doit toujours honorer, dit-on, et en petites ambitions qu'on peut blâmer quelquefois. Commençons par ces dernières.

Les petites ambitions relèvent presque toutes de la vanité. Il ne s'agit ni de servir le pays, ni de défendre une cause quelle qu'elle soit, il s'agit tout simplement de jouer un rôle. Grimper, franchir quelques degrés de l'échelle sociale, obtenir cette situation que donnent, paraît-il, tantôt les places, tantôt les sacs d'écus, voilà le but sublime qu'on se propose. Lorsqu'on est parvenu, lorsqu'on passe pour riche, qu'on est fonctionnaire d'un certain rang et qu'on a quelques rubans à sa boutonnière, on s'imagine être quelqu'un.

Hélas! on a descendu au lieu de monter. La dignité s'en est allée, l'indépendance morale a disparu ; l'am-

Digitized by Google

bition de bas étage excelle à abaisser les caractères, et parmi les impuissants d'ici-bas, parmi les lâches, parmi ceux qui redoutent comme un péril le contact d'une vaillance ou d'une croyance, parmi ceux qui tremblent toujours, qui demandent toujours et qui s'inclinent toujours, je n'en connais pas de plus aplatis que les esclaves de l'ambition vaniteuse.

De très-honnêtes gens travaillent à faire leur chemin et parcourent la carrière des fonctions publiques; mais si la passion dont je parle vient à mettre sur eux sa griffe ignoble, ils cesseront, je le crains, d'être d'honnêtes gens, dans le sens profond de ce mot. Chaque jour des natures distinguées et délicates se vulgarisent d'une façon effrayante sous l'influence de la petite ambition. Tel homme, dont le cœur était haut placé, s'amoindrit à vue d'œil dès que le désir d'avancer est devenu sa pensée dominante. Sans le vouloir, sans le voir peut-être, il se débarrasse des principes qui le gêneraient et des relations qui le compromettraient. L'illustre Bacon est là pour montrer jusqu'où peut tomber même un grand esprit, lorsqu'il se laisse glisser sur une telle pente : aujourd'hui il mendie une place; demain il se chargera de justifier la mort d'Essex, son protecteur; et le jour viendra bientôt où il subira, comme grand chancelier, une condamnation flétrissante.

Pourquoi vais-je chercher des exemples de l'autre côté du détroit? En vérité, je l'ignore, car les preuves de l'asservissement des âmes par la petite ambition remplissent malheureusement notre histoire. Prenez un seul fait, la cour de nos rois qui se forme autour d'eux à mesure que la centralisation monarchique

Digitized by Google

s'opère. La cour est un incessant appel adressé à toutes les petites ambitions : à celles d'en haut, les grands seigneurs s'empressent de descendre; à celles d'en bas, le reste de la nation aspire à monter. Entrer à la cour, devenir courtisan, il n'est fils de bonne mère qui ne porte cette idée fixe dans son cœur. Les hommes de lettres les plus illustres n'échappent pas tous à la contagion. Petit à petit, l'œuvre de la servitude s'achève; et s'il est un point sur lequel Saint-Simon s'accorde avec Dangeau, c'est bien celui-là. Je n'aperçois qu'une différence : Dangeau admire, Saint-Simon gémit. — Voyez en quels traits immortels il burine cet esclavage moral qu'on subit autour du grand roi! « L'esprit, la noblesse des sentiments, se sentir, se respecter, avoir le cœur haut, être instruit, tout cela lui devient suspect et bientôt haïssable... La souplesse, la bassesse, l'air admirant, rampant, plus que tout l'*air de néant* sinon par lui, étaient les uniques voies de lui plaire. »

Saint-Simon, un peu plus loin, écrit le vrai mot, servitude. Il n'y a pas d'autre terme en effet pour rendre cet état de prostration d'une noblesse (ne parlons plus d'aristocratie) qui, les yeux fixés sur le roi, je devrais dire sur le dieu, attend qu'un signe de lui apprenne à ses humbles serviteurs ce qu'il faut croire et ce qu'il faut faire pour obtenir des charges, des grâces, des distinctions, pour monter dans les carrosses, pour avoir le justaucorps.

L'exemple de Louis XIV faisait loi. On sait l'histoire de ce courtisan, maladroit à force de servilité, qui crut lui plaire en affichant comme lui un double adultère. Cela choqua fort le roi, qui n'aimait pas qu'on soulignât ainsi ses péchés; mais on ne le choquait point en imi-

Digitized by Google

tant autre chose, sa dévotion, par exemple. Aussi n'avait-on garde d'y manquer; l'hypocrisie religieuse fit alors des ravages dont nous nous ressentons encore peut-être, et qu'oublient un peu trop ceux qui vivent dans l'admiration du XVIIe siècle. N'ont-ils donc pas lu La Bruyère traçant le portrait de « ces hommes qui allaient à leur salut par le chemin de la fortune et des dignités? » Ne se rappellent-ils plus son mot terrible sur les faux dévots? — « Un dévot est celui qui, sous un roi athée, serait athée. »

Et cela se trouva vrai à la lettre. Le prince athée succéda au prince dévot; sous le Régent, la cour fut athée.

—

Pour apprécier la dépense de liberté morale qui s'est faite sous l'ancienne monarchie, il n'est point nécessaire de s'adresser aux censeurs moroses, à Saint-Simon, à La Bruyère ou à La Rochefoucauld; il suffit d'ouvrir Molière. Même pour ce libre esprit, la cour a je ne sais quel charme qu'il convient de subir. Qui dira jamais ce qui se passait au fond de l'âme humaine quand l'habitude était prise de tout admirer à la cour, de tout attendre de la cour?

La cour a produit quelque chose qui vaut moins qu'elle, l'esprit courtisan. Celui-ci, on le rencontrait ailleurs qu'à Versailles. Pas un coin du territoire, pas une classe de la société où l'on ne tendît la main, où l'on ne calculât les inconvénients de la libre pensée et de la libre conduite. Il vint un temps où la cour s'étendit ainsi à la France entière, une cour en plusieurs compartiments : on courtisait les courtisans, qui courtisaient les ministres, qui courtisaient le roi ou les maî-

Digitized by Google

tresses du roi. Spectacle honteux et que l'éclat de l'esprit ou du courage militaire ne suffit pas à rendre supportable! Voici de braves soldats qui s'étudient à plaire; voici un homme de génie, Racine, qui meurt du chagrin d'avoir déplu.

S'il s'agissait d'avilir une nation et d'y détruire pour longtemps les chances de la liberté, je ne crois pas qu'on pût employer un agent plus sûr et plus prompt que l'esprit courtisan. Avec lui, il n'y a ni bien ni mal. La morale est supprimée, vrai moyen de supprimer l'indépendance. En voulez-vous une preuve sans réplique? Ouvrez les *Mémoires de Barbier*. Voici un homme honnête et passablement éclairé; ce n'est point un solliciteur; il ne demande rien à la cour. Eh bien, cette cour, il l'adore, et son culte désintéressé en dit plus long sur les destructions morales qui s'étaient accomplies que ne le feraient les flagorneries des courtisans en titre. Barbier accepte, que dis-je? il respecte, il vénère les vices de Louis XV. Que le roi prenne cette maîtresse, ou cette autre, ou plusieurs sœurs ensemble; qu'il peuple le Parc-aux-Cerfs, le digne avocat Barbier se prosterne et admire.

Tous n'admiraient pas, sans doute; l'esprit de cour était en train d'enfanter l'esprit de révolution. Fatiguée d'avoir tout applaudi, la France allait se passer la fantaisie de tout détruire; en religion, en politique, les négations violentes allaient succéder aux adhésions aveugles. Mais est-il bien sûr que l'esprit de révolution soit l'antithèse de l'esprit de cour et n'en soit pas la transformation? Ou je me trompe fort, ou l'esprit de cour a joué un rôle immense durant la période révolutionnaire. On avait pris l'habitude de fléchir, on con-

Digitized by Google

tinua. On avait courtisé le roi, on courtisa le peuple. Faute de caractères, le noble élan de 89 n'eut que la durée d'une explosion de générosité; la flamme s'éteignit, et la France traversa une époque sombre, tachant de sang une transformation nécessaire, laissant aux amis de la liberté la douleur inconsolable d'avoir vu leur cause ainsi servie et leur bataille ainsi gagnée. Oui, la bataille de la liberté fut gagnée sans la liberté. Malheur immense et dont nous souffrirons longtemps. La Révolution a ressemblé à l'ancien régime dont elle était le châtiment : comme lui elle a eu ses crimes; comme lui elle a eu ses vaillances; comme lui elle a eu ses défaillances morales, d'autant plus frappantes qu'elles n'excluaient aucune des vertus chevaleresques de la nation.

En d'autres termes, la Révolution a manqué de ce qui manquait à la monarchie absolue, de fortes indépendances qui ne courtisent personne. Le nouveau maître a été courtisé comme l'ancien.

Ne courtisons-nous plus? Autant vaudrait demander si nous n'avons plus de petites ambitions. Ni les révolutions ni les restaurations n'ont en elles ce qui peut corriger ce vice-là; tant que les vanités sont en jeu, tant que les habitudes mendiantes demeurent, tant qu'il ne se forme pas dans un pays une nombreuse classe d'hommes décidés à ne rien demander à personne, tant que la fermeté des principes ne crée pas la dignité des conduites, on ne peut évidemment que changer les formes de l'esclavage. Le fond subsiste, car le fond, c'est le cœur même. Serviles de cœur, nous nous inclinons devant le pouvoir quel que soit son nom; un roi, un peuple, des électeurs, des journaux, la rue même,

Digitized by Google

l'émeute et les faiseurs d'émeutes, peu importe; donnez-nous quelqu'un à servir, montrez-nous l'endroit où l'on dit le mot d'ordre et où l'on distribue les cocardes.

Loin de nous guérir de l'esprit courtisan et des ambitions misérables, les révolutions achèvent de nous prosterner, car elles humilient les principes devant les faits et propagent une religion nouvelle, le culte de l'événement. Il s'agit donc de changer les cœurs et non de renverser les gouvernements. La grande révolution doit se faire au dedans de nous; c'est au dedans qu'est le mal, c'est au dedans qu'il faut appliquer le remède. Tant que nous ne songerons qu'à faire notre chemin, nous n'aurons que les opinions qui servent à cela. Je ne sais si nos institutions seront libres; je sais que nous serons esclaves.

C'est bien petit, l'ambition vulgaire! Si petit, qu'on serait tenté de reprocher à ces ambitieux-là de n'avoir pas assez d'ambition. Eh quoi! cela suffit pour remplir votre vie! Il ne vous faut ni les joies du devoir accompli, ni les fiertés de l'indépendance! Des places, de l'avancement, des faveurs, du crédit, des succès de vanité, la satisfaction d'émerveiller vos voisins et d'exciter peut-être leur jalousie, voilà tout ce que notre cœur réclame!

C'est à n'en pas revenir. Par bonheur, on voit bien des gens, et parmi ceux-là mêmes qui suivent une carrière publique, dont l'ambition est plus haute. S'ils désirent faire leur chemin, ce qu'ils désirent avant tout, c'est de servir leurs idées, de maintenir leur foi, de rester debout. Ils ont besoin de l'affection de leurs

Digitized by Google

amis plus que de la faveur du pouvoir, et de l'approbation de leur conscience plus que des récompenses et des distinctions. Lorsque les inquiétudes me prennent au sujet de l'avenir libéral de notre race, je me tourne du côté de ces gens-là. Je me dis : Il y en a, et je me sens réconforté.

Quant à la grande ambition, je l'accepte et je l'honore lorsqu'elle est réellement grande, ce qui n'est pas toujours le cas, tant s'en faut. Comment ne pas les comprendre les émotions des nobles luttes où l'avenir est en jeu ? Comment blâmer les hommes qui se sentent capables de servir leur cause et qui aspirent à vaincre pour qu'elle soit victorieuse, à gouverner pour qu'elle règne ? Il est bon que notre drapeau soit en de fortes mains. Il est juste que les affaires d'un pays échappent aux médiocrités et soient confiées aux hommes supérieurs. Chez ceux qui représentent une opinion et en qui s'incarne une pensée, l'ambition n'est pas seulement un droit, elle peut devenir un devoir.

Je l'admets donc sans hésiter, il existe de grandes ambitions auxquelles toute âme honnête peut applaudir. La vertu ne consiste pas à s'abstenir sans cesse; les combats de tribune, les mêlées électorales, les partis se disputant le pouvoir, tout cela est légitime et bon. — Voici où commence le mal :

L'ambition politique est exposée à se tromper de bannière. Au lieu de celle qui porte les couleurs de notre opinion, il nous arrive de prendre celle qui porte les couleurs de notre personne. A force d'être l'incarnation d'un parti, l'homme considérable qui marche à sa tête se persuade aisément que son succès suffit, que sa présence aux affaires garantit tout, qu'il est à lui seul une

Digitized by Google

garantie, la seule garantie suffisante et réelle. Il est la garantie, il est le principe ; s'il est au pouvoir, tout va bien.

Accordons, je le veux, que cette ambition soit d'un ordre beaucoup moins bas que celles dont nous avons parlé en commençant. Dans l'échelle des vices l'orgueil est au-dessus de la vanité ; soit, il n'en demeure pas moins certain que c'est un vice, et par conséquent une servitude.

Encore s'il n'y avait ici que de l'orgueil ! Mais il advient trop souvent que sous la fierté apparente d'un tel rôle se glisse insensiblement une flexibilité peu glorieuse. On a fini par s'habituer au pouvoir. On ne s'en passe plus ; on aime le pouvoir pour le pouvoir. Rassuré par l'estime qu'on fait de soi, on ne croit pas payer trop cher de quelques concessions graves l'avantage de demeurer à la tête du gouvernement.

Avais-je tort de prétendre que la grande ambition risque de devenir petite ? Elle ne le devient pas toujours. Nous avons tous connu des ambitieux de la bonne espèce, qui acceptaient le pouvoir sans hésiter, qui le quittaient sans sourciller, qui n'en aimaient qu'une chose, la faculté de servir leurs convictions. L'idée de sacrifier leurs convictions pour garder le pouvoir aurait soulevé leur indignation. Séparé des conditions où il peut s'exercer pour le bien, le pouvoir n'aurait eu aucun attrait à leurs yeux. Ils auraient répété en pareil cas les fières paroles de Tocqueville : « Ces conditions ne se rencontrant plus, non-seulement je ne regrette pas de n'être pas ce qu'on appelle un grand personnage, mais je me sentirais bien malheureux s'il

Digitized by Google

existait une puissance quelconque qui pût me forcer à l'être. »

Ceux qui pensent autrement, qui aiment le pouvoir en lui-même et qui ne renoncent pas sans peine à être de grands personnages, risquent de descendre fort bas sur la pente de l'asservissement moral. C'est un triste métier de renier plus ou moins la cause qu'on est censé défendre, de changer ou de cacher son drapeau. On est tenté alors de demander aux manœuvres la force qu'on ne peut demander aux idées. On devient de jour en jour moins difficile sur le choix des moyens; on s'abaisse, tout en ayant l'air de grandir; on obéit, tout en ayant l'air de commander; enfin le jour arrive où la grande ambition perd le droit de railler la petite.

Rappelez-vous cette fable de La Fontaine *le Chien et le Loup :*

Chemin faisant, il vit le cou du chien pelé.
—Qu'est cela? lui dit-il.—Rien.—Quoi rien?—Peu de chose.
—Mais encor? — Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est sans doute la cause.
— Attaché! dit le loup. Vous ne courez donc pas
Où vous voulez? — Pas toujours; mais qu'importe?
— Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.
Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor.

Il y a plus de cous pelés qu'on ne l'imagine, et les colliers dorés de l'ambition qui se croit grande font aussi bien leur office que les colliers grossiers de la petite ambition. On nous attache aussi solidement au moyen de l'orgueil qu'au moyen de la vanité.

Digitized by Google

Le signe auquel on reconnaît les ambitions vraiment grandes, c'est l'indépendance. Peel assure au peuple anglais le pain à bon marché, et, satisfait de son œuvre à laquelle il a tout sacrifié, même son parti, il ordonne à ses fils de ne jamais accepter la pairie. Deak reconquiert les vieilles libertés hongroises, et conserve fièrement son rang de simple citoyen.

Voilà deux grandes ambitions. Ce ne sont pas les seules, Dieu merci; plus d'une fois dans ce siècle nous avons eu le privilége de voir des hommes pour lesquels le triomphe de leur cause était tout et qui savaient s'élever au-dessus des satisfactions personnelles. Je ne dis pas qu'ils fussent insensibles à la gloire; je dis qu'ils ne voulaient à aucun prix de celle qui aurait coûté quelque chose à leur conscience ou à leur liberté.

Étaient-ils des ambitieux? L'ambition qui ne s'applique qu'à notre cause et non à nous-mêmes ne mérite-t-elle pas un meilleur nom? Je ne veux pas m'en informer. En tous cas, ces ambitieux n'étaient pas des politiques. Les politiques sont difficilement libres. Le besoin de jouer un rôle public, la fiévreuse ardeur de prendre part coûte que coûte au gouvernement du pays ne leur permettent guère la fermeté patiente des convictions. Il faut réussir, et vite, et par tous les moyens. « La fin justifie les moyens » est une maxime fort accréditée parmi eux. Ils ont reconnu que la raideur ne mène à rien et que les croyances absolues sont un embarras. Si vous êtes un peu loup, vous ne tarderez pas à reconnaître, en les regardant de près, qu'ils ont porté le collier et qu'ils en ont gardé la marque.

Digitized by Google

CHAPITRE XV

LA DÉVOTION SERVILE

Nous avons étudié ailleurs, au point de vue de la doctrine, le sujet de l'étroitesse religieuse; je ne songe pas à y revenir. Mais, doctrine à part, il existe de par le monde une façon d'être dévot que je n'ai pas le droit de passer ici sous silence, car elle constitue une des formes caractéristiques de la servitude morale. Il suffira d'ailleurs de quelques mots, car rien n'est plus connu.

Le premier type, le type malheureusement immortel de la dévotion servile, c'est le pharisien, l'homme à la robe traînante et aux larges phylactères, celui qui prie aux coins des rues et qui fait sonner la trompette quand il distribue ses aumônes, celui dont la piété consiste en formes et dont la morale consiste en minuties. Quel esclave que celui-là! Il est comme pris dans sa petite dévotion. Il ne sort pas du cercle étroit de ses pratiques, de sa casuistique, de ses traditions. Il a un jargon, des attitudes convenues; il porte un uniforme. A la rencontre du pharisien, qu'il soit juif, protestant ou catholique, les gens sincères éprouvent une répulsion qui ressemble à la terreur. Cela leur fait

Digitized by Google

froid au cœur. Ce mécanisme pieux, où la vie n'a rien à voir, les consterne. Ils ne comprennent pas qu'on ait pu faire de la religion quelque chose d'aussi ignoble, qu'on se soit donné tant de mal pour être odieux, et qu'il se trouve des âmes qui soient parvenues à croire que la prière sans élan, la conviction sans spontanéité, la sainteté sans lutte, la charité sans amour, aient un prix quelconque aux yeux de Dieu.

Le second type est celui du fanatique. Sa dévotion se compose de haines. Son dévouement à sa foi se mesure à l'horreur que lui inspirent les autres croyances. Ne lui demandez pas de leur rendre justice, d'honorer ce qu'elles renferment de vrai et ce qu'elles ont fait de bon; il ne le veut ni ne le peut. Il déteste, c'est sa religion à lui. Selon les temps, il égorge, ou il se contente de maudire et de calomnier. L'histoire des persécutions religieuses et des assassinats pieux est là pour montrer jusqu'où va cette forme terrible de l'esclavage moral. Le misérable qui le subit finit par être féroce en toute bonne conscience; il ment pour servir la vérité; il tue pour sauver; une confusion épouvantable du mal et du bien s'est opérée en lui.

La dévotion servile a d'autres manifestations encore. C'est elle qui nous a fabriqué un christianisme qui se résume en ces mots : « faire son salut. » La peur de l'enfer, la combinaison des moyens les plus sûrs pour gagner le ciel, le calcul appliqué aux choses de l'âme, voilà ce qu'on découvre chez les dévots de cette espèce. Ils ont les opinions les plus accréditées; ils appartiennent à l'Église qui présente le plus de garanties; ils n'oublient aucun des rites qui peuvent leur donner le doux sentiment d'être « en règle. » Est-il besoin

Digitized by Google

d'ajouter que l'émotion d'un cœur que pénètrent les bontés de Dieu, que l'humiliation sincère, que la reconnaissance expansive, que la faim et la soif de la justice, que la confiance et l'obéissance filiales sont lettres closes pour eux?

Je n'ai garde d'épuiser un aussi répugnant sujet; la monographie complète de la dévotion servile serait à peine supportable. Je voudrais seulement, avant de clore ce court et trop long chapitre, indiquer un dernier trait qui me frappe beaucoup. — La dévotion dont je parle nous retire une de nos libertés les plus précieuses, une liberté dont la suppression fausse en nous le sens moral, la liberté d'admirer le bien partout où il se trouve.

Je tiens d'autant plus à réclamer cette liberté-là qu'elle a été contestée par des chrétiens très-illustres. Pascal ne mettait-il pas sur la même ligne les hérétiques et les voleurs? Et avant lui quelqu'un n'avait-il pas osé dire que les vertus des incrédules sont « de splendides péchés? »

Il faut protester au nom de l'Évangile. En face d'un déiste tel que Channing, les chrétiens ont autre chose à faire qu'à dédaigner et à condamner : ils ont à s'examiner très-humblement. Il s'agit d'être plus charitable, plus dévoué au devoir, plus disposé au sacrifice, plus consacré aux bonnes causes, plus ardent à la poursuite du perfectionnement personnel.

A en croire certaines théories, nous ne trouverions en dehors de l'Évangile que des hommes occupés à manger et à boire. — Cela n'est pas, et j'en remercie Dieu. Je n'aurais ni goût ni plaisir à démontrer que la vie de Théodore Parker n'est pas une noble vie. Les vertus

Digitized by Google

de Hegel me rendent heureux. J'applaudis au patriotisme de Fichte soulevant contre nous la jeunesse allemande de 1813 et mourant victime des soins donnés aux blessés dans les hôpitaux de Berlin. On me cite des hommes qui ont été à la fois très-sceptiques et très-austères. Tant mieux! D'autres se consacrent d'une façon touchante à une mère âgée, à une jeune sœur. D'autres sont patients et doux, ne parlant jamais de leurs souffrances, aimables envers tous, d'une égalité d'humeur délicieuse. D'autres sont philanthropes avec passion. D'autres sont de vrais chevaliers redresseurs de torts. D'autres ont l'élan, les droitures exquises, l'extrême délicatesse. D'autres donnent d'une main libérale et cachent soigneusement leurs bienfaits. D'autres ont des générosités héroïques et font, au besoin, sans hésiter, le sacrifice de leur vie.

Serons-nous condamnés, pour l'honneur de l'Évangile, à nier tout cela, ou (ce qui serait pis) à flétrir tout cela? Ferons-nous taire notre conscience? Non certes. Si l'Évangile nous apporte la liberté, c'est avant tout pour que nous soyons libres d'appeler le bien bien et le mal mal. Il est doux d'admirer. Les plus chrétiens ont quelque chose à apprendre, croyez-moi, en face de certaines existences honnêtes. Quand je vois une pauvre ouvrière qui, supportant les privations et résistant aux tentations, consacre ses longues journées de travail à nourrir un père infirme ou un enfant, je me sens pénétré de respect. Mon cœur se serre à la pensée que dans cette humble et froide chambre où l'aiguille ne s'arrête guère, la foi au Père céleste n'entre peut-être pas. J'espère, je crois que la femme vaillante qui a compris le prix du devoir comprendra aussi le

Digitized by Google

prix de l'âme et que les yeux fixés sur la tâche quotidienne se dirigeront un jour vers le ciel. Je plains la pauvre ouvrière; mais je plains beaucoup plus encore les dévots serviles qui se croient tenus de la regarder du haut en bas.

N'est-ce pas Vinet, qui parlait des « chrétiens virtuels? » En tous cas, cette parole me revient lorsque je rencontre des hommes étrangers, peut-être même hostiles à ma foi, et qui sont sérieux, sincères, chercheurs de vérités, avides de progrès. Je sais d'une entière certitude que personne n'échappe à l'empire du péché, à la nécessité du pardon et de la régénération, qu'aucune vertu n'est méritoire, que nul n'entrera au ciel en raison de ses œuvres; je sais cela, et je sais aussi, d'une certitude non moins entière, que le bien est bien, que l'élan du sacrifice n'est pas l'égoïsme, que la fidélité au devoir n'est pas l'inconduite, que le jour où nous confondrions tout cela dans un anathème, nous troublerions l'ordre moral jusque dans ses profondeurs. Un des chrétiens qui ont le mieux eu le droit de parler de devoir et de sacrifice, M. Frédéric Monod, rappelait dans une de ses dernières lettres que la foi chrétienne ne nous apprend pas à nier la vertu, mais à distinguer entre la vertu et la sainteté. La conversion seule fait des saints; seule elle donne l'obéissance filiale qui procède de l'amour de Dieu et de la charité envers les hommes; les vertus de famille ne naissent que quand la famille est formée, quand il y a pour nous un Père et des frères.

Voilà la vérité, et cette vérité nous affranchit. Tant que je n'ose pas admirer et aimer tout ce qui est bon, je me sens esclave. Aidez-moi à me délivrer de ce gilet

Digitized by Google

de force. Rendez-moi l'indépendance de mes sympathies; par la même occasion, je reprendrai celle de mon blâme. Si la dévotion servile m'ordonne d'approuver Jacob surprenant par un mensonge la bénédiction de son père, ou David recommandant à son fils de punir après lui ceux qu'il a promis d'épargner, je me permettrai de désobéir. Le bien est bien, et le mal est mal; quiconque laisse obscurcir cela ne sera jamais un homme libre.

Digitized by Google

CHAPITRE XVI

LA MONDANITÉ

Il fallait démontrer les servitudes dévotes ou soi-disant telles; quant aux servitudes mondaines, il suffira de les rappeler. Afin d'aller plus vite, occupons-nous de la mondanité en bloc. Sous cette expression collective bien des faits particuliers sont réunis; néanmoins le fait général a sa réalité propre, dont, hélas, il n'est pas possible de douter.

Elles abondent malheureusement ces vies où le temps manque pour tout ce qui vaut la peine d'être fait : on n'a le temps ni d'aimer, ni de remplir les devoirs sérieux, ni de prier, ni de penser. Chaque jour, chaque nuit, la course haletante continue, une course folle, en rond, dans le vide. On s'épuise sans avancer d'un pas. Et quelle dépense des biens les plus précieux ! C'est la santé, c'est l'intelligence, c'est le devoir, c'est l'affection, c'est la famille (je ne parle pas de l'argent), que l'on prodigue sans compter, comme si l'on ne savait qu'en faire.

Que devient l'âme, je le demande, sous l'action de cette frivolité féroce, dans ce tourbillon où disparaissent l'un après l'autre tous les grands intérêts de nos

Digitized by Google

vies, où l'on apprend, c'est le comble de l'élégance mondaine, à ne s'échauffer pour rien, où la politique même, et les lettres, et l'art sont abandonnés aux pédants?

J'ai dit qu'on ne s'échauffe pour rien; je me trompe, on s'échauffe pour les faux devoirs, pour les faux plaisirs. On ne saurait être ni nourrice de ses enfants, ni mère véritable; on délègue une à une les saintes obligations de la famille; on ne saurait comment s'y prendre s'il fallait s'asseoir au chevet d'un malade et monter le fétide escalier d'un pauvre; mais s'il s'agit de faire des visites, de passer des nuits au bal, de tenir pied aux nécessités de l'existence mondaine, oh! alors on déploie une énergie qui va jusqu'à l'héroïsme. On veut marcher et, qui sait? mourir au premier rang. On veut briller,

Et de pied en cap être la poupée
La mieux équipée
De Rome à Paris.

Les hommes, au reste, ne sont pas moins mondains que les femmes, et le sont plus sottement, n'ayant ni les mêmes grâces ni les mêmes excuses. Quelles qu'aient été les lacunes de leur éducation, car l'hérédité joue un grand rôle dans nos servitudes et dans nos vices, ils n'en ont pas été réduits, comme de malheureuses jeunes filles, au maigre régime de la broderie, des leçons superficielles et du piano. De quel droit sont-ils devenus incapables d'être maris, pères, citoyens, savants, incapables de tout ce qui n'est pas la vie du monde, la gestion de leur fortune ou les fonctions publiques? Si les mères n'élèvent guère leurs

Digitized by Google

enfants, je ne vois que pères qui ne les élèvent pas du tout. Où trouveraient-ils une heure pour cette corvée? Ils se couchent le matin, ils se lèvent au milieu du jour. Et cette vie, sous une forme ou sous l'autre, dure l'année entière. L'hiver fini, on trouvera le moyen d'avoir le même accablement d'occupations mondaines à la campagne ou aux bains de mer. On se dit fatigué, on l'est; mais c'est une fatigue dont on ne se passerait plus : elle est devenue un besoin, c'est-à-dire un esclavage.

Esclavage est le mot. Avant d'accepter et d'aimer ce joug, on le subit, on en souffre, on le trouve écrasant, on essaye parfois de le secouer. Inutile! les despotismes bien établis ne se laissent pas renverser de la sorte par une impatience d'un moment. D'ailleurs les obligations mondaines ne sont-elles pas des devoirs? Et depuis quand est-il permis de s'affranchir des devoirs, sous prétexte qu'ils sont une gêne? Il faut donc obéir, et l'on obéit. Quelquefois on meurt à la peine noblement. Toujours on s'use, on perd à ce métier son élasticité intellectuelle et morale. De chaque hiver, de chaque année on sort un peu plus flétri, un peu moins propre à la vie saine et bonne. Ce qu'on ne ferait pas pour remplir les devoirs véritables on le fait sans hésiter pour remplir des devoirs factices dont on sent le vide, qui ne donnent aucune joie, mais qui sont des maîtres, et cela suffit.

Les esclaves de la mondanité ont-ils jamais essayé de faire leur triste bilan, celui d'une journée, d'une saison, d'une année, d'une vie? Et ces vies se comptent par milliers de milliers! Et il y en a eu de telles dans tous

Digitized by Google

les siècles ! L'imagination recule épouvantée devant ce gaspillage insensé de bonheurs, de caractères, d'affections. Les invasions des barbares n'ont pas fait de pareilles ruines.

C'est un rude joug que celui du monde ; mieux vaudrait avoir affaire à Genseric ou à Attila.— Votre cœur, votre intelligence ont des besoins ; vous voudriez nourrir votre esprit, vous arrêter une heure, vous recueillir. « Non, s'écrie le maître, tu iras de visite en visite et de soirée en soirée ; tu iras, jusqu'à ce que mort s'ensuive. » — L'uniformité absolue vous pèse ; vous essayeriez volontiers d'être un peu vous-même. « Tu demeureras le très-humble serviteur de la mode ; tu porteras docilement l'empreinte de l'uniformité absolue. Tu seras comme tout le monde, tu vivras, tu parleras, tu penseras comme tout le monde ; ou plutôt, tu ne penseras plus ; tu entendras, tu répéteras chaque jour les phrases convenues ; tu t'abrutiras. » — Vous êtes rongé par une douleur secrète ; votre âme est en travail. « Il n'importe, tu feras ton métier d'homme du monde, aujourd'hui, demain, toujours. Tu prendras un masque de gaieté, et si tes larmes coulent, ce sera en dedans. »

Ici apparaît cette incommensurable misère de certains riches, à l'aspect de laquelle on se prend à préférer, presque à souhaiter les douleurs de l'indigence. Il vaut certes mieux être pauvre que de jouer le rôle d'une de ces poupées couvertes de dentelles et chamarrées d'or, qui tournent toutes l'œil de la même manière, qui font les mêmes révérences aux mêmes endroits, et qui prononcent sur le même ton les mêmes mots. La vie d'un journalier qui respire le grand air, qui pioche la terre au grand soleil et qu'attendent au

Digitized by Google

logis les embrassades de ses marmots, n'est-elle pas un paradis en comparaison de la vie du travailleur des salons, qui s'essouffle, nouveau Sysiphe, à soulever sans cesse un rocher prompt à lui retomber sur le cœur? Pour celui-ci, point de famille, point de bonnes tendresses. Point de repos non plus : il ne sait pas ce que c'est que de s'asseoir une heure à l'ombre fraîche d'un arbre et d'essuyer la sueur de son visage.

Dans ces existences émiettées par la mondanité vous chercheriez en vain une simple et franche joie. Ne nous fera-t-on jamais une pièce intitulée : *les Plaisirs ennuyeux?* J'entends ceux que le monde a inventés, dont il remplit ses journées, dont il ne peut pas se passer, et dont il bâille. Il est vrai que tout cela est réglementé par une autorité souveraine. Qui songerait à lui résister?—Allons donc! s'amuser contre les règles! Pour quels manants nous prenez-vous? Nous aimons bien mieux nous ennuyer selon les règles!

Et l'on s'ennuie, en effet. Jusqu'où va ce supplice, à quel excès tragique arrive le sentiment du vide chez les âmes qui avaient d'autres besoins, plus d'un aveu nous permet de le deviner. Même quand l'esprit s'en mêle, quand la mondanité n'exclut pas la conversation (chose rare), la lassitude arrive vite. Décidément, nous avons une âme.

La mondanité a ses degrés et ses nuances. Je connais des mondanités honnêtes et modérées ; je connais même des mondanités pieuses. Sans vouloir assimiler ce qui diffère réellement, je me borne à constater ceci : la mondanité commence dès que la sobriété cesse.

On sait l'horreur que m'inspire la casuistique. Je

Digitized by Google

n'irai pas en faire ici et indiquer les plaisirs ou les usages qui ont à mes yeux un caractère mondain. Que la grande morale fasse son œuvre. « A Paris, disait le comte de Maistre, il n'est plus permis d'être chrétien, passé huit heures du soir. » Avis aux chrétiens! Entre la mondanité et la rupture brutale de toutes les relations, il y a une voie que trouveront, s'ils veulent bien la chercher, les hommes qui sont décidés à ne pas gaspiller leur vie, et qui tiennent en même temps à rester hommes du monde, dans la bonne acception de ce mot.

Je les en préviens, ils auront besoin d'énergie. Tout rejeter ou tout accepter, voilà ce qui est facile; mais nous ne sommes point ici-bas pour faire ce qui est facile. Écarter sans hésitation ce qui est contre la conscience, n'aller jamais là où le Seigneur ne vient pas avec nous, c'est déjà mieux. Est-ce assez? Non, si nous nous dissipons, si nous nous évaporons, fût-ce dans la compagnie des hommes les plus excellents. C'est la mondanisation de l'âme qu'il s'agit de prévenir, car le joug du monde se porte en dedans. Lorsque nous nous sentons gagnés par la frivolité ou par la fatigue, lorsque l'encombrement nous menace, lorsque nous courons le risque d'être surmenés, lorsque nous en sommes à chercher le temps de remplir nos devoirs, de poursuivre nos travaux, d'élever nos enfants, d'aimer notre famille, de visiter nos pauvres, de lutter contre nos vices, de nous recueillir, de prier, de mener la vie cachée avec Christ en Dieu, de respirer, en un mot, alors le moment est venu de veiller sur nous et de repousser l'ennemi.

Je songe si peu d'ailleurs à recommander un isole-

Digitized by Google

ment farouche, que je considère celui-ci comme une cause réelle de servitude. Ne voir personne, c'est bien commode; c'est trop commode. Qui ne l'a éprouvée à certains moments la tentation de se renfermer dans la famille, de ne plus sortir du *home,* cette forteresse de la liberté? — Nous avons tant de chagrins! On nous méconnaît, on nous calomnie; eh bien, nous vivrons doucement entre nous. Nous continuerons notre œuvre, mais sans nous informer de ce qu'on en dit au dehors. Nous ne lirons plus, nous ne verrons plus ce qui se passe par delà nos murailles. Notre pont est levé, notre herse est baissée; nous ne nous inquiétons de personne.

J'ai supposé le cas des chagrins; il n'est pas nécessaire d'y recourir. La solitude a, par elle-même, un charme de paresse et d'égoïsme auquel il est facile de se laisser aller. Les moines sont heureux; pourquoi ne nous ferions-nous pas moines? Ce serait un grand embarras de moins, de sortir du siècle, d'éviter les devoirs et les difficultés d'ici-bas. Quel mal y aurait-il à nous claquemurer dans une chambre bien close et à nous préserver des courants d'air?

Quel mal il y aurait? Je vais vous le dire. D'abord il n'est pas bon d'écarter les devoirs. Ensuite il nous est nécessaire de nous frotter aux autres hommes, à leurs idées, à leurs erreurs, à leurs critiques, à leurs injustices. Sans cela nous devenons, non pas des originaux (ne prostituons pas un si beau nom), mais des maniaques, c'est-à-dire des esclaves.

L'asservissement des maniaques est chose effrayante. Ne voyant personne, n'écoutant personne, vivant avec des inférieurs, peut-être avec des complaisants, ils ne tardent pas à tomber sous la tyrannie des idées fixes.

Digitized by Google

omme ils n'entendent plus que le son de leur voix, est impossible qu'ils n'abondent pas dans leur propre ns et qu'ils ne deviennent pas esclaves de leur propre ensée.

Voyez comme ils suivent en aveugles leurs tendances on contrôlées! Que leur manque-t-il? Des froissements, s ennuis, ce que Dieu dans sa bonté a mis de diffiltés salutaires sur notre route. Qui s'arrange pour être plus contredit, ne deviendra jamais un homme ore. Voyez-le, incapable de supporter la critique, il en rive tôt ou tard, lui qui se croit séparé du monde, se fabriquer un monde à huis clos, un monde écho ses paroles, son monde. La solitude est comaisante, et la mondanité qu'elle nous crée est autant plus dangereuse, qu'elle fait parfois conter notre indépendance dans le culte que nous nous ndons.

Il est une autre manière de rompre avec le monde, lle des hommes qui trouvent tout simplement que le voir-vivre est embarrassant et que la bonne compaie est incommode. Si nous avions besoin d'un motif plus pour aimer et recommander les mœurs polies les relations sociales, nous le trouverions assurément ns la théorie de la liberté, telle qu'elle est comprise r notre bohème. Cette théorie peut s'exposer en atre mots : l'homme libre est celui qui ne se gêne pas. La politesse est une gêne, ôtons la politesse; la famille t une gêne, laissons la famille. Pour être logique il ut ajouter : La morale est une gêne, supprimons la orale. On n'y manque pas, en effet; le genre déaillé est aussi le genre corrompu; l'épicuréisme de

Digitized by Google

café, qui ne s'inquiète de rien et de personne, conclut invariablement à la débauche.

Je ne ferai pas au lecteur l'injure de lui démontrer que ceci est le contraire exact de la liberté. Qui ne se gêne pas est esclave; pauvre proie sans défense, sur laquelle se jettent tous les tyrans du dedans et du dehors. C'est ce qui nous gêne qui nous défend, le devoir, la conscience, la tendresse, la foi au vrai, la passion du bien. Connaissez-vous d'autres cœurs libres ici-bas que ceux des serviteurs de la justice?

Justice à part, l'homme qui s'abandonne et renonce à veiller sur lui-même, qui regarde l'urbanité comme une servitude, qui se croirait perdu s'il était forcé de mettre un habit et des gants, qui conçoit enfin la liberté sous la forme d'une tabagie, cet homme-là ne secouera jamais le joug ignoble sous lequel il est courbé. Voyez-le, il obéit, lui aussi, aux lois du monde dont il fait partie. Il en porte le costume et il en parle l'argot. Il n'oserait pas exprimer, il n'oserait pas avoir d'autres sentiments que ceux qui sont admis là; il reculerait devant le ridicule de certaines émotions.

Digitized by Google

CHAPITRE XVII

REMARQUES GÉNÉRALES SUR NOTRE TEMPS

Si je voulais épuiser la liste des causes de servitude, je ferais ici un cours complet de morale. Telle n'est pas mon intention ; mais j'ai été bien aise de mettre en lumière un des aspects les moins connus, quoique les plus essentiels de la morale, ses rapports avec la liberté. Dans un siècle et dans un pays où les questions de liberté se posent avec une certaine angoisse, il n'est pas inutile de montrer de quel côté la liberté est surtout menacée. C'est de ce côté-là que nous regardons le moins : de là nos déceptions.

Je ne voudrais pas quitter cette partie importante de notre étude sans indiquer en quoi le XIXe siècle me semble plus exposé qu'un autre aux périls que je viens de signaler.

Ce n'est pas que je songe à lui faire son procès. Assez d'autres se chargeront de se lamenter sur notre époque, de soutenir que tout était meilleur jadis, et que la liberté morale était plus commune. Je ne dirai pas cela, parce que je n'en pense pas un mot. Et quel siècle faudrait-il donc préférer au nôtre? Celui de Constantin? celui de l'invasion des Barbares? celui des Mérovingiens? celui de Charlemagne? celui des Croisades?

Digitized by Google

celui des Gibelins? celui du grand schisme? celui guerres de religion? celui de Louis XIV? celui de l cyclopédie et de la Révolution? Je vous avoue chacun de ces mots éveille en moi toute une r d'images atroces, des corruptions, des cruautés, souffrances, des impiétés, des tyrannies sans nom. Ap cela, il est bien possible que je sois victime avec be coup d'autres de l'illusion que La Fontaine a si b décrite dans sa fable intitulée *la Besace*. Peut-être siècles ont-ils leur vanité comme les individus, et so ils « besaciers » à leur manière. Tout en se donnant l airs de gémir sur leurs vices et leurs souffrances, peu être ont-ils en eux je ne sais quelle satisfaction intin qui les empêche de se condamner trop sévèremen Rappelez-vous ce que le singe répond à Jupiter :

> Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché ;
> Mais pour mon frère l'ours, on ne l'a qu'ébauché;
> Jamais, s'il veut m'en croire, il ne se fera peindre.
> L'ours venant là-dessus, on crut qu'il s'allait plaindre,
> Tant s'en faut : de sa forme il se loua très-fort,
> Glosa sur l'éléphant, dit qu'on pourrait encor
> Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles.

On sait le reste. L'éléphant trouva la baleine tr grosse. « Dame fourmi trouva le ciron trop petit. »

> Jupin les renvoya s'étant censurés tous,
> Du reste content d'eux.

Le XIXe siècle ne va point jusque-là. Content de lu Cela est réservé aux époques vigoureuses dont la solid constitution résiste à tout, dont les vices sont bien po tants, et dont les misères mêmes ont quelque cho d'allègre et de gaillard. Celles-là s'admirent naïvemen

Digitized by Google

sans réserve et sans arrière-pensée. Si elles ont leurs larmes, leurs indignations et leurs colères, elles n'ont point de découragements.

D'autres époques semblent avoir, comment dirai-je? un tempérament plus lymphatique. Tout est adouci et comme atténué chez elles, le mal et le bien; elles ont moins d'erreurs, elles commettent moins de crimes; mais les grandes passions, les grandes convictions, les grands enthousiasmes et aussi les grandes joies leur font défaut.

Notre siècle est de ceux-là. Il m'est permis d'affirmer que ses langueurs, ses défaillances, ses dégoûts, sa mélancolie, aggravent les dangers que court aujourd'hui la liberté morale. Si nos maladies ne sont pas plus graves, si elles sont moins graves souvent que celles de nos pères, le fond de notre santé s'est affaibli; il nous manque la vigueur des réactions. La moralité n'est qu'à demi morale lorsqu'elle n'est pas énergique; sans la réprobation énergique du mal, sans la poursuite énergique du bien, il n'y a pas de caractère véritablement viril.

Je voudrais me tromper; mais il me semble que notre temps, qui, selon moi, en vaut bien un autre et qui, malgré ses vices, son culte de l'argent, son positivisme naissant, sa pente à se soustraire au surnaturel et à se passer de Dieu, n'est ni plus avili ni plus impie en somme qu'on ne l'a été avant lui, court risque de glisser vers la servitude par le chemin de l'impuissance. Nous sommes mous; nos mœurs sont molles, nous avons, en histoire, par exemple, une impartialité molle. Les vives partialités, qui sont, ne nous y trompons pas, un hommage rendu à la justice, les partialités des Tacite, nous sont étrangères. Nos éducations

Digitized by Google

sont molles, comme le reste ; le devoir, l'obéissan le respect n'y occupent pas leur place légitime. serait souvent tenté de développer à notre intention texte de l'Évangile : « Ayez du sel en vous-mêmes.

Un temps fade, qui se plaît dans les demi-teintes dont les yeux fatigués cherchent le demi-jour, semble guère propre au régime de la liberté. Rude gime que celui-là ! Il y faut des bras robustes et des nerfs qui ne s'émeuvent pas au moindre bruit.

Un autre fait m'inquiète : le XIXe siècle a passé par la plus funeste des écoles, l'école des événements. Nous avons vu tant de révolutions, tant de gouvernements acceptés et acclamés ont été renversés l'un sur l'autre, que nous avons appris le mépris des principes et le respect des faits. Les faits règnent, on le dirait du moins. Les considérations de droit se retirent toujours plus à l'arrière-plan. Voyez les relations internationales : la valeur des traités s'en va, et les engagements les plus solennels ont si peu de valeur, que tout est toujours possible et que personne n'est jamais sûr du lendemain.

Dans l'insécurité absolue qui naît de là, une seule ressource nous reste, le fatalisme. Du plus au moins, nous devenons fatalistes, en ce sens que nous ne croyons plus à la puissance de la justice et de la vérité. Nous attendons, prosternés dans la poudre, que l'Événement se produise ; nous l'acceptons quel qu'il soit ; nous l'adorons d'avance. Nous pensons un peu que ce qui arrive doit arriver ; que le fait est la proclamation du droit, que l'histoire est une révélation. Si l'hégelianisme n'était pas venu, nous l'aurions inventé.

Digitized by Google

Je parle de tendances, bien entendu, et non de systèmes; on peut repousser ou ignorer le système de Hégel (c'est ce que nous faisons en général), et s'incliner cependant bien bas devant les faits accomplis. Triste position pour des hommes libres! Or, prenons-y garde, notre siècle n'est pas seulement enclin à une sorte de fatalisme empirique, il marche, il court à la démocratie.

Pour rester indépendant à une époque de nivellement absolu, où la puissance du nombre ne connaît plus de limites et où chacun se trouve en face de tout le monde, il faut avoir en soi ce quelque chose qui refuse de fléchir. Tant qu'il subsiste encore quelques abris, les faibles s'y réfugient, mais quand la démocratie triomphante a renversé le dernier donjon et rasé le dernier pan de muraille, force est bien de combattre en rase campagne. Malheur alors à quiconque est mal armé! Un triple airain n'est pas de trop pour protéger notre poitrine; les convictions fortement trempées ne sont pas de trop pour résister aux coups de cette immense armée qui a écrit sur son drapeau : La majorité est la vérité et l'opinion est la justice.

Encore si la démocratie de notre temps n'était pas compliquée de socialisme! La démocratie est un régime comme un autre; quoiqu'il soit difficile de la faire vivre auprès de la liberté, cependant l'œuvre n'est pas impossible et elle vaut la peine d'être entreprise. Mais le socialisme menace de tout gâter. Je dis le socialisme, et non les questions sociales dont la légitimité est évidente et dont aucun homme de cœur ne voudrait entraver la solution. Quant au socialisme, entre la liberté et lui nulle conciliation n'est réali-

Digitized by Google

sable; ce sont deux adversaires, il faut que l'un ou l'autre succombe.

Le socialisme nous apprend à immoler l'individu et à proclamer la toute-puissance de l'État. Armé du suffrage universel, il peut devenir étrangement redoutable. Qui sait s'il n'étendra point la compétence de l'État jusqu'à envahir le sanctuaire de la conscience et de la famille? Mon intention n'est pas d'aborder ici des problèmes réservés à une seconde étude; j'ai senti pourtant qu'il n'était pas permis d'omettre cette grosse menace qui pèse sur l'avenir libéral du XIXe siècle. Je ne pouvais la taire, car elle ne s'adresse pas seulement aux institutions, elle s'adresse aux âmes. La passion socialiste abaisse les âmes; elle les corrompt, elle les asservit. A certaines heures, sous l'excitation de certaines tempêtes, elle est capable de déchaîner sur nous la guerre des classes : ouvriers contre patrons, pauvres contre riches, nous verrions alors la société se déchirer de ses propres mains. Que deviendrait l'indépendance morale au milieu des jalousies et des haines? J'ose à peine me le demander, car je me souviens d'avoir entendu comme un bruit lointain ce cri féroce de l'envie que le socialisme démocrate voudrait faire retentir de plus près à nos oreilles: Soyons malheureux, pourvu que ceux-là le soient aussi! Soyons pauvres, pourvu qu'il n'y ait plus de riches! Soyons esclaves, pourvu qu'il n'y ait plus de libres! Et aussi (car on va jusque-là), soyons mauvais, pourvu qu'il n'y ait plus de bons!

Tels sont les motifs pour lesquels les causes ordinaires de servitude, qui sont communes à tous les siècles, peuvent être plus dangereuses aujourd'hui;

Digitized by Google

elles rencontreront, si nous ne veillons sur nous-mêmes, de moins énergiques résistances. Les remarques que je viens de présenter au lecteur se résument en trois mots : mollesse, démocratie, socialisme. Un quatrième mot complétera ma pensée : spécialité.

L'abus de la spécialité ne fut jamais poussé aussi loin. Nous avons si bien distribué les rôles et mis l'existence en petits morceaux, que l'on ne trouve plus nulle part ni une vie complète ni un homme complet. Nous avons les hommes de la politique, les hommes de l'église, les hommes de la charité, les hommes de la science, les hommes de l'armée, les hommes du commerce ou de l'agriculture. Et chacun s'enferme dans son métier : ceux-ci gouvernent, ceux-là se battent, ou prient, ou visitent les pauvres, ou étudient, ou gagnent de l'argent. Nos savants mêmes se partagent la besogne, et les têtes encyclopédiques deviennent rares. La littérature se classe en genres, et nul ne s'avise d'en aborder plusieurs à la fois. Je ne désespère pas qu'un jour nos médecins, comme ceux de la vieille Égypte, ne renoncent à s'occuper de la santé générale du corps pour se consacrer à un seul organe.

Où cela mène, il est aisé de le pressentir. L'homme complet, disons mieux, l'homme, ne se trouve plus. Nous sommes avocats, juges, soldats, prédicateurs, négociants; nous oublions d'être hommes. Qu'est-ce qu'un homme qui délègue à d'autres ou son âme ou ses opinions? Nous n'y sommes que trop portés, en France surtout, et l'indépendance politique n'en souffre pas moins que la liberté morale. Nous achèterions volontiers des remplaçants pour nous débarrasser de ce qui n'est pas dans notre spécialité. Il nous faut des rempla-

Digitized by Google

çants pour la religion ; sommes-nous des théologiens ! Il nous faut des remplaçants pour la politique ; sommes-nous des hommes d'État !

Que le gouvernement gouverne, que l'administration administre, que les individus qui en ont le temps et le goût se consacrent aux affaires publiques, que les curés et les pasteurs s'inquiètent de l'Évangile, que des personnes charitables et qui ne feront que cela se chargent de distribuer les aumônes, voilà notre idéal. Dans cette société bien ordonnée, savez-vous ce qui arrivera ? Le niveau baissera, baissera continuellement, les énergies s'en iront une à une, la spécialité tuera l'individualité.

Des politiques qui ne sont que politiques[1], des savants qui ne sont que savants, des industriels qui ne sont qu'industriels, des pasteurs qui ne sont que pasteurs, c'est triste ; avec de tels éléments vous ne ferez pas un peuple libre. L'homme qu'on nourrit avec un seul aliment dépérit et s'étiole ; l'âme qu'on occupe d'une seule chose devient débile. Adieu les vives allures, les spontanéités généreuses, la vie complète et large des forts ! L'abus des spécialités nous mène droit à l'abdication. Ce mot : « Nous avons nos affaires » peut se traduire ainsi : « Gouvernez-nous, mais laissez-nous tranquilles. » Cela n'empêche pas de se fâcher, de crier, de se passer même par-ci par-là la fantaisie d'une révolution ; cela empêche de remplir les devoirs sérieux du citoyen. Les gouvernements entendent à demi-mot ; ils nous administrent quand nous tenons à être adminis-

1. Les États-Unis en savent quelque chose ; la classe des *politicians*, depuis qu'elle s'est malheureusement formée, ne leur a guère fait que du mal.

Digitized by Google

trés, ils nous débarrassent des soucis que nous redoutons, et ainsi nous pouvons nous emprisonner à loisir dans nos vocations spéciales.

Les grands siècles ont eu d'autres méthodes. Sous ce rapport, je ne crains pas d'invoquer les anciens, moi qui ne suis pas suspect de les adorer outre mesure. A Athènes, chacun était juge, chacun était soldat, chacun était citoyen dans l'acception la plus étendue du mot : Eschyle combattait à Marathon, Sophocle était amiral, Socrate marchait contre l'ennemi à Delium, Xénophon commandait les dix mille[1]. A Rome, César était pontife, homme de loi, écrivain; Brutus était banquier; pas un général qui n'eût étudié le droit et plaidé pour ses clients; pas un avocat, pas un auteur qui fût étranger au métier des armes.

Et la Renaissance! Ses grands artistes auraient été bien surpris si on leur eût recommandé de s'enfermer dans leur art comme dans une cellule. Sculpteur, peintre et architecte, Michel-Ange n'avait garde pour cela de renoncer au métier d'ingénieur ni à celui de poëte; et l'on sait s'il se dispensait d'être philosophe, citoyen et chrétien. Que n'était pas Léonard de Vinci? Médecin, musicien, littérateur, fondeur, mécanicien, inventeur, et ne faisant rien à moitié, et, par-dessus le marché, peintre de *la Joconde*.

Sans reculer jusqu'au xve siècle, nous pourrions trouver aujourd'hui même chez les peuples qui pratiquent fortement la liberté, une aversion instinctive pour les classements artificiels contre lesquels je proteste. Là tous s'occupent de tout, ce qui n'empêche

1. Voir *les Lettres et la Liberté*, par M. Despois.

Digitized by Google

pas que chacun ne se consacre principalement à quelque chose; tous s'informent eux-mêmes de la vérité religieuse, tous s'intéressent eux-mêmes aux affaires publiques. Chose remarquable, en Angleterre et aux États-Unis les spécialités tendent à disparaître : la spécialité pastorale s'atténue et l'action des simples chrétiens se développe de jour en jour. Quant à la spécialité militaire, l'Amérique nous a montré ce que savent faire les bourgeois, les avocats, les marchands, les maîtres d'école, quand une noble cause leur met l'épée à la main; ils s'appellent alors Sherman, Grant et Sheridan. Que la patrie un jour n'ait plus besoin d'eux, ils rentreront simplement au comptoir ou à l'atelier; ils seront après la guerre ce qu'ils étaient avant, des citoyens, des hommes.

La France certes ne le cède à personne pour les qualités militaires de son peuple. On l'a vue à l'œuvre, le monde sait si ses bourgeois se transforment quand il le faut en soldats et si elle est capable d'improviser des généraux. Je crains seulement que ses généraux ne soient pas disposés à quitter plus tard l'épaulette; l'élan national chez nous enfante vite une profession, nous retombons dans la spécialité. Voilà ce qui inquiète mon patriotisme. Jaloux pour mon pays de tous les genres de distinction, jamais je n'hésiterai à signaler les tendances qui menacent d'entraver sa marche sur le chemin de la liberté.

Digitized by Google

COMPLÉMENT

DE LA PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

DES SERVITUDES PAR SITUATION

Il importait que ceci fût mis à part; j'ai tenu à séparer ces chapitres de ceux qui les précèdent. Avant tout, montrons la servitude où elle est, dans le cœur; ne laissons pas croire que les circonstances du dehors aient en elles ou la puissance de nous affranchir si nous sommes esclaves, ou celle de nous asservir si nous sommes libres. Notre lâcheté s'accommoderait trop bien d'une semblable doctrine.

L'indépendance véritable met au défi les situations. Prenez l'homme le plus pauvre, mettez-le dans le pays le moins libre, supposez-le aussi dépourvu que possible des droits et des garanties dont nous faisons avec raison grand cas, s'il est libre de cœur il sera libre de fait. Et

Digitized by Google

auprès de lui vous pourriez voir un autre homme, riche, puissant, un chef de gouvernement ou un monarque, qui est misérablement, irrémédiablement esclave. Il y a comme un rayonnement autour du premier : idées, sentiments, affections, devoirs, tout porte un sceau de vigueur et de générosité. Autour du second tout est crainte, capitulation de conscience, poursuite haletante du succès, méfiance, découragement.

Et il faut qu'il en soit ainsi. Si les situations faisaient les indépendances, la liberté morale ne serait plus à la portée de chaque homme, l'égalité constitutive du genre humain n'existerait plus.

Grâce à Dieu, elle existe; un autre homme que Henri IV, se trouvant dans la situation de Henri IV, refusera de se dire catholique après la Saint-Barthélemy et ne pensera pas, après la mort du dernier des Valois, qu'il vaut mieux consulter son ambition que sa conscience. Cela n'empêche pas cependant que les situations n'aient leur importance et leur influence. Les tentations que créent la peur et l'intérêt sont réelles; celles que créent la misère, les mauvais exemples, l'âge, la maladie, le genre de vie ne le sont pas moins et il serait injuste de n'en pas tenir compte. Nous connaîtrions mal les causes de servitude, si, nous bornant aux considérations générales, nous négligions d'examiner les périls que font naître certaines circonstances particulières.

Digitized by Google

CHAPITRE II

LES FAUSSES POSITIONS

Parmi les circonstances il en est peu qui menacent plus directement notre liberté que celles auxquelles je consacre ce très-court chapitre.

Les fausses positions sont de deux natures. — Il y en a qui sont nées de notre faute : c'est un refus que nous avons opposé à la conscience, un sacrifice qu'elle réclame et que nous ne nous résignons pas à accomplir ; c'est un interdit, pour parler l'énergique langage de la Bible. Voici un mensonge que nous exploitons, un méfait quel qu'il soit qui n'est connu que de nous seul et dont la découverte nous couvrirait de honte, une injustice ignorée dont nous profitons et que nous ne voulons pas réparer ; cela suffit pour empoisonner notre vie, ruiner notre paix et nous imposer un esclavage de toutes les heures. — Il y a aussi des fausses positions dont nous souffrons et dont nous sommes innocents. Mais les unes comme les autres se reconnaissent à la gêne morale qu'elles nous font éprouver. Nous marchons comme en présence de l'ennemi ; nous nous sentons contraints de mesurer nos actes et de peser nos

Digitized by Google

paroles. Nous sommes craintifs, inquiets; nous sommes affaiblis et impuissants.

Cet état d'âme, qui n'est assurément pas la liberté, appelle une résolution virile. Il ne s'agit pas de s'en accommoder ou de se le dissimuler à soi-même; il s'agit d'en sortir. Que la gêne dont je parle soit petite ou grande, que la servitude morale se fasse faiblement ou fortement sentir, que la fausse position soit innocente ou coupable dans son principe, il n'importe, notre devoir est de travailler à y mettre un terme.

A quoi bon développer ceci? L'asservissement par les fausses positions est plus clair que la lumière du jour; au lieu d'une dissertation, j'ai bien envie de faire une confession. Il m'est arrivé une fois dans ma vie, sinon de sentir, au moins de pressentir ce que notre liberté peut avoir à perdre quand notre situation est devenue tant soit peu fausse, et je ne vois pas pourquoi je ne le dirais pas tout uniment.

Lorsque le chef de la branche aînée de ma famille, qui avant 89 servait comme mon grand-père et avec le même grade dans le régiment de Picardie, vint nous rappeler, à mon père et à moi, qu'après lui nous hériterions d'un vieux titre, peut-être aurions-nous dû lui répondre que cet héritage ne serait pas recueilli. Sans doute notre droit n'était pas douteux, et, à défaut de nos papiers détruits pendant la révolution, il nous restait assez de lettres du siècle dernier portant le cachet aux armes des Gaspari. Cependant l'évidence du droit n'est pas sa régularité matérielle, et souvent depuis je me suis demandé s'il n'aurait pas fallu tenir compte de cette différence. Une telle conduite n'aurait-elle pas été

Digitized by Google

mieux en accord avec le caractère de mon père, si simple, si désintéressé, si dépourvu de toute ambition et de toute prétention?

La question ne fut pas même posée alors. Mon père trouva très-naturel de prendre, après la mort de son vénérable parent, le titre qu'il lui transmettait. Bien plus, avec la confiance trop absolue qui accompagne d'ordinaire la loyauté, il ne pensa pas qu'il fût nécessaire le moins du monde d'assurer à une transmission aussi légitime la sanction officielle que, dans la situation qu'il occupait à cette époque, il eût certes obtenue sans difficulté.

Ce n'était qu'une formalité; mais le jour vint où nous regrettâmes qu'elle eût été négligée. Ce jour-là (c'était vers la fin de la vie de mon père) il n'eut pas d'hésitation : il écrivit à l'Empereur, le priant de lui accorder par voie gracieuse la régularisation expresse qu'il avait omis de réclamer au premier moment. Elle est venue après sa mort, sous la forme délicate d'un décret impérial qui autorisait l'érection à Orange de la statue du comte de Gasparin.

De plus habiles que moi auraient tû ces choses. J'ai tenu à les dire, restant ainsi fidèle à nos principes de sincérité. Je ne saurais d'ailleurs parler de la liberté qu'en homme libre et à la condition de ne pas conserver dans l'arrière-cœur, même à titre de souvenir, la moindre trace d'une réticence gênante.

Digitized by Google

CHAPITRE III

LES MISÉRABLES.

Les servitudes par situation ont toutes ce caractère que leur évidence rend la démonstration inutile; nous pouvons donc passer d'un pas rapide cette lamentable revue.

La pauvreté, j'entends la pauvreté extrême, n'asservit pas toujours. J'ai connu des indigents chez qui subsistaient à un haut degré la fierté de l'âme et l'indépendance du caractère. Toutefois il est impossible de nier qu'il n'y ait dans la misère quelque chose qui tend à écraser et à abaisser. Je n'ai pas visité ces caves de Lille et de Manchester où grelottent des familles, où la femme et les enfants à demi nus attendent un morceau de pain; je ne suis pas entré dans ces quartiers de Londres où la vie dure la moitié moins que dans le West-End; mais j'ai vu assez de taudis pour comprendre comment s'y prend la pauvreté quand elle attaque l'une après l'autre les bases de la liberté morale. Des malheureux qui descendent chaque jour un peu plus bas, des courages qui s'abattent, des familles qui se dissolvent, des délicatesses qui s'en vont, des consciences qui s'émoussent, des créatures humaines

Digitized by Google

qui s'habituent à vivre dans la fange, qui s'accommodent petit à petit des compensations immondes qu'offre le ruisseau, voilà un spectacle que j'ai contemplé plus d'une fois avec terreur. Dignité, respect de soi, scrupules, autant d'idées que l'on ne comprend plus dans certains milieux et qui semblent n'y correspondre à rien. On y a accepté la dégradation, comme on y a accepté la saleté, l'ignorance, le désordre sous toutes les formes, l'oubli des affections, des devoirs et de Dieu.

« Dieu a fait la pauvreté, non la misère. » Ce mot de Mme Swetschine m'a souvent fait réfléchir. Or c'est la misère qui opprime et qui corrompt. L'Angleterre nous racontait dernièrement encore les flétrissures que subissent les hôtes de ses workhouses et les infamies au milieu desquelles vivent pêle-mêle les habitants de ses *garnis*. Nous n'avons pas besoin, au reste, de passer le détroit pour trouver chez nous des scènes à peu près semblables, et au coin de nos rues nous rencontrons de pauvres femmes, de pauvres jeunes filles, presque des enfants, que la misère a précipitées dans l'avilissement suprême; spectacle navrant entre tous et qui fait monter au cœur l'imprécation de Rolla :

Pauvreté, pauvreté, c'est toi, la courtisane...

A côté de cette servitude, comment se souvenir des autres? Et pourtant elles sont là : j'aperçois un père de famille dont la femme et les enfants n'ont pas mangé depuis la veille et qui vole un pain chez un boulanger. Je vois deux pauvres vieux assis côte à côte sur les bancs de la police correctionnelle; le mari voudrait

Digitized by Google

bien être mis au dépôt de mendicité, mais il n'est pas suffisamment établi qu'il ait mendié; il faudra recommencer à vivre, à essayer de vivre, sur les dix ou quinze sous par jour que la femme gagne encore, en attendant que l'un et l'autre ne gagnent plus rien.

Quand on apprend qu'il y a là, près de nous, des gens qui ont faim, n'est-il pas vrai qu'on ne peut plus porter un morceau à sa bouche? Comment s'approcher d'un bon feu, quand on pense aux gens qui grelottent? Nos couvertures nous semblent bien lourdes et nous écrasent, si nous songeons à ceux qui n'en ont point. Les malades sans secours nous reviennent en mémoire, lorsque nous voyons tant de gens s'empresser autour de nous pour soulager notre moindre malaise.

Malheur à nous, si ces pensées ne nous hantaient pas! Nous ne parvenons à nous y soustraire qu'en évitant la rencontre des misérables. Je sais telle méthode de vie, tel système habile à transformer l'indigence en vice et la charité en duperie, dont le résultat est que nous épargnons à notre sensibilité des spectacles trop pénibles, que nous confions nos maigres aumônes aux distributeurs d'office, que nous aimons à croire, que nous réussissons à croire que l'asservissement par la misère est une invention des romanciers, comme l'*Oncle Tom* (chacun le sait!) était une invention de Mme Beecher-Stowe.

Oui, on a inventé le pauvre comme on a inventé le nègre, et l'un vaut l'autre. — On a inventé le pauvre! Hélas, je voudrais que ceux qui disent cela et qui en viennent à le penser un peu vécussent quelquefois au village, au vrai village, non point dans un château isolé,

Digitized by Google

mais dans une maison qui touche aux autres maisons. Là il faudrait bien s'apercevoir que tout le monde n'a pas toujours des habits pour les enfants, des remèdes pour les malades, que le pain n'abonde pas quand le blé est cher, et que l'on compte les pommes de terre. Qu'est-ce cependant que la misère du village à côté de celles des villes!

Si, embarqué à bord d'un vaisseau, vous appreniez, vous, passager des premières, que des émigrants entassés aux troisièmes manquent des choses les plus nécessaires à la vie, vous serait-il possible d'hésiter? Tous les raisonnements sur la propriété, sur l'imprévoyance, sur les conséquences du désordre, sur l'impossibilité d'y remédier, n'échoueraient-ils pas contre un commandement absolu de la conscience? — Eh bien, nous naviguons ensemble, et nul de nous n'a le droit d'ignorer les souffrances de ses compagnons de route.

N'oublions pas surtout que la misère est un tentateur, et qu'il faut une rare vigueur d'âme pour ne pas subir quelqu'une des servitudes morales qu'elle apporte; elle abaisse ceux sur qui elle pèse de tout son poids. Nous n'avons donc pas le droit de nous rengorger et de nous poser en juges, parce que nous nous sommes courbés moins bas. De combien aurions-nous fléchi, si le même fardeau nous avait été imposé? Ah! vis-à-vis des vices de la misère, l'extrême sévérité ressemble beaucoup à l'extrême injustice. Il n'y a pas de quoi se vanter d'être honnête homme ou honnête femme dans le sens vulgaire du mot; il n'y a pas de quoi jeter la pierre à ceux ou à celles qui ne le sont pas, qui ont tort de ne pas l'être, qui pourraient l'être (la liberté morale ne périt jamais entièrement), mais qui ont suc-

Digitized by Google

combé à des épreuves dont la classe aisée ignore le péril.

Nous marchons décidément la tête trop haute et nous nous croyons trop supérieurs aux pauvres hères dont la dégradation fait reluire notre vertu. Au lieu de les condamner sans miséricorde, que n'essayons-nous de les relever? L'entreprise vaut la peine d'être tentée; en soulageant des misères, il nous sera donné peut-être de redresser des âmes et d'affranchir des esclaves.

L'affranchissement des esclaves sera le titre d'honneur du XIXe siècle. Ayons soin seulement que les blancs n'y soient pas omis. Notre bienfaisance, si elle est ce qu'elle doit être, deviendra une libération. — Il y a des bienfaisances qui asservissent plutôt qu'elles ne libèrent. Sans parler de la charité légale, nous connaissons tous des charités particulières qui sont fort peu charitables, des aumônes oppressives et démoralisantes. Si nous donnons l'argent sans le cœur, si l'indigent ne trouve chez nous aucune vraie et profonde sympathie, si nous le secourons de haut, si nous foulons aux pieds sa dignité, dernier appui de son indépendance, alors nous soulageons quelques pauvres et nous faisons beaucoup de mendiants.

Grâce à Dieu, il existe une autre bienfaisance, celle qui aime, celle qui respecte. Elle comprend les fiertés de l'indigence; elle les ménage avec des délicatesses infinies. Elle secourt et elle relève, car elle tend la main. Elle aide l'indigent à s'aider lui-même, à se suffire. Elle encourage ses répugnances pour l'aumône brutale; elle veille sur son indépendance, elle le traite en frère et en égal. Elle ne lui fait pas sentir le poids de ses dons; elle refuse à propos et n'a garde de compromettre la dignité ou le travail.

Digitized by Google

Aussi n'emploie-t-elle pas d'intermédiaires. Elle va elle-même; elle connaît ceux qu'elle secourt et ne hait rien tant que les charités de hasard, les charités de la porte, les charités de souscription ou de correspondance. Elle sait ce qu'elle fait et se renferme dans ce qu'elle sait faire, afin de le faire mieux. Elle visite, elle conseille. Ferme vis-à-vis des abus, décidée à produire du bien et non pas du mal, elle possède cependant l'art des libéralités aimables, ce que j'appellerais volontiers le luxe de la bienfaisance. Elle ne court pas risque qu'on dise d'elle comme Mme de Tessé de sa nièce Mme de Montagu, qu'elle remet toujours aux gens « douze sous de moins qu'il ne faudrait pour les rendre heureux. » Ces douze sous-là, elle les tient toujours en réserve, dans un coin de sa bourse. Et quand elle les donne, quand ce petit superflu apparaît à l'improviste, l'humble logis en est tout illuminé; c'est la joie qui entre, menant la liberté par la main.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

LES OUVRIERS DES MANUFACTURES

Encore une servitude par situation dont je ne dois dire que quatre mots et que je me reprocherais de passer sous silence. Le sujet est connu; je l'ai traité ailleurs, je me réserve d'y revenir, mais comment l'omettre entièrement ici?

Les ouvriers des manufactures ne sont pas des pauvres. Lorsqu'ils le sont, c'est en vertu de causes spéciales. Par conséquent, le problème de leur affranchissement se pose dans des termes qui ne sont pas ceux du chapitre précédent.

Leur affranchissement, ai-je dit; en effet, les bases essentielles de la liberté morale sont sapées par l'organisation des fabriques, telle qu'elle existe trop souvent aujourd'hui. On compte, je le sais, de très-honorables exceptions et elles tendent à se multiplier; le fait général demeure cependant et c'est lui que je dois signaler.

La liberté morale des ouvriers exige que leurs forces physiques ne soient pas épuisées, qu'il leur reste du temps pour l'âme, pour l'intelligence, pour la famille. — Or notre loi garantit fort imparfaitement cet intérêt

Digitized by Google

de premier ordre et l'exécution de la loi le garantit bien moins encore. Sous peine de ruiner la famille, il importe d'assurer à tous et le plein repos du dimanche et des heures de repos chaque jour. Je voudrais qu'aucun enfant ne pût faire plus d'une demi-journée ; et si les femmes, dont la grande besogne est au logis, étaient protégées dans la même mesure, je n'y verrais certes aucun mal.

La famille, la vraie famille, est le refuge de la liberté des ouvriers, aussi bien que de leur bonheur. Qu'est devenue la famille dans la plupart de nos centres industriels? Où sont les mères de famille? Où sont les affections? Où sont les devoirs? Où est l'éducation des enfants? Où est la joie du foyer? Et quel genre d'indépendance voulez-vous qu'ils conservent, ces êtres isolés, étrangers les uns aux autres, livrés au torrent des habitudes grossières? Les débauches, le cabaret, l'épuisement précoce, l'hébêtement, est-ce sur ces bases que vous prétendez bâtir une indépendance, quelle qu'elle soit?

Il est grand temps d'y songer. L'industrie elle-même y est intéressée : au bout d'un certain nombre d'années, si l'on poursuivait dans la même voie, on s'apercevrait que les iniquités se payent, qu'en dehors du devoir et de la famille, aucune prospérité durable n'est possible. Même pour gagner de l'argent, il n'y a pas de mal à se souvenir de la morale.

Il est clair que les industriels sont les seigneurs suzerains de notre société moderne; un châtelain de jadis, entouré de ses serfs, n'avait pas un pouvoir plus redoutable et plus étendu que le chef d'industrie comman-

Digitized by Google

dant à une armée d'ouvriers. Or le pouvoir et la responsabilité marchent toujours ensemble. Je ne connais pas d'hommes plus responsables que nos grands manufacturiers.

Je n'en connais pas qui soient en position de faire plus de bien. Que leur mission peut être belle ! S'ils se proposent fermement de préserver la famille, s'ils assurent aux femmes et aux enfants les loisirs indispensables, s'ils fondent des écoles, s'ils facilitent aux ouvriers l'accès de la propriété, s'ils entrent en lutte directe avec le cabaret et avec la dépravation sous toutes ses formes, s'ils ne croient pas avoir rempli leur tâche lorsqu'ils ont payé des salaires, s'ils ne se lavent pas les mains des infamies qui se commettent sous leurs yeux, nous verrons commencer alors une œuvre magnifique de relèvement social.

Il y a là de quoi tenter de hautes ambitions. Je connais peu de généraux qui aient eu l'occasion de livrer une si grande et si décisive bataille. Sans doute elle ne se gagnera pas sans l'Évangile ; sans doute les patrons n'affranchiront pas les ouvriers malgré eux, et ceux-ci resteront esclaves tant que le besoin d'une vie meilleure n'aura pas remué leur cœur. Mais un pas amène l'autre, et le premier coup à porter à la servitude effroyable dont je parle, c'est évidemment de transformer une organisation qui repose d'aplomb sur l'anéantissement de la famille.

Digitized by Google

CHAPITRE V

LES ENFANTS DES MAUVAISES FAMILLES

Partout où manque la famille, la vraie, il n'y a point de place pour la liberté. La famille et la liberté se tiennent de si près, qu'en m'occupant de la seconde après avoir traité de la première, il me semble que je ne n'ai pas changé de sujet. Et, au fait, y a-t-il plusieurs vérités? Au centre de la vie morale toutes ne coïncident-elles pas? Au foyer je vois la lumière, je ne distingue pas les rayons.

Nous voici en face d'une servitude par situation qui mérite une immense pitié. Ici, la négation de liberté semble telle, que la conscience hésite et se trouble. Parmi les problèmes qui bouleversent l'âme, je n'en connais pas de comparable à celui-ci. Depuis que je réfléchis, je m'arrête consterné au bord de ce gouffre. l'enfance abandonnée ou pervertie, l'hérédité du mal. Combien d'enfants sur qui pèse, dès la première heure de leur vie, l'écrasant fardeau d'une naissance irrégulière! Combien dont le berceau est souillé de boue, dont les premiers regards voient des infamies, dont les premiers bégaiements reproduisent des paroles grossières! Combien qui n'ont jamais été aimés, dont les

Digitized by Google

genoux ne se sont jamais ployés, auxquels on n'a jamais montré le ciel! Ni une caresse, ni un conseil sérieux, ni une allusion même lointaine à la distinction du bien et du mal. Le bien, le mal, ces mots n'ont plus de sens dans le milieu où commencent ainsi de jeunes vies. Quiconque a lu le navrant récit intitulé « le Rachat de Jane, » doit avoir compris la misère dont je veux parler, misère sans seconde, qu'il ne faut pas confondre avec la pauvreté.

La pauvreté, quand elle est extrême, peut contribuer pour sa part à mener là; à elle seule, elle ne mène point là. Il y a, grâce à Dieu, des pères et des mères très-pauvres qui aiment, qui élèvent admirablement leurs enfants. On ne saurait assez protester contre le dicton banal des prisons et des bagnes : « Qu'on me donne des rentes, et je serai honnête. » Une autre parole est bien plus malaisée à réfuter : « Si j'avais eu une famille, des affections, une éducation, si j'avais respiré l'air salubre que respirent tant d'autres enfants, je serais honnête. »

Je citais tout à l'heure « le Rachat de Jane; » j'aurais dû citer aussi cette « Histoire d'un petit gueux » que n'ont pas oubliée les lecteurs de la *Revue britannique*. J'aurais dû citer ces pages émues où un journaliste anglais a consigné les souvenirs d'une nuit passée au *workhouse*. Quand je veux me représenter l'esclave de nos sociétés sans esclaves, je vais chercher un de ces malheureux corrompus dès la mamelle. Maltraité au logis, jeté à la rue, grelottant, mendiant, couchant sous les ponts, l'imagination remplie d'obscénités, accoutumé et fait à tout, il entre dans la vie sans avoir connu une tendresse ou un devoir. Quels amis aura t-il? Vous le devinez. Quelles leçons lui donnera-t-on?

Digitized by Google

Je n'ai pas besoin de le dire. Il vole, il continue dans la prison son éducation commencée dans le ruisseau. Le cœur se serre, la pensée se trouble à suivre cet esclave-là, de sa naissance à sa mort, du grenier sordide où s'enivrait son père jusqu'au grabat sur lequel il expire lui-même en blasphémant. Au lieu du grabat ce sera peut-être l'échafaud.

Ah ! parmi les circonstances atténuantes, celle-ci devrait être la plus décisive. Ma première question, si j'étais juré, serait celle-ci : « L'accusé a-t-il eu un père, une mère, une éducation, de bons exemples ? » Inexorable envers l'habit noir, je ne le serais pas envers certaines blouses déchirées.

On nous a fait plus d'une fois le roman du gamin de Paris. Il est, je crois, moins admirable qu'on ne le dit, mais il est digne d'une très-grande pitié. Cet enfant vieilli avant l'âge, dont le cœur s'est atrophié, qui n'a plus de parents, qui a remplacé l'émotion par le ricanement, qui est théâtral quand il n'est pas gausseur et dont les élans parfois héroïques ont besoin d'une mise en scène pour se produire, cet enfant si peu enfant me fait l'effet d'une monstruosité.

Est-ce à dire que le gamin de Paris, le vagabond de Londres, le petit voleur des *five points* de New-York, la jeune fille corrompue avant l'âge de telle ou telle cité manufacturière, l'enfant même des bandits et des assassins, soient irrémédiablement condamnés à suivre la voie où les place leur naissance ? Non certes, je ne me lasse pas de dire, le libre arbitre subsiste toujours ; si la responsabilité diminue, et beaucoup, elle ne disparaît pourtant pas. Regardez-y de près, vous verrez qu'il

Digitized by Google

n'est pas une de ces existences où les secours de Dieu n'aient été offerts, où les occasions de relèvement ne se soient présentées. Nous les apercevons si souvent, que nous devons les supposer toujours. C'est volontairement, en vertu d'un acte libre, que telle occupation trop régulière a été rejetée, que tels scrupules très-réels ont été écartés, que l'on s'est décidément tourné du côté du vice et de la paresse.

Il importe de maintenir cela avec force, non-seulement parce que cela est vrai, mais aussi parce que cela est consolant. Que vient-on nous parler d'âmes flétries et définitivement perdues? Chaque fois qu'avec une charité courageuse on est descendu dans le gouffre des perversités sociales, chaque fois qu'on a adressé aux malheureux que personne n'aima jamais une parole de véritable affection, on a été entendu. Londres a vu sa mission intérieure, ses « femmes de la Bible, » pénétrer dans les quartiers les plus infâmes; des écoles déguenillées se sont ouvertes; des réunions de voleurs ont été tenues, les jeunes gens sans asile ont acclamé lord Shaftesbury, qui leur assurait les moyens de travailler honnêtement. La charité des dames de New-York s'occupe à régénérer les *five points*. La France a fondé ses asiles agricoles, Mettray, Sainte-Foy, et il s'est trouvé que les enfants les plus corrompus des familles les plus corrompues n'étaient pas inaccessibles à l'action du bien.

La régénération est donc possible; donc notre devoir est tracé. Si la liberté est pour nous autre chose qu'une déclamation, nous sommes tenus de lui porter secours là où elle rencontre des périls extrêmes. Les enfants des mauvaises familles ont besoin de nous; sans nous

Digitized by Google

ils deviendront ce qu'ils ne sont pas encore, des esclaves qu'on ne saurait affranchir.

Je ne voudrais pas qu'on se méprît sur ma pensée. En parlant des mauvaises familles, je n'ai pas entendu le moins du monde les chercher toutes dans la classe indigente. Si celle-ci paraît fournir le plus nombreux contingent, si notre paupérisme est un infernal agent de servitude, nous n'avons pas le droit d'oublier que d'autres agents non moins funestes travaillent dans d'autres compartiments de l'organisation sociale. Les écus n'ont point par eux-mêmes le privilége de faire des âmes libres, pas plus que de braves gens, des enfants honnêtes ou des parents dévoués.

Y a-t-il proportionnellement plus d'esclaves en bas qu'en haut? J'avoue n'en rien savoir. Les vies vouées à l'argent et vendues à la mondanité sont sans aucun doute au premier rang de celles qui demeurent étrangères à la liberté, parce qu'elles demeurent étrangères aux pensées élevées, aux instincts généreux, aux devoirs, aux progrès, aux tendresses. Et pour ne parler que des enfants qui ont eu le malheur de naître là, que voulez-vous qu'ils deviennent?

Ah! ne parlons pas trop des priviléges du riche. Les priviléges du pauvre me frappent tout aussi souvent. Voici un enfant dont la naissance a été un événement, mais ni son père ni sa mère n'ont le temps de s'occuper de lui; ils appartiennent à d'autres devoirs; ils ont autre chose à faire que de l'aimer et de l'élever. De bonne heure il sait que sa fortune est faite et qu'il n'aura pas à se fatiguer pour vivre. De bonne heure les séductions amollissantes du luxe, les idées fausses,

Digitized by Google

les vanités, les sottises l'ont assailli. A peine sorti du collége, toutes les facilités du vice sont devant lui : une société frivole, dont la nullité n'a d'égale que sa corruption, lui ouvre d'emblée ses rangs. Comme rien ne l'attire ou ne le retient au logis, comme on n'y parle qu'affaires, toilettes, niaiseries, il est rejeté au dehors, non moins abandonné que l'enfant des rues immondes où son élégant équipage n'entrera jamais.

Voici un autre enfant. — Sa naissance a causé presque autant de terreur que de joie, car il s'agira de le nourrir. N'importe, on travaillera un peu plus, et l'enfant ne manquera de rien. Voyez avec quelle tendresse son père et sa mère veillent sur lui! Que de caresses! Quelle sérieuse et forte affection! L'affection, le travail, le devoir, se montrent à lui dès que ses yeux sont ouverts. Devant lui, au village, il a la vie vraie et saine. Il connaît les privations, mais il connaît aussi les joies. Il reçoit peu de jouets, mais il a de belles fêtes, en pleine campagne et en plein air. Il a une famille, lui, une famille où l'on aime et où l'on prie.

Lequel de ces deux enfants a le plus de chance de devenir un homme, je veux dire un homme libre?

Digitized by Google

CHAPITRE VI

SERVITUDES PARISIENNES

Je prie mes amis parisiens de ne pas prendre cette tête de chapitre pour une personnalité. Paris ne figure ici que comme type suprême des grandes villes; mon dessein n'est que d'indiquer les servitudes par situation qui tiennent, selon moi, à l'existence exclusivement citadine.

Ce n'est pas que le village n'ait les siennes. Il y a là des familles réduites en esclavage par l'ivrognerie de leur chef. Qui n'en a vu, de ces malheureuses femmes accablées de travail, plus accablées de soucis, chargées de pourvoir à tout, de nourrir et d'habiller les enfants, de les élever, de les défendre contre les exemples de leur père? Les dettes s'accroissent, la misère devient de la détresse; l'inquiétude devient de l'angoisse, l'âme perd le courage de réagir, d'espérer, de prier, presque le courage de vivre. Et le tyran domestique, libre de préoccupations importunes, ne rentre chez lui que pour trouver mauvais qu'on y soit triste, pour s'étonner qu'on y soit pauvre et pour compléter par ses violences peut-être un des plus abominables abus de la force qui se donnent carrière ici-bas.

Digitized by Google

Sous d'autres formes, je le sais, les servitudes domestiques se produisent ailleurs qu'au village. Ce serait tout un sujet à traiter; je n'ai voulu que le signaler en passant et montrer que mon amour du village est un amour sans illusions.

J'ajoute que ma haine des villes est une haine sans préjugés. — J'ai longtemps habité Paris, et je lui rends pleine justice. Si d'un mot je pouvais supprimer les villes, je ne prononcerais pas ce mot-là. Sans les grands centres certains mouvements d'idées s'arrêteraient. Il y a des progrès, des élans généreux, des besoins élevés qui ne naissent guère que là; et puisque je parle de la liberté, comment ne pas dire qu'elle a souvent dans les villes ses meilleurs appuis? Notre histoire entière en témoigne, depuis la conquête des chartes de communes jusqu'à nos jours.

Mais, cela admis, il n'en reste pas moins certain que les grands centres ont leurs servitudes spéciales. Ce sont celles que j'ai à cœur de dénoncer dans ce chapitre.

Si le contact des autres hommes nous est utile, le recueillement et la solitude ont aussi leur rôle marqué dans notre existence. Soyez sûr qu'il manquera toujours quelque chose à l'homme qui mène constamment la vie parisienne, qui ne connaît de promenade que celle des boulevards, de fleurs que celles des squares et de lacs que ceux du bois de Boulogne. Je sais bien que le ruisseau de la rue du Bac suffisait parfaitement au bonheur de Mme de Staël, mais c'était tant pis pour elle, et son génie aurait eu un charme de plus si elle avait aimé d'autres ruisseaux. De son temps, au reste, à l'heure où son âme s'ouvrait aux inspirations qui ne la quitteront plus, la grandeur des événements,

Digitized by Google

la majesté des problèmes débattus, l'enthousiasme des libertés promises, le jeune élan qui n'avait pas encore connu les défaites, les croyances naïves, les espérances et les illusions de la première heure donnaient à la vie parisienne un caractère exceptionnel.

Aujourd'hui nous sommes rentrés, et depuis longtemps, dans la règle commune. Est-ce à dire que la vie intellectuelle ait cessé? Non certes; elle est à Paris plus active que jamais. On cause énormément; on écrit énormément; on discute, on critique, on tranche. Le courant des idées est rapide, plus rapide peut-être que profond. Reste à savoir s'il est toujours aisé de ne pas se laisser entraîner par lui. A ce torrent de modes littéraires, de traditions artistiques, de jugements sans appel, d'opinions toutes faites, il faudrait pouvoir opposer çà et là le granit d'une conviction originale; il faudrait que le despotisme des coteries régnantes se heurtât à des individus. Or les individus, les originaux, si vous voulez, ne se font pas en pleine fournaise sociale; donnez-leur un peu de solitude, un peu de tête-à-tête avec eux-mêmes, avec la nature et avec Dieu.

Ces tête-à-tête, j'en ai fait l'expérience, sont impossibles à Paris. Il est bien difficile d'y être soi. On s'y croit indépendant parce qu'on résiste à un parti, et l'on ne s'aperçoit pas qu'on obéit à un parti contraire : en politique, en religion, en philosophie, les oppositions sont enrégimentées comme le reste.

Comment en serait-il autrement? On cause trop; pas une pensée qui reste entière dans une telle mêlée; pas une croyance qui conserve ses angles. A force de se frotter contre la croyance du voisin de droite et contre celle du voisin de gauche, la nôtre devient ce quelque

Digitized by Google

chose de poli, d'arrondi, d'usé, qui glisse et roule sans laisser de trace.

L'uniformité, quoi qu'on fasse, est toujours un peu servile. Le seul moyen d'y échapper, c'est d'avoir quelques hommes (il y en a) qui se dérobent, à Paris même ou ailleurs, aux énervements sociaux, quelques sauvages, quelques solitaires, quelques émigrés; j'ajouterais volontiers, quelques campagnards. Ceux-là n'ont pas courbé la tête sous le lourd niveau du convenu, du prévu; ceux-là ne sont pas à la mode, et par là ils servent, à leurs dépens, la cause souvent compromise de la liberté intellectuelle.

Ce n'est pas la seule liberté qui coure risque de périr dans les grands centres. L'être moral tout entier s'y fatigue et s'y épuise. Essayez d'être libre, quand vous avez cessé d'être fort! Et comment être fort, quand il n'est pas permis de respirer une heure, quand on ne peut nourrir à l'aise ni son cœur ni son intelligence? Il est bien rare que l'existence parisienne ne soit pas haletante, qu'elle réserve une place aux longues lectures et, ce qui n'est pas moins nécessaire, aux longues réflexions, qu'elle respecte enfin le sanctuaire des saintes et douces tendresses, qu'elle laisse le temps de penser et de sentir.

On ne rit guère à Paris : on y sourit, ce qui est bien différent. S'y amuse-t-on? Je voudrais le croire; on fait du moins beaucoup d'efforts pour cela. Mais si j'ajoute foi aux aveux qui me viennent de ce côté, je dois penser que l'impression dominante est une impression de lassitude et d'ennui. C'est si triste de courir après le bel esprit! C'est si fatigant de vivre sous le ciel gris des conventions sociales! C'est si impatientant à la longue

Digitized by Google

de répéter ou d'entendre répéter les mêmes phrases sur les mêmes sujets ! C'est si triste de n'être plus remué par rien, d'ignorer les fraîches émotions et la jeunesse de l'âme !

Décidé à ne rien surfaire, j'ai écarté les gros vices et les gros scandales : j'ai laissé les tripots des gens mal élevés, aussi bien que les frivolités extrêmes du monde élégant; j'ai pris le Paris le plus digne d'estime, le Paris intelligent, le Paris qui pense et qui travaille. A ce Paris-là, dont plus que personne j'apprécie le grand rôle et la vaste influence, j'ose dire que sa liberté morale n'est pas entière, qu'une servitude de dissipation, d'imitation et de fatigue pèse sur lui, que ses horizons sont courts et bas, que son brouillard ne se lève guère, qu'il lui manque de voir quelquefois se déchirer le nuage et briller le soleil, qu'il serait un Paris bien plus puissant s'il était un peu moins Paris.

Qu'est-ce qui me donne tant d'audace? Une expérience personnelle. J'ai vécu à Paris; j'ai eu le privilége de connaître quelques-uns de ses hommes éminents, et j'ai compris, en partie du moins, ce que valent les ressources immenses dont il dispose. Mais j'ai compris en même temps qu'à Paris il est aisé de se dessécher et de se stériliser, qu'il est aisé d'y subir bien des jougs et qu'on n'y trouve pas toujours le temps de devenir un homme libre.

Combien j'ai béni Dieu, lorsque les circonstances m'ont amené à vivre de la vie des champs, loin des coteries, près des vrais et simples devoirs ! On peut être indépendant partout; mais il m'a semblé que, pour les faibles tels que moi, cela était plus facile au village. La

Digitized by Google

brise qui a passé sur les sapins ou sur la prairie fraîchement coupée est saine à respirer. Cela fait du bien, cela fortifie. — Je parle toujours des faibles.

Il est des choses que je ne saurais ni penser ni écrire, si je ne suis installé au grand air, sous ma tonnelle, devant la petite table rustique. Le soleil m'y poursuit, les vents m'y font une rude guerre. N'importe, je tiens bon; mes feuillets de papier sur lesquels je pose des vases de fleurs ne s'envolent que rarement, même quand l'ouragan se précipite de la montagne et renverse les arbres de notre cour.

Mais la tempête n'est qu'un accident. D'ordinaire, en été (c'est, quoi qu'on dise, la saison du bon travail), l'atmosphère a un calme, une sérénité, une transparence merveilleuse. Alors, les bruits qui m'arrivent sont tous amis : c'est le cri du paysan qui excite son attelage; c'est la *ioulée* du moissonneur; c'est le bourdonnement de la guêpe que ma présence inquiète et qui peu à peu, me voyant inoffensif, s'habitue à cet homme si étrangement occupé qui est venu s'asseoir presque à l'entrée de sa demeure; c'est une tourterelle dont le roucoulement perpétuel m'inspire des pensées de paix.

Tout cela dérange, et tout cela aide. Je n'excepte que les cousins, dont la trompette annonce une guerre à mort et qu'il faut écarter de la main au moment même où la plume va tracer la plus belle phrase. Mais qu'est-ce que cela? Il n'y a pas de roses sans épines. En définitive, il n'est pas mauvais d'être interrompu quelquefois et de remettre une belle phrase sur le métier. En attendant, le ciel est splendide, l'odeur des foins m'arrive de tous côtés, et les larves de certains papillons

Digitized by Google

qui perforent la tonnelle au-dessus de ma tête, font tomber régulièrement sur mon papier une fine sciure de bois, le sable le plus délicieux qu'on puisse répandre sur la page encore humide.

Et il y a des gens qui travaillent dans une chambre bien noire, bien morte ! Et cette vie répandue partout, offerte à tous, il y a des gens qui ne daignent pas en jouir ! C'est bien simple cependant, et il ne s'agit ici ni du luxe ni des raffinements réservés au petit nombre. Quel est l'écrivain de Paris (ces pauvres écrivains m'inspirent une compassion particulière) qui ne puisse se procurer de temps en temps quelques semaines de grand air, de soleil, de travail inconfortable, au milieu des inconvénients et des joies de la vraie nature? La nature est belle partout et partout elle affranchit. Partout on parviendra, si l'on y tient, à écrire au soleil, au vent, à la pluie, en proie aux guêpes et aux moucherons. Partout on s'en trouvera bien, j'ose l'affirmer. A part la mauvaise humeur que vous inspire le jardinier lorsqu'il vient trop longtemps arranger ou arroser ses vases autour de vous, l'âme se repose là et se dilate ; on y vit autrement, on y pense autrement qu'ailleurs. Les accidents de la vie s'y produisent et nous empêchent de dégénérer en machines philosophiques ou littéraires. Je me rappelle qu'un jour, allant consulter des livres que, faute de mieux, j'avais fourrés dans une armoire du grenier, je découvris de belles pommes rangées en bataille auprès d'eux : l'armoire, dont la cuisinière m'avait ainsi disputé la possession exclusive, était tout imprégnée de cette excellente odeur. Mes volumes en avaient pris leur part; et pendant plusieurs jours je n'en ouvrais pas un sans que le parfum fît errer ma

Digitized by Google

pensée sous les arbres du verger, bien loin des bibliothèques et des cabinets d'étude.

Qu'est-ce qui fait, au grand siècle, le charme particulier de deux écrivains, La Fontaine et Mme de Sévigné? — Eux seuls se sont abreuvés aux sources fraîches et ont aimé la nature. Notre temps a marché, j'en conviens, dans cette voie nouvelle. Mais aujourd'hui les descriptions champêtres sont devenues comme le reste un thème tout fait, qu'on peut répéter à merveille sans quitter Paris. Les plus consciencieux vont se délasser aux eaux ou aux bains de mer, prenant pour la campagne les parcs, les villas, les allées et les bancs bien arrangés de Baden ou de Biarritz.

Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Il s'agit de vivre quelquefois, en campagnard, de la vie des champs. Il s'agit de la comprendre dans sa grandeur, dans sa poésie, dans ses devoirs. Il s'agit d'entrevoir tout au moins la beauté de l'œuvre qui nous attend au village. Il s'agit de sortir parfois de l'artificiel et du factice. Il s'agit de se ressaisir soi-même et d'aspirer ces saines bouffées d'indépendance dont notre âme a besoin. M. Quinet décrivait naguère avec son éloquence habituelle la liberté que donne l'isolement. « Le bruit des opinions m'arrive de si loin, disait-il, que j'espère ne pas me passionner pour elles. La solitude m'aidera à l'impartialité. »

Il me semble que j'ai éprouvé cela. La vie des champs élève, pacifie et affranchit la pensée. Le prosaïque Franklin avait sur ce point la même opinion que Virgile, et les conseils qu'il donne à son petit-fils rappellent le *fortunatos nimium* du poëte latin.

Digitized by Google

Heureux qui prend au sérieux la mission immense et trop négligée qu'il faudrait entreprendre dans les villages! Heureux qui goûte le charme de la vie en plein soleil! Heureux qui sait y retremper son originalité et sa vigueur! Heureux qui assiste en spectateur ému à la grande bataille des lilas!

J'embouche sur la montagne
La trompette aux longs éclats.
Sachez que le printemps gagne
La bataille des lilas.

Grande bataille que celle-là, bataille disputée, qui a ses alternatives, mais que le printemps gagne toujours. Il y a une autre bataille à livrer en nous, contre nos esclavages, contre nos alanguissements, contre nos froideurs, une autre bataille du printemps et de l'niver.

Digitized by Google

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE

LES CAUSES DE LIBERTÉ

CHAPITRE PREMIER

DIEU

Il y a des causes profondes de liberté, comme il y a des causes profondes de servitude. Je vais en indiquer quelques-unes; il sera d'ailleurs d'autant moins nécessaire de les énumérer toutes et de les exposer systématiquement, que nous n'avons pu traiter la première partie sans entamer un peu la seconde. En disant ce qui nous rend esclaves, nous avons presque dit ce qui doit nous rendre libres.

Autre observation préalable : si certaines doctrines dont nous avons déjà parlé reparaissent encore ici, ce n'est plus à titre de doctrines. C'est la façon d'y croire et de les appliquer à la vie qui nous occupe maintenant. Il existe, en effet, plus d'une façon de croire en Dieu, par exemple, et tel homme dont l'esprit admet

Digitized by Google

le Dieu unique, le Créateur, le Père céleste, ne retire de cette vérité nul atome d'indépendance personnelle. Deux professions de foi, exactement semblables en théorie, produiront deux vies parfaitement opposées. Et n'allez pas supposer que l'une d'elles soit hypocrite et mensongère ; il suffit qu'elle demeure à la superficie. Nous avons des croyances à fleur de peau qui ne renouvellent pas un seul de nos sentiments, qui ne changent en rien notre attitude morale, qui ne nous relèvent et nous affranchissent en aucune façon. Nous ne nous arrêterons point à celles-là.

Le lecteur me pardonnera ces répétitions plus apparentes que réelles et dont au reste je ne prétends pas abuser. Un seul dogme, à vrai dire, reparaîtra devant nous ; mais comment ne pas y revenir? Que signifieraient les causes de liberté si elles ne commençaient par Dieu?

Dieu est la base de la liberté. Lorsque Voltaire, bénissant le petit-fils de Franklin, prononçait ces deux mots : *God and liberty*, il proclamait une vérité que son prodigieux esprit avait entrevue, mais dont son cœur n'avait pas mesuré toute la portée. Croire en Dieu, c'est un affranchissement ; la vie en est transfigurée. — Je crois en Dieu ; donc je suis obligé, donc ma vie a une règle, donc je suis gardé au dedans contre les asservissements du dehors, donc je suis libre. Je crois en Dieu ; donc je sais qu'il existe une justice, un droit, une liberté. Je crois en Dieu ; donc je suis aimé, et les tyrannies, quelles qu'elles soient, ne m'intimident plus.

Le premier effet de la foi en Dieu, c'est de mettre en nous la prière, la prière filiale, qui raconte tous les

Digitized by Google

besoins, qui demande toutes les délivrances, la prière qui n'est ni une gymnastique morale, ni un rite, une récitation ou une sèche pratique, la prière du cœur, la prière continuelle. Qui croit en Dieu, vit avec Dieu, marchant sous son regard, s'attendant à lui quoi qu'il arrive, à l'heure des joies, et à celle des tristesses, et à celle des chutes, et à celle des amertumes, et à celle des découragements.

La vraie prière est une libératrice; la plupart des grands hommes libres d'ici-bas ont été des hommes de prière. Songez à ces géants, auprès desquels nous sommes si petits, à ces témoins, à ces martyrs qui, en prison, aux galères, sur les bûchers, dans l'exil, dans la pauvreté, dans les séparations poignantes, dans les déchirements inexprimables du cœur, n'ont cessé de demeurer fermes. Sans remonter jusque-là, n'avez-vous jamais remarqué sur votre chemin des âmes fortes, sereines, pacifiées, qui sont en même temps des âmes très-vivantes, où brûlent d'énergiques passions, où palpitent des sympathies ardentes, et ne vous êtes-vous pas demandé si un tel spectacle d'indépendance est naturel sur notre terre corrompue?

Ah! la force morale, cet autre nom de la liberté, est chose assez rare ici-bas pour qu'on s'arrête à la contempler. Hawthorne nous en a donné le mot dans un livre d'enfants bien digne d'être lu par les hommes faits [1]. — Comment Hercule a-t-il vaincu Antée? Comment nous-mêmes vaincrons-nous l'Antée qui nous assaille à chaque pas? En le séparant de la terre qui lui rend sa vigueur. Quand nous avons pris notre ennemi

1. *Le Livre des Merveilles.*

Digitized by Google

entre nos bras et quand nous l'avons porté en haut, notre triomphe est certain. La prière porte en haut et présente à Dieu tous les tyrans qui nous asservissent, l'inquiétude, la crainte du monde, les doutes, les tentations, et par-dessus tout le péché.

Essayons d'étudier de plus près encore l'affranchissement par la foi en Dieu. Qui dit foi dit confiance. Trop souvent elle manque : maint chrétien se montre moins joyeux et paraît se sentir moins en sûreté que ceux qui n'ont pas de père au ciel. Les plus faibles accidents de la vie suffisent à le troubler ; il a des terreurs d'esclave.

Pourquoi cela? Nous l'étonnerions bien, si nous lui disions, ce qui est vrai pourtant, qu'il ne croit pas en Dieu. Lorsque la foi est réelle, elle ne nous laisse pas traîner ainsi dans les bas-fonds, elle nous fait monter sur les hauteurs, vers les « montagnes d'où nous viendra le secours. » — Voici un chagrin ; je le sens, et très-vivement, mon Père céleste me l'a envoyé pour que je le sente ; mais c'est mon père qui me l'a envoyé. Voici une inquiétude ; je n'y suis point indifférent ; mais mon père est là, il m'aime, il me garde, il sait mieux que moi ce qui m'est bon.

Le jour où la confiance en Dieu se grave en nous, nous mettons le pied sur le rivage de la paix ; désormais nous respirerons à l'aise, nous serons forts et nous serons libres. Désormais ne se posera plus pour nous la question angoissante et terrible :

O demain, c'est la grande chose!
De quoi demain sera-t-il fait?

Digitized by Google

Demain appartient à Dieu comme aujourd'hui; demain comme aujourd'hui il n'arrivera rien sans sa permission. La sentez-vous inonder votre âme, cette sécurité délicieuse sans laquelle il n'existe pas de bonheur? Travailler avec sécurité, aimer avec sécurité, vivre avec sécurité, quelle grâce! Se confier, espérer, aller en avant au nom du Dieu fort, quelle source de liberté!

Lorsque le jeune aiglon, voyant partir sa mère,
En la suivant des yeux s'avance au bord du nid,
Qui donc lui dit alors qu'il peut quitter la terre
Et sauter dans le ciel déployé devant lui?
Qui donc lui parle bas, l'encourage et rappelle?
Il n'a jamais ouvert sa serre ni son aile;
Il sait qu'il est aiglon; — le vent passe, il le suit.

Il sait qu'il est aiglon. Sondez cette parole. Savez-vous que vous êtes enfant de Dieu? On ne s'élance pas à moins. Quand on le sait, on étend ses ailes; la conscience de l'amour divin, la certitude du secours divin nous donnent la force de planer par-dessus les petites craintes, les petits intérêts et les petites ambitions de la terre.

Mais la confiance a une compagne, une sœur, dont l'esprit austère nous effraye un peu, la soumission. Ce qu'il y a de plus de difficile, c'est de croire en Dieu jusqu'à dire : « Ta volonté, et non pas la mienne. » Un des hommes libres du XVIe siècle, dont j'admire l'énergie et dont je goûte rarement les vers, Théodore de Bèze, s'écriait un jour :

O Dieu! si tu veux,
Je sais que tu peux

Digitized by Google

Me tirer d'ici.
Mais si pour cette heure
Veux que je demeure,
Je le veux aussi.

Nous ne devenons véritablement libres qu'à la condition de la prononcer aussi, cette parole difficile, douloureuse, qui est une parole d'affranchissement parce qu'elle est une parole de renoncement : « Je le veux aussi. » Il ne s'agit de rien moins que de prendre son cœur à deux mains, de comprimer ses battements, de se jeter décidément, absolument, dans les bras d'un père et d'un maître. — Il sait ; moi j'ignore. Un jour, là-haut, je lui rendrai grâce pour ce qu'il m'a refusé autant que pour ce qu'il m'a accordé, pour ce qui m'a fait souffrir autant que pour ce qui m'a rempli d'allégresse. Ce que tu veux, Seigneur, ce que tu veux! « Mon cœur ne s'est point élevé, chantait le psalmiste... N'ai-je point soumis et fait taire mon cœur, comme celui qui est sevré fait envers sa mère? Mon cœur est en moi comme celui qui est sevré. »

Notre indépendance est à ce prix ; il nous faut ce vent-là dans nos voiles pour entrer au havre de grâce. Autrement, que de tempêtes! Voici des prières qui semblent ne pas être exaucées, bien qu'elles le soient dans le sens le plus élevé et le plus réel. Voici des ruines, des séparations, des douleurs aiguës dont nous ne comprenons pas l'utilité. Voici des œuvres excellentes en péril. Voici des iniquités triomphantes. Voici que nous-mêmes, à l'heure où nous pouvions être utiles, nous sommes arrêtés brusquement par la maladie ou par la mort. Que de *pourquoi* se dressent alors devant nous! Quelles tentations d'incrédulité ou de murmure!

Digitized by Google

Que nous deviendrons faibles, si nous ne courbons la tête en balbutiant la grande parole : Non pas ce que je veux, mais ce que tu veux !

Plus d'une fois j'ai vu de mes yeux ce spectacle, le plus beau qu'on puisse contempler sur la terre, une âme bien tendre, bien aimante, j'oserai dire bien inconsolable, et qui a trouvé la paix dans son abandon aux mains de Dieu. « Comment veux-tu que je n'aime pas Dieu ? » écrivait Mme de la Ferronnays après le naufrage de son bonheur. Nos simples paysannes pieuses en disent autant. Il en est qui, ayant chéri, soigné leur enfant avec des délicatesses d'affection, une grâce, une passion et, n'en déplaise au préjugé, une poésie que la vie des champs n'éteint certes pas, ont baisé la main qui les frappait. Elles ont gardé l'affliction qui sanctifie et rejeté celle qui asservit. Au travers de leurs larmes elles ont vu le ciel, et les belles demeures de là-haut, et la volonté de Celui qui aime mieux leur enfant qu'elles ne l'ont aimé. Elles ont vu cela, et elles ont relevé la tête, prêtes à poursuivre vaillamment le combat de la vie, le cœur plus ferme, plus décidées à remplir tous les devoirs, l'âme plus ouverte aux tendresses et même aux joies[1].

C'est que la soumission ne va pas sans la reconnaissance, de même que la confiance ne va pas sans la soumission. Confiance, soumission, reconnaissance, tout cela tient dans la foi en Dieu. Les cœurs brisés et soumis dont je viens de parler étaient des cœurs recon-

1. On comprend pourquoi, parmi les douleurs, je nomme celle des mères.

Digitized by Google

naissants. Il fait bon se souvenir des bienfaits de notre Père céleste. Chacun d'eux est une consolation et une promesse; ajoutons que chacun d'eux est une lumière qui éclaire les problèmes angoissants de nos destinées. Je ne sais pourquoi Dieu me frappe; mais je me rappelle qu'il m'a délivré. Je ne sais pourquoi il me refuse aujourd'hui; mais je me rappelle qu'il m'a exaucé cent et cent fois. En vérité, la foi sans reconnaissance est bien hésitante, la prière sans reconnaissance est bien molle, la confiance sans reconnaissance est bien imparfaite. Quant à la soumission sans reconnaissance, elle est impossible.

Que c'est grand, croire en Dieu! Que c'est beau, l'affranchissement par la simple et vraie foi! La jeunesse se retire, les forces s'en vont; cependant quelque chose naît en nous, quelque chose de jeune et de fort. Ce quelque chose, c'est la liberté.

Digitized by Google

CHAPITRE II

LE DEVOIR

Nous venons de définir l'homme libre : un esclave de Dieu. Nous aurions pu dire aussi : un esclave de la justice, de la vérité, du devoir. Tels sont les nobles esclavages qui sont la condition même de la liberté. Sans eux nous ne saurions prononcer le mot décisif et libérateur : « Je ne puis autrement. »

Ce mot est le cri de notre guerre d'indépendance. La vérité au-dessus de tout, la justice au-dessus de tout, le devoir au-dessus de tout ; c'est-à-dire Dieu au-dessus de tout. En dehors de cela, nous sommes désarmés ; et qui nous défendra contre la soif du succès, contre les mauvaises ambitions, contre les mauvais calculs, contre ce qui asservit et contre ce qui abaisse, si nous ne sommes les serviteurs du devoir?

« Obéir à Dieu, c'est la liberté[1], » écrivait Sénèque, qui semble avoir puisé sans le savoir aux sources évangéliques. Après avoir vu la liberté qui sait croire, voyons celle qui sait d'obéir. Notre second chapitre, au fond, n'est que la continuation du premier. Vous

1. *Deo parere libertas.*

Digitized by Google

diriez une médaille dont une des faces porterait *Dieu* et l'autre *devoir*.

Je ne m'arrêterai pas à démontrer l'évidence. Qu'opposerez-vous au nombre, sinon la conscience? Que mettrez-vous vis-à-vis de la force, sinon la justice? Avoir un maître, cela empêche d'avoir des maîtres. Obéir au devoir, cela empêche d'obéir au premier venu.

Après le devoir, j'ai besoin de nommer le droit. Je dirai ainsi deux fois la même chose; mais il importe de la dire deux fois. Chez l'homme qui croit en Dieu et qui reconnaît la souveraineté du devoir, la notion du droit apparaît d'elle-même. Le droit, ce n'est pas seulement notre droit; c'est celui des autres, celui de nos adversaires. L'homme qui a le sentiment du droit sait être vaincu, grande et rare science; il sait être en minorité; il sait respecter la liberté quand elle tourne contre lui et le droit quand il sert à condamner la bonne cause.

Telle est la puissance de ce sentiment qui s'appelle respect du droit et obéissance au devoir, que partout où il se produit il enfante une certaine mesure de liberté. Et ici je n'ai garde de m'enfermer dans l'enceinte du christianisme : je vois et je salue au dehors de grandes consciences. Je sais bien ce qui leur manque, à commencer par la base même de l'affranchissement moral, le sentiment du péché; mais je sais aussi ce qu'elles ont et ce que n'a pas notre dévotion aisée, la virilité dans l'effort.

Le stoïcisme a toujours possédé un mérite auquel il faut rendre hommage: il a placé très-haut la notion du

Digitized by Google

devoir. Sous ce rapport, nous avons peut-être à apprendre de lui. Les indépendances orgueilleuses et dures qu'il a créées ne sont point à mépriser; elles valent mieux en tous cas que les défaillances vis-à-vis du péril, que les platitudes vis-à-vis du succès, que les habiletés suspectes et les compromis. Il y a là une fierté d'âme et un dédain de la souffrance qui ont leur prix. Ne pas rabaisser les exigences du devoir aux proportions de la réalité vulgaire, maintenir, par un côté du moins, le culte de l'idéal, c'est quelque chose.

« Le devoir nous porte, » me disait un chrétien vénérable, dont la longue vie a été l'expérience de cette parole. Il fait bon être porté ainsi. Nous ne touchons plus terre, nous ne nous heurtons plus aux pierres du chemin. Soulevés par le devoir, par celui de chaque jour, faibles, mais appuyés sur une forte main, nous allons vers la lumière, vers le bonheur, vers la liberté. Nos chaînes sont tombées : que notre position soit haute ou basse, elle est toujours belle alors, car le devoir est égal à lui-même. Entre ce ministre italien qui s'écriait après Novare : « Je suis au devoir, non au pouvoir » et telle pauvre servante qui fait sa tâche dans un sentiment élevé de conscience, je n'aperçois aucune différence de niveau.

Constatons-le d'ailleurs, si le devoir est la liberté, la liberté à son tour est un devoir. Quiconque ne la considère pas de la sorte ne l'a pas connue. — C'est mon devoir d'être libre vis-à-vis de l'opinion; c'est mon devoir d'être libre vis-à-vis du mal; c'est mon devoir d'être libre vis-à-vis de la force; c'est mon devoir d'être libre vis-à-vis de l'injustice et de défendre les opprimés.

Digitized by Google

J'ai fait cette remarque, parce que toute une école, bien plus accréditée qu'on ne le croit, nous offre une liberté séparée du devoir. La vieille inscription de Thélème : « Fais ce que veux, » a gagné bien du terrain depuis Rabelais. N'est-il pas un des types préférés de notre littérature, le roué homme d'honneur, le débauché plein d'énergie et de grandeur d'âme? On nous peint des hommes qui ont foulé le devoir aux pieds, et ce sont ceux-là qu'on nous présente comme des modèles d'indépendance courageuse; ce sont ceux-là qu'animent de grandes passions. On dirait que toutes les vaillances du cœur et toutes les séductions de l'esprit, je dirais presque toutes les vertus, n'attendent pour se montrer chez nous que le moment où nous avons enjambé les barrières de la morale.

Rien n'est plus faux, bien entendu : en nous affranchissant du devoir, nous nous privons de notre force, nous perdons la fraîcheur, l'élan; nous devenons des esclaves, et des esclaves usés, flétris, ennuyés, ennuyeux. Mais si fausse que soit la thèse, elle ne laisse pas d'être populaire. « Mauvaise tête et bon cœur » demeure une formule reçue. Or par « mauvaise tête » on entend l'homme qui a secoué le joug de la morale vulgaire. Voilà l'homme fort! Si vous cherchez des gens qui puissent faire acte de virilité, adressez-vous à ceux qui n'ont ni foi ni loi! Ils ne se gênent, ni vis-à-vis de Dieu, ni vis-à-vis des autres, ni vis-à-vis d'eux-mêmes; donc ils sont libres!

Encore un coup, cela ne vaut pas la peine d'être réfuté. Notre monde, grâce à Dieu, n'est pas livré à cet épouvantable conflit des principes, le mal enfantant

Digitized by Google

le bien, l'infamie nécessaire à la vertu, la dégradation dégageant ce qu'il y a de noble en nous, les délicatesses de l'âme naissant de ses corruptions et son indépendance sortant de sa servitude. La Rome des Césars cherchait les grands caractères chez ses stoïques et non point chez ses débauchés. De tout temps les hommes libres ont été des hommes de devoir, je pourrais dire des hommes d'obéissance. Nos obéissances font nos résistances : nous ne résistons au mal qu'en tant que nous sommes esclaves du bien.

Il faudrait peut-être montrer ici combien est réel ce bel esclavage des hommes libres. L'autorité pour eux est partout : autorité de Dieu, autorité des parents, autorité du devoir. — Ces gênes-là constituent notre indépendance. Mais il importe de les accepter complétement; dès que nous nous mettons à choisir parmi nos devoirs, nous sommes perdus. Je me rappelle un sermon prêché sur ce texte : « Mieux vaut obéissance que sacrifice. » M. le pasteur Descombaz nous mettait en garde contre un calcul que nous sommes disposés à faire; nous remplacerions volontiers les obligations courantes qui nous sont à charge par certains sacrifices éclatants et exceptionnels. Ni l'Évangile ni la conscience n'admettent de telles compensations; lorsque nous nous jetons dans les dévouements à grand spectacle pour nous dispenser des petits renoncements, nous échappons tout simplement à la discipline du devoir, nous n'obéissons plus, nous faisons notre volonté. En d'autres termes, nous dépouillons la forte armure qui faisait notre sûreté. Ce qui nous protége contre l'ennemi, ce ne sont pas les devoirs, mais le devoir. Quiconque choisit parmi ses

Digitized by Google

devoirs, a cessé d'appartenir au devoir : les devoirs, ainsi triés parce qu'ils nous conviennent ou parce qu'ils nous mettent en relief, sont moins nos maîtres que nos esclaves. Avec eux, notre égoïsme vit à l'aise. Vienne une tention vraiment redoutable, il nous persuadera sans peine que certains rigorismes sont absurdes et qu'un grand succès vaut bien une petite concession.

Ne craignons pas d'exagérer le devoir ; cet excès héroïque donne seul l'indépendance. Le serviteur du devoir quand même jouit seul de ce privilége de n'avoir pas à délibérer en présence d'un acte honteux : la conscience a parlé, la cause est entendue. — Voilà la voie royale, la voie droite, où il n'y a moyen ni de s'égarer ni d'hésiter.

Il convient pourtant de faire attention à une chose : nous sommes grands fabricateurs de liens, et tous les moyens nous sont bons pour attaquer la liberté. Auprès de ceux qui la ruinent en la séparant du devoir, se tiennent ceux qui la compromettent en inventant les faux devoirs ; je ne suis pas sûr que ce ne soient pas quelquefois les mêmes.

Les faux devoirs ! nos vies en seront bientôt encombrées, si nous n'y prenons garde. Elles seront à la fois encombrées et asservies ; nous ne respirerons plus, nous ne serons plus bons à rien, et comme on ne peut suffire à tout, nous ne tarderons pas à négliger les obligations réelles afin de tenir pied aux obligations factices.

Celles-ci n'ont point de terme : Vous deviez faire ceci ! Vous devriez aller là ! Voici ce qu'on attend de vous ! Si vous y manquez, vous étonnerez vous scan-

Digitized by Google

daliserez! — Et les faux devoirs amènent les faux remords; et, écrasé sous le poids des directions, des anathèmes, vous avancez d'un pas chancelant. Ce n'est plus l'allure élastique des volontaires de la vérité, c'est le pas lourd des malheureux qui marchent sous le fouet.

Triste servitude que celle-là; d'autant plus triste, que la conscience est de la partie, que ce qui devrait nous affermir nous débilite, que ce qui devrait nous soutenir nous accable, que ce qui devrait nous affranchir nous asservit. Notre existence, qui pouvait être si belle, devient misérable et haletante. Nous ne trouvons plus de saveur au bien; nous nous posons des questions affreuses au sujet de la vérité. Heureux si les doutes au sujet de la justice ne se glissent pas chez nous à la suite des tyrannies honnêtes, et si la lassitude écœurante des faux devoirs ne finit pas par nous dégoûter du devoir lui-même!

Digitized by Google

CHAPITRE III

LA CONVICTION

Nous ne pouvions parler de Dieu sans penser aussitôt au devoir ; nous n'avons pu parler du devoir sans penser à la conviction. L'un suppose l'autre, et dès que nous commençons à ne plus croire ce que nous croyons, nous ne sommes pas loin de nous soustraire à l'obligation morale.

J'ai dit « croire ce que nous croyons. » Je n'ai point en effet à examiner ici le contenu de notre conviction; je demande simplement si la conviction existe, si pour nous le oui exclut le non. — Il ne faut pas s'imaginer que cela aille de soi. Rien n'est mieux porté, en France surtout, que le doute élégant et la haine de l'absolu. Nous aimons à accompagner nos affirmations d'un sourire qui montre qu'en esprits supérieurs nous réservons toujours notre jugement.

Cette réserve est de bon goût. Elle prouve que, sur certaines questions du moins, nous n'avons pas eu la sottise de pousser trop loin nos études et de tourmenter outre mesure notre âme. Les gens sensés prennent-ils au sérieux de telles vétilles? N'est-il pas plus commode, et plus convenable aussi, de se moquer un peu,

Digitized by Google

de croire un peu, de nier un peu, et de laisser faire les hommes du métier? Tout cela d'ailleurs mérite-t-il la peine qu'on prend de se faire une opinion en personne? Ne vaut-il pas mieux adopter, accepter du moins, l'opinion courante, l'opinion moyenne, qui n'engage à rien et qui donne les profits de la croyance sans en imposer les embarras?

Je ne pense pas qu'il y ait parmi nous un homme sur dix qui ne tienne ce langage ou qui n'agisse comme s'il le tenait. Les pays, les époques qui ont cherché sérieusement, qui ont lutté violemment, qui ont connu les angoisses de la poursuite du vrai, nous causent presque autant de terreur que de surprise. Il nous semble qu'il faut être fou pour s'échauffer ainsi, et nous nous savons gré d'être raisonnables.

Parmi les obstacles que rencontre la liberté, je n'en connais guère de comparable à celui-ci. L'erreur est un mal, mais elle suppose une conviction, c'est-à-dire un besoin du vrai; la croyance erronée est bien plus un hommage à la vérité que l'hypocrisie n'est un hommage à la vertu. Quant au doute adopté comme tel, quant au doute où l'on se plaît, où l'on s'installe, il ruine par la base tous les appuis de l'indépendance, car il ébranle tous ceux de la vie morale. Il y a, je ne l'ignore pas, des indépendances de hasard ou de tempérament qui semblent se passer d'appuis, se tenant en l'air, pour ainsi dire; seulement n'y regardez pas de trop près et ne les suivez pas trop longtemps des yeux: vous les verriez choir graduellement; tout en conservant peut-être des illusions et certaines fiertés de langage, elles finissent par s'incliner en fait devant un maître, vice, convoitise, ambition, que sais-je?

Digitized by Google

Pour vivre fermement il faut croire fortement. Qui ne croit pas à la vérité, ne saurait croire au devoir, cette vérité de la conscience. L'homme est un : il ne lui est pas donné d'accepter sur un point le scepticisme systématique, et d'admettre sur un autre point l'empire absolu du vrai. Qu'il le sache ou non, qu'il le veuille ou non, dès qu'il a dédaigné le vrai quelque part, il devient incapable de le respecter et de l'aimer ailleurs comme il veut être respecté et aimé.

Mais certains problèmes sont difficiles à résoudre! — N'affirmez pas la solution avant de l'avoir trouvée; le doute qui cherche est un doute plein de foi et qui sait le prix de la vérité.

Mais nous ne saurions posséder la vérité absolue! — Croyez absolument à la vérité relative, à celle que vous possédez.

Mais je n'ai pas le droit de penser que je possède la vérité mieux que tel autre qui me vaut bien! — Croyez ce que vous croyez. Que votre oui soit oui. Il n'y a pas à subtiliser là-dessus; une conviction, lorsqu'elle est réelle, ne demande à personne la permission d'exister. La conviction ne parvient pas à se mettre en doute elle-même; elle n'y parvient pas et n'y songe pas; il lui serait impossible d'y songer.

Je ne saurais dire à quel point me paraît grave la maladie que je viens de décrire. Ce scepticisme élégant, mélange bizarre de légèreté et de parti pris, très-dogmatique à ses heures, très-étourdi le reste du temps, très-servile toujours et aussi prompt à subir le joug des idées régnantes qu'à repousser celui de la vérité, nous rend impropres au métier viril des homme

Digitized by Google

libres. Que voulez-vous que soit dans notre vie une vérité qui n'exclut pas son contraire? Comment nous y prendrons-nous pour affirmer quelque chose, s'il nous est possible de penser sur un seul point que la vérité n'oblige pas? Le vrai n'oblige pas; donc il est matière à transactions et à compromis; donc il convient de renoncer en matière religieuse aux fortes convictions personnelles, et le bon sens veut qu'on s'en remette

A ceux à qui le ciel en a commis le soin.

Nous voici bons à enrégimenter et à administrer. Qu'on nous fasse marcher au pas, qu'on nous mette un uniforme. Faute de nous gouverner nous-mêmes, nous trouverons fort simple d'être gouvernés; faute de choisir nous-mêmes nos croyances, nous ne serons pas fâchés qu'on choisisse pour nous; faute de demeurer maîtres de notre âme, nous ne serons pas surpris de perdre la direction de notre vie. Notre indépendance tout entière s'écoulera par la fissure des convictions incomplètes.

Les convictions complètes, au contraire (et j'entends par là, on le sait, non les convictions fondées, mais celles qui ne se renient point elles-mêmes), ont une puissance admirable d'affranchissement. Notre pensée devient indépendante, par cela seul qu'elle ne cherche que la vérité. La trouve-t-elle toujours? C'est une autre question. En tous cas, elle ne poursuit qu'elle et regarde de bien haut ce qui n'est pas elle. Qu'on ne prétende pas assujettir notre pensée à des traditions ou à des conventions; elle est rebelle, intraitable, irrémédiablement individuelle. Vous voyez d'ici les libertés qui arrivent à la file, s'amenant l'une l'autre. Nous voilà sortis de tu-

Digitized by Google

telle; nous ne recevons plus le mot d'ordre; notre âme est à nous, notre existence est à nous; elle a un sens et un but; on ne peut plus nous appliquer l'hémistiche de Mathurin Régnier :

Nous vivons à tâtons.

Pauvre vie que celle-là, où l'on fait provision de vérités et de principes chaque jour, sauf à s'approvisionner ailleurs le lendemain! La conviction nous préserve d'un tel malheur et d'une telle déchéance. Loin de vivre à tâtons, cherchant les deux mains tendues quels obstacles peuvent nous menacer dans notre nuit profonde, nous nous avançons sur un chemin lumineux, dont les difficultés, qui sont grandes, se montrent toutes à nos regards : nous voyons les obstacles, et nous voyons aussi les secours; nos principes, non pas des principes d'occasion, mais ceux qui font la vie même de notre âme, ceux dont nous sommes sûrs et fiers, ceux auxquels nous avons fait des sacrifices, ceux au nom desquels nous avons brûlé nos vaisseaux, ceux qui nous rendent libres, ont en eux, nous le sentons, de quoi nous rendre victorieux.

Il est un point que j'ai déjà touché et auquel je veux revenir, afin de ne rien laisser de louche dans cette portion essentielle de notre étude. Nous ne parlons pas ici d'orthodoxie, mais de convictions. L'espèce des croyants sans conviction n'est malheureusement pas perdue, et l'espèce des incrédules altérés de vérité existe heureusement encore. Plût à Dieu qu'il y eût beaucoup d'incrédules de cette race! Plût à Dieu que beaucoup de libres penseurs fussent effectivement

Digitized by Google

libres! Un écrivain dont je suis avec un vif intérêt les travaux, M. Janet, a fait sur ce grand mot « libres penseurs » des observations aussi justes qu'originales. On n'est pas libre penseur quand on est un sceptique de seconde main, quand on nie d'après autrui. Nier d'après autrui, ce n'est pas plus fier qu'affirmer d'après autrui. L'acte de suprême indépendance, c'est d'aller soi-même aux grandes questions, de ceindre ses reins, d'accepter en homme les conditions de la croyance et de la vie, de descendre dans sa conscience, d'interroger ses besoins, de les comparer à l'Évangile.

Quel que soit le résultat d'un tel examen (et, selon moi, le résultat ne saurait être douteux), celui qui l'aborde et l'achève sans céder à la tentation d'accepter une croyance traditionnelle ou une incrédulité toute faite, celui qui pense lui-même, qui sonde lui-même, qui croit lui-même, qui rejette lui-même, mérite le titre de libre penseur. J'en connais peu d'aussi beaux. On ne l'acquiert qu'à la sueur de son visage. Les âmes énergiques et sérieuses que tourmente la passion du vrai sont en petit nombre ici-bas; on n'en rencontre pas chaque jour. Quant à moi, lorsque j'en rencontre une, le respect me saisit, un respect accompagné d'espérance. Toute soif brûlante de vérité sera étanchée, tout chercheur sincère trouvera; j'en ai pour garant les promesses du Seigneur.

Mais il faut que les chercheurs soient sincères. Il ne suffit pas qu'ils refusent de jurer sur la parole d'autrui; si la grande droiture leur manque, s'ils n'ont pas cette loyauté supérieure qui écarte d'un geste les subtilités et qui met en fuite les sophismes, s'ils ne sont pas de la race des vaillants qui abordent de front les difficultés

Digitized by Google

et ne s'arrêtent pas avant d'être parvenus au but, la libre pensée n'est point à leur usage. La liberté de pensée, la liberté d'esprit et de cœur, ne va pas sans l'impartialité absolue. Elle se plaît à rendre justice aux adversaires : y a-t-il du vrai dans les systèmes qu'elle repousse, elle le reconnaît avec candeur; y a-t-il des vertus chez les hommes dont elle se sépare, elle est heureuse de le proclamer.

En d'autres termes, la conviction a pour condition suprême la foi complète à la vérité. Que la vérité soit grande ou petite, qu'elle plaise ou déplaise, il n'importe, elle est la vérité. Ne démontrez pas aux hommes de conviction les inconvénients de la vérité; ne les invitez pas à peser les conséquences fâcheuses des principes; leur règle est de regarder aux principes, non aux conséquences, et voilà pourquoi ils ont la ferme attitude des âmes libres. Que voulez-vous, leur chemin est toujours marqué, leur soleil ne se couche jamais, ils marchent hardiment, sûrement, à la franche lumière de la conscience.

Ceux qui s'arrêtent aux conséquences ne sauraient marcher de ce pas-là. De quel air les apôtres auraient-ils prêché l'Évangile, s'ils avaient considéré que la paix des familles allait être troublée, que des divisions profondes allaient s'introduire, que des flots de sang allaient peut-être couler? Plus les vérités sont importantes, plus elles soulèvent de résistances et provoquent de réactions. Les grands principes sont ceux dont les conséquences épouvantent d'ordinaire les observateurs superficiels.

Au reste, sans aller bien loin et en nous renfermant dans le cercle étroit des principes de la moralité jour-

Digitized by Google

nalière, en connaissez-vous un seul qui n'ait ses inconvénients pratiques? On nous prouvera très-bien, pour peu que nous n'appartenions pas corps et âme à la vérité, que tel principe appliqué à la rigueur devient funeste, qu'être trop délicat en affaires c'est faire le métier de dupe, qu'il faut agir comme les autres et ne pas se singulariser. Adieu la dignité de la vie privée et l'indépendance de la vie publique!

Volontiers je partagerais les hommes en deux classes : ceux qui regardent aux conséquences, ceux qui regardent aux principes; autant vaut dire les esclaves et les libres. — Regardez-vous aux conséquences, vous refuserez la liberté religieuse lorsque votre foi est dominante : à quoi bon faciliter la propagation de l'erreur? Vous refuserez la liberté d'enseignement; à quoi bon faire ouvrir de mauvaises écoles? Toute une morale se créera bientôt, une morale au rebours. Si moi ministre je ne corromps pas, comment résisterai-je à l'opposition qui a tant de moyens d'agir sur le pays? Si moi député je ne mendie pas et ne distribue pas des faveurs, comment l'emporterai-je aux prochaines élections? Si moi électeur je ne tire pas parti de mon suffrage, comment maintiendrai-je la position de ma famille? Si moi diplomate je ne trompe pas un peu, comment tiendrai-je tête aux mensonges des puissances rivales? Si moi journaliste je ne vante pas les amis et ne maltraite pas les ennemis, comment m'assurerai-je des appuis solides? Si moi homme de parti je ne me fais une conscience de parti, comment servirai-je la bonne cause?

L'esclave du vrai (c'est le nom de l'homme libre) ne fait pas tant de raisonnements. Les principes fussent-ils funestes, il ne leur obéirait pas moins, car il leur ap-

Digitized by Google

partient, c'est plus fort que lui ; il ne saurait se soustraire à l'empire de la vérité. — Mais les principes ne sont pas funestes ; au contraire, eux seuls nous gardent toujours et ne nous trompent jamais. Ils nous donnent cette vue claire de la route à suivre qui manque aux habiles quand ils ne sont qu'habiles. On l'a bien vu dans la dernière grande question, celle d'Amérique. Les habiles y ont-ils fait assez de bévues, accumulé assez d'erreurs ! Avons-nous payé assez cher notre refus de croire naïvement aux principes !

Le même refus ne coûte pas moins dans la vie privée. Là les principes sont simples et la conscience prend soin de nous les rappeler. Mais dès que nous les rejetons, que nous les atténuons ou que nous les ajournons, sous prétexte que l'obéissance littérale aurait ses périls, nous allons à la dérive. Autant vaudrait briser le gouvernail du navire, parce qu'il gêne la manœuvre et qu'il encombre le pont. Pourquoi résister aux vents ? N'est-il pas plus commode d'ouvrir ses voiles aux brises régnantes et de ne pas contrarier les courants ? Courants et brises se chargeront en effet de nous conduire ; mais je ne pense pas que ce soit au port.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

LA LUTTE INTÉRIEURE

Ce n'est pas sans peine, je ne l'ai point dissimulé, que nous devenons des hommes de conviction et de devoir. L'apprentissage de la liberté ne se fait pas tout seul. Nous sommes de pauvres athlètes, tant que nous n'avons pas passé par la lutte intérieure, tant que nous n'avons pas connu ses victoires, et aussi ses défaites. Le secret des forts n'est pas ailleurs.

Les forts! Nous ne voyons que leurs forces; que serait-ce si nous connaissions leurs faiblesses! Il importe de les connaître. N'allons pas nous figurer qu'il y ait des âmes naturellement indépendantes. La liberté s'achète, comme tout ce qui a du prix; pas un de ceux qui la possèdent ne le niera. Ceux-là ont combattu, ils ont souffert, ils ont failli, ils ont crié à Dieu, ils ont goûté les amertumes et les détresses du péché. Quand nous contemplons le côté radieux des existences affranchies, la netteté des principes, la simplicité des résolutions, la sûreté de la marche, la joie du travail, n'allons pas oublier que ceci est le fruit d'un rude labeur. Avant la liberté il y avait la servitude sous toutes ses formes, servitude du cœur, servitude de la pensée; ces

Digitized by Google

fiers rebelles ont été de très-humbles sujets ; le mal a régné sur eux ; les habitudes perverses les ont gouvernés ; ils ont tremblé devant les jugements du monde ; les railleries d'un imbécile ont intimidé cent fois leurs convictions naissantes.

Comment se fait-il qu'ils soient vainqueurs? Ils sont allés à la bataille. La bataille nous déplaît et nous aimerions à triompher sans avoir lutté. Par malheur, cela n'est pas possible. Par malheur, ai-je dit! J'aurais dû dire par bonheur, car la bataille ici est une bénédiction. Il est bon de se prendre corps à corps avec ses vices, de sentir sa misère et de regarder en haut. Qui tiendrait lieu dans nos vies de cette chose excellente, l'effort? Qui remplacerait l'apprentissage des humiliations, des rechutes, des progrès lentement et douloureusement obtenus? Où verrions-nous si ce n'est là la réalité effroyable de notre corruption, la nécessité de notre renouvellement?

Une fois entrés réellement dans la lutte intérieure, nous ne parvenons plus à nous faire d'illusion complète. Réciter une formule, accomplir une pratique, réformer une habitude, changer un détail, aucune de ces recettes si vantées ne conserve la moindre valeur à nos yeux. Nous avons compris qu'il s'agit du dedans et que le cœur doit être changé. La tâche du relèvement, qui est notre grande mission ici-bas, nous apparaît alors dans sa sublimité et dans son sérieux.

On m'accusera de répéter ce que chacun sait. — Ce que chacun sait! Mais je ne vois que gens qui, tout en admettant (comment le nier?) qu'il faut nous occuper de notre perfectionnement moral, se dispensent de

Digitized by Google

mettre la main à l'œuvre. Rien n'est misérable comme nos plans de réforme; leur modestie le dispute à leur impuissance. Non contents de placer notre idéal très-bas et très-près, nous pensons volontiers que nous y serons conduits sans que nous nous en mêlions, par le simple développement de nos vertus naturelles, par les expériences de la vie, par l'apaisement que l'âge amène, enfin par le progrès qui se fait tout seul. Que d'existences, d'ailleurs honorables et honorées, auxquelles il ne manque rien, rien que le feu sacré, rien que la soif, la passion de la liberté morale! On se résigne à être esclave : on chemine sur les petits sentiers battus des habitudes honnêtes et de l'égoïsme qui ne nuit à personne. L'égoïste sans le savoir est dévoué à ses heures, remplit les devoirs qui ne sont pas trop gênants, évite le double excès de la vertu et du scandale. Surtout il évite d'entrer en guerre avec son tyran, d'attaquer ce moi monstrueux qui occupe toute la place dans son cœur et dans sa vie.

Je ne puis dire l'émotion sympathique et respectueuse qui me gagne quand je découvre quelque part une âme qui ne se contente pas à si bon marché. Noble spectacle que celui-là : l'œuvre de l'affranchissement est commencée; peut-être est-elle peu avancée encore, peut-être y a-t-il ici des orages, des défaillances, des hauts et des bas, des angoisses et des douleurs qui font lever les épaules aux hommes contents d'eux-mêmes. N'importe, il y a lutte, il y aura victoire.

Parlez-moi des gens qui visent haut! Les grandes ambitions sont le signe des grands cœurs. Que me proposez-vous de me perfectionner? Je me connais; il s'agit de me refaire; j'ai à refaire (non par mes forces seules, bien

Digitized by Google

entendu) mes sentiments, mes pensées, mes habitudes, mes espérances. J'ai à refaire mon âme et ma vie; l'éducation personnelle n'est pas moins que cela. J'aspire à avoir le cœur en haut, à aimer, à me donner, à me détacher, à briser une à une les chaînes honteuses qui me retiennent, à prendre mon vol vers la région de la liberté. J'ai besoin de soumettre mon cœur; j'ai besoin de me nourrir de pain quotidien; j'ai besoin de me perdre de vue et de marcher sur la terre, sans négliger aucun des devoirs de la terre, sans mépriser aucune de ses joies, mais la tête dans le ciel. Il me faut du ciel dans mes tendresses, dans mes joies, dans mes douleurs, dans mon existence entière, transformée et agrandie.

Avant d'avoir repris cette existence au monde, à la frivolité, à l'égoïsme, aux sentiments mauvais, à l'imagination corrompue, il est nécessaire de livrer bataille et bien des fois à notre paresse ou à notre orgueil. L'entreprise demande autant de loyauté que de courage. Si nous ne sommes pas très-sincères avec nous-mêmes, les prétextes ne nous manqueront pas pour triompher avant l'heure et pour nous croiser ensuite les bras.

Nous avons modifié nos idées ou nos habitudes. C'est quelque chose, c'est beaucoup peut-être; mais la reconstruction est-elle achevée? Il conviendrait souvent de demander si elle est commencée : le progrès intellectuel nous dispense parfois du progrès moral, et les réformes du dehors nous donnent l'illusion du renouvellement intérieur.

Nous savons que l'habit ne fait pas le moine; néanmoins le fait d'avoir mis un habit sérieux, d'avoir ha-

Digitized by Google

billé notre vie de décorum, court risque de nous rassurer étrangement. Nous voici classés parmi les gens vertueux : les uns nous blâment, les autres nous approuvent, tous nous vénèrent; que peut-il nous manquer?

Il nous manque tout, et ceux-là le sentent bien chez lesquels la lutte véritable est entamée, la lutte de vie ou de mort. Ils prétendent à autre chose qu'à l'estime; ils aspirent à la délivrance. La délivrance! N'avoir plus de souillure en soi, remonter jusqu'à sa vocation première, saisir dans son ensemble la liberté glorieuse des enfants de Dieu, voilà ce qu'ils cherchent; ne leur offrez pas moins que cela.

Je voudrais peindre telle que je l'ai vue chez quelques hommes la passion d'être délivré du mal. Il ne s'agit pas d'être délivré du châtiment, ni même des douleurs que le mal entraîne à sa suite. Ces vertus de criminels qui ont étudié leur code et qui s'arrangent pour passer entre les articles ne nous mèneront jamais bien loin. Non, le mal est haï, le mal est redouté, le mal en lui-même, indépendamment de ses conséquences. Une soif immense de pureté, de lumière et de liberté se fait sentir.

Alors, alors seulement, commence la lutte intérieure. Elle commence et ne finira pas. Il n'y a pas de terme à l'éducation de nos âmes; la morale, comme tout ce qui est divin, participe de l'infini. Le but recule, recule toujours. Aussi qu'arrive-t-il? A mesure que l'homme avance, sa délicatesse de conscience s'accroît, ses remords augmentent, le sentiment de sa déchéance se fait plus poignant. Voulez-vous savoir quels sont les

Digitized by Google

meilleurs ici-bas? Prenez ceux qui sont le plus mécontents d'eux-mêmes, qui s'adressent, sincèrement et non pour la forme, les reproches les plus sanglants, qui sentent leur égoïsme, qui déplorent leur sécheresse, qui s'accusent de manquer des vertus sérieuses et des vertus aimables.

Remarquez qu'ils n'ont pas tort, l'ennemi est encore là; mais c'est un ennemi qu'on traite comme tel, au lieu de l'accueillir comme un ami. Entre l'âme que tourmente le besoin d'arriver au bien et celle qui s'est installée paisiblement dans le mal, entre l'âme qui met haut l'idéal et celle qui le rabaisse à son niveau, il y a la distance du ciel à la terre.

« Qu'est-ce qu'une grande vie? C'est un rêve de jeunesse réalisé dans l'âge mûr. » Il y aurait beaucoup à dire contre cette parole souvent citée; j'aime mieux dire en quoi elle me plaît. Il est rare que nos songes de jeunesse ne soient pas illuminés de quelque reflet d'idéal : qui n'a rêvé alors un noble avenir, des actes chevaleresques, des générosités, de l'héroïsme? De mon temps du moins nous rêvions cela; j'espère qu'il en est toujours de même. Or, quoique les rêves n'engagent pas à grand'chose, je ne puis m'empêcher de voir dans ces lueurs un pressentiment et comme un avertissement de notre destination magnifique. Voilà où il faut marcher. Les jeunes gens entrevoient la vocation véritable des hommes.

Entre le songe et la réalité se place la lutte. Ai-je réussi à marquer sa gravité et sa grandeur? Elle remplit la vie; je veux dire quelques vies, celles qui laissent une trace bienfaisante ici-bas. Quelles tragédies au fond de certains cœurs vaillants! Quels combats livrés aux

Digitized by Google

tentations, aux pensées, aux choses qu'on ne s'avoue pas à soi-même et que Dieu seul connaît! C'est chaque jour à recommencer. Il faut que nos âmes soient forgées. Là, dans la fournaise, martelées par les injustices, par les épreuves, par les contradictions du dehors et du dedans, par les assauts continuels du péché, par les résistances continuelles au péché, elles deviennent fortes, elles deviennent libres.

Digitized by Google

CHAPITRE V

LE RESPECT DE SOI

Il est un trait de la liberté morale sur lequel je tiens à fixer quelques instants notre attention. Les questions d'honneur ne m'ont jamais semblé petites. C'est du superflu, dira-t-on. Je ne sais trop; en tout cas je doute que nous puissions nous en passer. Êtes-vous sûr que la morale se contente du strict nécessaire? Un brin de luxe ne gâte rien ici.

Je doute que la vertu se passe de la dignité; je doute qu'un caractère soit tout à fait indépendant s'il n'est un peu fier. Tenir son cœur en bride, c'est bien; surveiller en outre sa vie, c'est mieux. Le serviteur de la justice ne peut que gagner, et beaucoup, à contracter les habitudes du respect de soi. L'âme alors prend une attitude nouvelle : elle a de saines délicatesses; elle sent que la forme tient au fond et que sous prétexte de ne tenir qu'au fond on peut en venir à le compromettre.

Et puis, il y a dans le respect de soi bien autre chose que des formes. La vertu a besoin de cet élan, de cet excès, si l'on veut, qui la transforme en chevalerie. L'honneur est une parure qui lui sied; cela lui va d'avoir les grandes loyautés et de se revêtir de noblesse.

Digitized by Google

Je sais bien qu'on a abusé du mot honneur comme de tous les beaux mots de la langue. Il y a un honneur mondain, qui est indépendant de la morale. Bien mieux, il en tient lieu, il en dispense, il est toute la morale à lui seul.

Vous voyez des hommes qui foulent aux pieds les devoirs les plus élémentaires et qui d'ailleurs sont contents d'eux-mêmes : ne sont-ils pas hommes d'honneur? A leurs yeux et aux yeux des autres cela suffit. Écoutez Alfred de Vigny ; personne n'a rédigé en termes plus animés et plus fermes le code de cette vertu d'un nouveau genre :

« L'honneur, c'est la conscience, mais la conscience exaltée. — L'honneur, c'est la pudeur virile. — La honte de manquer de cela est tout pour nous. C'est donc la chose sacrée que cette chose inexprimable. »

Est-ce tout à fait faux? Le vrai moraliste n'a-t-il rien à recueillir là? Je le pense si peu, que je m'arrête devant cette école de l'honneur, me demandant ce que nous avons à apprendre chez elle, quelles exigences de la pudeur virile nous devons lui emprunter. Mais, cela dit, il importe de protester. On nous parle de la conscience exaltée! Avant de l'exalter, il eût convenu de ne pas la museler. Otez-lui son bâillon, et vous l'entendrez crier. Elle dénoncera vos débauches, vos mensonges, vos lâchetés; elle vous mettra en face de vos victimes; elle vous présentera les vies que vous avez perdues, les âmes que vous avez souillées, les familles dont vous avez ruiné le bonheur, les frais avenirs que vous avez flétris pour jamais; elle vous montrera ce qu'il y a de déshonorant dans votre honneur.

Digitized by Google

L'honneur mondain a inventé, lui aussi, sa conscience artificielle. Préoccupé de ce qui est noble et oublieux de ce qui est bon, enivré de lui-même, enflé d'un orgueil démesuré, il a fait de ses fidèles une race à part, la race supérieure au-dessous de laquelle croupissent les vilains. Encore ici le mot décisif a été dit par l'auteur de *Grandeur et Servitude militaires :* « Le noble et l'ignoble sont les deux noms qui désignent le mieux à nos yeux les deux races d'hommes qui vivent sur la terre. »

Rien n'est plus faux assurément, et nous nous en tenons à la vieille distinction du bien et du mal. Toutefois le bon est appelé à être aussi le noble, et c'est là le point que j'ai voulu mettre en lumière. Qui ne l'a remarqué? les meilleurs parmi nous, ceux qui méritent le plus de respect, oublient et négligent trop souvent ce qu'on pourrait nommer la poésie de la vertu. Nous en connaissons tous qui semblent s'attacher à rendre le bien aussi prosaïque que possible.

Hélas, ils sont de leur temps. Notre siècle n'est pas celui de la chevalerie. Nous sommes très-pratiques, très-positifs, même un peu grossiers; l'idéal ne nous hante guère. En toutes choses nous nous laissons aller, accomplissant peut-être ce que nous prescrit notre conscience, mais nous défiant à l'excès des enthousiasmes.

Il en faut cependant. C'est faute d'être chevaleresque que le bien aujourd'hui est si rarement contagieux. C'est aussi pour cela qu'on l'accomplit si mollement, avec si peu de vigueur et d'entrain. Pourquoi la vertu n'aurait-elle pas les exaltations et les loyautés splendides de l'honneur?

Digitized by Google

J'aime les gens dont on peut dire : « Ils ont l'honneur à cœur. » Le nombre semble en diminuer chaque jour. Les meilleurs, je le répète, se contentent trop souvent d'obéir en gros à leur conscience, sans s'inquiéter de ce qu'on appelle à tort des raffinements.

La conscience n'est pas raffinée, mais elle est exigeante et ne se contente pas d'une obéissance sommaire. Elle est sévère et nous veut sévères envers nous-mêmes. — Voyez ce pauvre père de famille ; il pourrait penser comme tant d'autres que les dettes contractées vis-à-vis des riches ne se remboursent pas, qu'avant de payer des gens qui n'ont que faire de son argent il doit songer aux besoins des siens. Eh bien, non ; il a l'honneur à cœur, c'est sa maladie. Il travaillera, il se privera, il mettra de côté, il s'inquiétera de s'acquitter, il tiendra à se suffire. J'ai connu de ces efforts véritablement héroïques, et j'ai toujours senti à leur vue que la vertu ne perdait rien à traiter alliance avec l'honneur.

Il serait inutile de multiplier les exemples. Le respect de soi n'est en définitive que la sévérité envers soi, envers son parti, envers son pays, envers sa cause. Patriotes, nous serons les premiers à voir et à blâmer les fautes de notre pays. Catholiques, nous nous ferons un devoir de signaler les torts du catholicisme. Protestants, nous ne laisserons à personne le soin de flétrir ceux de la Réforme. Plus notre cause nous est chère, plus nous aurons besoin de répudier en son nom ce qui la souille ; les complaisances nous répugneront à l'égal des complicités.

Pourquoi faut-il que notre foi semble exclure de

Digitized by Google

temps en temps la parfaite loyauté? — Nos bons livres ne sont pas toujours loyaux; je veux dire que l'incrédule qu'ils nous représentent et qu'ils réfutent n'est pas l'incrédule réel, celui que nous rencontrons dans le monde. — Notre histoire n'est pas toujours loyale; elle arrange les faits, glisse sur les endroits scabreux, noircit les adversaires et idéalise les amis.

La loyauté est une des lois fondamentales de l'honneur. Aussi l'honneur se trouve-t-il partout dans l'Évangile. Il serait bizarre que des chrétiens ne l'y eussent pas vu, plus scrupuleux, plus héroïque, plus chevaleresque cent fois que celui du monde. L'idéal chrétien ne ressemble pas, Dieu merci, à la prose grossière qu'il nous arrive de lui substituer.

C'est cet idéal, notez-le, qui met l'accent sur nos convictions, la joie dans notre obéissance, le rayon de lumière au fond de nos cœurs. Par lui nous sommes plus véritablement libres. Encore ici il se trouve en définitive que l'idéal est le réel, que le superflu est le nécessaire, qu'en ôtant au devoir ses séductions on lui ôte ce qui fait qu'il fortifie et qu'il affranchit. Le devoir qui nous porte, c'est celui qui a des ailes et qui monte vers Dieu. Souvenons-nous de nos heures de foi ardente, d'enthousiasme, de chevalerie.

Quelle âme ne conserve le souvenir de quelques-unes de ces heures-là? Alors nous marchions la tête dans les cieux; nous ne redoutions rien ni personne; nous n'hésitions pas; notre cause était belle; c'était un privilége incomparable de la servir; nous nous sentions appelés à aimer tout ce qui est beau, tout ce qui est bon; nous ne concevions pas un conflit possible entre une vérité

Digitized by Google

et un devoir ; nous étions altérés de sainteté, de progrès, de lumière.

Nous éprouvions alors ce qu'éprouve le soldat qui a à cœur l'honneur du drapeau. Notre fierté, parfaitement étrangère à l'orgueil, nous enseignait une à une les généreuses indépendances. Rien dans nos vies consacrées à de si grandes choses ne pouvait être livré à l'abandon ; le fond et la forme, les sentiments, les actes et les paroles revêtaient également ces habits de fête dont le poëte a si bien parlé :

> On est comme un enfant dans ses habits de fête
> Qui craint de se salir et de se profaner.

Ce n'est pas sans inconvénient qu'on se met à porter un vêtement plus grossier, celui qui est habitué aux taches et à la boue. En dépouillant son caractère de distinction et de noblesse, notre vertu baisse d'un cran. Une tenue négligée influe sur nous plus que nous ne l'imaginons, et la liberté morale s'ébranle un peu quand le respect de soi s'affaiblit.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

LES SÉDUCTIONS DE LA DÉFAITE

Les séductions de la défaite sont la pierre de touche au moyen de laquelle on reconnaît les cœurs chevaleresques, qui mettent de l'honneur dans le devoir et de l'idéal dans la morale. Les indépendants qui ne savent ni transiger ni fléchir, et en qui se réalise cette ferme domination des principes à laquelle les Anglais donnent un nom dont je regrette que nous ne possédions pas l'équivalent, *consistency,* trouvent un certain charme à accepter la défaite, à opposer le droit au nombre, à résister aux vainqueurs, à remonter les courants.

Il y a là pour eux un charme et un attrait. Oui, les âpres jouissances de l'isolement et du péril les attirent. Volontiers ils se détournent d'un succès et vont à une cause perdue, à une vérité désavouée. Ce sont là de vraies tentations à l'usage des généreux, et je plaindrais ceux qui ne les auraient jamais ressenties.

Entendons-nous bien cependant : les généreux deviendraient absurdes s'ils ne pouvaient vivre que dans les oppositions et dans les minorités. Il est une disposition maussade, une passion d'isolement, d'où sort le mauvais individualisme, celui qui dissout et ne fonde

Digitized by Google

pas. Tout deviendrait impossible avec des indépendances prétendues (une autre forme de l'esclavage) qui ne seraient que la préoccupation maladive de soi, l'incapacité de sympathiser et de s'unir, la négation perpétuelle, la contradiction systématique, l'impuissance par conséquent.

Rien n'est moins aimable et moins respectable qu'une telle disposition. Je me demande, en vérité, si les esclaves de l'orgueil qui dit toujours non sont supérieurs aux esclaves de la lâcheté qui dit toujours oui. Quoi qu'il en soit, ce sont de part et d'autre des esclaves, la liberté n'a pas à choisir entre eux.

L'homme vraiment libre connaît et les nobles séductions de la défaite et les séductions non moins nobles du triomphe. N'allons pas les nier : elles sont si douces! Assister à la victoire d'une bonne cause, quelle plénitude de bonheur, surtout lorsqu'on a été à la bataille pour elle! Demandez aux vieux champions de l'abolitionisme américain si la victoire a ses joies. Mais demandez-leur ensuite si, pendant leurs longues années d'impopularité, de souffrance et d'insuccès, ils n'on pas senti que les vérités méconnues ont un charme qui n'est qu'à elles. Je sais bien comment ils répondront à vos deux questions.

Nous ne nous représentons jamais bien l'importance des minorités. Elles ont eu, elles auront toujours un rôle immense dans l'histoire. Que deviendrait-elle, cette histoire, pour peu qu'on en retranchât les vaincus? L'imagination recule : tout ce qui a fini par vaincre ici-bas a commencé par être vaincu : toutes les idées qui sont devenues banales ont été étranges ; tous les lieux

Digitized by Google

communs ont été paradoxes. Sans les choses qui ont été honnies et persécutées, nous n'aurions rien aujourd'hui, ni science, ni philosophie, ni religion, ni liberté.

La liberté, pour ne parler que d'elle, ne se passe pas de la phalange invincible des vaincus. Otez-les, l'existence humaine devient une prison, un enfer. Ceux-mêmes qui supportent impatiemment les indépendances de maintenant sont forcés d'applaudir aux indépendances de jadis, car ils en vivent. On ne devance l'opinion qu'à la condition de la contredire, on n'est l'homme de demain qu'à la condition de renoncer à être l'homme d'aujourd'hui. Soyons reconnaissants envers ces vaillants qui ont mis leur conviction avant leur succès, qui ont combattu les injustices régnantes, qui ont dit leur fait aux erreurs en crédit, qui ont aimé les causes décriées, qui ont regardé plus haut que l'approbation, qui ont cherché simplement ce qui est bon et ce qui est beau, qui ont su enfin rester seuls, avec le droit et la vérité. Par eux, un souffle de liberté n'a cessé de parcourir notre terre. Ces vaillants-là représentent toujours quelque chose de vrai, même quand ils se trompent : ils représentent le respect du droit et la souveraineté de la conscience.

Il importe d'autant plus de ne point oublier cela, que nous vivons dans un temps de démocratie, où le nombre domine, où les questions de justice risquent de se confondre avec les questions de majorité, où l'on est bien près de dire que ce que le peuple décrète est nécessairement bon et vrai. Si jamais le respect des minorités fut nécessaire à la liberté, c'est bien aujourd'hui. Les vaincus n'eurent jamais une si grande mission à remplir.

Digitized by Google

Notre siècle aime les victorieux. Je puis bien le dire, moi qui étais pour le Nord au temps de ses désastres et pour la Prusse avant Sadowa, ces deux causes n'ont rien perdu à être triomphantes. Le métier des vaincus ne vaut décidément pas grand'chose maintenant : nous excellons à leur trouver des torts, nous leur faisons leur procès et nous démontrons pièces en main qu'ils n'ont que ce qu'ils méritent. Malheur aux vaincus!

Quand le *væ victis* est prononcé avec tant de vigueur, il est bon, croyez-moi, que quelques hommes se tiennent à l'écart. Vis-à-vis du nouveau tyran qui s'appelle tout le monde, j'aime à voir se dresser l'individu. Son âme est à lui, sa pensée est à lui, il ne s'inquiète pas du scrutin, il s'inquiète de la vérité; l'indépendance humaine a conservé son champion.

Le champion de l'indépendance aime la victoire, je l'ai reconnu; mais il doit sentir aussi l'attrait particulier que revêtent les vérités proscrites et foulées aux pieds. La souffrance alors leur donne je ne sais quoi de vénérable et de touchant; il semble qu'elles soient plus vraies; leurs droits sur nous augmentent à mesure que leur empire sur le monde est nié. Vous diriez une de ces princesses injustement condamnées qui attendaient au moyen âge qu'un chevalier prît leur défense et combattît en champ clos sous leurs couleurs. Qui dira la beauté des belles causes vaincues! La défaite et le péril ajoutent à leur charme. On les aime d'autant mieux qu'on est sûr de les aimer pour elles-mêmes et que le service de la justice ne se complique ici d'aucune pensée basse d'intérêt ou d'ambition.

On le voit, je n'ai rien forcé en disant qu'un peu de

Digitized by Google

chevalerie ne nuirait pas à notre liberté morale, qu'un peu de superflu, un peu d'excès si vous voulez, n'y gâterait rien. L'indépendance qui n'est jamais excessive risque de ne pas être toujours suffisante. Le courant des opinions toutes faites noie les nageurs qui renoncent à lutter contre lui et qui se laissent emporter. Il nous faut des âmes à la Caton, qui choisissent la cause vaincue, laissant aux dieux la victorieuse, des âmes libres qui se raidissent contre les servitudes, qui dédaignent les applaudissements, allant volontiers où l'on ne va pas, fuyant les sentiers battus, consentant à être du petit nombre contre le grand, trouvant une volupté étrange à souffrir pour la justice. Je dirais qu'il nous faut des amants de l'impopularité et de la défaite, si je ne craignais d'outrer ma pensée et de compromettre la liberté morale en l'exagérant.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

LA FAMILLE

J'avais écrit un long chapitre, que je viens, toute réflexion faite, de jeter au panier. Le respect du public exige, selon moi, quelques sacrifices; ne pas tout dire, c'est la première marque de ce respect.

Il est très-vrai que l'étude de la liberté morale rencontre nécessairement la famille sur son chemin; il est très-vrai qu'en recherchant les causes d'indépendance nous ne pouvons faire semblant de ne pas voir une des plus considérables. Mais l'auteur de *la Liberté* n'a pas le droit d'oublier qu'il est l'auteur de *la Famille :* si les deux sujets coïncident par certains côtés, ce n'est pas une raison pour que les deux livres se répètent. Je vais donc remplacer par de rapides remarques les développements où je m'étais d'abord complu.

Afin d'aller au plus court, réduisons la famille à son élément fondamental, le couple. En dehors du vrai mariage nous ne saurions avoir la vraie famille; or les vraies familles possèdent seules le privilége de développer et d'abriter des libertés.

Digitized by Google

Et qu'appelons-nous un vrai mariage? Tout simplement le mariage qui est une union.

Il est rare qu'il y ait union, quand le mariage repose sur une dissidence sociale, quand les époux n'ont apporté dans la vie commune ni les mêmes relations, ni les mêmes traditions, ni la même éducation, quand leurs idées, leurs sentiments et leurs habitudes ne sont pas de niveau.

Il est bien plus rare encore qu'il y ait union, quand le mariage repose sur une dissidence morale. — Voici une âme douce, vivante, aimante; vous avez jugé bon de l'associer à une âme sèche, dure et formaliste. Préoccupés d'unir les noms ou les patrimoines, vous ne vous êtes pas arrêtés aux bagatelles : vous avez assemblé au hasard les vaillants et les lâches, les généreux et les égoïstes, les délicats et les grossiers, les chercheurs d'idéal et les utilitaires, et, pour en revenir à une distinction déjà signalée, les nobles et les ignobles. Oserez-vous prétendre que ces mariages soient des unions et qu'on puisse y goûter (bornons-nous à ceci) les félicités élevées de l'amour?

Enfin il n'y a jamais union quand le mariage repose sur une dissidence religieuse. Je dis une dissidence, non une différence : la foi a ses degrés, et personne ne délivre, que je sache, des certificats de conversion; si l'un des époux est plus avancé que l'autre, il n'en résulte pas qu'ils ne puissent avoir les mêmes croyances, le même Sauveur, et qu'ils ne parcourent pas le même chemin. Qui sait? Celui qui marche devant sera peut-être dépassé un jour, celui qui a été précédé précédera, celui qui a été aidé aidera; quoi qu'il en soit, que leurs positions viennent ou non à être interverties, ils sont

Digitized by Google

unis, réellement unis, leurs mains entrelacées ne se quitteront pas. — Mais seront-ils unis, ceux qui n'ont pas le même Dieu, ceux qui ne sauraient prier ensemble, s'humilier ensemble, rendre grâce ensemble? Quelle union que celle où l'on doit taire ses émotions les plus intimes, où l'on n'oserait penser tout haut! Je ne suis pas sûr que le mariage de deux incrédules honnêtes ne ressemble pas mieux à une union : là du moins je vois une sorte d'accord et personne n'en est réduit à dissimuler; on s'accorde à vivre sans Dieu et à s'aimer sans lendemain.

Prenons maintenant les mariages qui ne sont pas des unions, et voyons quel est le sort de la liberté morale au sein de pareilles familles.

La liberté morale ne va pas, je pense, sans la morale; or que devient la morale lorsque la conscience se met à capituler? La première pensée, celle qui naît d'elle-même le lendemain du mariage, celle qui se faisait pressentir la veille, c'est le compromis. Pour nous renfermer dans l'exemple du dissentiment religieux, voici ce qui se passe ordinairement : — Chacun cède quelque chose, l'un une partie de sa foi, l'autre une partie de son incrédulité. En tout cas, la pensée que la vérité n'oblige qu'à demi, qu'il y a lieu de distinguer, qu'il existe des vérités secondaires dont l'immolation est sans conséquence, cette pensée qui ruine l'indépendance par sa base, est entrée avec les époux dans le domicile conjugal. Heureux s'ils n'en viennent pas à se dire l'un ou l'autre, l'un et l'autre peut-être, que rien n'importe, que les doctrines ne sont rien et que le cœur n'a pas à s'inquiéter des infidélités de l'esprit!

Digitized by Google

Les infidélités de l'esprit sont bientôt aussi celles de la conduite ; il faut concéder, s'arranger, s'accommoder. — Est-il certain que la loyauté ne sera pas entamée? Ne donnera-t-on la main à aucun acte que ne ratifie pas le sens moral? En d'autres termes, restera-t-on debout? Ne tombera-t-on pas dans cet asservissement final qui est celui des consciences mal portantes?

Vous trouvez que je suis bien sévère! Je parle de périls, je ne dis pas que personne ne puisse en réchapper. Quant aux périls, ils sont réels, ils sont de chaque jour. Une fois entré dans la voie du *distinguo*, une fois en train de classer les vérités en obligatoires et en indifférentes, c'est-à-dire en vérités que comporte une position fausse et vérités qui y seraient trop gênantes, il est difficile de contracter ou de conserver les habitudes viriles de l'indépendance.

Et nous ne sommes pas au bout : si les concessions compromettent l'indépendance, les conflits, qu'il faut bien prévoir aussi, ne la compromettent pas moins. Quand l'apôtre Paul parlait de femmes fidèles appelées à gagner des maris infidèles, il pensait à des familles déjà formées avant l'Évangile et où il avait introduit la dissidence en attendant qu'il y fondât la paix. Tel n'est point le cas actuel; on a commencé par se donner la maladie, et l'on se propose ensuite de la guérir. Je ne voudrais décourager personne ; je sais qu'il n'est jamais trop tard pour accomplir son devoir en implorant le secours de Dieu. Ne nous le dissimulons pas néanmoins, il est toujours fâcheux de mal débuter, la désobéissance première risque de peser jusqu'au bout sur la famille.

Digitized by Google

Les dissentiments qui ont été acceptés le jour du mariage se croient souvent le droit d'être tolérés plus tard, et la guerre qu'on leur déclare après coup leur fait l'effet d'une trahison. De là des luttes douloureuses : la foi risque de s'y fatiguer et de s'y amoindrir, les forces morales risquent de s'y user, au point de ne plus offrir aucun appui à la liberté.

Qu'il y ait lutte ou compromis, l'unité qu'on n'a pas su vouloir en se mariant tend à se rétablir aux dépens du mariage lui-même. Dès ce moment, quel esclavage ! Les principes qu'on professe, les livres qu'on lit, la société qu'on voit, l'éducation, l'établissement des enfants, tout est matière à querelles ou à concessions. On est tenté, quoi qu'il arrive, de se satisfaire à bon marché : de bons rapports, une tolérance réciproque, des transactions où chacun met du sien, n'est-ce pas déjà beaucoup ? N'est-il pas insensé de former des rêves plus ambitieux de bonheur ? C'est avec ce pauvre bagage qu'on s'avance vers les jours difficiles, vers la maladie, vers la mort, vers l'éternité.

Et l'on aurait pu s'avancer d'un pas si sûr, avec tant de fermeté et de joie ! La famille digne de ce nom possède tous les éléments de la véritable indépendance. Là se trouvent des forces pour les faibles, des richesses pour les pauvres, des principes, des avertissements, des secours, de la liberté pour tous : là habite la grande droiture ; là, sous le regard de Dieu, sous l'influence des convictions vigoureuses, sous l'action vivifiante du devoir, on s'est mis ensemble à servir la vérité ; là ni détours ni compromis ; là les fronts se relèvent, là on se sent en sûreté, là on échappe aux servitudes et aux

Digitized by Google

nivellements, là on apprend à ne pas s'inquiéter du nombre et de la force, mais à s'inquiéter du droit. Si l'avenir libéral de nos sociétés doit être sauvé, comme je l'espère, il sera sauvé par la famille.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

LES AFFECTIONS ÉTERNELLES

Les affections qui nous rendent libres sont celles qui ont le sceau de l'éternité. Par elle-même d'ailleurs et indépendamment des affections, l'éternité est nécessaire à la liberté. L'histoire nous l'a déjà dit; examinons de nouveau ce point essentiel en interrogeant notre cœur.

Essayons un moment de nous placer en face de la vie, de ses joies, de ses douleurs et de ses devoirs, en supposant que la mort termine tout. Essayons, ai-je dit! Il n'est pas prouvé qu'on n'y parvienne jamais. Rappelez-vous les dantonistes mourant : pas la moindre idée d'une vie future, la soif du néant et du repos par le néant; la seule immortalité qu'entrevoient ces hommes à la veille de l'échafaud, c'est celle qu'on trouve « au panthéon de l'histoire. »

Ceci est une énormité, je le sais, dans une époque de vertige, une exception dans une exception. Les disciples de Rousseau, qui sont alors la nation presque entière, protestent tous à l'envi, constituants, girondins, et Robespierre lui-même. Il y a au fond de cette génération de 89, dont les égarements ne doivent pas nous faire oublier la grandeur, une sorte de déisme

Digitized by Google

vague mais persistant, une foi réelle à l'autre vie. Y croit-on aussi généralement aujourd'hui? Je n'oserais pas l'affirmer. Le positivisme, qui est la forme nouvelle du doute, ne ménage pas plus la profession de foi du vicaire savoyard que le symbole des apôtres. La nuit se fait donc complète dans beaucoup d'âmes. Beaucoup s'enferment dans les choses visibles et ne daignent pas même s'occuper de l'au-delà. Il nous est permis d'envier sous ce rapport les siècles

Où la vie était jeune, où la mort espérait.

Quand la mort n'espère plus, la vie se décolore étrangement. Qu'est-elle, la vie présente, sans la vie future? Une énigme? une ironie? Je ne sais. Toujours est-il qu'elle n'est point une école d'indépendance. Sur quoi m'appuierai-je pour résister au mal, c'est-à-dire à la servitude, s'il n'y a pas d'éternité? — Sur la foi en Dieu? Mais le Dieu vivant et la vie future disparaissent ensemble. — Sur la foi à la justice? Mais l'injustice règne ici-bas et les réparations sont impossibles, puisque la tombe achève tout. — Sur les tendresses? Mais que sont-elles, ces affections viagères! — Sur les espérances? Mais l'air nous manque pour espérer comme pour respirer; ni les vastes horizons, ni les grands espoirs, ni les beaux progrès, ni les développements infinis ne peuvent tenir dans l'étroit espace de la vie. L'infini, qui est dans notre cœur, se heurte contre le fini qui nous enveloppe et nous étouffe. Ce n'est pas la peine de vivre, d'agir, d'être libres. Esclaves, faisons notre métier d'esclaves; travaillons sous le fouet de la nécessité; allons à notre fin.

Digitized by Google

Il importe de signaler ici une erreur : nous nous imaginons très-souvent que l'indépendance consiste à ne pas craindre la mort. Je sais telle façon de craindre la mort, de frémir du moins à la pensée de notre entrée au sein des choses éternelles et définitives. qui est une des manifestations les plus éclatantes de la vie morale et de l'énergie pour le bien. Je sais telle façon de ne pas craindre la mort qui est une preuve d'engourdissement et de défaillance. L'insensibilité, l'habitude, l'oubli ou le dédain de l'invisible peuvent nous rendre indifférents à la mort.

Ce que j'admire chez les stoïciens, ce n'est pas cette indifférence à mourir que plus d'un épicurien a possédée aussi bien qu'eux. En fait de suicide, Pétrone se montre aussi ferme qu'un disciple du Portique. Ouvrez Tacite, vous verrez défiler cette série de mourants qui ne sont pas tous des héros.—Thraséas sort fièrement du sénat pour ne pas entendre Sénèque qui va lire l'apologie de l'assassinat d'Agrippine ; condamné, il s'ouvre les veines, ainsi que sa femme et sa fille. Vient le tour de Sénèque ; il entre dans le bain fatal, non moins tranquille, non moins résolu. Un peu plus tard, Pétrone, je l'ai dit, reçoit sans sourciller le même ordre de mourir ; le débauché, l'auteur des écrits infâmes, le directeur des plaisirs de Néron, se montre en cette circonstance l'égal des honnêtes gens.

Serait-ce donc qu'alors à Rome, quand se fondait le plus effroyable despotisme qui ait pesé sur l'humanité, l'indépendance courût les rues? Hélas, non, il y avait de la docilité jusque dans le suicide, et plus d'un consacrait son dernier quart d'heure à tester en faveur de César.

Le lecteur sait que je ne marchande pas aux stoïciens

Digitized by Google

les éloges qui leur sont dus. Mais ce n'est point à cause de leur dédain pour la vie que d'autres possédaient aussi bien qu'eux; c'est à cause de leur notion du devoir. Voilà ce qui a créé parmi eux des âmes libres. Elles l'eussent été bien autrement, si elles n'avaient été pétries de dureté et d'orgueil. L'indépendance incomplète, que nous nous créons en mutilant notre nature et en rétrécissant notre vie, ressemble par bien des côtés à l'esclavage. Le sage du stoïcisme, dont la vertu aristocratique et inaccessible au vulgaire repose sur le retranchement des affections, qui se croit libre parce qu'il n'aime pas et ne désire pas, ce sage qui nie la douleur après avoir nié la tendresse et qui habite une région supérieure, la région glacée et sereine, les *templa serena* où rien d'humain ne peut entrer, ce sage que préoccupe surtout le devoir envers lui-même, ce sage qui est son propre Dieu et qui n'en connaît pas d'autre, puisque le dieu répandu partout n'est que le règne des lois immuables, ce sage vous semble-t-il bien libre? Je le vois courbé sous la main de fer de son orgueil. Il est esclave, car il n'ose aimer; il est esclave, car il n'ose espérer. Son cachot, un des plus étroits qui se soient construits sur notre terre, a été éclairé, voilà sa gloire, par un noble reflet de devoir; c'est un cachot lumineux, mais c'est un cachot.

Si la mort insouciante était un indice de liberté, il faudrait mettre à côté des pauvres âmes héroïques du stoïcisme les Gaulois intrépides et vantards qui se tuaient par passe-temps, par gageure, pour faire de l'effet. Il faudrait mettre au-dessus de tous les hommes les Peaux-rouges qui acceptent et infligent les tortures avec un égal sang-froid, les bandits qui égorgent sans

Digitized by Google

pitié et qui vont au supplice sans émotion. L'habitude, l'abrutissement même, deviendraient les agents les plus efficaces de notre affranchissement moral : les hideux terrorismes de l'histoire seraient des époques de liberté.

Sous la terreur de Sylla comme sous celle de Tibere, les Romains s'étaient accoutumés à la mort. Sous la terreur de 93, nos pères s'y étaient accoutumés de même : riches et pauvres, hommes et femmes, royalistes et républicains, bourreaux et victimes, tous montaient du même air dans la charrette. Et ce n'était pas une comédie, une indifférence de parade ; réellement, on s'y était fait. Il y en avait qui souffraient plus, qui regrettaient plus, qui espéraient plus aussi ; il y en avait qui goûtaient les douceurs et les amertumes de la véritable liberté ; mais les autres ne se montraient pas moins braves, et c'est là le point que je tenais à signaler.

L'accoutumance, pour employer un vieux mot qu'il vaudrait la peine de rajeunir, accomplit en nous une œuvre qui n'est pas toujours une œuvre de liberté. Pourquoi les paysans sont-ils moins troublés que nous par une grêle, par une gelée qui anéantit le fruit de leur travail ? Parce qu'ils vivent chaque jour de leur vie en présence de ces périls. Pourquoi les marins dorment-ils au bruit de la tempête ? Parce qu'ils l'ont entendu cent et cent fois. Pourquoi les soldats, au bout d'une rude campagne, acceptent-ils avec si peu d'émotion la chance de mourir ? Parce qu'ils ont vécu au milieu des scènes de sang, parce que leurs camarades sont tombés à leur droite et à leur gauche, parce qu'ils ont vu des champs de bataille et des ambulances.

Et ce que l'habitude fait, l'hébétement moral le fait

Digitized by Google

pareillement. On en vient à ne plus craindre la mort, par cela même qu'on met en oubli son âme, Dieu et l'éternité. La mort alors, réduite au fait brutal de la cessation de la vie, perd ses terreurs en perdant sa solennité. Souffrir le moins possible et en finir le plus tôt possible, voilà le seul désir qui, dans cet affreux état moral, puisse nous émouvoir. On meurt alors avec le calme des brutes.

J'hésite d'autant moins à caractériser ceci sévèrement, que j'ai connu par expérience cette légèreté-là. Qu'il me soit permis de citer un des grands faits, un des *événements* de ma jeunesse; je le raconte sans scrupule, car il n'a rien en soi d'héroïque ou d'extraordinaire. — Un jour, M. Thiers me fit venir au ministère de l'intérieur et m'annonça que, le télégraphe étant brisé partout et le gouvernement n'étant plus renseigné sur l'insurrection de Lyon et sur la situation de plusieurs départements, il avait pensé à moi pour me charger d'une mission. Il s'agissait d'aller à Lyon, en courant la poste jour et nuit, en voyant tous les préfets sur ma route, en expédiant des estafettes à Paris et en traversant au besoin les localités soulevées. Je fis ce que chacun aurait fait à ma place, ce n'est pas là ce qui vaut la peine d'être remarqué; ce que je remarque, c'est que je n'envisageai pas un seul instant par leur côté solennel les périls que j'allais naturellement affronter. Je savais que, si je trouvais devant moi une contrée en insurrection, si je poursuivais mon voyage coûte que coûte, comme ce serait mon devoir, si j'étais arrêté, et si mon nom venait à être découvert, le fils du préfet de Lyon aurait peu de chances d'être épargné. Eh bien, aucune pensée sé-

Digitized by Google

rieuse n'aborda mon cœur, ni quand je montai dans la chaise de poste du ministère, ni quand j'y plaçai mes pistolets à portée de ma main, ni quand la pauvre voiture se brisa au bout de quelques lieues par l'effet d'une course à perdre haleine, ni quand je continuai mon voyage sur des charrettes lancées au galop, ni quand je rencontrai dans les plaines couvertes de neige les régiments qui se hâtaient, eux aussi, mais que je devançais de bien loin. En fait, le danger fut nul; les préfets que je réveillais pendant la nuit ne m'annonçaient rien de sinistre; je ne vis partout que des figures bienveillantes, et je ne rencontrai que des marques de bonté. Quand j'arrivai à Lyon, la lutte était presque finie, et l'on n'entendait plus que de rares coups de feu. J'avais fait un voyage original, pittoresque, voilà la seule impression qui me fût restée; avant, pendant, après, aucune idée grave ne m'avait traversé l'esprit. J'y ai souvent réfléchi depuis lors, et je me suis dit que l'acceptation indifférente d'une chance de mort n'est certes pas de l'indépendance morale.

Il existe heureusement une autre manière de ne pas craindre la mort. Il est des hommes qui, sans se cuirasser d'insensibilité comme les stoïques, ou d'égoïsme comme les épicuriens, ou de légèreté insouciante comme tant d'autres, le cœur bien vivant, l'âme bien éveillée, pensant à la mort, la regardant en face et la prenant au grand sérieux, arrivent à ne pas la redouter. Ceux-là sont libres, libres et heureux; ils planent au-dessus des misères de la vie et s'emparent déjà de l'éternité.

Mais il ne suffit pas pour cela d'avoir une croyance

Digitized by Google

quelconque à la vie future. Il est telle façon d'y croire qui, loin d'éveiller en nous le sentiment de notre responsabilité, contribue à l'endormir. En fait de soporifiques, je ne connais rien de plus sûr que certaine immortalité sans rapport avec notre état moral, certaine béatitude où l'on entre de plain-pied quel qu'on soit, par le seul effet de la destruction du corps. Vous vous souvenez peut-être d'un vers célèbre au siècle dernier, de l'apostrophe adressée aux méchants :

Tremblez, vous êtes immortels!

Aujourd'hui, un autre poëte a célébré, sous une forme merveilleuse, une doctrine bien différente et bien plus commode. Écoutez ces strophes qu'on ne se lasse pas de relire :

Créature d'un jour, qui t'agites une heure,
De quoi viens-tu te plaindre, et qui te fait gémir?
Ton âme t'inquiète, et tu crois qu'elle pleure;
Ton âme est immortelle, et ses pleurs vont tarir.

Le regret d'un instant te trouble et te dévore;
Tu dis que le passé te voile l'avenir :
Ne te plains pas d'hier; laisse venir l'aurore;
Ton âme est immortelle, et le temps va s'enfuir.

Ton corps est abattu du mal de la pensée;
Tu sens ton front peser et tes genoux fléchir.
Tombe, agenouille-toi, créature insensée :
Ton âme est immortelle, et la mort va venir.

J'ose à peine dire que c'est un chant de sirène, tant je suis touché de l'accent sérieux, tant je devine là une

Digitized by Google

douleur vraie et des besoins profonds. Mais quelle illusion malsaine! Tous les ressorts de la moralité se détendraient en nous, si nous parvenions à nous rassurer par cette parole : « La mort va venir. »

Oui, elle vient, auguste, solennelle. Elle n'est pas une transformation magique, un coup de théâtre : celui qui meurt, c'est celui qui a vécu ; celui qui entre dans l'éternité, c'est celui qui a marché sur la terre, qui y a choisi sa route, qui a mis son trésor en haut ou en bas, qui a donné son cœur à quelque chose. Nous deviendrions les plus lâches des esclaves, le jour où nous appliquerions à l'éternité, et par conséquent à l'existence actuelle, le système qui confond le bien et le mal. Quelle folie de veiller sur son âme, de discipliner ses sentiments, de lutter contre ses vices, de servir la vérité, de s'attacher au devoir! Non-seulement il n'y a pas de profit à faire (je ne me place pas sur ce terrain), mais tout cela est néant en soi, car le grand niveau va passer sur les devoirs, sur les vérités, sur les vices et sur les vertus, l'égalité par la mort va réduire à leur juste valeur les inégalités morales que notre sottise avait inventées. Réjouis-toi, débauché ; réjouis-toi, despote ; réjouis-toi, égoïste, « ton âme est immortelle et la mort va venir. »

L'éternité qui nous affranchit est celle qui nous sanctifie ; la moralité et la liberté ne se séparent pas. L'éternité m'enseigne mieux que quoi que ce soit au monde le sens élevé de ma destinée : j'ai à prendre ici-bas des déterminations éternelles, j'ai à commencer sur la terre ce qui se prolongera ailleurs ; mes pensées, mes actes ont une portée incalculable ; ma responsabilité est

Digitized by Google

immense. Je suis éternel, une grâce éternelle m'est offerte, je prononcerai à son sujet un oui ou un non éternel. Il s'agit d'ouvrir et de donner mon cœur, d'aimer, de travailler, de combattre, d'avancer, de monter. Plus de hasard, plus de fautes indifférentes, plus de vérités sans conséquence, l'éducation virile de l'homme libre s'accomplira, car tout est grave dans la vie, tout met la conscience en jeu, tout est éternel.

Nos tendresses sont éternelles, et par cela seul elles sont transformées. Comme elles contribuent pour leur part à nous affranchir! Je sais que je retrouverai là-haut pour ne plus les quitter ces bien-aimés avec lesquels je chemine ici-bas. Le Dieu d'amour et de pardon que nous essayons de servir ensemble a mis le sceau de l'éternité sur notre affection. L'oubli n'est pas la condition du bonheur à venir, le Léthé ne coule pas à l'entrée du ciel; il n'y aura ni absorption, ni mutilation; la grande égalité du ciel ne sera pas fondée sur le dépouillement de ceux qui ont, mais sur l'enrichissement de ceux qui n'ont pas; Dieu a de quoi donner à tous. Quels que soient les mystères devant lesquels nous devons nous incliner en mettant la main sur nos bouches, ceci est plus clair que la lumière du jour; nous entrerons dans l'éternité avec nos tendresses, car nous y entrerons avec notre cœur.

Je ne passe jamais à côté de cette vérité sans y insister avec force, car elle est capitale. Voyez en particulier comment notre indépendance se rattache à l'éternité de nos affections :

On s'aime d'autre sorte, quand on s'aime pour l'éternité. On s'entr'aide, on se fortifie réciproquement. On ne se sent plus le droit de ménager aucune faiblesse et

Digitized by Google

de faire grâce à aucune lâcheté; il faut qu'on se mette ensemble à l'accomplissement du devoir. L'affection éternelle ne fait pas seulement le sérieux des relations, elle en fait l'excellence, le charme, le rayonnement, la liberté. Les petites considérations, quelles qu'elles soient, s'effacent devant la grandeur du but à atteindre.

Les grands buts enfantent les nobles vies. Grâce aux affections éternelles, nous contractons les habitudes de la demeure d'en haut; la famille éternelle, la morale éternelle, le droit éternel nous apparaissent dans leur majesté. Nous apprenons à renverser nos idolâtries, c'est-à-dire nos servitudes, à nous établir dans la confiance en Dieu et dans la soumission à Dieu. On n'est bien que là; j'ajoute qu'on n'est libre que là. Tant que des combinaisons, des plans longtemps médités et choyés pèsent sur notre pensée, nous sommes misérables et affaiblis; élevons-nous, et l'obsession cessera. Allons avec nos bien-aimés nous établir dans la maison éternelle; aussitôt nous sentirons une paix qui est une force descendre au fond de nos cœurs. Nous nous accorderons tous à vouloir ce que Dieu veut.

Le point de vue du ciel est-il celui de la vraie et complète liberté? Demandez à ceux que soutiennent des affections éternelles. Ils vous diront qu'ils sont libres, parce que tous leurs trésors sont en sûreté. Il leur semble, en vérité, qu'ils consultent encore chaque jour ceux qui les ont quittés, qu'ils sont encore ensemble, qu'ils prennent ensemble leurs décisions, dans une région où n'atteignent guère les ambitions et les craintes d'ici-bas.

Les affections éternelles mettent de l'éternité, une éternité tangible en quelque sorte, dans la vie présente.

Digitized by Google

Elles nous font remonter au-dessus de la sphère où dominent ces maîtres dont nous connaissons la puissance et la dureté, le monde, les opinions régnantes, le qu'en-dira-t-on, les inquiétudes, les découragements, et tant d'autres.

Grâce aux affections éternelles, notre regard se fixe fermement sur l'invisible, nos yeux s'habituent à la lumière du ciel. Et loin de devenir indifférents aux choses de la terre, nous découvrons alors toute leur valeur. Elles ont cela de magnifique qu'elles sont des commencements : pas un acte qui n'ait des conséquences infinies, pas une vérité, pas une erreur dont l'influence ne doive se prolonger au siècle des siècles. Comment donc nous croiserions-nous les bras et nous mettrions-nous en dehors du labeur commun? A mesure que la maison de là-haut, notre maison, se remplit, à mesure que nous nous habituons à aimer en vue de la vie qui ne finit pas, le ciel prend pour nous une réalité actuelle et effective, notre foi devient une prise de possession, et par conséquent la grande indépendance, celle qui met à leur vraie place les succès et les vanités, s'établit dans notre cœur.

Digitized by Google

CHAPITRE IX

LA BONTÉ

Nous n'aimons jamais assez : amour de Dieu, amour des hommes, amour de notre famille, chacune de ces affections éternelles est un affranchissement. Sans insister plus longtemps sur cette vérité centrale vers laquelle nous avons été ramenés plus d'une fois, je voudrais signaler un des aspects les moins connus de la question qui nous occupe, l'indépendance par la bonté.

Oui, la bonté; prenons ce simple mot. La bonté, il semble que ce ne soit pas grand'chose ; qui n'est pas bon ? — Qui? Mais d'abord les méchants, ceux qui envient, ceux qui haïssent, ceux que dominent et gouvernent les sentiments mauvais. Ensuite, les indifférents, qui se croient bons parce qu'ils ne s'intéressent à rien et ne s'inquiètent de personne. Puis, les bons qui ne sont tels qu'en vertu d'une nature bienveillante, et qui rendront volontiers service pourvu que cela ne coûte rien à leur égoïsme. Enfin (passez-moi cette énormité) les bons qui se dévouent sans aimer. Pleins de nobles illusions, ils s'essayent à faire du bien. Hélas, l'expérience vient vite. Ils ont rencontré des ingrati-

Digitized by Google

tudes et des injustices, et les voilà qui reviennent désabusés et meurtris, à peu près comme don Quichotte après ses expéditions de chevalerie errante. Il en est sans doute qui persévèrent, mais désormais ils agiront sans entrain, sans espérance et, pour répéter le mot, sans amour. Même chez ces généreux, les chaînes du moi n'ont pas été brisées : ils se sont repliés sur eux-mêmes ; en apprenant à mépriser leur prochain, ils ont d'ordinaire appris à s'estimer. Quoi qu'il en soit, les lies du cœur ont été remuées, des amertumes fermentent en eux ; l'amour n'a pas prononcé la parole d'affranchissement.

La bonté est autre chose. Vous la découvrirez, je l'ai découverte bien des fois avec attendrissement au fond des âmes que remplit le sentiment de leur indignité et que l'amour divin a remuées jusqu'au fond. Dans leur petit état, elles aiment à leur tour, humblement, fortement ; et c'est ainsi que la bonté, cette plante du ciel, se met à fleurir sur la terre.

Les bons sont libres ; je ne connais pas de fait moins remarqué et plus évident. Si vous parveniez à lever les voiles de la bonté (car elle se cache), vous verriez qu'autour d'elle tous les fronts se redressent. Non-seulement les bons sont libres, mais ils affranchissent ceux qui se trouvent sur leur chemin. Il se fait sur la terre une propagande de liberté par le moyen de la bonté. Comment cela ? Parce que la bonté crée la bonté : à son doux contact, quelque chose s'éveille en nous, notre égoïsme se sent mal à l'aise, des questions de conscience se posent ; cela peut mener loin.

Je n'ai pas à énumérer les priviléges des débonnaires ; je me borne à en constater un seul, leur indépendance.

Digitized by Google

Se mouvoir dans la bienveillance, c'est se mouvoir dans la liberté : tous les sentiments élevés accourent alors à l'envi ; ils nous fortifient, ils nous défendent contre les petits froissements et contre les préoccupations serviles. Notre cœur est au large, nous nous confions, nous croyons au bien, nous espérons.

N'avez-vous pas vu de ces âmes indulgentes et sympathiques, auprès desquelles on se réfugierait volontiers pour respirer à l'aise, pour échapper au conflit des jugements amers, des ambitions alarmées, des irritations et des jalousies? Vous approchez, et déjà un apaisement s'opère en vous, il vous semble que vos liens se détachent un à un, ceux des craintes, ceux des passions mauvaises. Vous sortez de vous-même, vous vous oubliez, vous vous intéressez au bien, à la vérité; vous vous passeriez au besoin de l'approbation du monde.

La bonté est comme la foi, elle transporte les montagnes. Elle a ses intérêts, qui ne sont pas ceux du vulgaire ; elle a son but, qui est haut placé ; elle a ses ambitions, qui sont infinies; elle a ses joies, elle a ses trésors. Pourquoi mendierait-elle ? Elle est riche. De qui dépendrait-elle ? Elle n'a besoin de rien. Elle ne sera ni inoccupée ni ennuyée ; il y a tant à faire ! Par l'ardeur, par le bonheur, par la conviction, par la démonstration de vie qu'aucune argumentation savante ne saurait remplacer, elle émancipe merveilleusement l'existence. Les cœurs en haut ! C'est un *sursum corda* perpétuel.

Il faut voir comme la bonté va en guerre, comme elle déploie fièrement son drapeau et se met à conquérir. Elle ne prétend pas seulement soulager des misères, elle prétend faire des heureux. Or, est-on

Digitized by Google

heureux sans être libre? Est-on heureux sans être bon? La bonté s'avance, les mains pleines de dons et pleines aussi d'idéal; elle dirige vers le devoir et vers la foi les regards fixés sur les basses convoitises; elle leur montre le ciel.

Arrêtons-nous un moment, le sujet en vaut la peine, à l'une des manifestations principales de la bonté : je veux dire les œuvres charitables.

Et d'abord, permettez-moi d'insister pour qu'elles soient libres. Parmi les libertés qui nous manquent trop souvent, je suis obligé de placer la liberté de la bienfaisance. Nous sommes de terribles despotes : non contents d'avoir codifié la morale, nous avons réglementé la charité. Bien différents en cela des apôtres qui évitaient toute apparence de contrainte, même indirecte, et qui s'en remettaient avec une délicatesse infinie à la libre décision de chacun[1], nous organisons des listes nominatives, des appels qui semblent faire de la souscription à telle ou telle œuvre un devoir absolu de conscience. Prenons-y garde, sans la liberté de donner ce que l'on veut, à qui l'on veut, comme l'on veut, notre charité ne sera plus la charité. Qu'est-ce que la charité sans la liberté? Celui-là seul donne gaiement qui donne librement.

Nous ne donnons pas toujours gaiement; il nous arrive, c'est horrible à dire, d'ouvrir notre bourse par lassitude, par respect humain, afin de ne pas refuser en face. S'imagine-t-on, par hasard, qu'il y ait une de ces

1. Voir *IIe aux Corinthiens*, VIII et IX. « Que chacun donne selon qu'il l'a résolu dans son cœur, non avec tristesse et avec contrainte, car Dieu aime celui qui donne avec joie. »

Digitized by Google

souscriptions extorquées qui produise un bien quelconque? Il serait préférable qu'on donnât moins et qu'on donnât mieux.

Mais on ne donnerait pas moins, au contraire. La joie de la bienfaisance fait sa force et sa grandeur. L'œuvre que nous choisissons est toujours celle que nous accomplissons le plus fidèlement. Sans nous isoler, tant s'en faut, des œuvres communes dont la nécessité est évidente et que nous aimerons davantage quand elles s'imposeront moins, nous abriterons notre participation sous le voile de l'anonyme, évitant avant tout une charité bruyante qui met en oubli le grand précepte : « Que votre main gauche ne sache pas ce que fait la droite. »

Ainsi reparaîtra la liberté de celui qui donne ; et du même coup, ceci n'importe pas moins, la liberté de celui qui reçoit. L'aumône joyeuse n'a jamais humilié l'indigent. Ce qui l'abaisse et ce qui pourrait l'asservir, c'est l'aumône plus ou moins contrainte, celle où le cœur n'entre pour rien et où les mains ne se rencontrent pas.

M. Jules Simon semble n'avoir prévu que celle-là, lorsqu'il a réclamé la suppression complète de la bienfaisance. Je conçois la préoccupation qui l'a dominé : la fierté du pauvre est un sentiment précieux qu'on ne saurait trop ménager ; elle est une des conditions essentielles de son indépendance. Travailler, ne pas demander, se suffire, s'adresser aux associations mutuelles plutôt qu'à l'aumône, c'est excellent. La charite qui ne respecterait pas ces susceptibilités généreuses, qui détruirait ou affaiblirait ces indépendances, ferait beaucoup plus de mal que de bien.

Digitized by Google

Mais, tout en maudissant avec M. Jules Simon la charité qui ruine les énergies et qui écrase au lieu de relever, la charité aveugle ou hautaine, celle qui croit que l'argent est tout et qui pense qu'on peut aider les gens sans les aimer ou les aimer sans veiller sur le trésor de leur dignité morale, je maintiens contre lui que la bienfaisance sera toujours nécessaire. Hélas, il ne faut qu'avoir vécu un peu au village ou monté quelquefois les escaliers de l'indigence trois fois indigente des grandes villes, pour ne conserver aucun doute sur ce point. Il est des cas d'exception, maladie, vieillesse, abandon, chômages prolongés, désastres agricoles, famines, où le secours devient une nécessité absolue.

Ne disons pas aumône; disons charité, je le veux bien. Mais avouez du moins que la charité est indispensable, à moins qu'on ne la remplace par le droit au travail, ou par quelque institution de ce calibre. En dehors du socialisme qui établirait l'égalité par la misère universelle, je ne vois que la charité. Elle est, elle sera le doux lien entre les classes; c'est à elle qu'il appartient de fonder la paix sociale, de détruire beaucoup de servitudes et de n'en pas fonder une seule.

Si sa mission est belle, elle n'est point aisée à remplir. Il faut qu'elle aime; il faut qu'elle respecte; il faut qu'elle encourage les efforts personnels; il faut qu'elle s'adresse aux consciences et aux âmes. Jamais elle ne s'acquittera bien de sa tâche, si elle se borne à donner de l'argent. Elle doit savoir donner et elle doit savoir refuser; l'un n'est pas moins indispensable que l'autre. Son premier devoir est de se mettre en défense contre cette ignoble exploitation qui s'organise partout, de lettres, de demandes effrontées, de vagabonds allant

Digitized by Google

frapper à toutes les portes. La charité, qui a besoin de liberté et de lumière, repoussera bien loin ce qui les ôterait toutes deux. Elle se réservera pour les gens qu'elle connaît, et n'agira qu'à coup sûr. Alors elle donnera avec joie et donnera bien. Alors elle secourra des pauvres et ne créera pas de mendiants. Créer un mendiant, c'est faire un esclave. Or la charité qui fait des esclaves devient une misérable esclave elle-même : elle appartient aux lettres que lui apporte la poste, aux sollicitations de la porte, aux listes de hasard, à l'inconnu. Elle agit par contrainte, elle devient mécontente, hargneuse ; elle se défie, elle se décourage ; elle ne sait plus donner de bon cœur.

Cette charité-là n'est plus la charité ; cette bonté-là est une faiblesse, presqu'une maladie. Elle marche de déceptions en accablements. Pourquoi ? Parce qu'elle ne sait pas être indépendante. Oui, nous sommes appelés à conquérir l'indépendance dans l'accomplissement du bien. Toute conquête coûte quelque chose ; il est douloureux de refuser. Mais si nous ne refusons pas pour grossir la part de nos fantaisies ou de notre luxe, si nous refusons pour donner, si nous pratiquons la bienfaisance en hommes intelligents et en hommes libres, alors, soyons-en sûrs, nous ne créerons ni mendiants ni esclaves ; nous goûterons la joie de notre œuvre, à côté de ses inévitables douleurs ; nous fonderons entre les vrais pauvres et nous des relations affectueuses qui ne coûteront rien à la dignité de personne ; le travail, l'ordre, l'économie se propageront de plus en plus, et devant les énergies que développe la vraie charité, nous verrons reculer peu à peu toutes les causes de servitude.

Digitized by Google

Elles reculeront d'autant mieux, que l'égalité véritable tiendra compagnie à la vraie liberté. Sur le terrain de l'amour l'égalité est de droit. Quand on traite de la charité, on ne pense d'ordinaire qu'à celle du riche; pourquoi oublier celle du pauvre? Charité du pauvre envers le pauvre, charité du pauvre envers le riche, l'une et l'autre valent bien la peine d'être mentionnées. Auprès de la petite aumône de l'argent vient se placer la grande aumône des sympathies, des consolations, des encouragements, des services. Tout riche a besoin de cette aumône-là.

Les lecteurs amis (je sais que j'en ai quelques-uns de tels) ne s'étonneront pas si je cite ici nos devoirs envers les bêtes; ils sont habitués à mes récidives. Au reste, comme il ne faut abuser de rien, je referme résolûment un gros dossier qui est devant moi, je ne veux pas redire ce que j'ai dit dans *la Famille*. Surtout je ne veux pas me mettre à raconter des cruautés. De semblables récits font plus de mal que de bien. Je me borne à un seul mot, et ce mot, je l'emprunte à la Bible : « Toute la création, écrit l'apôtre, soupire et est en travail jusqu'à maintenant. » La création soupire, et nous sommes ses tyrans. Non contents d'avoir violenté la nature, d'avoir détruit nos forêts jusqu'à livrer nos plaines aux inondations périodiques, d'avoir forcé les cultures jusqu'à amener les maladies végétales, d'avoir perfectionné les croisements jusqu'à créer des races monstrueuses et malsaines, nous avons donné carrière à notre cruauté diabolique. Il me semble parfois que le doux regard des animaux implore un retour à la liberté et à la bonté.

Digitized by Google

Le droit de tuer existe, hélas! Mais qu'a-t-il de commun avec le droit de torturer? Il est permis d'être boucher; mais avouez que vous ne penseriez pas grand bien d'un boucher qui prendrait plaisir à son métier. Quant aux chasseurs, je me permettrai de leur demander, moi qui ai été chasseur comme eux, ce qu'ils éprouvent quand il faut achever un oiseau blessé, ou forcer un lièvre haletant et fou de terreur, ou faire couper la gorge au cerf en grande cérémonie. Rien, j'en conviens, ne me touche dans la vie de Luther comme la résolution qu'il prend de ne plus chasser, parce qu'un lièvre poursuivi est venu se réfugier entre ses jambes. De Luther à François d'Assise, la transition est aisée sous ce rapport, ce sont deux grands cœurs. « Frère levraut, dit François à qui l'on venait d'apporter un petit lièvre, pourquoi t'es-tu laissé attraper? » — Il le caresse et lui rend la liberté[1].

Vous êtes-vous quelquefois demandé ce que deviendrait la liberté sur la terre, si la bonté y établissait son empire? Supposez d'ailleurs que les conditions de la vie ici-bas restent les mêmes : mêmes infirmités, mêmes besoins, mêmes intempéries, mêmes désastres, mêmes différences sociales, il y a des riches et des

1. « Si je puis parler à l'Empereur, disait-il une autre fois, je lui demanderai pour l'amour de Dieu et pour l'amour de moi, de publier un édit qui défende de prendre mes sœurs les alouettes. » Que ne pouvons-nous demander à qui de droit un peu de protection pour nos frères les petits oiseaux qui, à leur arrivée en Italie et dans le midi de la France, fatigués d'un long voyage, se laissent prendre par milliers et par millions! Ces massacres doivent se perfectionner et s'accroître, car le nombre des hirondelles, par exemple, diminue à vue d'œil.

Digitized by Google

pauvres, des forts et des faibles ; il y a des hommes et des bêtes. Mais la bonté est là, cela suffit, les servitudes ont disparu ; la faiblesse est protégée, l'oppression cesse.

Que d'opprimés sur la terre, à partir du papillon qu'un enfant tourmente jusqu'au nègre qu'on vend au marché ! « Toute la création soupire. » Souvenons-nous de ce mot-là, et nous qui faisons profession d'aimer la liberté, n'allons pas oublier les devoirs qu'elle nous impose.

Digitized by Google

CHAPITRE X

LE TRAVAIL

Entre le devoir et la liberté le rapport est toujours étroit, la bienfaisance vient de nous en fournir une nouvelle preuve. Elle nous affranchit en nous arrachant à l'égoïsme et nous conduisant à l'idéal ; elle nous affranchit aussi par le seul fait qu'elle met un noble travail dans nos vies. Qu'il me soit permis d'insister sur cette face de la question, le travail.

Il ne manque pas d'existences alanguies où l'indépendance ne saurait trouver place, car il y manque la vigueur, l'élan, le ressort des âmes bien vivantes et bien portantes. A Paris, on s'ennuie ; à la campagne on s'ennuie ; on payerait bien cher une occupation, un intérêt, une carrière. Situation périlleuse, qui nous met sur la pente des petites ambitions et des petites lâchetés. Ne vous est-il jamais arrivé, en dépliant votre journal, de comparer votre obscurité aux succès éclatants d'un ancien camarade ? Il a une carrière, lui, et dans cette carrière il avance à pas de géant. Vous étiez son égal autrefois, peut-être même vous jugeait-on supérieur ; maintenant vous voilà distancé : il est conseiller

Digitized by Google

d'État, il est ambassadeur, il est sénateur, sa poitrine se couvre de décorations; et vous!

Vous? Vous avez aussi une carrière devant vous. On n'y gagne point de croix, et l'avancement qu'on y obtient ne se proclame point au *Moniteur;* mais elle est si belle, si grande, que ceux qui y ont mis les pieds ne conçoivent pas qu'on puisse se contenter à moins. Il y a là de l'emploi pour toutes vos facultés, pour celles du cœur et pour celles de l'esprit; il y a des difficultés à surmonter, des ennemis à vaincre, des problèmes à résoudre, des buts élevés à atteindre, un pouvoir magnifique à exercer. Qu'est-ce que l'influence d'un fonctionnaire auprès de celle d'un homme bienfaisant?

Au reste, il ne s'agit pas d'influence, et la charité cesserait de mériter son nom si elle s'abaissait à être un calcul. Elle ne cherche ni pouvoir, ni influence, ni succès; elle veut faire du bien et non pas du bruit. Aussi voyez quelles indépendances elle fonde! Le travail de la charité nous place si carrément en présence de notre conscience, des obligations et des besoins, de la vie enfin telle qu'elle est, qu'il imprime à l'ensemble de nos pensées et de nos actes un cachet de vérité. Il fait de nous des esclaves du vrai, c'est-à-dire des hommes libres; il nous apprend le respect des âmes; il nous instruit à discerner les grandeurs réelles et à mépriser les fausses; il nous arrache au factice et au convenu; il nous ouvre la carrière des hautes ambitions; il nous revêt de la fierté sans orgueil, qui est celle des soldats de la justice.

J'aime à les rencontrer çà et là ces travailleurs qui n'ont rien à demander à personne et qui ne conçoivent rien de supérieur au privilége de faire un peu de bien.

Digitized by Google

Riches ou pauvres, il n'importe, je sens en m'approchant d'eux que notre servage moderne ne pèse pas sur leurs épaules; ce sont les francs tenanciers de notre société contemporaine. Ils sont contents, ils trouvent que leur part est belle et ils n'en sollicitent pas d'autre.

Grand spectacle que celui de cette indépendance par le travail, qui est aussi une indépendance par le bonheur. Le travail de la bienfaisance imprime un caractère élevé aux autres occupations; et il y en a d'autres, et beaucoup d'autres, car la charité nous prend bien moins de temps que la frivolité. C'est un ensemble d'efforts qui tendent vers un but unique; c'est une vie qui monte tout entière; c'est une âme qui poursuit vaillamment son éducation. Chaque jour elle devient un peu plus libre et un peu plus heureuse, prouvant la vérité de cette parole : « Le bien est plus amusant à faire que son contraire. »

On nous dit souvent que le travail dont je parle est la consolation des vies brisées. Oui sans doute, il est cela; mais il est aussi la joie des jeunes et fraîches vies qui ne sauraient être tout à fait heureuses sans le travail de la charité. Le *travail,* je souligne ce mot, car la charité qui n'est qu'une émotion, un élan momentané, ne saurait nous débarrasser de nous-mêmes et par conséquent aussi nous délivrer des rongements, des découragements, des ennuis, des mécontentements, des convoitises, de la servitude sous toutes ses formes. Le travail seul, la bienfaisance énergique et suivie, nous apporte les expériences, les forces, les lumières, et par-dessus le marché les joies, dont nous avons besoin. L'équilibre moral ne s'établit pas autrement.

Ainsi se complète le bonheur des heureux; ainsi se

Digitized by Google

soulage la douleur des infortunés. Les existences les plus décolorées et les plus dépourvues se raniment au contact de ce travail, comme les fleurs à moitié flétries au contact d'une eau vive. Les cœurs engourdis se remettent à battre; on se reprend à penser qu'on a quelque chose à faire ici-bas. Oh! que je voudrais les conduire au travail de la charité, ces pauvres âmes abattues ou opprimées qui vont devant elles sans espoir, sans avenir, emprisonnées dans un horizon étroit, courbées sous un ciel bas et sombre! Aucune sympathie autour d'elles, leurs tendresses se heurtent à des rudesses, leurs délicatesses à des brutalités; elles n'osent ni penser ni sentir. Eh bien, il y a près d'elles, bien près d'elles, un moyen sûr de briser leurs chaînes. Par le travail de la bienfaisance (par le travail, répétons-le), elles conquerront des sympathies et des tendresses : leur horizon s'élargira, leur ciel s'élèvera; elles se sentiront libres en se sentant utiles; autour d'elles elles découvriront des frères, au-dessus d'elles elles verront Dieu.

Comment se trouve-t-il quelqu'un qui consente à se sevrer d'un tel bonheur? Comment se résigne-t-on à une vie où le travail de la bienfaisance n'existe pas? Comment parvient-on à se contenter du triste programme, faire ses affaires, faire son chemin? En vérité, je l'ignore. Nous passons à côté de l'indépendance et du bonheur; nous nous détournons de ce qui nourrirait nos cœurs défaillants. « Ma nourriture, disait Jésus-Christ, est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre. »

Faisons un pas de plus, abordons la question du tra-

Digitized by Google

dans sa généralité. Vous connaissez le proverbe : « Un sac vide ne peut se tenir debout. » Sacs vides, cœurs vides, existences vides, c'est tout un. Comment voulez-vous que cela se tienne debout? Le travail est votre loi ; ôtez-le, il reste un vide que rien ne peut combler.

Partout où le travail a disparu, nous apercevons le même spectacle de servitude et de prostration. Voici des pauvres qui ne travaillent plus et qui n'ont plus la noble ambition de se suffire : ils deviennent mendiants, c'est-à-dire esclaves. Voici des riches qui se dispensent du travail, sous prétexte qu'ils ont de quoi vivre. De quoi vivre? Non. De quoi végéter peut-être, de quoi languir, de quoi dépérir lentement, cœur et esprit, de quoi s'affaisser, de quoi s'asservir. Je ne décrirai pas une fois encore ces vies, misérables entre toutes, de l'oisiveté plus ou moins élégante : oisifs des grandes villes, oisifs des petites, oisifs des boulevards, des clubs et des cafés, oisifs harassés et oisifs ennuyés, oisifs que le monde commande impitoyablement pour ses corvées et oisifs qui se sont soustraits à tous les devoirs quels qu'ils soient, lesquels sont au bas de l'échelle? Je laisse à d'autres le soin de décider la question. Une chose est certaine, c'est qu'à ce métier l'incapacité du travail, de l'effort spontané, de la pensée indépendante, va sans cesse en grandissant. On commence par n'être qu'un oisif comme Figaro, « laborieux par nécessité, mais paresseux avec délices ; » on finit par ne plus connaître ni les délices de la paresse ni les nécessités du travail. Tout au plus, s'il le faut, essayera-t-on de mendier une place (la paresse produit partout des mendiants) ; mais en dehors d'une occupation réglementée et d'une acti-

Digitized by Google

vité passive, décidément on ne sera propre à rien. Le vide aura achevé de se faire dans une destinée humaine.

N'avez-vous pas trouvé l'apôtre Paul trop sévère quand il s'écrie : « Si quelqu'un ne veut pas travailler, il ne doit pas manger non plus? » N'avez-vous pas pensé peut-être que la charité devrait tenir un langage moins rude? Eh bien, non; l'apôtre exige qu'on travaille, « qu'on mange son propre pain, qu'on ne soit à charge à personne, » parce que l'Évangile prend soin de notre dignité; il nous veut occupés, parce qu'il nous veut libres.

L'expérience le prouve chaque jour, cette sévérité qui nous étonne est de la charité. Il faut absolument que nous ayons du travail. Je n'ai pas à dire lequel : l'un travaillera de ses mains et l'autre de son intelligence; il y aura des carrières officielles et des études privées; il y aura des commerçants, des agriculteurs, des avocats, des médecins, des professeurs, des savants, des hommes de lettres, des artistes. En tous cas, il y aura des travailleurs, ayant échappé aux misères et aux tentations du vide.

Ces tentations prennent diverses formes, laissez-moi en indiquer une seule. La vie publique, lorsqu'elle cesse et lorsque des devoirs de conscience ou de convenance interdisent de la reprendre, laisse après elle un sentiment d'ennui auquel n'échappent que ceux qui savent se suffire et que leur cabinet de travail accueille dans son doux asile le jour même où d'autres occupations leur font défaut. Vous en connaissez ainsi que moi, de ces hommes publics qui n'ont pas fléchi, de

Digitized by Google

ces cabinets de travail où se sont abritées et continuées des vies illustres. Parmi les victoires de la liberté morale celle-ci n'est pas la moindre. Si nous dépendons d'une position, nous ne sommes pas indépendants; l'homme vraiment libre est celui qui, quelle que soit sa situation, porte toujours son drapeau, défend toujours ses idées, poursuit toujours sa tâche, égal à lui-même et ne se sentant pas diminué parce qu'il n'a plus un portefeuille sous le bras.

Grands ou petits, appelés à agir avec éclat ou obscurément, nous avons la même consigne; j'ose le dire, nous jouissons des mêmes priviléges. Quiconque fait une œuvre réelle et sérieuse ici-bas, a bâti un rempart qui protégera son indépendance. Il a un maître, ses convictions; il a un trésor, ses idées qu'il remue et qu'il propage. Il est riche; pourquoi tendrait-il la main?

Si je cédais à l'émotion qui me domine, j'exprimerais tout ceci bien plus vivement. J'ai vu autour de moi des existences si remplies, si embellies, si ennoblies par le travail, que je ne saurais en parler avec froideur. Moi-même je dois tant au travail, qu'il m'est impossible de concevoir qu'on parvienne à s'en passer. En ce moment même, je sens avec tant de force le privilége d'exprimer ce que je crois vrai, que toute mission me paraît médiocre auprès de celle-là. Oui, même pour les faibles au nombre desquels je me range, il y a là des joies profondes.

Mais ceci est le lot des travailleurs véritables, non de ceux qui ont inventé à leur usage je ne sais quelles occupations ressemblant fort à l'oisiveté. Le travail qui nous affranchit parce qu'il nous intéresse puissamment,

Digitized by Google

parce qu'il s'empare de notre âme et la transporte dans les sphères élevées, ce n'est pas celui de l'amateur, de « l'honnête homme, » comme disaient nos pères, de l'homme qui parcourt quelques volumes, qui se tient au courant de la littérature, qui mêle au soin de ses affaires quelques petites études libérales. Il faut prendre au sérieux ce que nous faisons, mettre de notre vie dans notre œuvre, pour que cette œuvre à son tour se charge de protéger notre vie contre les défaillances et les lâchetés. Le travail sans énergie n'est pas du travail.

Cela dit, je tiens à prévenir certaines méprises. Ce sujet a ses déclamateurs, bien entendu. On nous a fait, je ne sais combien de fois, le roman du travail. — Il est le consolateur de toutes les douleurs! Il tient lieu de toutes les félicités! Il donne toutes les indépendances!

Rien n'est plus faux. Il y a eu des savants fort savants et fort plats; la fierté de la vie n'est pas toujours, tant s'en faut, en proportion de la valeur intellectuelle, et le travail, quand il marche seul, nous protége très-imparfaitement. Les vies occupées ne sont pas toujours des vies dignes de respect.

Sont-elles toujours heureuses? Suffit-il de vivre dans la région des idées pour être heureux? Voyez celui qu'on a nommé le grand Hongrois, Széchenyi. Sous le poids de ses pensées, de ses craintes, de ses angoisses patriotiques, sa haute intelligence s'use et fléchit; la douleur le conduit à la folie, qui le conduit plus tard au suicide [1].

1. On connaît sur ce sujet la remarquable étude de M. Saint-René Taillandier.

Digitized by Google

Quand le travail prétend tenir lieu de tout, je suis prêt à me défier de lui, moi qui suis son ami dévoué. C'est qu'il existe en effet un travail abominablement égoïste et qui parvient à tout remplacer; il existe des cabinets d'étude où l'on se réfugie et se calfeutre pour échapper aux tendresses, aux devoirs, à la destinée telle que Dieu l'a faite. Oui, rien n'égale, lorsqu'ils s'y mettent, l'égoïsme des lettrés. Le monde croulerait qu'ils ne s'en mettraient pas en peine; n'ont-ils pas leurs livres, leurs auteurs favoris, les fêtes solitaires de leur pensée? Que leur parlez-vous d'une famille! Ils ont leurs livres. Que leur parlez-vous des libertés publiques! Ils ont trouvé une vieille édition en bouquinant. Ces amis prétendus de la liberté n'iront pas compromettre pour elle la tranquillité de leur cellule. Ces moines d'un nouveau genre sont sortis du monde et n'iront pas se risquer dans les luttes sociales. Le despotisme leur convient, pourvu qu'il les laisse en paix.

Je devais faire cette réserve et montrer où s'arrête l'influence libératrice de l'étude et du travail. On l'exagère jusqu'à l'absurde; elle est réelle toutefois. Cela est tellement vrai, que la liberté morale est elle-même un long travail, un effort persévérant et énergique. On reconnaît à leur travail intérieur les hommes qui marchent à l'indépendance; il me serait difficile d'en concevoir un seul qui consentît à passer oisif et inutile sur la terre. Si le moment était venu de parler de la liberté politique, j'ajouterais qu'elle réclame elle aussi des travailleurs. La liberté, qu'on la prenne au dedans ou au dehors, est toujours un des plus rudes métiers que nous puissions exercer ici-bas.

Digitized by Google

L'imagination se trouble à l'idée de la déchéance que nous encourrions, le jour où nous cesserions de travailler. Le travail excessif et souvent presque servile est sans doute un châtiment; mais l'oisiveté serait une bien autre malédiction. Figurez-vous ce que deviendraient notre impuissance, notre langueur notre indifférence, notre ennui, notre corruption! Nous serions alors des esclaves et de lâches esclaves. — « Travaillons! » voilà l'un des mots d'ordre de la liberté; quoique sortie de la bouche d'un souverain absolu, cette dernière parole de Septime Sévère sera toujours répétée par les hommes libres. *Laboremus!*

Digitized by Google

CHAPITRE XI

LE RECUEILLEMENT

Je rappelais tout à l'heure le travail excessif qui est un châtiment, celui qui asservit parce qu'il abrutit, celui qui nous ôte le temps et la force de penser, peut-être de sentir, et qui nous transforme presque en bêtes de somme. Remarquez qu'à moins de se tourner vers l'affranchissement suprême, vers le service de Dieu et l'accomplissement du devoir, l'homme n'échappe aux misères du travail servile que pour tomber dans les misères plus grandes de l'oisiveté doublement servile; le châtiment augmente pour ceux qui croient s'y dérober.

Mais le serviteur de la justice ne devrait pas plus connaître le travail servile que l'oisiveté servile. Il y a là un progrès à accomplir : nos vies ne seront complétement indépendantes que quand nous y aurons réservé avec un soin jaloux la place du recueillement.

« C'est un mal de trop travailler, » disait un des hommes qui ont le plus travaillé, Adolphe Monod. Il faut qu'il y ait du repos dans notre travail, du repos matériel et du repos moral, de la paix en un mot. Il faut que nous respirions, que nous pensions, que nous

Digitized by Google

rêvions même. Je plains ceux qui font toujours quelque chose et qui soumettent leurs proches à une règle si dure et si tranchante qu'elle tombe comme un fer de guillotine sur quiconque se permet de franchir les limites fixées par elle.

Nous avons besoin d'une règle, sans elle aucun travail sérieux n'est possible, elle est un des gardiens nécessaires de notre indépendance; toutefois, prenons-y garde, le respect de la règle peut aller jusqu'à l'asservissement, l'idolâtrie de notre travail (je me le suis dit souvent, parce que je connais cette tentation) peut devenir un joug pour nous-mêmes et pour les autres, nous pouvons finir par ériger nos habitudes en lois, presque en dogmes; nous pouvons en venir au point de traiter en ennemi quiconque commet le crime de nous déranger un moment.

Compris de la sorte, le travail se change en tyran : il nous enlève nos libres allures, le calme de nos pensées et l'élasticité de nos mouvements: il nous rend maussades, hostiles; il diminue nos forces, loin de les accroître. Ne voyant plus qu'une chose, rétrécissant notre horizon, marchant droit devant nous, à notre œuvre unique, sans regarder ni à droite ni à gauche, nous perdons les larges aspects et les vérités complètes. Bien plus, les vérités mêmes que nous conservons, les nôtres, nous les faussons à force de les isoler. Nous nous créons ainsi une vie épuisante, préoccupée, une vie d'esclaves.

Il y a beaucoup de ces vies-là aujourd'hui, et ce n'est pas toujours, tant s'en faut, par le fait du travail. La mondanité la plus frivole s'entend à nous écraser aussi

Digitized by Google

Elle a ses devoirs, ses fatigues de chaque heure, ses obsessions qui ne laissent point de relâche. Les oisifs surchargés sont moins rares qu'on ne l'imagine, et la profession de fainéant n'est pas commode tous les jours. A supposer d'ailleurs que quelques-uns parviennent pour leur malheur à faire le vide complet autour d'eux et en eux, il demeure évident que la plupart des existences mondaines sont misérablement affairées. C'est une succession ininterrompue d'obligations prétendues, de démarches, de vanités. Point de repos, pas un moment où l'on puisse se ressaisir en quelque sorte et reprendre possession de soi. Eût-on le temps, on n'aurait ni le courage ni la force. On finit par s'accoutumer au train de guerre : on ne s'en passe plus, on en a besoin ; le tête-à-tête avec soi ferait peur. Entre la difficulté et l'horreur de se recueillir, on s'agite toujours, tantôt parce qu'il le faut, tantôt parce qu'on le veut et qu'on ne sait plus vivre autrement.

Tout est arrangé dans nos sociétés modernes pour nous réduire à cela, facilité des communications, nombre des lettres, hâte en tout et partout, trains express lancés de droite et de gauche. Comment s'y reconnaître ? A qui entendre ? Où s'arrêter ? Vous le connaissez, l'étourdissement qui nous prend lorsque nous traversons les salles d'une manufacture : le mouvement des grands mécanismes et des petites bobines, les millions de particules qui voltigent dans l'air, la chaleur, l'odeur de l'huile, il y a là un ensemble bruyant et fiévreux qui s'empare de nous, en sorte que nous marchons sous une impression d'impuissance et d'accablement. Qui nous rendra l'air libre, le silence et la paix ?

Nos vies, si nous n'y prenons garde, finiront par

Digitized by Google

ressembler à la promenade déplaisante que je viens de décrire. Une fièvre continue, avec quelques redoublements, voilà ce qui attend les travailleurs et les oisifs, les oisifs surtout. Les uns par l'étourdissement d'une activité sans frein, les autres par l'encombrement des faux devoirs dont le nom est légion, tous par l'effet d'une organisation sociale qui a déclaré la guerre au repos, ils iront s'épuisant de plus en plus, s'usant, s'amoindrissant; ils cesseront de connaître la fraîcheur de l'âme et la liberté des pensées; ils porteront leur chaîne et en viendront à l'aimer.

Maudirons-nous le progrès? Regretterons-nous la destinée plus paisible et moins compliquée de nos pères, leurs rares voyages en coche, leurs lettres non moins rares sur gros papier, écrites posément, d'une écriture ronde bien lisible? Nous avons mieux à faire que de regretter ou de maudire; les faits sont des faits et notre organisation moderne s'inquiète peu de nos anathèmes. L'œuvre virile aujourd'hui consistera à demeurer libres quoi qu'il advienne. C'est à nous à lutter en hommes contre la servitude de l'encombrement, de l'étouffement, de l'écrasement. Des exemples sinistres nous avertissent chaque jour. Plus d'un s'arrête au milieu d'une brillante carrière; les forces lui manquent, son intelligence est surmenée, son cerveau est rendu, son imagination, si fraîche autrefois, est à présent paralysée; la naïveté des impressions a disparu; la vieillesse est venue avant l'heure; l'originalité a péri ensevelie sous une couche de lectures hâtives; faute de pouvoir respirer, réfléchir et se laisser vivre, ce rare esprit est tombé d'épuisement dans le banal. D'autres tombent plus bas encore; le nombre croissant

Digitized by Google

des gens nerveux, des mélancoliques et des fous annonce assez clairement que les ressorts sont forcés. Le mal est évident; quel sera le remède?

Nous l'avons déjà dit, il s'agit de faire dans nos vies la place du recueillement. Ayons pitié des fatigués de l'oisiveté et des fatigués du travail; ayons pitié de nous-mêmes.

Ici, comme toujours, l'œuvre de l'affranchissement exige d'énergiques efforts; se recueillir, ce n'est pas si facile. Pour les âmes mondaines, c'est impossible purement et simplement. Il y a dans la mondanité une telle dispersion des pensées, un tel besoin de se fuir soi-même, une telle peur du sérieux sous toutes ses formes, que la pensée même de demeurer une heure en face de la conscience excite un sentiment de répugnance insurmontable. Mais je suppose que nous ayons échappé à ce despotisme du monde qui décidément ne se concilie avec aucune liberté; nous avons bâti une digue contre l'envahissement des riens, nous ne sommes plus submergés, nous commençons à nous retrouver et à nous reconnaître. C'est le moment d'aller jusqu'au bout et de faire la part du recueillement.

On s'imagine volontiers que le recueillement ne concerne que nos relations avec Dieu; il intéresse tous les devoirs et toutes les activités sans exception. Si nous sommes envahis et dominés, si nous n'échappons jamais au tumulte, nous demeurons incapables de gouverner notre vie. Rentrer en soi est nécessaire, lorsqu'on veut prendre possession de soi. Quand nous nous disséminons aux quatre vents des cieux, c'en est fait de nous. Comment nous soustrairons-nous aux entraînements?

Digitized by Google

Comment résisterons-nous aux courants funestes? Nous ne lutterons contre l'opinion des autres que quand nous aurons une pensée à nous. Or, pour avoir une pensée à nous, il faut bien que nous nous rencontrions quelquefois.

C'est dans ces tête-à-tête avec soi-même qu'on retrouve et qu'on reconquiert la vraie indépendance. Là sont des humiliations, et des relèvements, et des joies, et des forces que nous chercherions vainement ailleurs. Heures inestimables de liberté, heures de retraite, où nous oublions le factice et où nous nous replaçons en face du vrai, heures bénies où se découvre à nos yeux un coin du ciel, où nous retrouvons un peu d'idéal, qui dira votre grandeur et votre charme? Qui dira votre puissance? Vous nous donnez l'impartialité, le bel optimisme des cœurs bienveillants; vous nous faites monter aux régions sereines. Par vous, nous voyons clair dans nos âmes, dans nos fautes et dans nos devoirs; par vous, nous cherchons le secours où il est; par vous, nous redevenons libres. Voyageurs lassés, nous nous sommes séparés de la cohue haletante et confuse qui se hâte sans relâche, qui court devant elle et ne sait où elle va. Nous nous sommes assis à l'ombre, nous avons cherché du regard notre route; et maintenant, fortifiés par le repos, rajeunis en quelque sorte par le calme de la solitude, nous allons reprendre avec courage et avec joie le voyage un moment interrompu.

Digitized by Google

CHAPITRE XII

LA LIBERTÉ DANS L'ÉDUCATION

Ce que j'ai dit doit suffire; les causes de liberté que je n'ai pas indiquées dans la crainte d'être trop long se présenteront d'elles-mêmes à l'esprit du lecteur. Si j'ai atteint mon but, j'ai mis en lumière l'idée principale : l'indépendance morale, menacée et poursuivie par une nuée d'ennemis, a trouvé les sûrs remparts derrière lesquels cesse le péril. Le mal nous asservit et le bien nous affranchit; c'est à cette vérité très-simple que notre étude nous a incessamment ramenés. Les vérités simples sont les vérités vraies; elles sont de plus, et ceci est étrange, les vérités inconnues. La découverte du simple est la dernière que nous fassions.

Au moment de quitter le sujet si grave qui nous a occupés et d'aborder notre cinquième livre, il me vient un remords qu'on voudra bien comprendre et pardonner; je me reproche de n'avoir pas signalé un nouveau point de rencontre de la famille et de la liberté. Ces coïncidences de deux études successives ne doivent être, ce me semble, ni multipliées ni évitées. Il y aurait affectation à ne pas dire quelques mots de la liberté dans l'éducation.

Digitized by Google

L'*Émile* de Rousseau aborde la question par son petit côté : Quelle est la limite précise de l'autorité des parents? — Pour peu que Rousseau eût été père, il n'aurait pas trouvé que le problème fût bien difficile, et il ne l'aurait pas résolu par un affreux paradoxe, que le cœur, la conscience et le bon sens ont refusé de prendre au sérieux. Décidément, si Dieu a créé la famille, c'est qu'elle a quelque chose à faire et à dire ; s'il a placé auprès de l'enfant un père et une mère, c'est qu'il a voulu qu'une influence s'exerçât sur ses sentiments et sur ses idées. Avant d'avoir ses idées à lui, l'enfant a celles de ses parents ; cela est dans l'ordre. Sa liberté n'en est pas affectée le moins du monde : la famille l'élève, comme elle le nourrit. Faudrait-il aussi que, sous prétexte d'indépendance, les marmots à la mamelle gagnassent leur vie dès le premier jour?

Il va sans dire d'ailleurs qu'à mesure que l'enfant deviendra un homme, la direction devra se restreindre. La théorie ici est moins aisée que la pratique ; un instinct sûr guide les parents, et aucun de ceux qui élèvent véritablement ne s'y trompe. Influer n'est pas violenter ; l'amour, qui a toutes les délicatesses, ne songera jamais à employer le gilet de force ; loin de redouter le développement spontané d'une âme précieuse, il a besoin de sentir qu'elle vit de sa vie propre, qu'elle connaît sa responsabilité, qu'elle se détermine, qu'elle choisit, qu'elle pense et qu'elle croit.

Que certains parents prétendent mouler leurs enfants d'après eux-mêmes, qu'ils s'irritent de leur émancipation graduelle et qu'ils s'efforcent de les tenir trop longtemps aux lisières, je ne le nie point, bien que le cas soit rare. Nous avons aujourd'hui une tendance tout

Digitized by Google

opposée, nous allons droit à la mauvaise indépendance.

Je ne connais pas de signe plus significatif de relâchement de nos liens de famille. Il est évident que lorsqu'on cherche à abréger sa besogne de père, lorsqu'on vise au plus court et qu'on tâche d'élever le moins possible, une thèse d'apparence libérale (ce qui ne gâte rien) s'offre naturellement à l'esprit : respectons la liberté de nos enfants, gardons-nous de surveiller leur conduite et de peser sur leurs sentiments !

Vous connaissez cette théorie. — Je laisse mon fils libre de choisir son genre de vie. Je laisse mon fils libre de choisir ses amis. Je laisse mon fils libre..... Nous n'osons pas dire jusqu'où de braves gens, fort peu libéraux de leur nature, étendent en pareille matière leurs doctrines de liberté. De mon temps on ne nous traitait point ainsi : déjà grands garçons, nous trouvions fort naturel et fort doux que nos parents s'informassent de nos relations et de nos actes; ils nous avertissaient; ils nous guidaient, et nous n'en étions pas moins libres.

Les enfants les plus tendres et les plus soumis sont aussi les plus libres. Leurs impressions sont naïves; leur conscience, tenue en grand honneur, donne une base solide à leurs convictions; leur âme est très-vivante, et par cela même très-énergique et très-individuelle. Ils auraient horreur de s'insurger contre une autorité vénérée, et en même temps ils sentent surgir une à une devant eux les grandes responsabilités de l'existence. Ne craignez pas qu'ils pensent à s'y soustraire et qu'ils donnent charge d'eux-mêmes à qui que ce soit. Laissez-les grandir, ils s'affranchiront sans

Digitized by Google

s'émanciper; hommes de devoir, ils seront hommes de liberté.

Telles sont les limites que Dieu a posées de sa main; tel est le mode de libération progressive qu'il a institué. N'est-ce pas pitié de songer qu'au lieu de cela un progrès prétendu nous donne des pères et des enfants qui se débarrassent à l'envi de leurs devoirs? Chacun tire de son côté; on évite de se gêner. Dieu sait quels caractères se forment ainsi et ce que gagne là l'indépendance morale!

Nous avons, je l'ai dit, abordé par son petit côté le problème de la liberté dans l'éducation; mais le petit nous a vite conduits au grand. Nous ne demandons plus où doit s'arrêter l'autorité paternelle et maternelle, nous demandons ce qu'elle doit être. Voilà la vraie question en matière de liberté.

Pour que nos enfants deviennent capables de se conduire, comment faut-il les conduire? — Il faut d'abord imprimer profondément dans leurs cœurs le sentiment du devoir. En d'autres termes, il faut les placer nettement et sans ambages sous le régime de l'autorité. Nous n'en viendrons à nous gouverner que si nous avons été gouvernés, si nos âmes ont pris le pli de l'obéissance et du respect. Rien ne vaut cela et ne remplace cela. Ce vide de l'obéissance, quand il existe pendant la jeunesse, ne se comble pas plus tard. De là viennent les enfants gâtés, qui le seront jusqu'à leur blanche vieillesse, ces êtres déplaisants et impuissants qui ne déploieront aucune vigueur, qui ne se gêneront pour personne, qui ne sauront jamais ce que c'est que de faire un sacrifice au devoir.

Digitized by Google

Nous répétons sans cesse que notre siècle a perdu le respect. Au lieu de gémir et de nous voiler la face, nous ferions bien mieux de remédier à un si grand mal. Chacun de nous y peut quelque chose : en rétablissant dans nos rapports avec nos enfants l'obéissance de principe que tend à supplanter l'obéissance d'inclination, en restaurant la subordination que menace la camaraderie, nous ferons plus que toutes les élégies pour ramener chez nous les fortes libertés en même temps que les fortes affections.

La liberté ne se passe pas de l'affection. Ceux qui renoncent à se faire respecter pour se faire mieux aimer se trompent étrangement dans leur calcul; nos enfants si vite émancipés et dont nous ménageons avec tant de soin la fausse indépendance, désapprennent souvent la tendresse. Il y a du devoir dans tous les sentiments de famille, et quand le devoir s'en retire, tous s'affaissent à la fois. Le cœur n'est d'ordinaire pas mieux portant que la conscience, et parmi les choses qui me consternent je citerai l'air dégagé que prennent, en France surtout, nos jeunes gens et nos jeunes filles. Il y a certes encore de bonnes et vraies familles, où l'on obéit, où l'on aime, où la tendresse a conservé ses embrassades, ses expansions, ses explosions, des familles où l'on se caresse, où l'enfant ne rentre pas après une absence sans rencontrer sur le seuil des bras ouverts et des yeux humides. Il y en a, mais le nombre diminue, le genre sec prévaut, et plus d'un lecteur lèvera les épaules en me voyant si retardé.

Oui, je suis en retard. Oui, mes yeux se dirigent vers un passé qui ne reviendra pas, vers des visages

Digitized by Google

aimés que je ne verrai plus sur la terre. Oui, je me rappellerai toujours cette bibliothèque de mon père dans laquelle nous avons passé, nous enfants, tant d'heureuses heures, allant de la machine électrique aux beaux livres d'images, visitant les rangées de volumes qu'on nous permettait de toucher, les voyages, l'histoire, et recueillant un à un les souvenirs ineffaçables qui viennent encore tant d'années après réveiller les meilleurs sentiments de nos cœurs.

On essaye aujourd'hui de faire des hommes qui n'aient pas été des enfants. Devoir, respect, subordination, tendresse, tout ce que la famille avait en réserve pour nous préparer à la vie, tous les appuis que l'éducation assurait à l'indépendance, nous tentons de nous en passer. Au lieu du sanctuaire de la maison paternelle, nous semblons nous proposer d'avoir je ne sais quel logis banal, une sorte d'auberge ou de club, où l'on se rencontrera sans se gêner, où chacun s'occupera de ses affaires, où l'on causera poliment une heure, où l'on entretiendra des rapports convenables, où l'on tâchera même de s'aimer de cette affection qui ne coûte ni un effort ni un sacrifice et qui n'a jamais fondé une liberté.

Ce que la liberté réclame, c'est cette haute moralité qui ne s'apprend qu'au sein des familles; il lui faut ces âmes accoutumées à l'idéal, ces jeunes loyautés, ces jeunes puretés, ces jeunes courages, ces jeunes enthousiasmes, qui auront en eux de quoi résister au rude contact de la destinée humaine. Au lieu de cela, que lui donnons-nous? Des familles si peu propres à former

Digitized by Google

des hommes, qu'en vérité on peut se réjouir le plus souvent de voir la maison paternelle remplacée par le collége.

L'éducation de collége cependant, surtout quand elle agit seule, est bien loin de pouvoir fonder notre indépendance morale. Sans compter que l'obéissance n'y est plus pénétrée d'affection, que la grosse morale s'y substitue à la grande, que les saintes fiertés de l'enfance, sa foi absolue au vrai, sa candeur, pour tout dire (quel mot vaudrait celui-là?), y sont froissées chaque jour, sans compter que le devoir s'y fait règlement et que la religion s'y fait leçon, le collége a souvent des tyrannies plus ou moins lâches. Tantôt c'est un élève, tantôt c'est un maître d'étude, toujours c'est un être sans défense auquel on inflige des souffrances qui sont épargnées aux forts, aux influents, aux habiles.

Le collége ressemble à la vie! Je le sais bien. Mais faut-il que la vie commence si tôt? L'abri de la famille a-t-il été créé pour rien? Pouvons-nous assister impunément, dès nos premières années, au spectacle de la force encensée et de l'habileté triomphante? N'avons-nous pas besoin que quelqu'un en pareil cas nous éclaire et nous soutienne? Voilà ce qu'il importe de se demander sérieusement. L'avenir y est engagé. En vain nous efforcerons-nous de mettre la liberté dans la société, si nous ne la mettons pas d'abord dans l'éducation.

Et notez encore ceci, les éducations qui forgent des caractères sont les éducations énergiques. La tendresse sans énergie ne nous enseignerait pas l'indépendance.

Digitized by Google

Vous voulez que votre fils devienne un homme, vous voulez lui donner cet empire sur soi au défaut duquel on subit l'empire d'autrui ; n'allez pas l'élever mollement.

Il y aurait ici tout un sujet à traiter, les rapports de la vigueur physique avec l'indépendance morale. J'y insisterais si le souvenir de ce que j'en ai déjà dit ailleurs ne venait m'attrister comme un remords. — Certains peuples, dit-on, plongent les nouveau-nés dans des rivières glacées. Je ne préconise pas cette méthode, qui a le tort de tuer les faibles ; il ne faut pas les tuer, mais les fortifier. Un peu d'eau glacée ne gâtera rien plus tard, quand ils seront en état de la supporter. Les enfants de l'ancien temps mettaient leur gloire à être stoïques, à dédaigner leurs aises et à affronter la douleur. On eût dit qu'ils se proposaient d'être dignes des Gaulois leurs ancêtres qui mesuraient les jeunes gens au moyen de la ceinture officielle et qui punissaient ceux dont l'embonpoint excédait la dimension autorisée par le règlement. Aujourd'hui nous marchons trop peu, nous nageons trop peu, nous montons trop peu à cheval, nous manions trop peu le fleuret, nous nous endurcissons trop peu. Nos institutions scolaires laissent trop peu de place au plein air, à la santé, à la liberté, au corps en un mot, dont l'âme ne se passe pas. Rappelons-nous ces Indiens auxquels les Anglais offraient d'élever quelques-uns de leurs enfants. Ils refusèrent, parce que, disaient-ils, les précédents ainsi élevés « n'étaient bons à rien. » Ils étaient prêts, ajoutèrent-ils, à élever eux-mêmes quelques jeunes Anglais, « de façon à en faire des hommes. »

Je n'ai pas l'enthousiasme de la vie sauvage et je crois que les Anglais firent sagement, à leur tour, de

Digitized by Google

ne pas confier leurs enfants aux Mohicans. Toutefois n'y a-t-il rien à apprendre d'eux? Que de camarades j'ai eus qui s'imposaient de rudes privations! Ce ne sont pas ceux-là qui ont le plus mal tourné. Moi-même, mieux renté cependant, il m'est arrivé de faire plus d'une fois l'économie d'un dîner.

Aussi avions-nous peut-être, à côté de défauts très-grands que je n'entends pas pallier, une qualité qui est devenue plus rare aujourd'hui et qui nous préparait à l'indépendance : nous avions de l'énergie. Un jeune homme distingué, auquel j'ose à peine rappeler ses fredaines de jeunesse aujourd'hui qu'il est devenu un grave fonctionnaire public, était entravé par la faiblesse de sa vue dans son ardeur presque héroïque pour le travail. Eh bien, il avait le courage de se lever chaque matin bien longtemps avant le jour, de traverser la moitié de Paris, d'affronter la boue et la pluie, de venir m'éveiller et allumer ma lampe. Nous réalisions à nous deux une fable bien connue ; il était l'aveugle et j'étais le paralytique ; il portait ma paresse et je mettais mes yeux à sa disposition. A peine debout, je commençais à lui lire. Et que lisions-nous? De vieux bouquins, des in-folio dont il ne nous est rien resté que je sache. Je me trompe, il nous en est resté l'habitude de l'effort, et c'est quelque chose.

Ceci peut nous servir de conclusion. Ce que nous avons dit de la liberté dans l'éducation, nous pouvons le dire de la liberté morale en général. L'obstacle qu'elle rencontre presque partout, c'est l'affaiblissement ; les forces font défaut, on meurt d'anémie.

Tout ce qui nous affaiblit nous asservit ; tout ce qui

Digitized by Google

nous fortifie nous rend libres, telle est la vérité centrale qui s'est dégagée graduellement. Il fallait la signaler d'une façon bien précise en ce qui concerne l'éducation, car là se trouve la pépinière des hommes. Si les hommes manquent aujourd'hui, c'est que les enfants ont manqué hier, et si les enfants manquent aujourd'hui, les hommes manqueront demain. Ayons des enfants, de vrais enfants, soumis, respectueux, affectueux. Je frissonne jusqu'au fond de mon être quand j'entends dire : Il n'y a plus d'enfants.

Ceux qui parlent ainsi ne savent pas qu'ils signalent une des causes les plus profondes de notre impuissance en matière de liberté. Les questions de liberté, quoi qu'on fasse, se résoudront toujours au sein des familles. Là on décide, et pour longtemps, si nous fléchirons devant le monde, devant l'opinion, devant le nombre, devant le tyran quel qu'il soit, si nous céderons mollement aux difficultés inévitables de la vie, si nous aboutirons enfin au mal suprême et sans remède, l'aplatissement des caractères, ou si, serviteurs de Dieu, esclaves du devoir, armés de convictions, aguerris aux rudes combats de la lutte intérieure, prenant au sérieux l'existence et la trouvant belle car elle peut être employée au bien, nous marcherons le cœur haut à la conquête de la liberté.

Digitized by Google

LIVRE CINQUIÈME

LES

INFLUENCES LITTÉRAIRES

EN MATIÈRE DE LIBERTÉ

Digitized by Google

Digitized by Google

PREMIÈRE PARTIE

LES LIVRES DE LIBERTÉ

ET LES LIVRES DE SERVITUDE

CHAPITRE PREMIER

LIVRES DE LIBERTÉ

Je me sentirais coupable d'ingratitude si, traitant le sujet de la liberté morale, j'oubliais les amis fidèles qui l'ont si souvent éveillée en moi. Je veux parler des livres, de ceux qui reposent dans un coin aimé de la bibliothèque, de ceux auxquels on revient souvent et qu'on ne lit jamais sans monter dans la région de l'idéal. C'est comme une porte d'or qui s'ouvre, c'est comme un monde chevaleresque, un monde d'indépendance qui s'offre à nous. Phénomène étrange et qui révèle bien le côté spirituel de notre nature, il suffit d'une phrase, d'un vers, pour nous faire tressaillir. Vous diriez la voix guerrière du clairon : nous nous sommes redressés; faut-il tirer l'épée ? faut-il nous jeter dans la

Digitized by Google

mêlée ardente? La bataille pour la vérité nous tenterait, nous irions nous ranger avec enthousiasme du côté des faibles et des opprimés.

Et, remarquez-le, il ne s'agit pas seulement ici du contenu des livres, il s'agit de l'accent. Tel livre dont la doctrine est contestable et qui ne se propose point de prêcher la vertu, a en soi néanmoins ce je ne sais quoi qui nous remue et relève le niveau de nos pensées. Prenez *Jane Eyre*, par exemple (je veux citer un simple roman), vous sentirez au contact de cette âme intrépide que le dégoût des sentiments bas vous gagne et vous pénètre jusqu'au cœur. Il y a là quelque chose de brave et de fier, il y a une empreinte de devoir, il y a un souffle d'indépendance. Rien de vil, rien de lâche, vous vous écrieriez volontiers avec Ronsard :

> Quel son mâle et hardi, quelle touche héroïque,
> Et quel superbe vers entends-je ici sonner?

Vers ou prose, il n'importe ; la poésie de la vaillance morale est toujours là. Elle est si indépendante des formes, qu'une mélodie musicale peut la renfermer presque entière. Tel rhythme nous saisit, nous transporte, nous rend capables d'affronter le péril. Otez les paroles du choral de Luther et de la Marseillaise, il restera dans l'un et dans l'autre de ces chants populaires la puissance libératrice de l'accent. Je ne veux pas exagérer sans doute la libération qui s'opère ainsi ; elle est superficielle et passagère ; l'émotion tombée, nous ne nous retrouvons pas beaucoup plus braves ou beaucoup plus libres qu'auparavant. Est-ce bien vrai toutefois? N'est-ce rien d'avoir été noblement ému? Telle âme

Digitized by Google

qui se traîne dans les bas-fonds ne se souviendra-t-elle pas d'avoir un moment respiré l'air des sommets?

Les impressions littéraires sont d'une nature moins fugitive. Elles s'associent chez nous à des pensées et à des sentiments; elles ne se contentent pas d'être un ébranlement nerveux. En tous cas, les livres qui ne produiraient que cela ne sauraient être rangés au nombre des livres de liberté. Il y a là plus que l'accent, plus que le mouvement ou le style; c'est l'élan de l'homme complet, esprit et âme, vers les vraies grandeurs de la destinée humaine.

Quelques exemples, au reste, en diront plus que toutes les explications. Je vais puiser presque au hasard dans le rayon où sont rangés côte à côte les livres fortifiants et libérateurs.

Un scrupule que le lecteur comprendra m'empêche de mentionner d'abord le livre par excellence, la Bible. Il me répugne de l'envisager au point de vue de l'influence littéraire. Et pourtant, à ce point de vue même, que peut-on mettre à côté des prophètes et des apôtres? N'est-ce pas ici la forte lecture qui fait des hommes libres? Quelle simplicité! quelle vérité! Voici la morale sans casuistique; voici l'amour sans afféterie et sans fadeur; voici la profondeur sans subtilité; voici l'obéissance sans crainte servile. La Bible nous ramène de partout au devoir, à la lutte contre le mal, à l'éducation personnelle, à la conviction individuelle, à la souveraineté du vrai, c'est-à-dire aux fondements de l'indépendance. La Bible nous appelle à examiner, à choisir, à ouvrir les yeux. Elle nous met au régime de la conscience, du travail, des saines douleurs et des

Digitized by Google

saines joies. Elle nous convie, non au sentimentalisme mais à la charité, non à l'ascétisme mais au renoncement. Son accent inimitable est celui qui suscite en nous toutes les aspirations généreuses, tous les courages, toutes les sincérités.

Pour moi la Bible ne se compare à aucun autre livre : c'est le seul qu'on n'épuise pas, le seul qui ait chaque jour un secours à nous donner, une lumière, un encouragement, un avertissement, une force, une liberté. Et maintenant, cet hommage rendu, et la distance bien établie entre le livre et les livres, donnons-nous la joie d'ouvrir quelques-uns de ceux-ci.

Je commence par Eschyle. Qui ne connaît, au moins par une traduction [1], son *Prométhée enchaîné?* Dès les premiers vers, le problème de la liberté morale se pose hardiment. Admirable spectacle! Jupiter vainqueur s'acharne sur son ennemi. La Puissance et la Force, des déités dignes de l'Olympe, sont venues accomplir leur œuvre. Elles sont sans pitié. — « Tu vois un douloureux spectacle, » s'écrie Vulcain. — « Je vois un coupable, » répond la Puissance.

Survient Mercure. C'est ici la dernière forme de la tentation d'asservissement. Mercure se moque des fiertés mal placées et des indépendances qui coûtent trop cher; il lui semble que quand on est le plus faible, on n'a rien de mieux à faire qu'à s'incliner. Écoutez ce dialogue. Prométhée vient de pousser un cri de douleur :

1. C'est la ressource des ignorants, et c'est la mienne. Nos éducations de collége ne nous apprennent réellement pas le grec.

Digitized by Google

— Hélas ! . . . . . .
— Voilà un mot que Jupiter ne connut jamais.
— Le temps marche, c'est un grand maître.
— Ce maître, pourtant, ne t'a pas encore appris la sagesse.
— En effet; sans cela, te parlerais-je, vil esclave?
. . . . . .
— Vois, je te prie, si cette obstination te peut servir.
— Tout est vu. . . .

Eschyle a une grandeur tranquille dont personne ne me semble avoir hérité depuis lui. Ces drames sans événements, les *Perses,* les *Sept contre Thèbes,* sont tout remplis d'un enthousiasme patriotique ou d'une passion guerrière, et je ne suis pas surpris d'apprendre qu'au sortir de ces spectacles presque immobiles les Athéniens étaient prêts à courir aux armes.

Et quel poids écrasant du Destin ! Le poëte, dirait-on, excite contre ce dieu suprême du paganisme la révolte de la liberté humaine. En tous cas, ce sont de mâles accents. Voyez Étéocle aux prises avec la Fatalité :

— . . . . . Ah ! c'est aujourd'hui que s'accomplissent les imprécations de mon père. . . . . Oui, nous nous verrons face à face, roi contre roi, frère contre frère, ennemi contre ennemi.
. . . . . .
— Le ciel hâte l'événement; le vent souffle; eh bien, donc, vogue au gré des vents, sur les flots du Cocyte, toute la race de Laïus, objet de la haine d'Apollon !
. . . . . .
— L'imprécation de mon père, la terrible imprécation veut s'accomplir. Furie impitoyable à l'œil toujours sec, elle est à mes côtés. Elle me crie : La victoire d'abord, la mort ensuite.
. . . . . .
Le Destin veut nous perdre. Pourquoi donc essayer sur lui les lâches complaisances ?

Les deux frères sont morts. Une loi ordonne d'ense-

Digitized by Google

velir Étéocle et de laisser sans sépulture Polynice, l'ennemi de la patrie. Alors se présente une âme libre, une femme, l'admirable Antigone :

— Moi, je le déclare au sénat des Cadméens, si personne ne veut m'aider à l'ensevelir, je l'ensevelirai moi seule; j'en courrai le danger. Pour donner la sépulture à un frère, je ne rougis point de désobéir aux lois. . . . . .

— Écoute, ne viole pas la défense portée par les Thébains[1].

— Écoute, ne me donne pas d'avis inutiles.

— Il est intraitable, un peuple qui vient d'échapper au danger.

— Intraitable, soit; mais mon frère ne restera pas sans sépulture.

— L'ennemi de Thèbes, l'honorer d'un tombeau!

— Les dieux ne l'ont point jugé encore.

Je me refuse le plaisir de poursuivre. Après les *Sept contre Thèbes,* il faudrait parcourir l'*Orestie,* cette trilogie gigantesque et sanglante où se déroule la fatale destinée des Atrides, l'époux égorgé par l'épouse, la mère immolée par le fils, un enchaînement irrésistible de crimes, et au milieu de tout cela cette éternelle protestation du libre arbitre, qui s'appelle le remords.

J'indique, je ne transcris pas; citons cependant un ou deux mots. Cassandre, l'infortunée victime, va mourir. Le chœur, toujours prudent, lui reproche d'être trop courageuse :

— Crois-moi, c'est ton courage qui fait ton malheur.

— Ce reproche ne s'adresse jamais aux heureux.

Que pensez-vous de cette réponse? Et de celle que Clytemnestre, sortant de son crime, adresse au même interlocuteur :

1. C'est le hérant qui entre ici en lutte avec Antigone.

Digitized by Google

— . . . . . Quand je vous prends à témoin de ce que j'ai fait, mon cœur ne tremble pas. Louange ou blâme, tout ce que tu diras de moi m'est égal. Voilà Agamemnon mon époux, et voilà la main qui l'a tué. L'ouvrage est d'une bonne ouvrière. J'ai dit.

Plus tard, Clytemnestre entend des cris ; c'est le signal de la mort d'Égysthe. Elle s'adresse au portier du palais qui se lamente :

— Eh bien! qu'y a-t-il? Pourquoi remplir ce palais de tes cris?
— Je te dis que les morts tuent les vivants.

Les morts tuent les vivants, c'est bien cela ; et voilà comment d'un seul mot le mâle génie d'Eschyle rappelle les responsabilités humaines au sein même du palais d'Argos et redresse la liberté en face du Destin.

Auprès d'Eschyle hâtons-nous de placer Démosthènes. Tels sont, pour moi du moins, les deux grands livres de liberté que nous offre la littérature grecque. On me reprochera peut-être de ne pas nommer ce Plutarque qui a nourri tant de fortes âmes chez nos pères. En est-il de lui comme des eaux thermales qu'il faut prendre pendant qu'elles guérissent? Je ne sais; mais ses *Grands Hommes* qu'on lisait et relisait jadis, que Catinat savait par cœur, qui ont été longtemps le catéchisme des héros, ne nous font plus l'effet aujourd'hui que de biographies imparfaites où la vérité est parfois sacrifiée à la recherche des parallèles ou des antithèses, et qu'assaisonne une morale plus prudente que relevée. Peut-être avons-nous tort. J'ai là devant moi un vieux *Plutarque* in-folio, le même peut-être où Chrysale aurait volontiers mis « ses rabats, » et qui a l'air de me regarder d'un air de reproche. La poussière qui le couvre n'a pas été essuyée

Digitized by Google

depuis longtemps. Eh bien, je m'obstine dans mon crime; cette fois encore je le laisse dans son coin et je cours à Démosthènes.

Celui-ci est un homme. A-t-il mérité quelques-uns des reproches que lui adressaient ses ennemis? A-t-il eu peu de courage à Chéronée? Je l'ignore. En tous cas, il a eu pendant sa vie entière le plus rare des courages, celui du citoyen. C'est chose admirable de le voir, parfois seul, gourmandant la légèreté des Athéniens, leur montrant du doigt l'ennemi, la tyrannie macédonienne qui s'avance. Démosthènes ne se lasse ni ne se décourage : vis-à-vis de Philippe, vis-à-vis d'Alexandre, vis-à-vis des successeurs d'Alexandre, il remplit avec une immortelle énergie cette mission périlleuse de l'orateur, qui était alors une sorte de ministre dirigeant. Il accepte les responsabilités, il lutte jusqu'au bout, et lorsqu'enfin Athènes succombe sous Antipater, livré par ses concitoyens, il porte à ses lèvres le stylet empoisonné et tombe avec la liberté et la patrie.

Quelles que soient les taches, il y a là une noble vie. Et quelle éloquence! Comme elle est vivante, mâle, simple, allant au but! Comme c'est bien là le langage de la tribune, quand la tribune a son vrai rôle! Comme cela ressemble peu à Cicéron! Il faudrait traverser bien des siècles et arriver jusqu'à Mirabeau ou jusqu'à Pitt pour trouver ce genre de discours. Encore ne m'est-il pas prouvé que personne en France ou en Angleterre ait fait vibrer comme Démosthènes les cordes généreuses du cœur. Sans déclamation, sans emphase, sans rhétorique, il tient aux Athéniens assemblés le plus noble langage qu'un peuple ait jamais entendu. Ouvrons sa première *Philippique :*

Digitized by Google

« Philippe est-il mort? — Non, par Jupiter! Est-il malade? Mort ou malade, que vous importe? S'il lui arrive malheur et que votre vigilance demeure au même point, à l'instant vous vous ferez un autre Philippe. »

Et plus loin :

« Que Philippe, général et soldat, prodiguant sa personne, animant tout de sa présence, ne perdant pas une occasion, pas un instant, triomphe d'hommes à délais, à décrets, à conjectures, je n'en suis point étonné... Sauveurs de la Grèce entière, sauveurs de chacun de ses peuples en particulier, vous perdez vos domaines, et vous dormez! Voilà ce qui m'étonne. »

Ce « et vous dormez! » ne nous rappelle-t-il pas le « et vous délibérez! » de Mirabeau dans son fameux discours sur la banqueroute? — Démosthènes ne laisse aucune retraite à l'inconsistance athénienne : « Vous avez perdu votre temps à tergiverser, à espérer que d'autres feraient votre devoir, à vous dénoncer mutuellement... Je le dis donc : contribuez, partez, hâtez-vous. »

Jamais la parole n'a plus ressemblé à l'action. Chaque mot porte; aussi n'y a-t-il pas un mot perdu. Il ne s'agit pas pour l'orateur de briller, mais de persuader. La seconde *Philippique* n'est pas moins sincère et pas moins sévère. Je cite quelques passages pris çà et là :

« La fortune vous est plus souvent échappée pour n'avoir pas voulu faire votre devoir que pour ne l'avoir pu comprendre. »

« Un décret n'est rien, sans la détermination forte de l'exécuter avec énergie... L'exécution est la chose importante. Elle seule nous manque, acquérons-la...

Digitized by Google

Et quel moment plus favorable attendriez-vous? Si ce n'est à présent, quand ferez-vous votre devoir? »

Certes, l'orateur qui parlait ainsi avait le droit d'ajouter : « Le devoir du vrai citoyen est de faire entendre la parole qui sauve, non la parole adulatrice. »

Et il continue son rude métier. Voyez la sixième *Philippique :*

« L'invective contre Philippe a toujours à vos yeux le mérite de l'à-propos ; mais qu'exécutez-vous ?... Pour arrêter une usurpation dans sa course, ô Athéniens, il faut des actions, non des paroles. » Et Démosthènes poursuit, peignant l'inertie de ses compatriotes qui, tranquillement assis, écoutant des discours, discernant à merveille ce qu'il y a à faire, et sous ce rapport « mieux munis que Philippe, » se dispensent simplement d'agir.

Nous pourrions aller jusqu'au bout. Dans la dernière de ces mâles harangues, l'insistance de l'orateur s'accroît avec le danger :

« Pourquoi ces délais? Qu'attendons-nous, ô Athéniens, pour faire notre devoir? La nécessité sans doute! Mais la nécessité de l'homme libre, elle est là... Quant à celle de l'esclave, priez le ciel de vous en préserver ! »

Voilà une de ces paroles au contact desquelles l'être moral entre en vibration. Il est vrai qu'on accusait Démosthènes de ne donner au peuple que des paroles. Il répond simplement et noblement : « Les actes du conseiller du peuple sont de sages avis ; il n'en a point d'autres. » Et, persévérant dans son office d'avertisseur intrépide, il termine ainsi son dernier discours : « Si, toujours inactifs, vous bornez votre zèle à des

Digitized by Google

applaudissements tumultueux, si vous reculez quand il faut agir, il n'est point d'éloquence qui, sans l'exécution du devoir, puisse sauver la patrie. »

Démosthènes rencontra devant lui, cela devait être, d'autres ennemis que Philippe, des rivaux, des jaloux, des calomniateurs. Une couronne lui ayant été décernée par Athènes, Eschine l'attaqua violemment. Il faut voir avec quelle dignité il repousse cette attaque et justifie sa conduite ! A chaque instant il s'interrompt : — « Qu'on lise le décret omis par cet homme, qui le connaissait très-bien. » — « Lorsque l'homme marchait contre l'Attique et que ses projets n'étaient plus douteux, lorsque la guerre était allumée, qu'a-t-il fait pour vous, cet envieux, cet avaleur d'iambes? Il ne peut rien montrer. Pas un seul décret d'utilité publique, petit ou grand, qui porte le nom d'Eschine. S'il en a, qu'il le produise à l'instant; je lui cède la parole. »

Forcé de rappeler ses services, il éveille le souvenir de la journée fatale où la nouvelle se répandit : Élatée est prise ! — Les Prytanes convoquent l'assemblée. Le héraut crie : Qui veut parler? Personne ne se présente. Nouvel appel; nouveau silence. « Eh bien, ajoute Démosthènes avec un sentiment de fierté bien pardonnable, l'homme de cette journée, ce fut moi. »

Les conseils qu'il a donnés n'ont pas empêché les triomphes de la Macédoine. Croyez-vous que cette objection va l'embarrasser? Non, les questions de devoir ne sont pas, grâce à Dieu, des questions de succès. « Quand l'avenir se serait révélé à tous, quand tous l'auraient prévu, quand toi-même, Eschine, tu l'aurais prédit, publié par tes cris, tes vociférations, toi qui n'as pas ouvert la bouche, Athènes ne devait point agir au-

Digitized by Google

trement, pour peu qu'elle songeât à sa gloire, à ses ancêtres, à la postérité. Le succès, on le voit, lui a manqué : sort commun à tous les hommes, lorsque le ciel l'ordonne ainsi. »

Bien rugi, lion! N'est-il pas vrai qu'elles remuent le cœur, ces magnifiques paroles? Il en sort vraiment un souffle de liberté. Eschine, vaincu, rendait hommage, sinon à l'âme, du moins à l'éloquence de son adversaire. Rencontrant loin d'Athènes des hommes qui avaient lu le *Discours pour la couronne* et qui étaient frappés d'admiration, « que serait-ce, s'écria-t-il, si vous aviez entendu le monstre lui-même! »

Chez les Grecs Démosthènes, chez les Romains Tacite, tels sont les grands livres de liberté que nous présente l'antiquité classique. Il en est d'autres et j'ai déjà cité Eschyle; mais ces deux-là sont les premiers à mes yeux. Lorsque j'étais au collége, fort peu enthousiaste, comme il arrive, des auteurs dont les chefs-d'œuvre nous apparaissaient sous la forme de devoirs, je faisais une exception en faveur de Tacite. Un petit exemplaire, que j'ai couvert de coups de crayon, ne quittait guère ma poche; ces maximes brèves et hautaines me charmaient; mon jeune libéralisme s'en nourrissait avec passion; ma mémoire (d'alors) en était toute remplie. Mon Tacite souligné à chaque page, le *Cinq-Mars* d'Alfred de Vigny, et je ne sais plus quel livre où se trouvait reproduit le fameux numéro du *Vieux Cordelier*, suspect! suspect! voilà quelle était alors ma bibliothèque d'écolier. Rapprochement bizarre et dont je ne cherche pas à me rendre compte. Faisons mieux, ouvrons les *Annales* et empruntons-leur quelques citations :

Digitized by Google

« La loi de majesté entrait en adolescence [1]. » Ceci ouvre naturellement l'histoire de ces temps hideux où la loi de majesté suffit à tous les crimes.

Quelquefois le despotisme se faisait tolérant. Tibère permit les funérailles publiques de la sœur de Brutus. On y porta les images des grandes familles; « mais Brutus et Cassius brillaient plus que les autres, parce qu'on ne les voyait pas. »

Cependant la loi de majesté créait une armée d'accusateurs lancés à la poursuite des suspects. « Plus un accusateur était impudent, plus il devenait sacro-saint, » *sacro-sanctus*.

De nobles figures apparaissent au milieu de ces infâmes. Regardez la première Agrippine, la femme de Germanicus, qui ne sait pas dissimuler, *simulationum nescia*. En la voyant assise à la table de l'empereur, impassible et hautaine, on pressent la destinée qui l'attend. « Les femmes elles-mêmes, dit ailleurs Tacite, n'étaient point à l'abri du danger, et comme on ne pouvait les accuser de vouloir usurper l'empire, on incriminait leurs larmes. Vitia, la vieille mère de Tufius, fut tuée pour avoir pleuré la mort de son fils. » Ainsi apparaît l'accusation « pour larmes » *ob lacrymas incusabantur*.

Et les scènes d'intérieur de la famille des Césars! Laquelle choisir, ou Claude continuant son repas et demandant à boire sans s'informer de rien quand on lui apprend que sa femme vient de mourir de mort violente, ou Néron organisant l'assassinat de sa mère? Va pour Néron!

1. *Adolescebat*, mot intraduisible, comme le sont souvent ceux de Tacite.

Digitized by Google

« Comme sa mère lui était à charge, Néron résolut de la tuer. » *Prægravem ratus, interficere constituit.* — Il s'agissait de la faire périr au moyen d'un naufrage arrangé d'avance. Néron devient aimable et gracieux pour décider sa mère à l'embarquement. « Les dieux donnèrent une nuit tranquille, étincelante d'étoiles, une mer calme, comme pour ôter toute excuse au crime. » Le crime s'accomplit néanmoins ; le navire enfonce, mais Agrippine se sauve. L'empereur est au désespoir : Quel parti prendre ? Il ne reste que l'épée ; Néron envoie un de ses tueurs en titre, Anicetus, et la malheureuse mère prononce alors ce mot, un des mots terribles de l'histoire : « Frappe le ventre, » *ventrem feri.*

La dernière page de ce qui nous reste des *Annales* nous raconte une mort bien différente. Thraséas s'est ouvert les veines par ordre de l'empereur. « Alors, priant le questeur d'approcher et répandant à terre une partie de son sang : « Faisons, dit-il, une libation à Jupiter libérateur. Regarde, jeune homme, et que les dieux détournent de toi ce présage. Au reste, tu es né dans un temps où le courage même a besoin de grands exemples. »

Après Tacite nommerai-je Lucain ? C'était aussi un auteur favori quand j'étais au collége ; notre professeur de rhétorique nous le recommandait beaucoup. Je trouve aujourd'hui qu'il nous le recommandait un peu trop. Il y a pourtant là de nobles accents et la *Pharsale* ne fera pas des esclaves. J'en dirai autant de tous les stoïques, à l'exception de Sénèque, chez lequel l'enflure discrédite parfois la grandeur. Il fait bon entrer en

Digitized by Google

contact avec ces hommes de devoir, avec ces contempteurs de la douleur. Chez eux, en dépit des erreurs énormes, la note de l'indépendance morale résonne toujours. On sait ce que sont les écrits de Marc-Aurèle. Quant à Épictète, n'est-ce pas lui qui a dit : « Anitus et Mélitus peuvent me tuer, mais ils ne peuvent me nuire. » — « Qui n'est pas maître de soi, fût-il maître du monde, est un esclave. »

Les satires de Perse sont animées du même esprit. Dès le premier vers, l'homme libre se révèle. — Son livre n'aura pas de lecteurs ! Rome le rejettera ! Que répond-il ? — « Si cette ville insensée rabaisse quelque chose, il ne faut pas l'en croire. On réforme son jugement en le pesant dans une autre balance et l'on ne va pas se chercher hors de soi-même. » *Nec te quæsiveris extra.*

Voilà bien l'orgueil stoïcien ! En tous cas, ce n'est pas la lâcheté. Ailleurs, Perse invite l'homme à se sonder, à descendre en soi. « Quoi ! personne ne veut descendre en soi-même ! Personne ! et nous n'avons des yeux que pour voir la besace de celui qui nous précède ! »

De là naît la grande servitude, celle du dedans. — « Vous libres, vous soumis à tant de maîtres ! non, car il y a bien d'autres maîtres que ceux dont affranchit la baguette..... Si au dedans, si dans le cœur malade il se forme de nouveaux maîtres, votre condition est-elle moins dure que celle de l'esclave qui marche dans la crainte des étrivières ? »

Parmi ces maîtres, Perse aime à dénoncer l'avarice. — « Lève-toi, dit-elle ? — Je ne saurais. — Lève-toi. — Et pourquoi faire ? — Tu le demandes ! Pour chercher à Colchos les anchois... » Et ce qui suit.

Digitized by Google

« Et pour avoir une fois secoué le joug, pour avoir une fois refusé d'obéir, n'allez pas dire : J'ai brisé mes fers. Vos fers ne sont point brisés. Le chien qui secoue ses liens finit par en rompre un anneau, mais dans sa fuite il traîne à son cou un long bout de chaîne. » *Quum fugit, a collo trahitur pars longa catenæ.*

Un autre satirique, plus violent, plus grossier, mais d'une âme moins haute et qui n'a point compris comme Perse ce que c'est que de « vendre son âme » aux passions mauvaises, a écrit néanmoins quelques-uns de ces vers énergiques qui demeureront jusqu'à la fin des siècles la flétrissure de certains vices. Juvénal, malgré ses souillures, inspire au lecteur la haine de ce qui est vil; il fait donc œuvre de liberté.

Tantôt il signale les hypocrites « qui affichent l'austérité des Curius et vivent en bacchantes, » *qui curios simulant et bacchanalia vivunt.* Tantôt il stigmatise les lâchetés de la censure qui épargne les forts et s'acharne sur les êtres sans défense : « La censure ménage les corbeaux et s'attaque aux colombes. » *Dat veniam corvis, vexat censura columbas.*

Ailleurs, il s'en prend à la vaine gloire. « Pesez la cendre d'Annibal, à combien de livres estimez-vous le général illustre ? » C'est bien la peine d'avoir gagné des batailles et menacé Rome, pour aller, fugitif, épier le réveil d'un tyran de Bythinie et pour recevoir la mort, non du glaive, mais d'un petit anneau vengeur de Cannes et de tant de sang versé ! « Va, insensé, gravis les Alpes sévères, afin de plaire aux enfants et de devenir un sujet de déclamation. » *et declamatio fias.* — Alexandre se trouvait à l'étroit dans le monde ; à Babylone il se contentera d'un cercueil ; la mort seule confesse notre

Digitized by Google

petitesse. « La mort seule avoue » *mors sola fatetur.*

Je m'arrête ; le plaisir de lire et de citer devient aisément une tentation. Je veux y résister. — Pour faire court, je franchis d'une seule enjambée le moyen âge. Ce n'est pas qu'au sein d'une oppression immense il n'ait eu lui aussi ses livres de liberté. Il suffit de nommer Dante. C'est la souffrance pour sa foi patriotique qui chez lui a fait le poëte. Le persécuté, le banni, l'indomptable, voilà ce qu'on rencontre à chaque tercet. Aussi le livre de Dante est-il un monument et un monument de granit. Damnés, bienheureux, tous les personnages y parlent un mâle langage ; la fierté d'âme se gagne en quelque sorte, rien qu'à lire ces fortes et brèves sentences.

La chevalerie a écrit aussi ses poëmes ; plusieurs sont empreints d'une rare noblesse. Qui n'a lu notre *Chanson de Roland?* A côté de maintes pages insipides qui n'en a admiré d'autres toutes frissonnantes d'un sentiment énergique et vrai ? Qui ne s'est ému, par exemple, à la vue des deux preux qui vont mourir ? Olivier voudrait que Roland sonnât du cor et qu'il avertît ainsi Charlemagne : — « Roland, mon compagnon, sonnez votre oliphant. Si le son en arrive à Charles qui passe aux défilés, les Français reviendront, je vous le garantis. » — « A Dieu ne plaise ! répond Roland, que nul homme vivant puisse dire que j'aie corné pour des païens ! » Plus tard, mourant, la bouche ensanglantée, « il cornera », et ce dernier son, ce son lamentable et affaibli, semble nous révéler comme à Charlemagne tout le désastre de Roncevaux.

Mais c'est en Espagne peut-être que la littérature

Digitized by Google

chevaleresque a joué le plus grand rôle. A vrai dire, elle y occupe toute la place. Et cela s'explique : en Espagne, en Espagne seulement, la croisade a duré du VIIIe siècle au XVe. — Le vieux poëme du *Cid* a un aspect rudement chevaleresque. Le vaillant défenseur de la croix est aussi un peu un aventurier, qui sait s'allier aux Maures dans l'occasion. Son mariage et ses relations avec Chimène ont un caractère de tendresse énergique que n'altèrent encore ni la galanterie ni les fadeurs des siècles raffinés. Tout cela s'ennoblira plus tard ; les romanceros perfectionneront le Cid, adouciront Chimène, inventeront la mort du père ; la chevalerie que nous connaissons se substituera graduellement à la chevalerie telle qu'elle a été. Mais c'est toujours la chevalerie, et l'Espagne lui appartient si bien, que lorsqu'un railleur de génie essaye de réagir, il grave en traits immortels dans son *Don Quichotte* les traits héroïques du chevalier ; nous admirons plus que nous ne rions, et même en riant nous recevons des leçons ineffaçables de dévouement au devoir, c'est-à-dire de liberté.

Je n'hésite pas à placer le livre de Cervantes au nombre de ceux qui fortifient, et je ne sais trop s'il ne serait pas juste de placer à côté de lui presque tous les drames des grands écrivains espagnols, sans oublier les tableaux de l'école espagnole où se continue cette veine du sentiment sérieux et de l'honneur exalté.

A l'autre bout de l'Europe et dans un tout autre milieu j'aperçois un homme qui, même à ne le considérer qu'au point de vue littéraire (c'est le nôtre en ce moment), tient le premier rang parmi ceux qui donnent

Digitized by Google

le frisson héroïque et qui affranchissent la terre en montrant le ciel. Moins suspect de partialité pour la Réforme, je m'arrêterais plus longtemps à Luther. Je le suivrais aux heures de lutte et de péril, aux heures d'angoisse, aux heures d'abandon ; je le montrerais toujours intrépide, le cœur débordant de foi, les yeux fixés sur l'invisible. Et quel homme de famille! Et quel poëte! Rarement l'homme et l'artiste se sont rencontrés à ce point. Malgré quelques défaillances que je sais blâmer, malgré quelques formes grossières qui me blessent et qui tiennent à son temps comme au milieu dans lequel sa jeunesse s'est passée, il a là un des génies les plus francs, les plus sympathiques qui aient paru ici-bas.

La réforme française n'a pas eu de Luther. Elle a beaucoup de martyrs et de héros; elle a eu aussi de grands écrivains; mais il ne suffit pas d'être ou un grand écrivain ou un héros, il ne suffit même pas d'être l'un et l'autre pour posséder ce don merveilleux des belles œuvres héroïques. La puissante prose de Calvin n'électrise pas. Les livres des braves La Noue que tous deux, le père et le fils, ont écrits en prison, ne sont remarquables que par un doux reflet de charité qui s'allie aimablement à leur rondeur militaire. Agrippa d'Aubigné lui-même, dont M. Paul de Saint-Victor nous a si bien raconté la forte vie [1], a été, selon moi, un bien médiocre poëte. Tout au plus parvient-on à glaner çà et là dans ses *Tragiques* quelques vers bien frappés où se reflète cette âme indomptable que l'insuccès ne décourage jamais et que le succès ne peut corrompre.

1. *Hommes et Dieux.*

Digitized by Google

Voyez comme il parle de son livre :

> Il me déplut car il plaisait.

Et sa description des infamies de la cour de Henri III : — Un étranger s'informe des services rendus par les favoris. — Ont-ils sur l'Espagnol conquis quelque province ?

> A tout fut répondu : Mon jeune homme, je croi
> Que vous êtes bien neuf : ce sont mignons du roi.

L'invective devient la forme constante et presque fatigante de cette muse armée de pied en cap et aussi batailleuse que le guerrier qu'elle inspire :

> Ce siècle, autre en ses mœurs, demande un autre style.
> Cueillons les fruits amers, desquels il est fertile.
> Non, il n'est plus permis sa veine déguiser;
> La main peut s'endormir, non l'ame reposer.

Shakespeare, au même moment, a de bien autres soucis. Son âme repose à merveille et aucune préoccupation douloureuse de devoir ou de vérité ne le tourmente. Aussi son œuvre, si splendide soit-elle, ne figurera-t-elle jamais parmi celles qui font des hommes libres. Et pourtant, en vertu des priviléges inexplicables du génie, il a touché plus d'une fois aux grandes questions de conscience et prononcé de ces mots qui réveillent les meilleurs instincts du cœur. Relisez dans *Jules César* la harangue de Brutus :

« S'il est dans cette assemblée quelque ami tendre de César, c'est à lui que je déclare que l'amour de Brutus pour César n'était pas moindre que le sien. » Et plus loin : « Qui est assez lâche ici pour vouloir

Digitized by Google

être un esclave? S'il en est, qu'il parle, car c'est lui que j'ai offensé. »

Il faudrait citer toute cette scène incomparable, et le discours d'Antoine, et les exclamations du peuple, qui applaudit Brutus, en attendant qu'il aille brûler la maison de Brutus. — Et que de choses il faudrait citer aussi dans *Macbeth!* Comme l'assassin y tremble devant l'assassiné! « Ce n'est pourtant pas la première fois qu'on a répandu le sang..... Un temps fut où, dès qu'un homme avait la tête brisée, il mourait et tout finissait là. Aujourd'hui, ces morts se relèvent de leurs tombeaux..... »

Milton n'a pas de ces cris de l'âme dont l'émotion tragique traversera les siècles; il est trop classique, trop latin. A part quelques pamphlets magnifiques où l'esprit de liberté circule puissamment, il ne me semble avoir rien écrit qui puisse enflammer les nobles enthousiasmes. Il y a de la dissertation et de la déclamation dans le *Paradis perdu.* Mais il y a aussi de pures, de fraîches, d'énergiques peintures. Souvenez-vous du Satan de Milton. Inflexible dans son orgueil, refusant de courber son front foudroyé, conservant encore un reflet de sa grandeur originelle, « dans ses débris on retrouvait l'archange. » Souvenez-vous du ravissant tableau de l'innocence première : « Ainsi passait le couple nu, qui, dans son ignorance du mal, n'évitait le regard ni de Dieu ni des anges. » Souvenez-vous de la chute, et des remords, et de la tendresse sanctifiée. Une lumière d'en haut éclaire véritablement ces scènes matinales de l'humanité, jusqu'à l'heure où le poëme s'achève aux portes mêmes du jardin gardé par les glaives flamboyants. « La main dans la main, à pas

Digitized by Google

irrésolus et lents, Adam et Ève suivirent à travers Éden leur route solitaire. »

Les libertés de l'Angleterre doivent quelque chose, soyons-en sûrs, à sa littérature chrétienne, au *Paradis perdu* de Milton, au *Voyage du pèlerin* de Bunyan.

Chez nous la figure littéraire qui s'élève au-dessus de toutes les autres lorsqu'il s'agit de grandeur et d'indépendance, c'est évidemment celle de Corneille. Son vers est un vers de fière et haute mine, et son âme n'est pas moins haute que son vers. Comme Rotrou, il donne sa place légitime à la conscience, et l'on ne se lasse pas en vérité de l'entendre raconter les nobles luttes de la passion et du devoir. Honneur castillan, foi chrétienne, fermeté stoïque, il y a de tout cela dans ses tragédies. Je ne m'étonne pas qu'il ait étudié l'Espagne et ses pièces de cape et d'épée. Je ne m'étonne pas non plus que Charlotte Corday, une Romaine, soit née de son sang [1]. En tous cas, voici une lecture qui fait du bien et qui porte aux actions généreuses. Je n'ose citer ce que chacun sait par cœur ; mais qui ne me pardonnera de le rappeler ?

Ceci m'a servi de prétexte pour relire le *Cid* et pour m'accorder une de ces fêtes de l'âme dont les joies se prolongent longtemps. Je me dis encore à part moi ces stances un peu précieuses et si vraies pourtant qui expriment les combats livrés au fond du cœur de Rodrigue, les combats, puis la victoire :

1. Voyez dans la *Révolution* de M. Edgard Quinet son admirable interrogatoire. C'est du Corneille tout pur.

Digitized by Google

Et, tout honteux d'avoir tant balancé,
Ne soyons plus en peine,
Puisqu'aujourd'hui mon père est l'offensé,
Si l'offenseur est père de Chimène.

Et la scène du dernier acte, où l'aveu de Chimène lui échappe sous une forme héroïque et charmante :

Je dirai-je encor plus? va, songe à ta défense,
Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence;
Et, si tu sens pour moi ton cœur encore épris,
Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.
Adieu, ce mot lâché me fait rougir de honte.
— Est-il quelque ennemi qu'à présent je ne dompte?
Paraissez, Navarrais, Maures et Castillans.

Corneille est cherché, exagéré quelquefois, soit : la note vaillante y est toujours. Vis-à-vis du vieil Horace on s'écrierait volontiers avec l'amant de Camille :

Je rends grâces aux dieux de n'être pas Romain,
Pour conserver encor quelque chose d'humain.

On répéterait volontiers les imprécations de Camille; et néanmoins on a reçu du contact de ce rude et haïssable idéal une impression qui n'est pas de celles qui affaiblissent l'âme.

L'Émilie de *Cinna* est bien du pays du vieil Horace. Cinna n'a pas trop tort de lui dire :

Vous faites des vertus au gré de votre haine.
— Je me fais des vertus dignes d'une Romaine.

Telle est la réponse d'Émilie, et Polyeucte tiendrait au besoin le même langage. Polyeucte est encore un de ces Romains de Corneille dont le type un peu con-

Digitized by Google

ventionnel choque souvent et ne lasse jamais. C'est que l'héroïsme forcé est encore de l'héroïsme, et bénie soit la poésie qui mêle à nos vies souvent vulgaires quelques-unes de ces grandeurs-là!

Lorsque Cléopâtre expirante rassemble toute sa haine, tout son orgueil, et défie encore Rodogune :

> Sauve-moi de l'affront de tomber à leurs pieds;

lorsque Nicomède, se redressant en face du despotisme de Rome, rend menace pour menace à Flaminius :

> Et si Flaminius en est le capitaine,
> Nous pourrons lui trouver un lac de Trasimène,

on sent passer en soi un frisson.

Notre XVIIe siècle nous offre-t-il d'autres livres de liberté? Deux ou trois noms se présentent à ma pensée : Bossuet, Saint-Simon, Pascal. Encore ne suis-je pas certain que la lecture de Pascal soit toujours fortifiante. Sans doute le Pascal des *Provinciales* nous affranchit, car il tue la casuistique et nous conduit tout droit à la grande morale; mais que dire du Pascal des *Pensées?* Il y a là réellement deux hommes : le croyant qui jette un regard profond sur la destinée humaine et qui découvre en nous des besoins que l'Évangile seul peut satisfaire; le sceptique qui semble emprunter parfois la plume de Montaigne ou celle de La Rochefoucauld, qui fait de toute vertu une ostentation, de tout principe moral une affaire de latitude; « l'entrée de Saturne au Lion nous marque l'origine de tel

Digitized by Google

crime. » Ce sceptique-là est capable à certaines heures de vous dire que, pour croire, le plus sûr est de s'abêtir.

A Dieu ne plaise que le sceptique me cache le croyant, et que je ne sache pas voir le noble cœur, le grand esprit, l'innovateur puissant, le révolutionnaire qui a porté le dernier coup aux méthodes scolastiques! Je dis seulement qu'au point de vue de l'émotion littéraire, la lecture des *Pensées* de Pascal n'est pas de celles qui éveillent d'emblée les généreux instincts.—C'est un effet que le *Misanthrope* produira toujours. Le *Misanthrope* à cet égard vient se placer tout auprès des tragédies de Corneille. Il a la même vigueur de ton :

> Morbleu! c'est une chose indigne, lâche, infâme,
> De s'abaisser ainsi jusqu'à trahir son âme.

En effet, Alceste ne trahira pas son âme, et l'ardeur même de son amour n'altérera pas sa mâle droiture. Souvenez-vous de sa réponse à Acaste, qui vante les perfections de Célimène :

> — De grâces et d'attraits je sais qu'elle est pourvue,
> Mais les défauts qu'elle a ne frappent point ma vue.
> — Ils frappent tous la mienne.

Êtes-vous affaibli? Les tentations du succès vous assaillent-elles? Les servilités mondaines menacent-elles de vous enlacer? Vous sentez-vous descendre? Allez passer une heure avec Alceste.

Depuis le XVIIe siècle, l'Europe a salué l'avénement d'une nouvelle littérature; l'Allemagne a pris le sceptre à son tour, le pays des Niebelungen et de Luther a eu

Digitized by Google

son Gœthe et son Schiller. Il a eu aussi son Klopstock, son Jean-Paul, son Burger, son Arndt, son Uhland, et tant d'autres.

Parmi les poëtes, car la poésie ici occupe sans contredit le premier rang, je voudrais en signaler deux qui ont écrit, chacun à sa manière, des livres de liberté.

Le premier est Arndt, le simple chansonnier, le patriote chrétien, l'homme dont la voix s'est essayée à chanter des cantiques et qui a fini par entonner des hymnes au bruit desquels l'Allemagne entière s'est levée pour l'indépendance. Arndt n'est peut-être pas un grand poëte : il est mieux que cela, la voix brûlante d'une nation.

« L'homme libre est celui qui fait la volonté de Dieu et qui accomplit ce que Dieu a écrit dans son cœur. Qui tremble est un esclave... Dieu n'habite que les cœurs fiers, et le ciel est trop haut pour les affections basses. »

Vous voyez d'ici quel est le ton de ces *chansons* et que l'inspiration en est autre que celle de Béranger. Il y en a que l'Allemagne chante encore; celle qui commence par ces mots : « Le Dieu qui fait croître le fer, » celle où se reproduit sans cesse cette question : « Qui mérite le nom d'homme? »

On devine ici ce qu'Arndt répond. Partout il s'adresse aux meilleurs sentiments de l'âme; partout il fait jaillir les sources pures; partout il montre le ciel.

« Sus donc, fils guerrier de l'Allemagne, retourne gaiement au combat... Notre sentinelle au-dessus du firmament est à son poste [1]. »

1. J'emprunte cette traduction à un remarquable travail de M. le professeur Monnard sur Arndt.

Digitized by Google

Mon second poëte est Schiller. Son génie s'élève de cent coudées au-dessus d'Arndt, mais je doute que son action libératrice ait été égale. Elle n'est pas petite cependant; quoiqu'il ne soit qu'un stoïque, Schiller a des divinations morales qui portent l'empreinte austère de l'Évangile. Ce qu'il a surtout, et nous nous occupons précisément de cela, c'est la hauteur d'âme, la noblesse d'allure, l'enthousiasme de conscience, dont le lecteur subit la contagion.

Je viens d'en faire une fois de plus l'expérience. Laissant de côté les déclamations, si brillantes soient-elles, de *Don Carlos,* laissant même le drame si vrai, si frais, si simple, si alpestre de *Guillaume Tell,* je suis allé à ma trilogie favorite, à Wallenstein. J'ai relu; mon cœur bat, mes yeux sont humides, et j'éprouve cette gratitude envers le poëte que nous inspirent ceux-là seuls qui nous font du bien.

Oui, ce que ne saurait produire une lecture agréable ou émouvante, une lecture bienfaisante le produit, elle nous rend reconnaissants. Après avoir assisté aux scènes incomparables qui remplissent le second acte de la troisième partie [1], on remercie l'auteur d'avoir peint sous cette forme vivante et en dehors des conventions du vieux théâtre, l'éternelle lutte de la conscience et de la passion. Quels cris de passion! Et quels cris de conscience! Un moment j'ai songé à traduire; puis la plume m'est tombée des mains. Ce n'est pas moi qui oserai mettre ma prose à la place d'une telle poésie.

Plus tragique que le palais d'Agamemnon à Argos, le palais de Wallenstein à Pilsen ne s'effacera jamais de

1. Intitulée *la Mort de Wallenstein.*

Digitized by Google

mon souvenir. Poussé par son orgueil et aussi par les manœuvres odieuses de Piccolomini, Wallenstein s'est décidé à trahir l'empereur. En vain Max, le fils de son ennemi, l'amant de sa fille Thécla, le supplie-t-il de placer le devoir avant la fortune, de tomber s'il le faut, de rester digne de lui-même; en vain ses régiments fidèles viennent-ils l'implorer à leur tour, mettant leur épée à son service, prêts à le suivre partout et malgré tout, pourvu que sa résistance ne soit pas une trahison. Le sort en est jeté. Et il faut voir alors comme les deux victimes du devoir, Max et Thécla, sont broyées dans le sauvage conflit des haines et des ambitions! Max est là, éperdu de douleur; il ne peut s'arracher de ce lieu où il laissera tout ce qu'il aime; il reste, mais il ne fléchit pas; la main de Thécla qui tremble dans la sienne lui communique à chaque instant le courage du sacrifice. — Cependant un autre acteur, un acteur terrible, une reproduction moderne et bien supérieure du chœur antique, l'armée elle-même va entrer en scène. Les cuirassiers de Pappenheim sont inquiets; ils craignent qu'on ne retienne Max, leur chef; ils viennent le chercher jusque chez Wallenstein. Ils entrent, toujours plus pressés, l'épée nue, et l'on sent, à mesure que leur nombre augmente, que la nécessité inexorable entre avec eux. Ces deux mains qui se tiennent, tout un monde de violences va les désunir; on entend presque avant qu'il ait éclaté le mot terrible de Wallenstein : « Séparez-vous! » *Scheidet!*

Ce mot a tranché comme le glaive. C'en est fait, il faut partir. Sonnez, trompettes de Pappenheim! Assaillez de partout cette passion vouée au malheur! Que vos sinistres appels redoublent! L'armée réclame

Digitized by Google

son jeune commandant ; elle l'aura, sonnez ! Oh ! que n'est-ce le signal de la mêlée ! Encore, encore ! Arrivez encore, entassez-vous, serrez vos rangs ; formez peu à peu un poids auquel on ne puisse résister et qui entraîne Max dans l'abîme ! Vous le voulez, le voici. Mais prenez garde, il n'est pas bon d'avoir un désespéré pour chef. Vous l'entendez, c'est lui qui vous le crie : Qui vient avec moi doit être prêt à mourir. » *Wer mit mir geht, der sei bereit zu sterben.*

Et maintenant, nous savons quels rapports il peut y avoir entre l'émotion littéraire et la liberté. Max et Thécla, ces deux sublimes figures, les plus passionnées, les plus touchantes, les plus vivantes, les plus pures que la poésie humaine ait créées peut-être, nous ont fait ressentir, rien qu'en passant près de nous, quelque chose de ce qui fait l'indépendance morale.

Digitized by Google

CHAPITRE II

LIVRES DE SERVITUDE

Il est étrange, j'en conviens, le cours de littérature que je fais ou plutôt que j'indique ici. Laisser de côté les autres qualités littéraires pour s'attacher à une seule, oublier le charme, la grâce, la poésie, l'imagination, l'esprit (toutes choses que j'apprécie fort), pour ne songer qu'à la vigueur morale, c'est une façon d'agir que les critiques en titre auront quelque peine à me pardonner. Ils me comprendront, au reste, s'ils veulent bien se rappeler le sujet de notre étude. Ce sujet est assez grand pour qu'il me soit permis de n'en pas sortir.

Les livres qui amollissent sont plus nombreux que les livres qui fortifient, et cependant je ne compte m'y arrêter que très-peu. La description détaillée du mal est toujours douloureuse et rarement utile ; ne vaut-il pas mieux peindre le bien, et laisser ensuite à la conscience le soin de compléter le tableau par voie de contraste ? En disant ce que sont les livres de liberté, j'ai dit ce que sont les livres de servitude.

Parmi les chefs-d'œuvre de l'esprit humain, et nous ne parlons que de ceux-là, il en est quelques-uns qui sont réellement empoisonnés : l'âme n'a pas plutôt

Digitized by Google

goûté à ce breuvage enchanteur, qu'elle se trouble, s'alanguit et court risque de mourir. Il en est beaucoup qui, sans attaquer ainsi les sources mêmes de la vie, nous désenchantent de l'idéal et nous courbent vers la terre. Si nous ne vivons qu'avec ceux-là, nous désapprenons bientôt les sentiments tendres, généreux ou héroïques, nos convictions s'émoussent, nos énergies s'en vont, le sybaritisme intellectuel s'infiltre en nous.

Nous avons ouvert Schiller tout à l'heure; ouvrez maintenant Gœthe, vous comprendrez ce que je veux dire. Aux beaux enthousiasmes succèdent les fines railleries, les doutes plus froids que glace, les égoïsmes revêtus de poésie.

Rome nous montre auprès de son Tacite un Virgile célébrant Auguste et faisant résonner avec une grâce sans pareille les cordes les plus douces de la lyre. Virgile ne fait point de héros, et j'en dirai autant de Cicéron, dont les périodes n'éveillent guère le souvenir des nerveuses harangues de Démosthènes. Quant à Horace, ceux qui s'en nourrissent (il n'en manque pas chez nous) sont à une école où l'on s'instruit à railler élégamment, à renier les croyances gênantes et les affections indiscrètes, à pratiquer enfin l'épicuréisme des gens d'esprit[1].

Il faudrait citer aussi les corrupteurs proprement dits : un Ovide mettant en vers toutes les débauches, un Suétone assistant en curieux à toutes les infamies et ne voyant que le côté pittoresque des crimes et des

1. On peut aimer passionnément les vers d'Horace et repousser résolûment sa morale. J'en connais des exemples, mais ils sont rares.

Digitized by Google

vertus. L'Italie de Dante n'a-t-elle pas enfanté l'Arioste, Boccace, Machiavel, et chacun de ces noms ne marque-t-il pas, au point de vue qui nous occupe, un des degrés d'une échelle descendante?

Voilà des livres admirables qui sont des livres de servitude. La France a aussi les siens. Laissez-moi m'y arrêter un instant.

Je prends notre chef d'école, Montaigne. Impossible d'avoir plus d'esprit et de se faire mieux pardonner un scepticisme égoïste, que semblent racheter tant de bon sens, de bonne grâce et de bonhomie. Il y a beaucoup de vérités dans Montaigne : ce qui n'y est pas, c'est un atome de foi à la vérité. Il en résulte qu'il entasse les observations excellentes, et qu'il conseille en même temps de laisser aller le monde comme il l'entend. Lui qui raille si bien certaines coutumes, il arrive à cette conclusion : « La coutume, voilà la règle des règles et générale loi des lois. Que chacun observe celle du lieu où il est né. »

Avec une telle maxime, il y a plaisir à vivre et à ratiociner. Montaigne ne s'en fait faute : il a la curiosité et le calme placide des gens qui ne prennent rien au sérieux. « Nous en valons bien mieux, dit-il, de nous laisser manier, sans inquisition, à l'ordre du monde.» — Ne vivons pas trop dans la société, si aimable d'ailleurs, de Montaigne : tout en rejetant son scepticisme comme principe, nous pourrions bien finir par aimer sa douce indifférence et par mettre une forte dose de prudence dans nos vertus.

Je place aussi sans hésiter au nombre des lectures peu saines et dont il ne faut pas abuser celle des

Digitized by Google

Maximes de La Rochefoucauld. Personnellement loyal, désintéressé, bon ami (Mmes de Sévigné et de La Fayette en témoigneraient), il prend plaisir à nier l'amitié, le désintéressement, la loyauté. Je ne sache pas un sentiment élevé qu'il n'ait pas pris plaisir à souiller, à rendre odieux et suspect. On serait tenté de résumer son livre par cette phrase affreuse et non moins fausse qu'affreuse, Dieu merci : « Toutes nos vertus ne sont qu'un art de paraître honnête. »

Nous qui ne doutons certes pas de la corruption humaine, nous protestons contre cet homme qui est parvenu à calomnier l'humanité. Écoutez-le. — L'amitié est un commerce où notre amour-propre se propose quelque chose à gagner; le repentir n'est que la crainte du mal qui peut arriver. En un mot, il n'y a, il n'y a eu, il ne peut y avoir chez l'homme que de l'égoïsme.

Grand moyen de faire des égoïstes et des égoïstes contents d'eux-mêmes. A l'impossible nul n'est tenu; devant l'impossible le découragement nous gagne et nous renonçons à lutter. Or supprimer la lutte, c'est retrancher d'un seul coup tout le grand côté de la destinée humaine.

Sous une autre forme, La Fontaine représente les mêmes tendances. Encore un homme de génie qui a plus contribué qu'on ne l'imagine à nous déshabituer des fortes ambitions morales. Les *Fables*, je suis fâché de le dire, moi qui les aime passionnément, ne sont pas le moins du monde un livre de peuple libre.

Ce n'est pas que la note généreuse n'y éclate quelquefois. J'ai déjà cité le loup qui voit le cou du chien pelé. On pourrait citer encore le loup et l'agneau :

Digitized by Google

— Tu la troubles, lui dit cette bête cruelle,
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
— Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?

Rappelez-vous aussi le cheval s'étant voulu venger du cerf. Le voilà esclave, bien traité

Et jusqu'au ventre en la litière.

Rappelez-vous cette merveille, les animaux malades de la peste :

Tous les gens querelleurs, jusqu'aux moindres mâtins,
Au dire de chacun étaient de petits saints.

Mais, cela dit, nous sommes bien forcé de convenir que la prudence est un peu la divinité de La Fontaine. Il n'enseigne précisément ni l'égoïsme ni la lâcheté ; il prêche une morale honnête, avisée, sans idéal et sans élan, la morale des petites gens qui se souviennent qu'il sont des pots de terre et qu'il est dangereux de se heurter aux pots de fer, la morale des roseaux qui ne sont pas des chênes et qui s'en félicitent.

Le chêne rompt, le roseau plie.

La Fontaine, malheureusement, ne s'est pas borné à écrire ses *Fables*, et ici nous rencontrons le fangeux ruisseau qui, de Rabelais à Béranger, en passant par Mathurin Régnier, par l'abbé Prévost et par Voltaire, n'a cessé de couler chez nous. Que de talents souillés ! Que de livres où éclate le naïf génie de la Gaule et que nous ne pouvons garder chez nous qu'à la condition d'en déchirer au moins les trois quarts ! Ces livres-là

Digitized by Google

ont accompli en France une œuvre de corruption dont je n'ose pas mesurer la profondeur. Ils ont abaissé nos goûts et flétri nos imaginations; ils ont enfanté toute une littérature où le vice s'étale effrontément. Ils nous ont faits esclaves, car ils nous ont affranchis du devoir.

J'ai nommé Mathurin Régnier. On pleurerait en le voyant se traîner dans la boue, lui qui a naturellement tant de vigueur et qui semble avoir trouvé avant Corneille le style cornélien. Je comprends certes que Musset, qui a trop bien marché sur ses traces, ait dit en parlant de lui :

> L'esprit mâle et hautain dont la sobre pensée
> Fut dans ces libres vers rudement cadencée,
> (Otez votre chapeau), c'est Mathurin Régnier,
> De l'immortel Molière immortel devancier.

Régnier était fait pour écrire un livre de liberté. Je relis les premiers vers de sa seizième satire :

> J'aime les gens hardis, dont l'âme non commune,
> Morguant les accidents, fait tête à la fortune.

Et ailleurs :

> En ce monde il n'est rien d'admirable et de grand
> Que l'esprit dédaignant une chose bien grande,
> Et qui, roi de soi-même, à soi-même commande.

N'est-ce pas, que cela est écrit d'une façon « non commune? » Régnier aurait pu relever les âmes, il les a abaissées. Poëte né pour les fortes pensées et les sentiments virils, il s'est prostitué aux ignominies. Aussi est-il un de ceux auxquels nous devons nous en prendre si nous ne sommes pas plus libres. Voilà bien longtemps qu'on travaille chez nous à cette œuvre de

Digitized by Google

dépravation, qui a été une œuvre d'asservissement. De nos jours Béranger, Musset, Henri Heine y ont mis la main ; je ne cite que les illustres. Quelle douleur de voir de tels esprits descendre jusqu'où ils sont parfois descendus ! Qui de nous oubliera jamais Heine, brisé et blanchi par les souffrances, consacrant ses dernières forces à persifler le Sauveur et à chanter les joies impures ?

En fait de livres, il faudrait faire une place à part au XVIIIe siècle. Il y a eu de tout dans cette époque troublée où se préparait la Révolution. La morale n'y est souvent pas mieux traitée que l'Évangile, et d'un autre côté on s'aperçoit à certains signes que de grandes idées vont éclore. Ce n'est point là un temps vulgaire : une passion vraie l'agite. Or toute passion vraie a des accents de liberté. J'en trouve chez Rousseau, chez Voltaire, chez Turgot, chez ce Vauvenargue qui disait : « On doit se consoler de n'avoir pas les grands talents, comme on se console de n'avoir pas les grandes places. On peut être au-dessus de l'un et de l'autre par le cœur. »

Je ne parle pas des orateurs de 89, la révolution est un siècle à part dans le XVIIIe siècle ; mais au sein de l'obscure mêlée qui a précédé, les livres qui démolissent les bases de l'indépendance morale côtoient ceux qui semblent animés d'un autre souffle. Gilbert a des satires d'une étrange vigueur. Chénier, en dépit des langueurs de son génie hellénique, crée un jour ce petit poëme de *la Liberté* où les douleurs de l'esclave, surtout ses haines et l'amertume de son pauvre cœur dévasté, ont trouvé leur expression éloquente.

Digitized by Google

On calomnie donc le XVIIIe siècle quand on prétend qu'il n'a rien laissé qui puisse aujourd'hui se relire avec battement de cœur. Comment se fait-il cependant qu'un siècle qui a tant écrit, qui a agité sous tant de formes diverses le problème de l'indépendance humaine, nous ait légué si peu de pages marquées du sceau du génie et propres à communiquer une généreuse émotion? Somme toute, il n'a ajouté que bien peu à cette bibliothèque lentement accrue où prennent place les livres de liberté.

Digitized by Google

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE

LES TRADITIONS LATINES

ET LA LIBERTÉ

CHAPITRE PREMIER

LA TRADITION LATINE DANS L'ENSEIGNEMENT

Je ne suis pas l'ennemi du latin, je le suis de la tradition latine. Le latin est un sujet d'étude qu'on remplacerait malaisément comme gymnastique de l'esprit et comme retour aux origines de notre langue, la tradition latine est une vieille méthode instituée par les jésuites et que nous conservons telle quelle, je ne sais pourquoi.

En demandant au nom de la liberté qu'on ose enfin porter la main sur ce fétiche, je suis loin de demander que nous cessions d'interroger une civilisation puissante qui, malgré ce qui lui manque, a marqué l'une des étapes de l'esprit humain et que ses affinités avec notre propre civilisation désignent spécialement à notre attention; mais, au nom du ciel, d'où vient que nous qui

Digitized by Google

touchons à tout, nous n'osons toucher à nos colléges? Leur système d'études nous est-il tombé du ciel? Un ange nous l'a-t-il apporté? Ou tout au moins des hommes de génie l'ont-ils créé de leurs fortes mains?

Non, l'éducation selon le mode des anciens ordres enseignants a surabondamment fait ses preuves de médiocrité. Il n'importe, c'est l'arche sainte; l'Université, ennemie des ordres religieux, respecte leur œuvre jusqu'à la superstition; nous tremblerions, nous peuple révolutionnaire, à la seule idée d'une révolution scolaire; nous sommes condamnés à venir, génération après génération, nous désaltérer au maigre ruisseau de l'enseignement traditionnel.

Nous lui sommes si bien voués, corps et âme, que la liberté d'enseignement se gardera d'innover. Il est vrai que nous y avons pourvu : le baccalauréat est comme le soleil, il brille pour tout le monde, et toute éducation doit s'accommoder au cadre que nos ancêtres avaient fixé *ne varietur*.

J'avoue que cela me met en colère et que je ferais volontiers la guerre, au nom des anciens, à notre manière d'étudier les anciens. Les anciens, si je ne me trompe, cela signifie la Grèce et Rome. Or notre tradition scolaire a simplement supprimé le premier terme. Nous appartenons au latin seul : nous lui appartenons tellement, que nos meilleurs élèves sortent du collége incapables de lire avec plaisir Eschyle ou Démosthènes. Ne lisant pas le grec avec plaisir, ils ne le lisent plus, et au bout de dix ans il ne se trouve pas parmi nous un homme lettré sur cent, sur mille peut-être, qui sache le grec. Le mot de Vadius

Il sait le grec, madame, autant qu'homme de France,

Digitized by Google

n'est possible que chez nous, dans notre pays qui célèbre les humanités sur la lyre à dix cordes et qui fait profession de croire que, vivant dans la société habituelle des anciens, notre jeunesse s'initie à tout ce qui est grand, juste et beau. Elle ne vit pas avec les anciens, elle vit avec les Latins, ce qui n'est pas précisément la même chose. D'autres peuples, qui passent pour moins classiques que nous, les Allemands et les Anglais, s'abreuvent bien plus réellement aux sources vives de l'antiquité.

Le génie grec n'était-il pas trop libre aux yeux de ceux qui ont inventé le programme auquel nous sommes encore asservis? Je l'ignore. Toujours est-il qu'Athènes est absente de nos colléges. Rome y trône seule : elle y absorbe tout le temps et toutes les forces. Les grands prix sont des prix de latin, les élèves brillants sont les élèves forts en latin.

Parmi les causes de notre infériorité libérale celle-ci valait la peine d'être mentionnée. Notre vieux plan d'éducation latine ne saurait posséder ce qui manquait à Rome elle-même, le souffle de l'indépendance. Cela est mesquin, routinier, rabougri. Et nous sortons de là, tantôt dégoûtés des anciens, et des lettres par-dessus le marché, tantôt adorateurs de ce faux classique qui a été trop souvent le nôtre, de ce classique qui procède de Rome et n'emprunte presque rien à la Grèce.

De quel droit nous imaginons-nous arriver au classique en nous enfermant dans le commerce exclusif de Virgile, d'Horace et de Cicéron ? La tradition latine n'est pas la tradition classique, et tant que nos écoliers ne seront pas aussi familiers avec les Grecs qu'avec les les Latins, nous pourrons nous dispenser de faire des

Digitized by Google

phrases sur les merveilles de l'antiquité classique, la seule éducatrice parfaite, car elle a le dépôt complet des idées qui sont essentielles à l'esprit humain.

Le faux classique a faussé bien des choses en nous. Littérairement nous en avons souffert; moralement, politiquement, nous en avons peut-être souffert encore davantage. Rome, quoi qu'on fasse, sera toujours le représentant de la force ; on ne se tourne pas impunément de côté-là. Puis la tradition latine, par cela seul qu'elle est une tradition, enlève à nos colléges ce qu'il y a de plus essentiel dans l'enseignement, la spontanéité, le mouvement, la vie. L'imitation servile, cette forme fatale du faux, s'y introduit de toute part. On apprend à déclamer, à amplifier. Oui, l'amplification, ce mot dit tout, devient un des exercices habituels du collége. Étrange façon de préparer des hommes libres!

La tradition latine, telle que notre rhétorique l'a faite, donne aux mots toute l'importance que perdent les idées. On apprend à cultiver la phrase et la paraphrase. Sur combien de sujets, hélas, ne déclamions-nous pas sur les bancs du collége, sans nous en inquiéter autrement! Parler sans penser, s'échauffer à froid, rien de tel pour estropier l'être moral. L'intelligence, qui vit de vérité, ne se trouve pas mieux que le cœur d'un tel régime.

On aura beau dire, je ne croirai jamais qu'il soit indifférent de mettre la vérité dans l'éducation. La vérité est la condition de la vie. Ou nous serons vrais au collége en attendant que nous le soyons ailleurs,

Digitized by Google

exprimant des idées et des sentiments qui sont bien les nôtres, ou nous deviendrons des parleurs et des impuissants.

Ici j'adresse un second reproche à notre tradition latine : non-seulement elle fausse l'antiquité classique et ne nous donne réellement pas les anciens, mais encore il y a dans cette prétention de ne nous donner que les anciens une atteinte grave à la vérité. Nous sommes des modernes, en définitive, et nous ne pouvons pas ne pas sentir comme des modernes. Tout est factice, par conséquent, dans un système où le premier principe est de nous transporter en dehors de notre temps.

Encore un coup, je ne veux pas faire la guerre aux Grecs et aux Romains; qu'ils aient une très-grande place dans le plan d'études, rien de mieux. Seulement, qui nous empêche de réussir comme les Anglais et les Allemands à compléter les langues anciennes par les langues vivantes et de joindre aux langues l'histoire, la géographie, la littérature nationale, étudiées à fond et prises au grand sérieux? Une éducation libérale qui se décidera à briser enfin le moule du programme latin, élargira le champ des études sans écraser les intelligences. La vie accomplit des miracles dont la routine ne se doute pas. L'écolier dont les facultés sont en jeu, qui pense, qui agit, qui s'intéresse, apprendra beaucoup sans fatigue. Lorsque j'étais au collége, la masse du temps que nous perdions dans nos salles d'étude, par cela seul que notre âme n'était pas en jeu, dépassait toute imagination. On faisait peu et on se fatiguait beaucoup. Nos professeurs appelaient cela « apprendre à apprendre ; » or la plupart d'entre nous, je l'atteste, n'apprenaient qu'à se

Digitized by Google

dégoûter de l'étude, et quelques-uns apprenaient à s'abrutir.

Ceux qui échappaient aux conséquences du système, c'étaient ceux qui savaient joindre quelques lectures aux devoirs traditionnels, ceux qui entraient en contact avec ce courant de la civilisation chrétienne qui est la nôtre. Un de nos maîtres, il m'en souvient, encourageait avec beaucoup d'intelligence et de bonté ces efforts du petit nombre et nous instruisait à aimer les vers français en nous enseignant à les bien lire. C'était un révolutionnaire. S'il y en avait eu beaucoup comme lui ; si les lettres chrétiennes avaient pénétré par beaucoup de brèches dans la citadelle des lettres antiques ; si la musique, la gymnastique, que d'autres peuples mettent à leur rang, étaient aussi entrées dans la place; si nous nous étions trouvés aux prises avec les idées, les émotions, la foi du monde moderne ; si nos poitrines avaient aspiré l'air vif, il serait arrivé ceci, que la tradition latine en serait morte.

Et l'étude de l'antiquité ne s'en serait que mieux portée. Nul esprit intelligent ne souhaite ce progrès à reculons qui, sous prétexte de pratique, supprimerait pour la plupart des hommes la partie *inutile* de l'enseignement, je veux dire la poésie, l'élégance, les idées générales, les humanités en un mot. On aurait beau mettre à la place le français avec l'orthographe, ce qu'il faut de géographie et d'histoire pour faire ses affaires et comprendre son journal, ce qu'il faut d'arithmétique pour tenir ses livres, ce qu'il faut d'anglais pour voyager ; un tel plan d'études, s'il venait à prévaloir, nous ferait regretter assurément notre tradition latine.

Digitized by Google

Le lecteur m'accordera que nous sommes ici au cœur de la question de liberté. Si la tradition latine nous fait nombre d'intelligences fourbues et faussées, nombre de caractères dépourvus d'initiative et de vigueur, il est clair que notre indépendance morale courra de grands risques. Avec une conviction déjà ancienne et que les années ont mûrie, je réclame le rajeunissement de nos colléges. — Je voudrais d'abord y détruire les deux monopoles, celui des Latins et celui des anciens, mettant les âmes en relations vivantes et réelles, d'une part avec Athènes, de l'autre avec l'Évangile, avec ce développement historique et littéraire qui procède de lui. Je voudrais aussi renverser ces murs de couvents, ces fenêtres grillées qui s'élèvent entre nos élèves et la vie; je voudrais leur donner des champs, des arbres, des exercices physiques, des bateaux (à l'anglaise), de l'air et de la lumière en abondance.

Au delà du Rhin, les gymnases n'ont point d'internes, et ceux des élèves dont les parents sont absents sont aisément placés dans de bonnes familles. Nulle part le régime de la caserne n'est imposé à l'âge qui demande le plus de caresses et de liberté. La caserne combinée avec le latin, voilà un résumé de notre méthode éducative auquel nos descendants refuseront de croire et qui n'explique que trop ce qui nous manque en fait d'initiative individuelle. Quand on a été caserné de si bonne heure, on ne trouve pas trop mauvais d'être enrégimenté plus tard [1].

1. Lisez dans un livre charmant qui vient de paraître, charmant et loyal et respirant d'un bout à l'autre l'indépendance morale, *Souvenirs d'un ex-officier*, la description de ce qu'était en 1812 la réclusion des élèves de Saint-Cyr.

Digitized by Google

CHAPITRE II

LA TRADITION LATINE DANS LA LITTÉRATURE

Ce que j'ai dit pour l'enseignement, je le répète pour la littérature : il faut distinguer entre le latin et la tradition latine. Renier le latin, ce serait renier nos origines; il y a du latin, et beaucoup, dans les plus vifs écrits appartenant à la veine gauloise. Mais ce latin-là est manié avec une liberté charmante et prime-sautière. Par malheur, un jour est venu où l'imitation des Latins s'est érigée en précepte, où les règles promulguées par les Latins ont reçu force de loi, où le génie latin, ce génie organisateur, administrateur, centralisateur, a réussi à être, en littérature comme en tout, notre propre génie. Les noms de Ronsard, de Malherbe et de Boileau signalent la révolution latine et ultra-classique dont je parle. Adieu la naïveté; on se met alors à *faire de la littérature*. Triste chose que la littérature, quand elle se fabrique ainsi, d'après la formule! Les mots tendent à prendre la place des idées, le convenu, l'artificiel, et par conséquent le vide, le sec, le pompeux, arrivent à la file.

> Franchise du vieux temps, muse de la patrie,
> Où sont ta verte allure et ta sauvagerie?

Digitized by Google

Un peuple qui a subi le despotisme du style noble s'en ressent plus longtemps qu'on ne croit. Quand on a appris à appeler les hommes des mortels et les chevaux des coursiers, l'esprit lui-même se fausse, il se désaccoutume du simple et du vrai. La poésie, qui vit de vérité, s'enfuit à tire-d'aile devant l'emphase. On en vient à inventer une langue philosophique, algébrique, impersonnelle, vouée aux généralités et aux lieux communs, la langue de ces versificateurs qu'on nommait des poëtes au siècle dernier.

Alors aussi les genres sont étiquetés, nettoyés, rognés, alignés au cordeau. C'est un peu comme le parc de Versailles :

C'était par là, je le parie,
Que venait ce roi sans pareil,
Le soir au coucher du soleil,
Voir dans la forêt, en silence,
Le jour s'enfuir et se cacher,
Si toutefois en sa présence
Le soleil osait se coucher.

Autant j'admire le vrai classique, autant je déteste le faux ; or c'est le faux qui a trôné bien longtemps chez nous. L'antique n'est ni aride ni conventionnel ; mais l'imitation de l'antique, qu'en dirons-nous ? Étranges imitateurs, qui ne savent pas voir que ce qu'il y a de plus antique et de plus classique, le drame grec, est merveilleux de naturel et de fraîcheur ! Il y a au reste une malédiction sur les imitateurs. L'admiration naïve des anciens peut enfanter des chefs-d'œuvre, et la Renaissance est là pour le prouver ; c'est que la Renaissance s'enthousiasmait, elle n'imitait pas.

Quant aux imitateurs, ils ne tardent pas à se préoc-

Digitized by Google

cuper de la règle plutôt que de la beauté. En suivant ce chemin, on arrive à ne plus comprendre la nature, parce que les anciens ne la sentaient pas, ni le moyen âge, parce qu'il a eu le tort de venir après les anciens. On a une architecture qui copie des temples grecs et qui se croirait perdue si elle regardait un peu du côté de l'Orient. On a une peinture qui copie les Grecs et qui met comme David des statues dans ses tableaux. On a une tragédie dont on peut dire avec Alfred de Vigny qu'elle a presque toujours été « une suite de discours sur une situation donnée, » tragédie banale et déclamatoire qui ne représente aucun pays, aucun temps, aucun homme en particulier. M. Despois parle quelque part du brave M. Briffaut et de son *Don Sanche* : à cause des événements d'Espagne, la censure lui ordonna de changer le sujet; l'auteur transforma *Don Sanche* en *Ninus II, roi d'Assyrie,* et sa pièce n'en fut pas plus mauvaise.

J'ai fait mes réserves en faveur du vrai classique. Si le classique de la *Henriade,* de La Harpe et de la littérature impériale est insupportable, celui de Corneille, de Racine, de Molière, de La Fontaine, de Bossuet et de Pascal est merveilleux. Le classique du XVIIIe siècle n'est pas celui du XVIIe; le classique des Latins, qui imitent déjà, n'est pas celui des Grecs.

Non-seulement j'aime le vrai classique, mais j'aime aussi les vraies règles littéraires. Ils se font une étrange idée de la littérature, ceux qui veulent qu'elle n'ait aucune doctrine et qu'elle soit abandonnée à l'anarchie. S'il n'y a pas de règles, il ne reste qu'à consulter les jouissances ; si les conditions éternelles du beau n'existent pas, la littérature n'a d'autre mission que de

Digitized by Google

satisfaire la passion plus ou moins grossière du moment. Quiconque aime les lettres sait qu'il ne peut en être ainsi. Le problème du beau se pose et se résout ici-bas comme le problème du bon. Que le beau soit dans Homère ou dans Shakespeare, il nous apparaît revêtu de son caractère souverain. Et, non contents de le discerner, nous reconnaissons en même temps s'il possède cette perfection suprême que produit seule la rencontre du génie et du goût. Là est la supériorité immortelle des Grecs; en vertu de ne sais quelle divination, leurs grands écrivains, à l'égal de leurs grands artistes, ont découvert ces lois de la proportion et de la mesure que les poëmes indous, par exemple, ignorent absolument.

Pas plus en littérature qu'ailleurs je n'aperçois d'antagonisme entre l'ordre et la liberté; la liberté littéraire ne repousse pas les règles du goût. Ce qu'elle repousse, ce sont les règles inventées par la tradition latine. Elle ne consent plus à imiter, à marcher dans l'ornière, à consulter Horace et Boileau pour savoir si elle est au droit chemin, à construire des tragédies, des comédies et des épopées selon les préceptes de l'*Art poëtique*, préceptes dont ne se sont souciés ni Dante, ni Cervantes, ni Shakespeare, ni Gœthe. En dépit des lois du Parnasse, elle a quitté l'éternel portique où tout héros et tout confident bien appris se rencontraient jadis à point nommé. Elle maintient vis-à-vis du goût général les droits de l'individu; autant elle croit à des principes, autant elle se défie d'une discipline littéraire.

Les esclaves de la tradition latine avaient la bouche pleine d'autorités; en dehors du siècle d'Auguste et du

Digitized by Google

siècle de Louis XIV, de la toge et de la perruque, ils ne voyaient rien. La liberté littéraire a l'impertinence de remarquer que le XVIIe siècle sort tout armé du XVIe, que son grand essor précède Louis XIV et Boileau. Peut-être pense-t-elle même que le régime de la centralisation n'est pas sans inconvénients, que nous avons payé un peu cher l'avantage d'avoir une capitale toute-puissante, une cour oracle des beaux esprits, un hôtel de Rambouillet d'abord, une Académie ensuite, rendant des arrêts en matière de goût, l'administration enfin appliquée à l'intelligence comme à toutes choses.

Pour moi, je sais gré à la liberté littéraire d'avoir déclaré la guerre au genre solennel et académique, à cette rhétorique infiniment trop prolongée qui commençait au collége et prétendait s'étendre à la vie entière. « Seigneur, s'écriait Courier, délivrez-nous de la métaphore! » Quand cesserons-nous de déclamer et d'imiter? Quand ferons-nous aux vrais classiques l'honneur de les prendre pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire pour des génies individuels et sincères qui n'ont copié personne et qui ont exprimé leur propre pensée? Si j'écrivais ici une dissertation littéraire au lieu d'une étude sur la liberté, j'aurais à développer ma thèse et à entrer dans bien des détails; j'ai dû me borner à établir que la réaction romantique, dont moins que personne je ne nie ou n'approuve les écarts, a eu beaucoup plus de sérieux et de portée qu'on ne lui en attribue communément. Un affranchissement moral s'est accompli par elle.

C'est un rude esclavage pour l'esprit d'être contraint à vivre d'une vie d'emprunt. Que nous dit la tradition latine? Contemplez les anciens; tenez pour non avenue

Digitized by Google

la révolution chrétienne; ces pensées, ces sentiments que l'Évangile a apportés à la terre et qui sont partout dans l'air que vous respirez, tâchez de les mettre en oubli; faites-vous une âme à l'antique. Schiller tenait un autre langage lorsqu'il caractérisait ainsi le chant des poëtes de l'Allemagne : « Jaillissant des profondeurs de l'âme, il se raille de la contrainte des règles. »

Eh bien, nous avons voulu nous aussi avoir une littérature et un art qui jaillissent des profondeurs de notre âme. Ce mot dit tout. Auprès de l'art grec et des lettres latines, nous avons cru qu'il y avait une place chez nous pour l'art et la littérature modernes. En devenant modernes, nous sommes devenus familiers et la dignité du cothurne en a souffert. Nous avons osé traiter sur la scène des sujets presque contemporains, comme le faisait Shakespeare, comme le faisait Eschyle lui-même [1]. Je me rappelle qu'en 1830, dans un drame joué à l'Odéon (il était d'Alexandre Dumas, si je ne me trompe), le représentant Gasparin figurait chaque soir avec son grand uniforme et son grand sabre, venant défendre le jeune commandant Bonaparte contre l'ignorance des états-majors et contre les plans du comité de salut public. Cela me paraissait étrange de voir ainsi mon nom sur l'affiche. Le fait est qu'il y avait là un symptôme un peu excessif, ainsi qu'il arrive aux époques révolutionnaires, de l'émancipation immense opérée depuis quelques années dans le domaine de la littérature.

En revenant à la vérité, il était impossible qu'on ne rencontrât pas sur son chemin le sentiment très-

1. Les Perses.

Digitized by Google

moderne de la nature. Pour mesurer le progrès qui s'est accompli sur ce point, il suffirait de retourner un moment aux paysages de Télémaque.

D'un autre sentiment, très-moderne aussi et qui date de l'Évangile, la noble mélancolie, la conscience de ce qui nous manque à la société et à nous, la douleur de notre plaie secrète, a jailli la poésie lyrique. Vraie poésie, celle-là, qui suffirait à justifier notre révolte et que la tradition latine n'a jamais connue.

Voyez Voltaire, en effet, il confond parfaitement la poésie et les vers; il fait des vers charmants et se croit poëte. D'autres hommes d'esprit et qui font aussi des vers charmants sont restés fidèles aux vieilles doctrines. Tel d'entre eux, armé vaillamment en guerre contre la révolution triomphante qui vient d'affranchir la littérature, mourra s'il le faut pour la bonne cause; les ruines l'écraseront mais ne l'effrayeront pas,

Impavidum ferient ruinæ.

J'ai eu la bonne fortune, assez rare, de rencontrer ici un progrès de la liberté morale accompli chez nous et de notre temps; on comprendra que j'y aie insisté. Je n'éprouve, au reste, aucune haine pour l'antiquité classique et je ne répète pas le vieux cri de bataille : « Qui nous délivrera des Grecs et des Romains ! » L'ennemi, ce n'est pas le latin, auquel tant de choses nous rattachent et dont le style lapidaire a contribué à la formation de ce que nous avons de mieux, notre prose, si ferme et si nette; c'est, répétons-le encore, la tradition latine, c'est-à-dire l'imitation.

Partout reparaît le lien qui unit les questions de

Digitized by Google

vérité et les questions de liberté. Qui imite n'est pas vrai; qui imite n'est pas libre. Une littérature d'emprunt, des idées et des formes qui ne sortent pas spontanément de notre sol, une scolastique en un mot, voilà ce que nous avons rejeté. Ne parlons ni de classiques ni de romantiques, le romantique a déjà ses imitateurs et par conséquent ses esclaves; parlons d'esprits courbés devant les autorités et d'esprits allant droit au beau sans trop s'inquiéter de savoir si ce beau a reçu l'autorisation d'exister.

L'homme est un, l'intelligence et le cœur se tiennent; quand l'intelligence est plus ou moins asservie, il est difficile que le cœur soit tout à fait indépendant. Là est le plus grand côté peut-être de la révolution littéraire à laquelle nous avons assisté et qui a procédé d'un élan moral, d'un besoin de vérité. La tradition latine avait d'autres inconvénients que ses genres réglementés, sa poésie didactique et ses tragédies toutes taillées sur le même patron; elle nous donnait l'habitude du convenu, elle nous détournait de faire nous-mêmes nos affaires et ruinait dans le domaine des lettres les bases du *self government.*

Il y a, je le sais, d'autres despotes que les modèles ou les règlements surannés, et l'on peut être très-fier vis-à-vis des anciens tout en étant très-plat vis-à-vis de l'opinion régnante et du goût du jour : nous avons vu des écrivains qu'on n'accusera pas de servilité classique, fabriquer en vue du succès une pitoyable littérature de commande. Il est certain néanmoins que la liberté générale n'est pas sans rapport avec cette liberté particulière dont je viens de parler; les peuples libres ont rarement connu ces merveilles trop long-

Digitized by Google

temps vantées, la discipline littéraire, la centralisation littéraire, l'administration littéraire. Elles ne paraissent guère qu'aux époques d'absolutisme, et Rome même ne les a possédées que lorsque, penchant vers le despotisme, elle s'est mise aussi à pencher vers l'imitation des Grecs.

Digitized by Google

CHAPITRE III

LA TRADITION LATINE DANS LA VIE

Il est plus aisé d'affranchir la littérature que la vie, et, bien que ces deux émancipations suivent la même route, elles n'y marchent point du même pas. Nous nous ressentons encore aujourd'hui, dans nos idées et dans nos habitudes, de l'influence autrefois tyrannique que la tradition latine a exercée chez nous. Je voudrais indiquer cela en quelques mots.

Que nous soyons un peuple latin, que la Gaule chez nous ait été dominée et transformée par Rome, que l'élément franc à son tour ait été absorbé, que la Neustrie ait exclu l'Austrasie, c'est un bien ou un mal, en tous cas c'est un fait. Il serait puéril de ne pas partir de là et d'oublier qu'au XVIe siècle les prédicateurs de la Ligue prêchaient encore à Paris des sermons à moitié latins. Aussi ne s'agit-il pas de répudier nos origines, mais de revendiquer pour nous, sans faire tort à l'histoire, le droit d'être de notre temps. « Les anciens, monsieur, étaient les anciens, et nous sommes les gens d'aujourd'hui. » Cette parole de Molière résume admirablement notre pensée.

Je ne m'indigne pas trop de la séduction qu'exercent

Digitized by Google

sur nous les anciens (des anciens de fantaisie); je l'ai subie comme un autre. Elle a son côté spartiate qui ne serait pas à dédaigner par le temps qui court. Enfants, nous ne concevions rien de plus beau que Lacédémone : nous aurions eu, nous semblait-il, la passion du brouet noir, et je ne suis pas bien sûr que nous n'ayons parfois souhaité qu'un renard nous mordît un peu, pour avoir occasion de montrer notre insensibilité à la douleur. Ne pas sentir la douleur, c'était alors notre grande affaire; nous mettions des pierres dans nos souliers, afin de nous habituer à souffrir; nous aspirions à devenir très-courageux et très-forts, comme l'étaient les hommes de l'antiquité.

Tout n'est pas faux dans ce roman des anciens, sur lequel notre pays a si longtemps vécu. Les trois cents de Léonidas célébrant leurs funérailles avant de partir, assistant sans pâlir à la retraite de leurs alliés, saluant avec calme une mort qui sera le salut de la Grèce; Régulus craignant, tandis qu'il commande en Afrique, qu'on ne cultive pas son petit champ, seule ressource de sa famille; Cornélie se consacrant à la mémoire héroïque de ses fils et refusant de s'asseoir auprès d'un Ptolémée sur le trône d'Égypte; le sénat allant le lendemain de Cannes au-devant du consul Varron et le remerciant de n'avoir pas désespéré de la république : autant d'actes qui sont marqués au sceau de la vraie grandeur et qui font comprendre qu'à Rome il n'y eut qu'un seul mot, *virtus,* pour le courage et la vertu.

Il est des heures où le dégoût des modernes tels que nous les voyons peut nous donner la passion des anciens tels que nous nous les figurons. Prosternés

Digitized by Google

depuis des siècles aux pieds de l'antiquité, vivant de sa vie, copiant ses modèles, étudiant ses préceptes, nous sommes parvenus à l'embellir par delà toute croyance. Un effet d'optique, l'illusion de la distance, a complété notre enchantement. Petit à petit, par Plutarque, par Sénèque, par le Moyen âge, par la Renaissance, par l'adoration prolongée de ce qui est ancien, par la tradition latine enfin, nous nous sommes fait une antiquité idéale qui ne ressemble guère à la vraie. Notre Spartiate idéal méprise les richesses, pratique la frugalité, l'égalité et la fraternité ; c'est un héros, c'est le type des citoyens libres. Notre Romain idéal est un homme de Corneille ; rien n'égale son énergie, sa hauteur d'âme, son dévouement au pays, son mépris de la mort. Notre antiquité idéale est une époque grandiose de vaillance et de liberté, auprès de laquelle nous avons à peine la taille des Mirmidons.

Et cette antiquité idéale a presque supprimé pour nous la réalité chrétienne. Parmi les phénomènes historiques, le plus étonnant selon moi, celui qu'on réussit le moins à expliquer, c'est la puissance, la profondeur, la durée, le succès de la réaction païenne qui a suivi de si près la prédication de l'Évangile. Dans le domaine de la religion, dans celui de la morale, dans celui de la littérature, dans celui de la politique, l'empreinte antique, un instant effacée, reprend siècle après siècle son relief et son éclat. Chez les nations latines en particulier, les choses se sont passées ainsi.

Il en résulte un conflit perpétuel entre deux civilisations contraires, celle qui procède de la Grèce et de Rome, celle qu'a enfantée la révolution incomparable

Digitized by Google

qui date de Jésus-Christ. Laquelle l'emporte? Il serait difficile de le dire. Tantôt les vices de l'antiquité, son orgueil par exemple, ses suicides, son dédain des lois de la chasteté, passent presque pour des vertus ; tantôt nous entrons en révolte contre certains sentiments qui lui paraissaient fort naturels et qui froissent chez nous cet ensemble d'instincts chevaleresques, honneur, délicatesse, poésie du devoir, qui sont une des gloires du monde moderne. On réussirait mal aujourd'hui à nous faire aimer ou même supporter *l'Alceste* d'Euripide : Admète reprochant à son père de n'être pas mort à sa place nous cause un invincible dégoût, que n'éprouvaient à aucun degré les Athéniens ou les Romains.

On aura beau faire, l'Évangile a en soi une force qui finira par l'emporter ; mais n'est-il pas triste de voir son triomphe entravé, retardé par la tradition latine? La famille chrétienne est encore aujourd'hui aux prises avec la famille païenne ; il n'est pas prouvé pour tout le monde que l'antiquité classique n'ait pas eu raison de sacrifier l'homme au citoyen et de réserver au foyer les rebuts de la place publique[1]. Nous avons tant appris, de père en fils, à admirer Brutus condamnant ses enfants et les mères spartiates disant aux leurs quand ils prenaient le bouclier : « Ou avec ou dessus, » que nous ne savons pas bien si cela n'est point sublime.

Nos idées religieuses n'ont pas été moins faussées.

1. Le *pater familias* de la loi latine a laissé plus d'une trace dans notre code civil, si dur et je dirai presque si méprisant pour les femmes. En toute chose on s'aperçoit que notre idéal est à Athènes, à Sparte ou à Rome, et n'est jamais à Jérusalem. Notre tradition nous a détournés des sources vives de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Digitized by Google

A commencer par le pape Léon X, qui invoquait les dieux immortels dans ses bulles, il n'a jamais manqué de gens en Europe pour s'aventurer plus loin qu'on ne l'imagine sous la conduite du style cicéronien. A force de parler des mânes et des ombres et des champs Élyséens, nous nous faisons un catéchisme qui s'écarte étrangement des saines et fortifiantes doctrines de l'Évangile.

Et la liberté, car c'est là qu'il en faut revenir, sous quel aspect est-elle apparue aux yeux des peuples qui sont restés fidèles à l'école des anciens? Encore ici la tradition latine a fait son œuvre. Quiconque a compris le mot de libéralisme, sait qu'il n'y a presque rien de commun entre la liberté véritable et ce que le monde antique appelait de ce nom. L'individu privé de tous ses droits essentiels, la famille dépouillée, la conscience égorgée aux pieds de la grande idole, l'État, voilà le régime abominable qu'on nous a appris à admirer. C'est une admiration qui diminue, mais dont nous nous ressentirons longtemps.

Rappelez-vous ce qui se passa lorsque l'élan de 1789 appela brusquement la France à fonder chez elle la liberté. Quelques esprits supérieurs indiquèrent la voie où l'on aurait dû marcher; mais la tradition latine montrait une autre voie, et ce fut là qu'on se précipita avec un sincère enthousiasme. La liberté, c'était la Grèce et Rome; donc la liberté c'était la république, et la république c'était le peuple souverain disposant de l'éducation, de la religion, de tout. Les yeux fixés sur le drame romain qui commence avec les luttes du tribunat et qui finit par le despotisme, l'imagination pleine aussi des souvenirs plus ou moins authentiques de La-

Digitized by Google

cédémone, on se mit à faire de l'antique, et Dieu sait lequel! Les fêtes de la vieillesse, de la vertu et des moissons, les fameux bœufs aux cornes dorées, les scènes allégoriques arrangées par le peintre David, ne sont que le côté puéril d'un phénomène très-grave en lui-même. Derrière ces mises en scène théâtrales, derrière ce sentimentalisme déclamatoire, se montrait tout un ensemble d'idées fausses qui à l'usage se sont trouvées des idées atroces. La tradition latine ne nous avait pas donné seulement une rhétorique, elle nous avait donné un système. La rhétorique s'assied au dernier banquet de la Gironde parmi les convives couronnés de fleurs; le système fournit aux Jacobins leur plan, très-sincère chez la plupart, d'affranchissement par la tyrannie. Rien qu'à lire Mably, on pressent ce qui va se passer : l'enthousiasme de l'antiquité républicaine, la poursuite passionnée d'un idéal où il y a de tout, du spartiate, du romain, du vrai, du faux, du patriotisme, de la cruauté, de tout, excepté de l'Évangile, l'adoration confuse de la grande histoire qui passe par Brutus, par Marius, par Sylla, par les triumvirs, et qui aboutit aux Césars, en voilà plus qu'il n'en faut pour expliquer non-seulement la Terreur, mais le 18 Brumaire.

La tradition latine a donc fait son œuvre dans la vie aussi bien que dans la littérature et dans l'enseignement. Elle nous a dressés à aimer les triomphes de la force, l'anéantissement de la famille, l'écrasement complet de l'individu et de ses droits; elle nous a habitués au sang. Listes de proscription, massacres politiques, coups de poignard glorieux, rien n'y manque. La superstition latine s'est étendue dans une certaine mesure

Digitized by Google

aux pays mêmes qui appartiennent à d'autres tendances; lorsqu'un misérable frappe l'illustre et doux Lincoln, il se croit obligé de tuer en latin et son crime s'inspire d'une sentence : *Sic semper tyrannis.*

Le crime et la sentence se tiennent de plus près qu'on ne le croit; la tradition latine, nous l'avons vu, nous dote à la fois d'une rhétorique et d'un système. Comment ne pas déplorer, au nom de l'indépendance et au nom de la morale, cette longue docilité de l'esprit moderne consentant à s'affubler d'un vieil habit, à parler le langage d'une autre époque, à vivre des pensées et des croyances d'une autre civilisation? Véritables métis, moitié Romains et moitié Français, porterons-nous toujours l'empreinte, ineffaçable jusqu'ici, de l'éducation au moins étrange que nous subissons depuis des siècles? C'est bien la peine d'être nés dix-huit siècles après Jésus-Christ et de connaître les merveilles que l'Évangile a accomplies pendant ce temps! C'est bien la peine d'avoir sous la main la grande morale qui fonde la grande liberté!

Digitized by Google

Digitized by Google

TROISIÈME PARTIE

CE QUI MANQUE CHEZ NOUS

A LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

CHAPITRE PREMIER

DES CONDITIONS DE LA LIBERTÉ INTELLECTUELLE

Ces conditions peuvent se résumer en un mot : conscience. Nous n'avons plus à démontrer, je suppose, que la conscience et l'indépendance se donnent la main. Le sens moral est la loi universelle de notre activité ; de quel droit les lettres prétendraient-elles s'y soustraire? Si elles réclament des hommes libres, il faut de toute nécessité qu'elles aient des hommes consciencieux, car la liberté ne se produit pas autrement.

Ce que j'avance là a l'air bien simple, et pourtant rien n'est moins accepté parmi nous. La théorie qui

Digitized by Google

gagne du terrain aujourd'hui, c'est celle qui dit que le beau est toujours le bien, que tout chef-d'œuvre est moral, qu'un esprit supérieur ne relève que de son génie, que l'art et la conscience ont des domaines séparés. Examinons cette thèse fort accréditée et qui a contribué pour sa bonne part à notre asservissement.

Le beau est toujours le bien! Oui; le beau absolu, car il est sans tache et le vice est une tache. Mais cette thèse qui ne rencontrerait nul contradicteur ne ressemble en rien à celle que l'on soutient : on veut que les chefs-d'œuvre (il n'en manque pas) qui, méconnaissant les conditions du beau absolu, souillés, très-souillés parfois, possédant toutefois une valeur relative suffisante pour leur assurer de grands et durables succès, aient droit à notre respect par cela seul qu'ils ont esthétiquement droit à notre admiration. Tel livre corrupteur, et qui n'est certes pas médiocre, de Montaigne, de La Fontaine, de Boccace, de Machiavel, de Voltaire, de l'abbé Prévost, de Béranger, sera placé, en vertu des priviléges du génie, au-dessus des vulgaires arrêts de la morale. Il y aurait pédantisme et sottise à blâmer au nom de la conscience ce qui est exquis au point de vue de l'esprit.

Si quelqu'un s'avisait de rassembler, d'un bout de l'histoire à l'autre, la mince troupe des grands esprits, est-il certain qu'il eût assemblé une troupe de gens excellents? Serait-ce une véritable élite? J'en doute un peu pour mon compte, et Bacon n'est malheureusement pas le seul exemple de la supériorité intellectuelle associée à l'infériorité morale.

Et il est une autre chose que je mets en doute :

Digitized by Google

serait-il bien flatteur pour le génie d'être dispense de l'honnêteté? Cette étrange exception dont on prétend le doter, loin de l'élever au-dessus du niveau commun, le ravalerait au-dessous. Enfermé dans sa spécialité, chargé de charmer, d'arranger des pensées et des images, peintre, chanteur, tout ce qu'on voudra, il lui manquerait d'être homme.

Priez pour les hommes qui chantent,

disait un jour Victor Hugo. A quoi bon, s'ils n'ont ni âme ni responsabilité, s'ils ne sont tenus que de bien chanter, si leur seul crime est de mal chanter, si le talent leur tient lieu de conscience?

A la dispense morale il faudrait joindre, pour être logique, une dispense de vérité; la distinction du vrai et du faux devrait disparaître ici comme celle du bien et du mal. Il importe peu que le génie serve le faux ou le vrai, pourvu qu'il soit le génie et que sa lyre soit harmonieuse; Lucrèce vaut Platon, Horace vaut Tacite.

Elle mène loin, vous pouvez m'en croire, cette indifférence littéraire qui, sous prétexte du beau, nous débarrasse du bien et du vrai. Elle nous replace en plein paganisme; c'est la théorie de l'art grec. Pourvu que la jouissance esthétique existe, le reste ne compte pas.

Mais la grande doctrine de liberté a été prêchée ici-bas, et dès lors il ne nous est plus possible, grâce à Dieu, d'accepter sans remords une pareille théorie de servitude. Quelque chose proteste en nous; de nouveaux besoins sont nés; la conscience, qui s'est glissée

Digitized by Google

jusque dans nos tableaux et dans nos statues, donnant à la pensée une place auprès de la forme et troublant quoi qu'on fasse la froide sérénité des temps antiques, ne nous permet plus de considérer comme secondaire la question de savoir si un chef-d'œuvre fortifie ou énerve, élève ou dégrade, s'il affermit ou s'il ébranle les fondements de l'indépendance morale.

Depuis l'Évangile la morale est devenue indiscrète; elle se mêle à tout, même à la critique. Elle proteste contre l'aristocratie des gens d'esprit et soutient que l'égalité humaine ne comporte pas le privilége qu'on prétend leur conférer. Elle appelle le mal mal, chez un grand écrivain comme chez un pauvre ignorant; et même, ne la pressez pas trop, elle serait capable de vous dire que le grand écrivain est de beaucoup le plus coupable et que le beau qui n'est pas bon est souverainement mauvais.

En tous cas, il n'est pas suffisamment beau. Nous respectons le beau, bien plus que ceux qui s'en sont constitués les champions. Persuadé des relations intimes qui unissent le bon, le beau et le vrai, convaincu que ce sont là des manifestations diverses d'une seule chose, le bien, qui procède de Dieu, nous éprouvons à la vue des chefs-d'œuvre corrupteurs un sentiment de répugnance indignée. Loin de les absoudre au nom des immunités du génie, nous soutenons qu'ils ne remplissent pas une des conditions essentielles de la supériorité littéraire.

Maintenons envers et contre tous l'unité de la nature humaine; ne souffrons pas qu'on nous partage en je ne sais combien de compartiments, et qu'on nous fabrique deux ou trois morales, morale ordinaire, morale poli-

Digitized by Google

tique, morale des gens de lettres et des artistes. La dernière tend à se condenser dans cette suprême formule : l'art pour l'art. — En d'autres termes, l'écrivain n'aurait à se préoccuper que de la forme, de l'effet ; il ne serait pas appelé à poursuivre un plus noble but.

« Il faut avoir de l'âme pour avoir du goût. » Ce mot profond de Vauvenargues suffirait à nous rappeler combien est artificielle et fausse la distinction qu'on veut établir entre le domaine de la conscience et le domaine de l'esprit. C'est la conscience qui fait vibrer les cordes généreuses, c'est le feu sacré des idées qui donne au génie ses plus hautes inspirations. Je ne prétends pas qu'il ait toujours quelque chose à prouver, mais il a toujours quelque chose à dire. Il n'écrit pas pour écrire, il ne peint pas pour peindre, il ne chante pas pour chanter. Une conviction le presse, un sentiment est dans son cœur ; une foi quelconque, ne fût-ce que la foi au beau, le pousse dans une voie qui n'est pas celle de l'indifférence soi-disant artistique. L'art pour l'art aurait épouvanté même les sceptiques de jadis qui étaient de grands artistes, un Rabelais ou un Montaigne remuant des montagnes d'idées et écrivant bien parce qu'ils se proposaient autre chose que de bien écrire.

Nous avons dépassé ce scepticisme-là. Mais j'espère que nous saurons nous arrêter en si mauvais chemin. Déjà plus d'une voix émue nous a avertis. Écoutez celle de Ponsard : « Les lettres dégénèrent et meurent quand elles ne sont plus nourries du lait robuste des idées. On est homme avant d'être poëte ; on est une âme avant d'être une voix ; on ne devient même un grand écrivain qu'à la condition de croire à quelque chose.

Digitized by Google

Le fond seul peut donner de l'ampleur et de la puissance à la forme [1].»

Ponsard a raison, l'art pour l'art n'enfantera jamais une grande littérature, car il ébranle les bases de la liberté morale. Je m'inquiète de voir jusqu'où nous poussons l'adoration de l'esprit. Tout homme de talent nous inspirerait, je crois, une sorte de respect, fût-il au service d'une cause ignoble, fût-il indifférent à toutes les causes, fût-il même dépourvu de cette foi purement littéraire qui fait qu'on poursuit avec une passion sincère la réalisation du beau.

La foi au beau, c'est déjà quelque chose. Je ne prétends pas qu'on ne doive écrire que pour démontrer et je ne suis pas de ceux qui, en face d'un tableau ou d'un poëme, s'écrient : Qu'est-ce que cela prouve? — Mais j'ai horreur de l'esprit qui n'est que l'esprit, du talent qui n'est que le talent et qui produit son œuvre sans que l'âme soit de la partie, sans que la conscience artistique se soit émue. Ne par-

1. J'emprunte cette citation au digne ami de Ponsard, à M. Jules Janin, qui a abrité sous son toit la longue et douloureuse agonie du poëte. — Victor Hugo a exprimé la même conviction :

Dieu le veut, dans les temps contraires
Chacun travaille et chacun sert.
Malheur à qui dit à ses frères :
Je retourne dans le désert !
Malheur à qui prend ses sandales
Quand les haines et les scandales
Tourmentent le peuple agité !
Honte au penseur qui se mutile
Et s'en va, chanteur inutile,
Par les portes de la cité !

Digitized by Google

lons, je le veux bien, que de la conscience artistique ; au moins faut-il que celle-là se fasse sentir. Qu'elle soit là, je serai presque tranquille. Le beau a en soi une moralité intrinsèque qui tend à le mettre en rapport avec le bon. Le véritable artiste, qui accomplit sérieusement son œuvre, y apporte d'ordinaire un sentiment de devoir qui est une garantie d'indépendance. Quant aux hommes qui n'ont que du talent ou de l'esprit et qui dépensent cela dans la fabrication courante, produisant les articles demandés, je les redoute et je les plains.

Aimons l'art, la poésie, l'imagination ; personne n'y est plus disposé que moi. Volontiers je m'écrierais avec le poëte :

> Qui nous rapportera le bouquet d'Ophélie,
> De la rive inconnue où les flots l'ont porté?

Un peu de folie, soit ; mais point de mécanisme littéraire ; des idées fausses, mais des idées. La forme sans le fond, l'esprit tout sec, le talent qui se meut dans le vide, le règne des phraseurs qui parlent beaucoup et qui n'ont rien à dire, voilà ce qu'il est urgent, indispensable d'écarter, au nom de la dignité même de l'art, au nom de l'indépendance intellectuelle.

Les grandes littératures, celles qui fortifient et qui élèvent, ont toujours eu une conscience. Elles ont eu quelque chose à dire ; elles ont eu en elles pour les soutenir une inspiration désintéressée, patriotisme, enthousiasme, indignation, que sais-je ? peut-être la simple passion de l'idéal. Quand les choses ne se passent plus ainsi, on déclame, on fait des morceaux à effet comme Sénèque ou des lectures comme Pline le Jeune, l'heure de la

Digitized by Google

rhétorique a sonné, et d'ordinaire celle de l'esclavage n'est pas loin.

Entendons-nous bien, je ne prétends pas soutenir qu'il suffise d'avoir quelque chose à dire pour le bien dire. La conscience est nécessaire, mais elle ne suffit pas. Le monde est rempli d'écrivains très-consciencieux qui sont en même temps très-médiocres, et il ne manque pas de bons livres auxquels la bonne littérature ne saurait ouvrir ses rangs.

Qu'est-ce à dire? Simplement ceci, qu'il n'existe aucune recette pour faire de bonne littérature. Quant à la liberté intellectuelle, que nous avons seule en vue, elle se rattache de partout à la liberté morale et ressemble en cela aux autres libertés. Aucune réforme de surface ne peut donc nous la donner; il faut que le sentiment du devoir et par conséquent l'indépendance soient dans le cœur. Aussi suis-je loin de souhaiter que nous nous mettions à faire de la littérature vertueuse. Rien ne serait plus misérable que cette morale de parti-pris. Cela rappellerait les préraphaélites qui se donnent pour mission d'avoir de la naïveté et de la candeur, ou les romanciers fort peu chrétiens qui se proposent un beau jour d'éprouver et de peindre des émotions religieuses. Romans dévots et tableaux moyen âge manquent également de la qualité première, la sincérité. La liberté intellectuelle ne se rencontre pas sur un tel chemin.

Digitized by Google

CHAPITRE II

CES CONDITIONS SONT-ELLES REMPLIES

Je suis fâché de le dire, jamais la conscience n'a jou un si petit rôle dans notre littérature. A part certaines branches, et les moins littéraires de toutes, où circule la libre pensée parce que la séve d'une conviction n'a pas cessé d'y couler, elle languit misérablement.

Ce n'est pas que les talents lui fassent défaut. A aucune époque nous n'avons eu autant d'hommes sachant écrire ; ce qu'il se dépense chaque jour d'habileté dans les journaux, dans les revues et chez les nombreux éditeurs de Paris est à peine croyable. Mais où trouver, si ce n'est chez quelques économistes, chez quelques politiques et quelques historiens, une foi quelconque, la poursuite d'un but sérieux et d'un idéal quelconque ?

C'est chose effrayante de constater à quel point notre littérature actuelle est étrangère au sens moral. Le plus souvent, elle ne le rejette pas, elle l'ignore. Il est tel écrivain remarquable, Balzac par exemple, chez lequel la question de moralité ne se pose jamais à propos de rien. Un adultère peut être une erreur de conduite, il ne sera jamais une cause de remords. Les vieux combats de la passion et du devoir, qui tenaient une si

Digitized by Google

noble place au temps de Corneille, ont disparu maintenant ou se sont étrangement affaiblis.

Je n'ose pas dire ce qu'on se plaît à nous peindre, ce qu'on étale en détail, ce qui fait la plupart des succès. Notre littérature vraiment populaire, celle du théâtre, des cabinets de lecture et des feuilletons, est devenue inabordable pour quiconque se respecte un peu. J'ai essayé de lire certains romans à la mode; impossible d'aller jusqu'au bout [1]. Il faut demander à d'autres peuples ce que nous ne trouvons plus chez nous. Les Anglais, pour ne citer qu'eux, sont encore le peuple élevé à l'austère école de la Bible, de Bunyan, de Shakespeare, de Robinson Crusoé. La conscience est partout dans leurs romans. Leurs écrivains ressemblent encore à ce Richardson répondant à ceux qui lui reprochaient d'avoir fait mourir Clarisse Harlowe : « Je n'ai jamais pu lui pardonner d'avoir quitté la maison de son père. »

Nos romanciers, hélas, ne songent guère à pardonner quoi que ce soit à leurs héroïnes.

Si le sens moral tient peu de place dans notre littérature, c'est qu'il tient peu de place dans notre société. La société et la littérature agissent l'une sur l'autre, mais c'est à la première évidemment qu'appartient l'action la plus décisive. On nous fait de ces

1. Une autre expérience semble prouver que le mal s'accroît. Nous lisons ici en automne, entre voisins de campagne, quelques pièces de théâtre. Or la tâche d'en découvrir de lisibles devient plus malaisée de jour en jour. L'an dernier nous n'avions guère trouvé que *le Lion amoureux* : là du moins la conscience dit son mot, on y sent passer une bouffée d'air frais et fortifiant.

Digitized by Google

livres-là, parce que ce sont ceux-là que nous demandons.

Assurément des auteurs dont l'âme serait indépendante parce qu'elle serait convaincue, et que hanterait le désir de défendre une vérité quelconque, morale ou littéraire, ne s'abaisseraient pas ainsi à travailler sur commande et à servir le public selon ses goûts; mais comment résister au courant quand on ne s'appuie sur rien?

Sans m'arrêter aux exceptions que chacun connaît et pour aller tout droit au fait dominant, n'est-il pas vrai que notre littérature a tous les petits talents qui annoncent que la grande inspiration, c'est-à-dire la conscience, lui manque?

Elle a l'habileté de main; elle nous fabrique des morceaux de style, des pages artistement ciselées, des conversations trop spirituelles qui ont un air d'escrime, dans lesquelles chaque mot semble un coup de fleuret et chaque répartie une parade. Ce n'est pas nous qui ririons du sonnet d'Oronte! La simplicité des grands maîtres est bonne pour les temps où l'idée crée son style et où le fond fait la forme.

Les écrivains qui donnent leur pensée et qui obéissent à un sentiment de devoir ne descendent jamais au métier. Il était réservé aux époques moins pourvues de sens moral de créer la spécialité littéraire. Qui n'aurait compassion de ces pauvres vies faussées et dévastées que remplit en entier une seule chose? N'en faire qu'une, c'est forcément la faire mal : parler toujours littérature, trancher, critiquer, se tenir en dehors des intérêts et des devoirs communs, c'est renoncer à être homme pour devenir écrivain. Qu'en résulte-t-il? On

Digitized by Google

ne pense pas comme un homme, on ne sent pas comme un homme, on ignore les émotions simples. Et alors on invente tantôt ces types blasés auxquels manque la flamme, tantôt ces types passionnés auxquels manque la liberté morale, car leurs passions sont des passions fatales, irrésistibles, bestiales en quelque sorte, avec lesquelles le vrai cœur n'a rien à débattre.

Pour montrer tous les périls qui menacent notre liberté intellectuelle, je devrais encore signaler l'influence des revues et des journaux.

Je n'ai nulle envie d'en dire du mal : je sais quelle est la grandeur de leur mission. Le malheur est que nous en venons à ne lire plus que cela. Les heures réservées à la lecture (et même chez un *liseur* tel que moi elles ne sauraient être nombreuses) sont absorbées en fait par les revues et par les journaux. Pour peu qu'on en reçoive sept ou huit, et sans chercher bien loin je sais des gens qui en reçoivent le double, comment faire pour ne pas leur appartenir corps et âme? Or ceci est une grande cause d'appauvrissement intellectuel et peut devenir à la longue une cause de servitude. Le journal est une œuvre impersonnelle où figure aussi peu que possible le représentant principal de l'indépendance, l'individu. Tout homme qui se borne à cette littérature enrégimentée et monotone, s'habitue plus qu'il ne l'imagine au régime de l'uniformité et désapprend à penser par lui-même. Même quand il parcourt des journaux de nuances diverses, il rencontre partout cette forme particulière de l'esprit que revêt la pensée disciplinée et collective.

Nous parcourons, nous ne lisons plus, nous ne reli-

Digitized by Google

sons plus surtout. Or il importe de lire et de relire, d'entrer en contact avec la pensée originale, avec les convictions qui n'ont pas été revues et corrigées par un rédacteur en chef. S'il est vrai que les journaux ont exclu les livres, que les lectures rapides ont chassé les lectures sérieuses, s'il est vrai que le temps de penser nous manque aussi bien que le temps de bien lire, nous passons sous un rude et pesant niveau.

Oui, c'est un nivellement qui s'opère! nous marchons à l'égalité, que dis-je? à l'uniformité des esprits. Qui sait si ce n'est pas aussi à leur médiocrité? Quand tout le monde pense comme tout le monde, quand le talent court les rues et quand les caractères se font rares, quand il y a beaucoup d'écrivains et peu d'hommes, quand l'aristocratie des convictions fortes s'efface petit à petit, qui oserait dire que la liberté intellectuelle soit en progrès?

Elle est attaquée d'un autre côté encore : pour que la grande armée des travailleurs, des prolétaires de l'esprit, manœuvre avec plus d'ensemble, pour que le scandale des originalités et des indépendances se produise le moins possible, la centralisation littéraire achève de s'organiser. Marchant de front avec la centralisation politique, elle attend comme elle son couronnement du principe démocratique auquel appartient évidemment l'avenir.

Digitized by Google

CHAPITRE III

CE QUE POURRAIT ÊTRE LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

Qui défendra la liberté intellectuelle contre tant d'ennemis? La conscience. Ni les règlements ni les associations ne feront rien. Aucune réforme extérieure ne sera efficace; ce qu'il nous faut, c'est la réforme du dedans. Que la conscience morale et la conscience littéraire sa proche parente reprennent au milieu de nous leur empire, et je garantis que la noble république des lettres se reconstituera d'elle-même; sinon non.

Laissez-moi supposer un moment (et puisse cette hypothèse se réaliser bientôt!) que notre débilité morale a cessé; croyez-vous que l'affranchissement des âmes n'amènera pas à sa suite l'affranchissement des esprits? Ceux qui en doutent n'ont pas réfléchi à ce grand sujet, l'influence du caractère sur la littérature [1]. Il faut des caractères pour résister aux nivellements; il faut des caractères pour affronter les tenta-

1. Citons encore Victor Hugo : « La poésie c'est l'expression de la vertu. » Il a dit ailleurs : « La poésie est dans les idées; les idées viennent de l'âme. » Voir le charmant livre intitulé : *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*

Digitized by Google

tions asservissantes de la vie littéraire actuelle; il faut des caractères pour mettre l'art au-dessus du succès, pour défier les despotismes de la camaraderie et de la critique, pour rester soi, pour garder sa fidélité au bon et au beau.

« Vous cherchez un écrivain, vous trouvez un homme. » Heureux les temps où ce mot de Pascal trouve à s'appliquer souvent! Les hommes libres ont une façon d'écrire qui n'est qu'à eux. On y sent, jusque dans les œuvres les plus étrangères à la démonstration directe, l'action désintéressée de la conviction et du devoir. Croyez-vous que les symphonies de Sébastien Bach seraient ce qu'elles sont, s'il n'avait pas écrit chaque fois ces trois lettres au haut de la page : *S. D. G.* (*soli Deo gloria*)?

A Dieu seul la gloire! La formule de Bach est une formule de liberté. Et qui osera dire qu'elle ne renferme pas le secret des grandes œuvres? Celles-ci seront toujours les œuvres qu'on a accomplies en vue de la vérité, dans la solitude jalouse de la foi, dans le tête-à-tête de la conscience et du génie. Quant aux œuvres nées d'une mode et acclamées par une coterie, elles vivent ce que vivent les modes et valent ce que valent les coteries.

La conscience littéraire, ce brillant reflet de la conscience morale, nous révèle la dignité des lettres et par conséquent leur indépendance. Les écrivains qui respectent les lettres et qui se respectent travaillent pour le vrai, pour le beau, non pour le public. Les yeux fixés sur leur idéal, ils éprouvent ce frisson de l'inspiration vraie qui ressemble par plus d'un côté à l'émotion du devoir.

Digitized by Google

Au moment du travail, chaque nerf, chaque fibre
Tressaille comme un luth que l'on vient d'accorder.
On n'écrit pas un mot que tout l'être ne vibre.
(Soit dit sans vanité, c'est ce que l'on ressent;)
On ne travaille pas; on écoute, on attend;
C'est comme un inconnu qui vous parle à voix basse;
On reste quelquefois une nuit sur la place
Sans faire un mouvement et sans se retourner.

Lorsque Musset écrivait ces vers émus, nous assistions à une des plus riches floraisons littéraires que le sol de notre France ait portées. C'était un vrai printemps : l'air était chargé de parfums, un souffle de liberté passait sur nous; la séve était en mouvement, séve de conviction et d'espérance. Quel moment, et comme on sentait bien alors que la conscience est la condition d'existence de la littérature et de l'art! Les lettres et l'art avaient un sérieux, une probité, une foi dont les plus légers subissaient la saine influence. On retrouvait chez Musset et chez Béranger une partie de ces hautes inspirations qui nous donnaient une poésie lyrique et qui enfantaient toute une phalange d'orateurs et d'historiens.

Ne désespérons pas de notre siècle. Il a eu Victor Hugo et Lamartine, Chateaubriand et Lamennais, Guizot et Thiers, Cousin et Villemain, Vigny et Nodier, en même temps que Scheffer, Ingres, Delacroix, Horace Vernet et Decamps. Je nomme au hasard, sans la moindre pensée d'épuiser la liste et dans le seul but de montrer ce que devient la république des lettres quand un mouvement d'idées sincères a lieu, quand la conscience se met de la partie et quand par suite la liberté, cette dixième muse, fait entendre ses mâles accents.

Digitized by Google

La république des lettres! Avez-vous songé à ce que cette expression consacrée nous révèle? Elle nous apprend que la littérature est chose grave et qu'elle ne va pas sans l'indépendance, laquelle ne va pas sans le devoir. Il y a du devoir au fond de toute littérature qui ne se contente pas d'être un jeu d'esprit ou une ciselure de mots. S'il est ridicule de dire que le poëte exerce un sacerdoce et que quiconque tient une plume répand des torrents de lumière sur le genre humain, on n'est que vrai en affirmant que les lettres animées par la conscience ont une sainte mission à accomplir ici-bas. Elles peuvent faire beaucoup de bien; elles peuvent nous aider puissamment dans la conquête de la liberté morale et des autres libertés. Entre la liberté et les lettres, l'alliance est naturelle. Elle renaîtra, j'en suis convaincu; nous retrouverons ces relations intimes du bien et du beau qui font seules la dignité des écrivains et qui aident plus qu'on ne croit à affranchir les autres hommes. La poésie et la liberté doivent aller ensemble, c'est un poëte qui l'a dit :

> Et nous t'amènerons la jeune poésie
> Guidant la jeune liberté.

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE SIXIÈME

TYRANS, ESCLAVES

ET HOMMES LIBRES

Digitized by Google

Digitized by Google

PREMIÈRE PARTIE

TYRANS ET ESCLAVES

CHAPITRE PREMIER

TYRANS

Notre étude est terminée. Après avoir suivi la liberté morale dans l'histoire, dans les doctrines, dans les dispositions du cœur et dans les incidents de la vie, dans la lutte intérieure et extérieure, enfin jusque dans les influences littéraires que nous subissons, il ne nous reste qu'à illustrer en quelque sorte, par un petit nombre d'exemples, les résultats de notre examen. Laissons la théorie de la liberté; essayons de nous représenter ce que sont en fait les tyrans, les esclaves et les hommes libres.

A vrai dire, du reste, il n'y a pas trois classes, il n'y en a que deux. En face des hommes libres je vois la catégorie confuse des tyrans et des esclaves, tyrans qui

Digitized by Google

ont des âmes d'esclaves, esclaves qui à l'occasion deviendraient volontiers des tyrans. La distinction ici est faite par les circonstances beaucoup plus que par une différence intrinsèque; et, pour me borner aux tyrans, où avez-vous vu un despote qui fût un esprit indépendant? Qui aime la liberté la respecte. Quant aux gens qui n'aiment que *leur* liberté, ne vous hâtez pas de célébrer leur indépendance. C'est leur servitude qu'il faudrait raconter : l'égoïsme, l'étroitesse, les défiances sont là. Et le devoir n'est pas là, le libérateur suprême; qui foule aux pieds le droit ne saurait comprendre le devoir; qui asservit est asservi.

Pensez-vous que j'exagère? Demandez-vous si un homme au cœur libre, un seul, pourrait s'abaisser à la tyrannie. Tout en lui y résisterait; le jour où il s'essayerait à opprimer, un invincible instinct le forcerait à prendre parti contre lui-même. Je ne parle au reste, on le sait, que des tyrannies morales; nous évitons avec soin, dans ce premier traité, d'aborder le sujet qui est réservé au second.

Cela posé, entrons en matière, et, sans entreprendre la monographie fastidieuse du tyran, allons à ces trois manifestations du despotisme, l'esprit despote, l'esprit directeur et l'esprit arrogant.

L'esprit despote se reconnaît à ceci qu'il n'aime à vivre qu'avec des inférieurs. Ne lui parlez ni de supérieurs ni d'égaux; il lui faut des relations commodes où il puisse dominer à son aise, par la position, par l'intelligence ou autrement. Sentiment lâche et qui ne convient qu'à des esclaves. Quels hommes peuvent se former à pareille école? Abondant dans leur sens,

Digitized by Google

incapables de supporter une contradiction, trônant dans leur superbe, prenant en haine quiconque se permet de ne pas accepter leur domination, hostiles à toute indépendance, ils aboutissent nécessairement à cette médiocrité sans remède qui est l'apanage des enfants gâtés. Le jour où ils rencontrent une résistance, c'est-à-dire la vie réelle, ils se montrent tels qu'ils sont, fiers d'attitude, impuissants de fait.

Irrités, éperdus en face des forts, ils prennent leur revanche avec les faibles. Le monde est pavé des lâchetés que commet l'esprit despote. Vous avez entendu parler de cette caricature : un braconnier assomme un lièvre; au bas on lit : *C'est le lièvre qui a commencé.* Les lièvres commencent toujours, et les agneaux, on le sait bien, troublent l'eau de messieurs les loups. Depuis les collégiens, chez qui les grands tourmentent trop souvent les petits et qui n'assurent guère aux nouveaux venus la protection dont ils auraient besoin [1], jusqu'aux pauvres femmes qu'écrasent à domicile certaines tyrannies abominables, jusqu'aux minorités, jusqu'aux vaincus sur lesquels tant de gens s'acharnent noblement, les esclaves déguisés en despotes se donnent carrière ici-bas.

Comme il faut être juste avec tout le monde, recon-

1. La première fois que, mon frère et moi, nous allâmes au collége, dans notre costume un peu provincial j'en conviens, et ayant oublié de mettre une casquette ou un chapeau sur nos têtes qui jusqu'alors étaient restées nues selon la méthode de Rousseau, de grands garçons trois fois plus forts que nous n'eurent pas honte de nous attaquer et de nous battre. Leur cri de guerre était : « Ça sont des Gascons ! » La croisade albigeoise avait l'air de recommencer.

Digitized by Google

naissons que l'esprit despote ne descend pas toujours jusque-là. Dédaignant parfois les actes décidément ignobles, soigneux de lui-même, ménager de son honneur, il se maintient dans de plus hautes régions. C'est alors qu'il devient l'esprit directeur.

Celui-ci a une vocation irrésistible, gouverner. Mme de Maintenon est une gouvernante-née. Je sais des gens qu'on étonnerait fort en leur disant qu'ils ressemblent à la trop fameuse marquise; et pourtant ils font comme elle, ils censurent, ils surveillent, ils dressent incessamment des feuilles de route à l'usage de leur prochain. — Pourquoi ces projets, ces habitudes, ces dépenses, ces travaux? Pourquoi habitez-vous ici et non point là? Pourquoi accomplissez-vous tel devoir et non pas tel autre? L'esprit directeur vous réorganise votre vie, vous règle votre budget; il trouve que vous donnez trop à cette œuvre et pas assez à celle-là; il compare, il blâme, il sait au juste ce que vous devriez faire et ce que vous négligez. Et gare à vous si vous avez un grain d'indépendance! Qui ne se laisse pas dominer et mener par lui est un révolté.

Peut-être ai-je tort, mais je n'ai jamais pu m'enthousiasmer pour Farel sommant Calvin de rester à Genève, sous peine de malédiction. Je ne vois rien de semblable chez les apôtres. Ils nous commandent de « ne pas nous mêler des affaires d'autrui; » sainte réserve, qui sied à la largeur des âmes généreuses. Auprès de ces âmes les libertés s'épanouissent à l'envi, celle des parents, celle des enfants, celle des amis, celle des domestiques, celle des paysans; chacun respire à l'aise. Dans le voisinage d'un esprit directeur, au contraire, il n'y a que raideur, contrainte, craintes d'esclaves. Ceux qui

Digitized by Google

restent là ont consenti à abdiquer, ceux qui tiennent à garder le gouvernement de leur vie s'écartent bien vite ou lèvent le drapeau de l'insurrection.

L'esprit de domination n'est jamais plus odieux que lorsqu'il s'appuie sur la toute-puissance de l'argent. Voyez ces lourds tyrans qui prétendent régenter à la ronde, parce qu'ils ont un hôtel et un château ! Ici, du reste, le moyen d'action est si grossier, qu'on ne parvient pas à s'intéresser aux victimes, et que ceux qui subissent ce despotisme sont précisément au niveau de ceux qui l'exercent.

Dans une sphère bien différente, la tendance que je dénonce produit des maux irréparables ; je veux parler des relations d'amitié. Nulle part la liberté n'est plus nécessaire. Malheur à qui la compromet le moins du monde, cette indépendance des cœurs fidèles qui ne flattent ni ne trahissent et sur lesquels on peut toujours compter ! Toute amitié a pour base une égalité : il faut qu'on se parle à cœur ouvert et qu'on s'avertisse réciproquement ; il faut que les âmes mettent en commun non-seulement des jouissances, mais des sincérités, des épanchements que les prétentions dominatrices rendent impossibles.

Il est des hommes qui diraient volontiers avec le Richard III de Casimir Delavigne :

> **Le jour où, quand je marche, on me laisse en chemin,**
> **Ce jour pour mon ami n'a pas de lendemain.**

Ces hommes-là s'imaginent avoir des amis ! Ils ne sauraient en avoir ; où l'esclave arrive, l'ami s'en va. Laissez-moi vous citer un exemple, celui de Jean-Jacques Rousseau. En lisant la correspondance de

Digitized by Google

Mme d'Épinay, on prend en pitié ce pauvre malade maniaque et susceptible que ses amis gourmandent encore plus qu'ils ne le servent et qui, ballotté entre Grimm, Diderot et *tutti quanti,* a vraiment le droit, dont il abuse, de regimber de temps en temps.

L'esprit directeur se fait aussi inquisiteur au besoin. Parmi les attentats à la liberté morale, je classe sans hésiter ces interrogatoires qui violent brutalement le sanctuaire des consciences, qui froissent la délicatesse et pour ainsi dire la pudeur des sentiments intimes, qui entrent avec effraction dans les âmes et dans les vies.

C'est bien pis encore lorsque notre tyrannie s'adresse de la sorte aux affligés. Certains consolateurs, pareils aux amis de Job, semblent avoir été mis au monde dans le seul but de parachever l'épreuve. Ils s'approchent de l'affligé comme des juges et comme des maîtres : ils épluchent sa vie et pèsent au trébuchet sa douleur; la plus respectable des libertés, celle des larmes, s'enfuit épouvantée au bruit de leurs sommations. Ils vous commandent d'être joyeux. Pourquoi n'êtes-vous pas joyeux? De quel droit pleurez-vous encore? Ces gens-là nous enseignent les vraies règles de l'affliction, les règles et la durée.

Je ne refuse pas de reconnaître ce qu'il peut y avoir d'honorable chez les inquisiteurs. Plus d'une fois, j'en suis certain, on a persécuté par motif de conscience. Ceci soit dit à la décharge des inquisiteurs, non à celle de l'inquisition. La vraie foi a horreur de la contrainte sous toutes ses formes; elle est humble, elle se garde de juger; elle croit à la liberté parce qu'elle croit à la vérité.

Digitized by Google

CHAPITRE II

ESCLAVES

Connaissez-vous ces habiles dont la diplomatie est toujours en jeu? Avec eux pas une démarche, pas une parole, pas un geste qui ne soit prémédité et qui n'ait son but. Ils poursuivent toujours quelque dessein; ils tendent leurs toiles, ils préparent l'avenir.

Chez d'autres, la prudence domine moins que la peur : effarés, l'œil fixé sur le danger ambiant et sur le blâme possible, ils ne cessent de consulter. S'ils agissent, c'est à la façon des généraux qui assemblent chaque jour le conseil de guerre. S'ils écrivent, leurs essais sont indéfiniment communiqués et soumis à des révisions, jusqu'à ce qu'il n'y reste plus rien qui ne soit incolore et médiocre.

Je n'ai pas besoin de vous dire que ce sont des esclaves. La première condition de la liberté est de s'appartenir.

Approchez-vous de cette triste meute tremblante et fouaillée de chiens couchants, vous n'en trouverez pas un qui ne soit prêt à lécher les pieds du maître. Le maître pour ces gens-là s'appelle la fortune, la force, le succès, les circonstances. S'accommoder aux circon-

Digitized by Google

stances, laisser faire les puissants, voilà leur règle. S'ils avaient à choisir parmi les proverbes ils choisiraient ceux-ci : « La parole est d'argent et le silence est d'or; » « Il faut se tenir du côté de la cire et des sceaux. » Si vous les consultiez sur nos poëtes, vous trouveriez que leur vers favori est l'exclamation du roi Nicomède :

Ah! ne me brouillez pas avec la république!

à moins que ce ne soit le sage conseil de Mathurin Régnier :

Selon le vent qu'il fait, l'homme doit naviguer.

Et qui sait? Peut-être leur littérature se résume-t-elle dans le sublime refrain d'une chanson bien connue :

Brigadier, vous avez raison.

Il y a là tout un côté de nos servitudes contemporaines. Servitudes anciennes aussi, car Swift y pensait quand, écrivant les pages les plus amères de son *Gulliver,* il nous montrait l'homme, le *yahoo,* esclave impur du cheval.

Est-elle moins amère cette parole de Mme de Staël [1] : « En France, rien ne réussit comme le succès. » Je n'en sais trop rien. Le fait est que la religion de la force se propage aujourd'hui chez nous, et aussi chez nos voisins. L'Europe aime les gens heureux et elle pardonne tout, excepté la défaite. Où le succès cesse, le

1. L'antiquité a eu aussi de ces paroles noblement indignées. Voyez l'*Hercule furieux* d'Euripide : « Résignons-nous à être désormais l'esclave de la fortune. »

Digitized by Google

Il me reste à présenter au lecteur un dernier spécimen de despotisme moral, l'esprit arrogant.

L'insolence gagne chez nous le terrain que perd l'indépendance. Moins il y a d'énergie, plus il y a de morgue. Et c'est tout simple ; les airs de supériorité ont du succès aujourd'hui ; dans un temps où les hommes sont loin d'abonder, on prend volontiers l'allure hautaine pour du caractère et le sans-gêne pour du talent ; enfin on recule devant les gens qui ne reculent devant rien.

Si nous n'y prenons garde, le premier des mérites sera bientôt l'aplomb. Je le trouve partout, même chez les jeunes gens, même chez les femmes. La timidité s'en est allée, avec tout ce qu'elle avait de grâces aimables. C'est une jouissance et une jouissance rare aujourd'hui d'apercevoir un jeune visage qui rougit, de rencontrer un honnête embarras.

Les oracles sont moins rares. Nul n'est un esprit supérieur s'il ne tranche les questions et s'il respecte tant soit peu la liberté de penser différemment. Heureux encore quand l'arrogance ne se fait pas cynique, afin d'assurer son triomphe ! Le moyen est fort employé, car il réussit souvent. Voyez cet homme grossier, qui se pique d'être grossier, qui ne se gêne pour rien et pour personne, qui ignore l'urbanité, le respect des autres et le respect de soi. Il va droit devant lui, libre à sa manière, affranchi des convenances, des égards et des scrupules ; et on l'admire, du moins on le craint.

Elle est dure la tyrannie de la rudesse. Où manque le tact, naît cette oppression d'une nature particulière dont souffrent surtout les natures élevées et délicates.

Digitized by Google

— Qu'importe! dit l'esprit arrogant, je suis libre, moi! Diogène se croit libre parce qu'il a jeté sa écuelle et parce qu'il a dit à Alexandre : « Ote-toi de mon soleil! » Libre? Et que voit-on percer par les trous de son manteau?

Digitized by Google

blâme naît : nos histoires du premier Empire commencent d'ordinaire à s'apercevoir de l'ambition de l'Empereur le jour où commencent les revers en Espagne et en Russie.

Faut-il discuter cela? Faut-il prouver aux adorateurs du succès que, loin d'être une justification, il est un crime de plus? Le premier crime est d'entreprendre certaines choses, le second est d'y réussir, telle est la croyance des hommes libres. Mais le moment n'est pas venu d'insister là-dessus, nous nous occupons des esclaves.

Une seconde catégorie que je tiens à signaler, c'est celle des fonctionnaires-nés. Qu'on soit fonctionnaire, rien de plus légitime; je serais mal placé pour le trouver mauvais, puisque j'ai été moi-même dans ma jeunesse maître des requêtes au conseil d'État et chef du cabinet au ministère de l'intérieur. Mais mon respect pour les fonctionnaires ne s'étend pas à l'esprit fonctionnaire, à ce tempérament mendiant et passif qui nous porte à tout attendre de l'État. L'homme libre se dispose à travailler, le fonctionnaire-né se prépare à tendre la main. Il y a ainsi des fonctionnaires à perpétuité, des fonctionnaires de famille, qui de père en fils ont compté sur le budget. C'est à eux sans doute que songeait Mme de la Ferronays quand elle demandait avec impatience : Y aura-t-il des carrières au ciel?

Des carrières, voilà la grosse question. Il en faut pour nos enfants, il en faudra pour nos petits-enfants; et comme un bon tiers de la France est dans le même cas, comme ceux qui ne sont pas fonctionnaires aspirent à le devenir, il en résulte un caractère national peu

Digitized by Google

porté à faire mauvaise mine au succès, car c'est le succès qui donne les places. On voit comment cette seconde classe d'esclaves se relie à la première.

Je parlais de carrières; le fonctionnaire-né a une théorie là-dessus. Tout employé de l'État a une carrière, quiconque émarge est un homme classé; quant aux agriculteurs, aux industriels, et par-dessus tout aux écrivains ou aux savants, on plaint ces pauvres hères, qui n'ont ni ressources assurées ni rang fixé dans la hiérarchie, qui ne touchent point de traitement et qui ne portent point d'uniforme.

A nos portes, à Genève par exemple, les fils des meilleures familles ne croient pas déroger en devenant avocats, médecins, pasteurs, professeurs, négociants, architectes. Les habitudes de liberté qui s'acquièrent ainsi se retrouvent le jour où il faut tenir tête à une tyrannie, fût-elle démocratique.

Je glisse sur ce sujet, très-important et très-vaste, mais qui appartient essentiellement à notre seconde étude. Ce que j'en ai dit suffira, au point de vue de la liberté morale. Le métier de solliciteur, accepté et pratiqué à chaque degré de l'échelle sociale, l'ardeur des places plus brûlante peut-être chez les riches que chez ceux qui pourraient alléguer l'excuse du besoin, la soif d'être fonctionnaire poussée à un point tel que lorsqu'on cesse de l'être on se sent tomber dans le néant, la passion d'être quelque chose, ce qui dispense d'être quelqu'un, la commisération dédaigneuse qu'inspirent ceux qui ne sont ni ministres, ni sénateurs, ni préfets, ni officiers, ni juges, ni receveurs, tout cela ne prépare guère à l'indépendance. Un père qui songe à placer ses enfants est terriblement tenté d'être agréable

Digitized by Google

et de voter comme il faut. Les plus honnêtes gens se dressent aux courbettes; avec l'esprit fonctionnaire la servilité vient sans qu'on s'en mêle, des quatre coins de l'horizon. Le plus naturellement du monde, on a cessé d'être soi; on s'est mis à vivre, à penser, à sentir en fonctionnaire.

La liberté exige autre chose: elle réclame les saintes énergies. Donnez-lui des hommes qui se font leur carrière au lieu de la recevoir, qui gagnent à la sueur de leur front le pain des occupations indépendantes, qui conquièrent leurs grades un à un sur le champ d'honneur du travail, et qui savent porter avec fierté s'il le faut leur médiocrité noblement acceptée.

Nous en avons de tels, je le sais bien; nous n'en avons pas assez. Notez que, par le temps qui court, il s'agit de se montrer libre vis-à-vis du peuple comme vis-à-vis du prince. La tyrannie démocratique, dont l'ombre projetée en avant gagne déjà notre société, ne sera pas à son heure le moins exigeant des despotes. Alors on verra ce que valent les hommes libres, non-seulement pour l'extension des garanties, mais contre l'invasion des anarchies.

Ne comptez pas en pareille occurrence sur ces courtisans qui se courbent plus bas que les autres et qu'on appelle les courtisans du peuple. Ceux dont le principe est de faire ce que le peuple veut sont sûrs d'aller loin en fait d'abaissements, de platitudes, d'abdication de leur pensée propre et de changements à vue. Ils feront sagement d'avoir plusieurs cocardes dans leur poche. Le dogme hégélien qui ordonne de ne pas se brouiller avec les événements et de se plier aux opi-

Digitized by Google

nions régnantes est on ne peut plus commode, j'en conviens, quand il est question d'habiller les lâchetés en philosophie et d'être servile avec décorum. En attendant, le métier des serviteurs de la rue ne me semble pas particulièrement fier. Pour tenir tête aux violents, il nous faudra autre chose que des prudents; il nous faudra des Lafayette plutôt que des Sieyès. Les Lafayette aiment la popularité peut-être; néanmoins, en dépit de leurs fautes, ils représentent la grande race des hommes libres, qui ont une conscience et qui ne la faussent pas. Les Sieyès personnifient une tendance moins haute, celle qui se tait et s'accommode, qui baisse la tête pendant l'orage et qui la relève quand le temps est redevenu serein. Aussi, comparez les deux paroles de ces deux hommes. — Qu'avez-vous fait pendant la Terreur? demandait-on à Sieyès. « J'ai vécu. » — Qu'avez-vous fait sous l'Empire? demandait-on à Lafayette. « Je suis resté debout. » Et il était resté debout sous la Terreur comme sous l'Empire.

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE

HOMMES LIBRES

CHAPITRE PREMIER

UN HOMME LIBRE

Nous n'avons pas à chercher une transition; les mots que nous venons d'écrire, « rester debout », nous introduisent naturellement dans le sujet que nous avons à traiter en terminant. Sujet admirable et que je n'aborde pas sans un tressaillement de joie : il me semble apercevoir la fraîche oasis où nous allons nous reposer enfin, après avoir traversé le désert des recherches arides et des fatigantes discussions.

Qu'est-ce qu'un homme libre? Je n'ai pas la prétention de peindre cette figure idéale, mais je voudrais esquisser quelques-uns de ses traits.

L'homme libre aime la liberté pour elle-même : il veut la liberté de ses ennemis autant que la sienne, la liberté des doctrines qu'il déteste autant que celle des

Digitized by Google

doctrines qu'il chérit, la liberté du mal autant que celle du bien. C'est dans la liberté générale et non dans les compromis qu'il cherche la solution des débats politiques ou religieux. Il repousse également et la paix qu'on achète en atténuant ses convictions propres, et celle qu'on obtient en violentant les opinions contraires.

Il discute avec loyauté, ce qui est rare, et avec profit, ce qui est plus rare. La liberté engendrant le respect d'autrui, il n'éprouve aucun besoin de déprécier ses contradicteurs ou de s'inscrire à l'avance contre tout ce qu'ils diront. L'esprit ouvert, prêt à comprendre et à s'approprier ce qui est bon, assez ami du vrai pour l'accepter de toute main, assez fier pour ne pas vouloir d'une victoire mal gagnée, il ne lui arrive jamais de se heurter contre une pensée sincère sans retirer de ce choc quelque lumière, quelque réflexion utile, quelque retour sur lui-même. Un contradicteur convaincu n'est pas à ses yeux un adversaire, car ils s'accordent à chercher la vérité, et dans ce sens il signe des deux mains le paradoxe de Mme Swetchine : « Pour disputer ensemble, il faut être du même avis. »

Il est généreux. Un irrésistible instinct le pousse à la défense des faibles. Les êtres privés d'appui et jusqu'aux plus tristes épaves sociales, les réprouvés, les parias, lui inspirent une profonde compassion. Quand on le lui reproche, il prétend que la compassion a sa place auprès de la justice.

Libre dans les grandes occasions, il ne dédaigne pas de l'être aussi dans les petites. Il l'est quand on le regarde et quand on ne le regarde pas. Il a, vis-à-vis des insolences de la force, l'indépendance éclatante des héros, et il a pour la vie ordinaire l'indépendance en

Digitized by Google

robe de chambre. On ne peut pas lui reprocher, comme à Rolla, de n'avoir que l'armure des jours de bataille :

> L'armure qu'il portait n'allait point à sa taille.
> Elle était bonne au plus pour un jour de bataille,
> Et ce jour-là fut court comme une nuit d'été.

L'homme libre ne subit le joug ni de son parti, ni de ses ancêtres, ni des circonstances, ni de ses passions, ni de ses intérêts. Il possède cette vaillance morale qui défie la tyrannie des craintes et des désirs. L'heure terrible des découragements le trouve prêt (je peins l'idéal, on s'en souvient). Il a assisté à la défaite du bon droit; la vérité, qui n'a pas cessé d'être vraie, a cessé d'être en faveur; il a vu ses amis se détourner un à un, l'un ici, l'autre là, l'un hier, l'autre aujourd'hui. Le voici seul, et volontiers il se jetterait sous le buisson d'Élie en s'écriant, lui aussi : « Je ne suis pas meilleur que mes pères. » Mais sa foi le préserve de l'accablement. Que l'ombre gagne, que le soleil baisse, que l'âme se remplisse du sentiment mélancolique si bien rendu par le vers de Vinet :

> Voici le tard, le froid, la nuit,

il n'importe, la foi est une voyante, de nuit et de jour elle discerne Dieu, la justice et le devoir.

Sans doute la solitude est lourde à porter; mais l'homme libre est-il jamais seul? On se demande souvent, et nous nous sommes déjà demandé pourquoi le courage civil est plus rare que le courage militaire. Nous venons d'indiquer la réponse : le courage militaire est enrégimenté, le courage civil marche solitaire.

Digitized by Google

Quand l'homme sait avoir du courage à lui tout seul, alors quelle indépendance, l'indépendance qui dépend de Dieu!

C'est vis-à-vis du tyran du siècle, je veux parler de l'argent, qu'éclate cette indépendance-là. Au milieu des gens qui pensent que la vie n'a qu'un but, faire fortune, assurer sa position et celle de ses enfants, l'homme libre a l'air d'un étranger qui ne comprendrait pas la langue du pays. Il voit spéculer, il assiste à la création des fortunes rapides, il entend les maximes qu'inspirent la passion du bien-être et la soif des vanités; lui, son ambition est plus haute.

Peut-être est-il resté pauvre; peut-être est-il devenu pauvre. La ruine le frappe et ne l'abaisse pas. Il sait que, comme le dit le beau proverbe anglais, « Dieu a fait l'épaule pour le fardeau ». Il sait aussi que, quand les difficultés de l'existence augmentent, ce n'est pas le moment de diminuer les efforts. Il possède cette élasticité morale qui rebondit sous les coups; il ne se décourage pas, il ne s'alanguit pas; il agit. Vous diriez un des Gaulois dont parle Polybe, qui, blessés, résistaient par l'âme.

Les résistances de l'âme sont sublimes. Approchons-nous, chapeau bas, de ces familles pauvres qui portent fièrement leur pauvreté. Là, dans un humble intérieur, autour de la corbeille à ouvrage, je vois une mère et ses filles, simples, laborieuses, ayant la vraie distinction. Ce sont des grandes dames de droit divin. En tout cas, ce sont des cœurs libres, et vous en chercheriez en vain de tels chez les grossiers richards qui ne savent qu'étaler le luxe stupide des écus.

Digitized by Google

Il est des vies étroites qui éveillent à l'instant des idées de noblesse et de richesse morale. La dignité dans la gêne est un des grands spectacles d'ici bas, un spectacle de liberté. Voici des souffrances silencieuses, des habits noirs brossés avec soin et qui ne finissent jamais, des gentilshommes pauvres, des femmes dont les mains délicates ne se lassent pas et qui vont porter leur ouvrage en se cachant. Où avez-vous vu plus de respect de soi, plus de vrai comme il faut? Il y a toujours du soleil dans ces maisons : il y a la candeur, les tendresses mutuelles, la sainte coalition du travail nécessaire à tous, et qui sait? la complicité des bienfaisances silencieuses, la joie de s'associer pour aider des pauvres plus pauvres, le parfum des purs sacrifices qui monte doucement devant Dieu.

Est-il sûr que le bonheur de gagner sa vie, de soutenir les siens, de faire courageusement des économies pour le ménage, ne dépasse pas de bien loin les jouissances les plus enviées de l'opulence? Sans doute, il est des heures douloureuses, heures de tentation, et de délivrance aussi, où l'âme affranchie a besoin de rassembler toutes ses forces, d'en demander à celui qui en donne aux faibles. Tel jeune homme qui se sent chargé de nourrir sa mère et sa sœur implore une occupation quelconque; c'est une question de vie ou de mort; il attend son arrêt, et vous ne surprendrez pas sur son visage la moindre trace de l'angoisse qui le dévore. Telle jeune fille vient s'offrir comme institutrice; elle rencontre peut-être devant elle ces duretés, ces hauteurs, bien plus, ces exploitations de la détresse, qui sont des crimes et des lâchetés ; peut-être se félicite-t-on de prendre au rabais sa grâce et sa dis-

Digitized by Google

tinction; il n'importe, elle a fait taire son cœur, et, sans s'abaisser, elle se met à sa place nouvelle, elle y demeure, elle y remplit, elle y aime ses devoirs.

Il faut être riche, dit-on, pour se donner le luxe des scrupules! Quel est le butor qui a inventé cette calomnie à deux tranchants, trouvant à la fois le moyen de nier le bien chez les uns et d'en dispenser les autres? L'opulence et l'indigence ont l'une et l'autre leurs tentations de servitude, et je ne me charge pas de dire lesquelles sont les plus dangereuses; je n'affirme qu'une chose, c'est que la question d'argent n'est pas la question de liberté.

Elle n'est aisée à résoudre ni dans les palais ni dans les mansardes. L'homme libre riche m'étonne autant que l'homme libre pauvre; j'ajoute qu'il me charme autant. C'est à égale distance de la pauvreté et de la richesse, au sein de ce tiers état de la destinée humaine, de cette médiocrité qu'on n'a cessé de vanter et de fuir, que l'homme libre, si je ne me trompe, apparaît le plus souvent.

Content de peu, ne désirant rien par delà sa modeste aisance, voyant passer avec un parfait dédain le flot des spéculateurs et la marée des fortunes soudaines, n'enviant la position de qui que ce soit, ne demandant rien à personne, ne sollicitant pas de place, ne recherchant pas de bons partis pour ses enfants, incapable de s'avilir jusqu'à livrer sa fille, un trésor de délicatesse, au premier malotru qui a un nom ou de l'argent, il est plus riche que les riches qui ne se croient pas assez riches, il est plus grand que les grands qui s'efforcent de monter encore. Il est satisfait, donc il est libre. Se suffire, quel mot resplendissant d'indépendance!

Digitized by Google

Bien des symptômes annoncent, dit-on, un redoutable ébranlement. Est-il aussi près de nous qu'on le suppose parfois? Le despotisme démocratique, socialiste et impie, que semblent prédire les prophéties bibliques et que semblent préparer certains faits contemporains, viendra-t-il fondre sur notre génération ou sur celle qui nous succédera ? Je l'ignore. Je sais une seule chose, c'est que le danger, prochain ou lointain, est réel, que, par conséquent, il importe de se tenir prêt, de raffermir contre l'ennemi qui s'avance le rempart un peu délabré des libertés publiques et privées. Aujourd'hui ou jamais le problème de la liberté doit être à l'ordre du jour.

Il n'y a que l'homme libre qui puisse affronter d'un visage serein l'orage qui se forme et peut éclater sur nos têtes. S'il éclate, malheur aux esclaves! Malheur à ceux qui aimeront l'argent par-dessus tout, car la plaie d'argent sera lourde ! Malheur à ceux qui n'auront pas la grande indépendance du dedans, car les garanties du dehors seront fauchées et se flétriront comme l'herbe, partout où elles n'auront pas leurs racines dans les mœurs!

Demain donc aussi bien qu'aujourd'hui, et plus qu'aujourd'hui peut-être, nous aurons besoin de caractères fortement trempés, il nous faudra des hommes libres. Et par là je n'entends pas le moins du monde des fanfarons d'indépendance. Il en est des indépendances fastueuses comme de toutes les vertus d'apparat, cela sonne faux. Ne me parlez pas des gens qui font blanc de leur épée. Volontiers ils écriraient sur leur chapeau :

Digitized by Google

« Je suis un homme libre. » Volontiers ils crieraient : « Regardez-moi. Je traite du haut en bas les gens du pouvoir. » Le véritable homme libre ne fait pas tant d'étalage ; il est libre avec bon goût, sans affectation ni rodomontade. Il l'est simplement, parce qu'il l'est réellement.

Je comprends l'impatience que causent aux esprits sincères certaines modes par trop magnanimes. Un homme qui arbore son indépendance leur fait un peu le même effet qu'une femme qui arbore sa vertu. Si les Brutus de l'histoire sont médiocrement attrayants, que dire des Brutus de contrefaçon qui apparaissent de temps en temps ? Glacés, immuables, solennels, enveloppés de leur orgueil comme d'un manteau, ils défient les tyrans. — Je ne m'y fierais guère. On peut être majestueux sans être très-fort, et je ne vois pas ce que nous gagnerions à avoir beaucoup d'hommes se vénérant eux-mêmes, au point qu'on pourrait dire d'eux ce qu'on a dit d'un écrivain de notre temps : « Personne n'a vécu dans sa familiarité, pas même lui. »

L'indépendance n'est pas si grandiose ; elle ne singe ni Brutus ni le paysan du Danube. Les gens à gros souliers sont parfois très-souples, et l'on n'est pas la terreur des tyrans par cela seul qu'on est mal mis ou mal élevé. L'homme libre est souvent d'une fine trempe, il n'affecte pas d'être rude ou farouche ; il n'affecte rien. Les gens qui provoquent à tout bout de champ les despotes lui font l'effet de ces poltrons qui chantent pour se rassurer.

A son avis, on n'est pas un héros parce qu'on est un homme libre. La liberté, transformée en habitude, lui paraît si simple, qu'il ne lui viendrait pas à la pensée

Digitized by Google

de s'en vanter. Loin de s'en vanter, il s'humilierait plutôt, car il sait ce qui lui manque. Est-il vraiment libre, lui qui est encore si sensible au blâme, lui qui trouve si douces les approbations? Il se connaît des ambitions, des avidités, des jalousies inavouées, des craintes, des péchés enfin et des servitudes. A ce trait-là plus qu'à tout autre, je le reconnais.

Digitized by Google

CHAPITRE II

NOTRE CHEVALERIE

Nous voilà rentrés en pleine chevalerie. Elle n'est pas si incompatible qu'on l'assure avec nos mœurs bourgeoises ; elle ne l'est qu'avec la vulgarité de nos cœurs. Tout homme libre est un chevalier, car il a fait vœu de servir la justice. Vous retrouverez chez lui tout le vieil honneur. Vrai gentilhomme, quelle que soit son extraction, redresseur de torts, esclave de sa parole et de son devoir, gardant comme un précieux trésor ces délicatesses de l'âme et, si j'ose parler ainsi, ces élégances de la vie qui nous conservent un peu d'idéal, il ne s'est pas résigné à la prose et repousse avec dégoût cette grosse morale des sociétés affairées qui prétend être la morale de l'avenir.

C'est Bossuet qui l'a dit, je crois, « les âmes sans force ressemblent à une ville sans murailles, ouverte de toutes parts. » Seuls les vaillants sont libres. S'il me fallait découvrir un homme libre sous le règne de Néron, j'irais le chercher dans la prison de Paul. Tel pauvre esclave croyant, doux, courageux, humblement dévoué au bien, tel *oncle Tom*, a été de notre temps un des hommes libres et un des chevaliers de l'Amérique.

Digitized by Google

Ces chevaliers ont livré sans peur et sans reproche les rudes batailles de la vie, parce qu'ils avaient livré d'abord les batailles de la conscience. Là, dans le sanctuaire des sentiments profonds, ils ont fait l'apprentissage des sacrifices ; et maintenant ils ne déserteront pas, quoi qu'il advienne, le poste de combat que Dieu leur a assigné sur la terre. Chefs brillants ou soldats obscurs, peu importe, ils tiendront ferme ; la liberté morale n'est plus un accident chez eux, elle est devenue une habitude.

Où en serions-nous sans les âmes de combat ? Sans les gens qui luttent, de quelle paix ignoble finirions-nous par nous accommoder ? Sans les intrépides qui s'obstinent à être eux-mêmes, jusqu'où s'étendrait le nivellement des caractères et l'uniformité des vies ? Il est aisé de parler la langue de l'indépendance : — advienne que pourra ! Que tous les autres cèdent, moi, non. *Etiam si omnes, ego non !* On peut prononcer avec Christine de Suède cette parole où semble revivre son noble père : « Mon bien n'est pas au pouvoir de la fortune. » Le difficile est de conformer sa vie à de telles sentences. Qu'un homme paraisse, un seul, et l'on sent qu'une vertu agit en lui. Entre cet homme qui résiste et la foule qui prétend le dompter, lequel est libre, lequel est fort ? Tous contre un, c'est trop peu ; jamais la force ne vient à bout de la conscience.

Les chevaliers ne rendent pas leur épée, mais ils meurent. Ceci est une autre affaire. Je ne conseille pas à ceux qui craignent les coups de prendre la lance et l'écu. Être un homme libre, cela n'est pas commode et cela ne se pardonne guère. On s'y use, on y devient un

Digitized by Google

de ces « maigres » que craignait César. Si vous tenez à votre repos, croyez-moi, suivez l'ornière, enrôlez-vous dans une bonne coterie, signez un de ces traités d'assurance mutuelle qui préservent de beaucoup de douleurs. La cavale sauvage de Rolla avait eu le tort de choisir son chemin, son chemin solitaire; elle a lutté, elle est tombée :

Alors elle se couche et ses grands yeux s'éteignent,
Et le pâle désert roule sur son enfant
Les flots silencieux de son linceul mouvant.

Elle ne savait pas, lorsque les caravanes
Avec leurs chameliers passaient sous les platanes,
Qu'elle n'avait qu'à suivre et qu'à baisser le front
Pour trouver à Bagdad de fraîches écuries,
Des râteliers dorés, des luzernes fleuries,
Et des puits dont le ciel n'a jamais vu le fond.

Si Dieu nous a tirés tous de la même fange,
Certe il a dû pétrir dans une argile étrange
Et sécher aux rayons d'un soleil irrité
Cet être, quel qu'il soit, ou l'aigle ou l'hirondelle,
Qui ne saurait plier ni son cou ni son aile,
Et qui n'a pour tout bien qu'un mot : la liberté.

Suivre et baisser le front, le procédé est simple. Ceux qui refusent de l'employer inquiètent toujours les servilités et les tyrannies; ils ne passent pas inutiles sur la terre. Grands hommes, héros, en tous cas chevaliers d'une conviction, ils ont plus influé qu'on ne l'imagine sur nos destinées. On nous fabrique une histoire contre laquelle mon ami M. Laboulaye a protesté avec raison. Dans les annales de l'humanité, il y a des hommes; elles sont autre chose qu'un enchaînement impersonnel de causes et d'effets, qu'une sorte de dialectique gigantesque.

Digitized by Google

Il serait intéressant de rechercher quelle influence ont exercé les hommes qui, sans avoir rempli les premiers rôles et sans avoir disposé du pouvoir, ont donné d'illustres exemples de liberté. Dans cette chevalerie que mon imagination voit défiler devant elle, je ne signalerai ni Gustave Vasa, car il a gouverné, ni Gustave-Adolphe, car il a vaincu, ni Louis IX, car il a régné, ni Washington, car il a fondé l'Amérique, ni Lincoln, car il l'a relevée et sauvée. Cherchons d'aussi grandes âmes chez de moindres personnages. Ce stoïcien qui dit à son bourreau : « Tu n'atteins pas l'âme; » tel martyr chrétien des premiers siècles qui répète la parole de l'apôtre : « Nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés; » un Mathieu Molé affrontant les arquebuses et les hallebardes; un Boissy-d'Anglas saluant la tête de Féraud et regardant en face du haut de son fauteuil de président les envahisseurs ensanglantés de la Convention; un Algernon Sidney refusant le bénéfice de l'Acte d'oubli, marchant à son long exil, puis montant un jour sans pâlir sur l'échafaud des Stuarts; un Garrison prenant en main la cause impopulaire des esclaves, commençant seul, poursuivant seul sous la calomnie et sous l'opprobre, achevant dans la joie pure, immense, d'un prodigieux triomphe, autant de chevaliers qui n'ont pas combattu en vain. Si j'osais, j'invoquerais des souvenirs d'affection personnelle, je dirais ce qu'une vie grande et modeste comme celle de Collegno a fait pour l'indépendance de l'Italie[1].

1. Cette noble vie du général de Collegno a été noblement racontée chez nous par M. de Mazade.

Digitized by Google

Les vrais services sont ceux de l'ordre moral; tout chevalier fait passer au travers du monde comme un frisson de chevalerie, et cela est d'un prix immense. Que quelques hommes perdus dans les glaces cherchent au péril de leur vie un passage où personne ne passera, ont-ils fait une œuvre de néant? Non, certes; écoutez ces accents héroïques qui nous viennent de là-bas. Mac-Clure va se séparer de Miertsching qui doit essayer de gagner le Canada. — « Si vous n'entendez plus parler de moi, soyez certain que toute ma confiance aura été dans mon Sauveur et que je serai mort dans ces déserts glacés avec la joyeuse espérance de la vie éternelle. »

Des marins aux soldats la transition est facile. La guerre, au milieu de ses horreurs sinistres, a ses heures de dévouement, de sacrifice, et ne craignons pas de le dire, de vertu, qui élèvent l'âme bien au-dessus des notions vulgaires de courage; elle resplendit alors d'un éclat moral. Lorsque d'Houdetot, à Hambourg, se charge de traverser l'armée assiégeante pour porter au commandant d'une division française un ordre de Davoust, lorsqu'il amène ses deux ordonnances en vue de l'ennemi, qu'il leur prescrit simplement de le suivre des yeux et, s'ils le voient tomber sous la grêle des balles, d'aller avertir le maréchal, d'Houdetot n'est pas seulement courageux; ou, si vous voulez, il l'est à la façon de d'Assas.

Si la guerre a fait ses chevaliers, la révolution et la la persécution ont fait aussi les leurs. Qui n'a admiré les fières morts des lords royalistes condamnés par la République anglaise? Qui ne s'est approché avec respect des victimes de la Terreur? Qui n'a contemplé dans leurs misères dignement supportées l'énergie de

Digitized by Google

nos émigrés? D'autres émigrés, laissant des fils sur les galères de Louis XIV, laissant des filles au fond des couvents et des cachots, mais ayant arrêté en eux-mêmes de souffrir plutôt que de fléchir, sont venus abriter chez les peuples voisins de la France leur vie de travail, de foi, d'indépendance chèrement achetée et d'inénarrable douleur. Ne sont-ils pas aussi des chevaliers, ceux-là? Ils ont pris rang dans cette vaillante armée des martyrs, qui a enrôlé sous son drapeau tant de catholiques et de protestants.

Je me fais violence pour ne pas m'attarder en si belle compagnie; ces âmes indomptables nous retiendraient trop longtemps, nous trouverions trop de plaisir à recevoir d'elles des leçons de liberté. — Un seul mot encore : à côté de ceux qui savent mourir il ne faut pas oublier ceux qui savent vivre, à côté des chevaliers dont l'histoire parle il ne faut pas oublier ceux dont elle ne dit rien.

Ceux-ci sont les plus nombreux et ne sont pas les moins braves. Pas une épidémie qui n'ait ses obscurs dévouements; pas un quartier infect que la charité ne visite. Encore est-ce là de l'extraordinaire, et les chevaliers de la vie commune se trouvent ailleurs. Ceux-ci n'ont rien de sublime, ils se contentent de remplir extraordinairement bien les devoirs ordinaires. J'ai souvent admiré l'humble héroïsme qui se dépense ainsi : des natures indépendantes aux prises avec les difficultés extrêmes et chez lesquelles aucune lâcheté n'a trouvé accès, des êtres débiles qu'un trait cruel a atteints et qui, rassemblant leurs forces, la main sur leur plaie, font si bonne contenance, qu'on ne les sait blessés

Digitized by Google

qu'en les voyant morts. Ainsi l'oiseau sublime que Monneron a chanté et qui, frappant l'air des derniers battements de ses ailes,

Mourut dans la céleste voûte,
Mourut, mais ne descendit pas.

Digitized by Google

CHAPITRE III

LES LIBÉRATEURS

Les libres délivrent. Près de ces âmes fières auxquelles il ne suffit pas qu'une opinion soit admise si elle n'est juste, près de ces indisciplinés et de ces inflexibles qui servent leur cause mais ne reçoivent pas de consigne, près de ces hommes étranges qui sont en révolte contre toutes les iniquités et contre toutes les tyrannies, je sens comme une contagion d'indépendance. Si la servilité se communique, l'indépendance se communique aussi. Je m'affaiblis par le fait seul de vivre avec des esclaves, de les voir courber la tête, se conformer, s'accommoder, mendier des approbations, trembler à l'idée des qu'en dira-t-on et s'appuyer sans cesse pour ne pas tomber ; je me fortifie par le fait seul de contempler une vie où les principes tiennent plus de place que les calculs. La liberté se gagne, le courage se gagne. Vous savez que l'amiral Drake animait de son intrépidité le bois même de ses navires. « Cette frégate, disait un mousse, n'a pas besoin de matelots pour aller au feu. Que l'amiral lui dise : Va ! et elle ira. » Il n'y eut jamais de poltrons avec lui.

Le même prodige se reproduirait chez nous, soyons-

Digitized by Google

en sûrs, pour peu qu'il se rencontrât quelques Drakes sur notre chemin. Le pouvoir d'un ferme cœur est immense : ne l'avez-vous jamais éprouvé ? Ne vous est-il jamais arrivé de passer à côté d'un libérateur? Ceci est un événement qui compte dans l'existence. Jusqu'alors on avait suivi le courant, on avait toléré des injustices, tiré des moyennes, manœuvré pour éviter les écueils; on avait admis qu'il faut tolérer un peu de mal dans l'intérêt du bien et un peu de mensonge dans l'intérêt de la vérité ; on s'était dit que la force est la force et qu'il est insensé d'entrer en lutte avec elle; on avait brûlé quelques grains d'encens devant les idoles du jour, le nombre et le succès. Tout à coup, on entrevoit une autre règle, une autre vie, je dirais volontiers un autre monde, le monde de la conscience; le brouillard s'est déchiré et le soleil a paru. Que c'est beau, et qu'il ferait bon vivre dans cette atmosphère salubre imprégnée de lumière et de chaleur !

D'une impression à une résolution il y a loin, je le sais ; cependant une impression c'est quelque chose. Pour mon compte, je dois beaucoup, beaucoup, à ceux qui ont offert à mes yeux cet idéal ravissant de la liberté. L'Évangile des hommes libres est celui qui m'a pris le cœur : tant que j'aurai un souffle, je rendrai grâce à mon Père céleste d'avoir placé sur mon chemin des hommes qui possédaient dans sa plénitude la liberté des enfants de Dieu, liberté vis-à-vis du mal, liberté vis-à-vis de l'opinion, liberté vis-à-vis des mauvaises bonnes œuvres, liberté vis-à-vis de la fausse autorité, liberté vis-à-vis de tous les formalismes quels qu'ils soient. Ces hommes, profondément pieux, dont

Digitized by Google

la vie débordait d'amour, de dévouement et de consécration, ces hommes profondément sérieux et véritablement austères, ces hommes altérés de sainteté et qui luttaient jour et nuit contre leurs mauvais penchants, ces hommes étroits de l'étroitesse du Christ, qui n'auraient diminué à aucun prix ni l'autorité de l'Écriture ni le scandale de la croix, ces hommes qui avaient rompu sans retour avec le monde, qui trouvaient leur joie à remplir tous les devoirs et à ne reculer devant aucun sacrifice, ces hommes qui avaient fait leur compte de se renoncer eux-mêmes et d'avoir leur trésor en haut, ils avaient en même temps une largeur, une indépendance d'âme et d'esprit, un libéralisme chrétien dont l'attrait était puissant.

Ils marchaient avec leurs frères, mais ils ne s'enrégimentaient pas; je ne leur ai jamais vu d'uniforme. Ils refusaient d'être sobres dans leurs affections et roides dans leurs attitudes. Ils consentaient à être blâmés, plutôt que de s'associer à une injustice collective. Ils demeuraient libres (chose difficile) vis-à-vis des bons comme vis-à-vis des méchants.

Ils avaient horreur du convenu, de l'empesé, du ton particulier qu'on prend pour parler des choses saintes. Ils ne croyaient pas que la Bonne Nouvelle fût lamentable et que la joie fût contraire à la sainteté. L'âme largement ouverte aux nobles jouissances que Dieu a mises ici-bas, enthousiastes des lettres et des arts, ardents défenseurs des bonnes causes, citoyens utiles et zélés, persuadés que l'Évangile transforme tout et n'estropie rien, ils n'avaient garde de maudire cette terre où nous pouvons faire du bien et où commence l'éternité.

Digitized by Google

La vie, la joie, l'entrain, la passion n'encouraient pas leurs anathèmes. Ils ne proscrivaient que la légèreté qui ne sait ni sentir, ni se recueillir, ni pleurer. Que de douleurs chez ces heureux! Quelles sympathies pour les misères des autres! Quelle lutte courageuse, sanglante, contre leurs propres péchés! Comme ils marchaient bien ici-bas à la manière de ceux qui savent que le mal est partout, que le chagrin est partout, que le train de guerre est partout! Ils le savaient, mais ils savaient aussi que les grâces de Dieu sont partout, que partout il a mis des fleurs sur notre route et un ciel au-dessus de nos têtes, que les plus reconnaissants ne sont pas les moins sérieux.

Avez-vous lu la chanson, si mélancolique au fond, de M. Juste Olivier, dont chaque couplet se termine par ce refrain : *Soyons gai* [1]? Il y dénonce les gaietés grossières, mais il sait qu'il en est une autre. Oui, il en est une autre, et les hommes libres dont je parle, ces libérateurs que j'ai éprouvé le besoin de remercier, l'ont toujours tenue en grande estime. Amenez-leur un chrétien candide et vrai, qui sait rire, et pleurer, et prier, et agir, ce n'est pas eux qui se voileront la face. Demandez-leur ce qu'ils pensent d'un livre sincère et franc du collier, où le sérieux et la gaieté se coudoient comme dans la vie, où les naïfs élans de l'esprit donnent la main aux effusions de la foi sans que les intervalles soient maintenus selon l'ordonnance, ils ne s'en scan-

1. C'est à son frère, M. Urbain Olivier, que nous devons quelques-uns des plus jolis volumes de cette littérature simple, vraie, fortifiante, sérieuse sans pédanterie et chrétienne sans étroitesse, que réclament à mains jointes nos familles pour leurs soirées de lecture.

Digitized by Google

daliseront point. C'est l'ordre habituel des choses; entre le beau temps et l'orage, entre les biens et les maux la transition n'est pas mieux ménagée d'ordinaire; au fond de nos âmes les éclats de félicité du pécheur pardonné et les mélancolies du pécheur mal sanctifié se succèdent non moins brusquement.

Que cela fait de bien de voir pratiquer ainsi la liberté dans l'Évangile! Ils sont vraiment des libérateurs ceux qui, ne se doutant guère en général de la grandeur de leur rôle, vont relevant les enthousiasmes contristés, les poésies atteintes et convaincues d'indiscipline, les originalités suspectes.—Les originalités, respectons-les, disent-ils, elles sont une des formes de la liberté. Les poëtes, que Dieu nous en donne, car l'imagination a droit de cité dans le royaume de Dieu! La vérité, le naturel, appelons-les à grands cris, et puissions-nous renoncer une bonne fois au ton convenu, aux patrons sur lesquels chacun doit tailler son œuvre, aux raideurs du style hiératique! Que l'indépendance nous amène la simplicité, la bonhomie, les francs rires, les cris de piété venant droit du cœur!

Tel est le langage de ces libérateurs. Ils ont une fonction ici-bas; mieux que personne ils nous conduisent vers le grand libérateur. Ils nous encouragent à vivre; ils nous montrent les côtés radieux de notre destinée; ils nous montrent comment on s'y prend pour ouvrir ses ailes et pour s'élancer dans le ciel; ils nous apprennent à aimer pleinement ce qui est bon en nous montrant que ce qui est bon est aussi ce qui est beau, qu'il n'y a pas une jouissance élevée, pas un devoir, pas un progrès, pas un développement de l'es-

Digitized by Google

prit, pas une tendresse du cœur qui n'ait sa place marquée au sein de la « la loi de liberté [1]. »

Mais ils nous instruisent à leurs dépens; leur métier est rude autant qu'il est glorieux. Pour prendre en main les causes qui compromettent, pour soutenir les gens qui ne sont pas en crédit, pour se brouiller avec les oracles, pour se refuser aux petites servitudes courantes, il faut avoir pris son parti à l'avance de beaucoup de douleurs et d'injustices. Un homme libre, c'est l'ennemi; à son aspect notre moutonnerie s'alarme et nos camaraderies menacées s'apprêtent au combat. Que deviendront et les traditions, et les habitudes, et le pharisaïsme immortel, et la forme qui dispense plus ou moins de fond, si nous permettons à la liberté d'accomplir son œuvre révolutionnaire en compagnie de la vérité?

Tout libérateur livre bataille; il est attaqué de droite et de gauche par ceux qui le trouvent trop étroit et par ceux qui le trouvent trop large. On ne veut pas de lui, et l'on ne saurait s'en passer. Sans ces importuns remueurs d'idées, nous courrions le risque de voir le christianisme lui-même se cristalliser dans les rites et dans les églises : la grande doctrine libérale, si vivante, si préoccupée de l'individu, irait se pétrifiant peu à peu; elle deviendrait peut-être de la dévotion légale, de la casuistique, de la direction.

1. Nous avons déjà remarqué cette expression significative de l'apôtre Jacques.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

LES VIES TRANSFIGURÉES

J'ai dit les douleurs de la liberté; pourquoi ne dirais-je pas ses joies? Être entré en possession de l'existence dans son ampleur et dans sa beauté, avoir secoué le joug des passions mauvaises et des égoïsmes, posséder le privilége des passions fortes, des amours tendres, des enthousiasmes, avoir déchiré les liens et les toiles d'araignée, marcher en pleine lumière vers un but splendide et par un droit chemin, sentir qu'on a là devant soi des intérêts élevés, des causes généreuses, de l'ouvrage enfin de quoi défrayer vingt existences, mettre si haut son idéal que chaque progrès enfante la nécessité d'un progrès nouveau, et que les exigences insatiables du cœur régénéré ne laissent jamais place à cette abdication béate qu'on nomme le contentement de soi, marcher, marcher encore, ne rester étranger à rien de ce qui est grand, de ce qui est beau, porter tous ses chagrins à Dieu, ne haïr personne, n'envier personne, ne craindre personne, qu'est-ce que cela, sinon le bonheur?

Liberté, bonheur, devoir, sainteté, sublimes synonymies de l'âme que les esclaves ne connaissent pas. Je

Digitized by Google

n'essayerai pas de le décrire, moi qui le pressens plus que je ne le sens encore, le ravissement sans nom de l'indépendance morale. C'est une véritable transfiguration : la vie libre est une autre vie, la mort libre est une autre mort; l'éternité, cette souveraine libératrice, est entrée de partout dans les affections, dans les douleurs et dans les joies.

La liberté et le bonheur ont leur source sur les mêmes hauteurs, vers les cimes vierges et pures, tout près du ciel. Impossible d'être heureux sans être libre, sans être soi, sans obéir à sa conscience, sans être l'esclave de la vérité et du devoir. Calculez ce que renferme de bonheur la devise des hommes libres : *Quoi qu'il advienne!* C'est un défi jeté à la fois à la tyrannie et à l'infortune. Vous m'approuverez ou non, je réussirai ou non; ma récompense est ailleurs, mon succès est ailleurs, mon trésor est ailleurs, mon bonheur est ailleurs. Il est au-dessus de l'atteinte des hommes et du choc des événements.

Quelqu'un l'a dit, « le fort fait ses événements, le faible subit ceux que la destinée lui impose. » Voilà une différence de rang qui est un peu plus importante, je pense, que celle qui résulte du taux de nos revenus, de l'éclat de notre nom, des fonctions dont nous sommes revêtus, ou des décorations qui couvrent notre poitrine. Ah! l'échelle des grandeurs, qu'elle nous surprendrait si nous l'apercevions un seul moment telle qu'elle est! Échelle des grandeurs, échelle des bonheurs, échelle des indépendances, c'est tout un, nous le savons déjà. Quel est le rang de certains grands hommes et de certains grands souverains, d'un Louis

Digitized by Google

le Grand, d'un Pierre le Grand, d'un Frédéric le Grand, d'une grande Catherine? Quel est le rang des pauvres grands esprits esclaves? Je me borne à poser la question.

Il est des heures où la réalité nous apparaît tout à coup. Colbert mourant prend en dégoût son pouvoir, sa renommée, sa faveur, et son roi par-dessus le marché. « Qu'on ne me parle plus de cet homme! » Il vaudrait mieux s'apercevoir de cela un peu plus tôt et découvrir à temps que les hautes ambitions sont celles de l'âme et que tout le reste auprès est étrangement mesquin.

Quiconque a examiné de près quelques-unes de ces vies sur lesquelles la liberté morale a mis son glorieux sceau, aura été émerveillé de voir ce que, dans la situation même la plus humble, un seul homme parvient à accomplir de bien et à exercer d'influence, lorsqu'il a un but, des convictions et du courage. On ne saura jamais assez quelle est la puissance des vrais honnêtes gens et ce dont sont capables ici-bas la bonté, le désintéressement, la droiture, la dignité, en un mot l'indépendance.

En vérité, nos désirs ne sont pas assez vastes, nos aspirations sont trop bornées, notre soif de succès est trop faible, nous visons trop bas en fait de grandeur comme en fait de bonheur. Que ceux qui veulent des grandeurs viennent : il y en a ici pour tout le monde, et le privilége n'en est réservé ni aux situations hors ligne, ni aux éducations exceptionnelles, ni aux natures d'élite. Rien d'aussi démocratique que la liberté morale; elle offre aux plus déshérités une opulence, aux plus opprimés une puissance, aux plus misérables une féli-

Digitized by Google

cité, à tous des gouvernements, des souverainetés, des conquêtes, la possession de soi au dedans, l'énergie et la dignité au dehors. Elle fait des citoyens de là-haut qui sont aussi d'ici-bas. Elle nous apprend à traverser sans fléchir les épreuves de la destinée terrestre, en attendant que l'au-delà s'ouvre devant nous.

Quand nous aurons enfin des ailes,
Que nous puissions nous poser là.
Au delà!
Au delà!

Digitized by Google

CONCLUSION

Dans la mesure de mes forces, j'ai parcouru le vaste champ où nous sommes entrés. A chaque pas que nous avons fait nous avons mieux vu cette vérité fondamentale : il y a une chose plus funeste que la servitude, l'esprit de servitude ; il y a une chose plus précieuse que la liberté, l'esprit de liberté. En dehors de l'esprit de liberté, aucune liberté ne vivra jamais.

Phraseurs que nous sommes, nous proclamons et nous déclamons incessamment des recettes infaillibles de liberté. Il en est une demi-douzaine à ma connaissance que nous avons entendu vanter de nos jours : affranchissement par la science, affranchissement par les machines, affranchissement par l'économie politique, affranchissement par les institutions. — Je respecte fort la science ; l'indépendance vit de lumière et appelle la lumière. Je tiens en grande estime les machines ; elles peuvent aider puissamment à recon-

Digitized by Google

stituer la famille ouvrière, après avoir aidé à la démolir. J'aime l'économie politique en vieil adepte d'Adam Smith ; mieux que les congrès de la paix, elle réussira peut-être à libérer ces millions d'hommes que nous tenons au port d'armes et elle servira la cause libérale en affaiblissant les antagonismes nationaux. Enfin, je n'ai pas la sottise de traiter les institutions avec dédain ; si elles ne peuvent pas tout, elles peuvent énormément, soit pour activer, soit pour ralentir les progrès de la liberté.

Mais ceux-ci dépendent de causes bien plus profondes. Avec les meilleures institutions de la terre, quand les âmes sont médiocres et quand les caractères sont abaissés, la liberté, quoi qu'on fasse (et on aura raison de faire beaucoup), ne subsistera pas longtemps. Quand, au contraire, la liberté intérieure est là, la liberté extérieure vient bientôt à son tour, quoi qu'on fasse aussi ; tout ce qu'on entassera devant elle afin de l'arrêter, les lois et les décrets, les forteresses et les régiments, tout ploiera sous sa marche victorieuse.

Parmi les faits qui se produisent aujourd'hui, un seul me fait peur, l'affaiblissement de la conscience publique ; le reste n'est rien en comparaison ; là est le mal, là doit être appliqué le remède. Que les amis de la liberté se le disent ; en présence de la crise qui s'approche et dont nul ne contestera la gravité, si nous voulons que le despotisme ne l'emporte pas, il faut que nous cultivions les forces de l'âme. Ayons des consciences et nous aurons des indépendances ; ayons

Digitized by Google

des hommes libres, et nous aurons des peuples libres.

On voit par quel étroit lien l'étude que nous venons d'achever se rattache à celle que nous entreprendrons plus tard et à laquelle je vais maintenant me consacrer tout entier

FIN.

Digitized by Google

TABLE

LIVRE TROISIÈME

Pages.

QUELQUES DOCTRINES DE SERVITUDE. 1

PREMIÈRE PARTIE. — *De la négation en matière morale.* 3

CHAPITRE I. — Négation de la conscience. 3
— II. — Négation de la vérité. 10
— III. — Négation du libre arbitre. 18
— IV. — Négation de la liberté divine. 35
— V. — Le fatalisme historique. 45
— VI. — Le fatalisme personnel. 69
— VII. — L'utilitarisme. 75
— VIII. — L'épicuréisme. 8

DEUXIÈME PARTIE. — *De la négation en matière religieuse.* 87

CHAPITRE I. — La science indépendante. 87
— II. — La morale indépendante. 135

LIVRE QUATRIÈME

LES CAUSES DE SERVITUDE ET LES CAUSES DE LIBERTÉ. . . 149

PREMIÈRE PARTIE. — *Les causes de servitude.* 151

CHAPITRE I. — Source profonde des servitudes. 151
— II. — L'égoïsme 158
— III. — La dureté. 163
— IV. — La recherche passionnée des bienveillances. 168

Digitized by Google

Pages.

CHAPITRE V. — La soif du succès 172
— VI. — La vénération des coteries. 184
— VII. — Le respect des idées reçues. 192
— VIII. — La soumission à l'influence des milieux. 199
— IX. — La peur. 204
— X. — L'inquiétude, le découragement et l'ennui. 213
— XI. — L'esprit critique. 226
— XII. — Les idoles. 230
— XIII. — L'amour de l'argent. 234
— XIV. — L'ambition. 244
— XV. — La dévotion servile. 256
— XVI. — La mondanité. 262
— XVII. — Remarques générales sur notre temps. . 271

COMPLÉMENT DE LA PREMIÈRE PARTIE. 281

CHAPITRE I. — Des servitudes par situation. 281
— II. — Les fausses positions. 283
— III. — Les misérables 286
— IV. — Les ouvriers des manufactures. 292
— V. — Les enfants des mauvaises familles. . . 295
— VI. — Servitudes parisiennes. 301

DEUXIÈME PARTIE. — *Les causes de liberté*. 311

CHAPITRE I. — Dieu. 311
— II. — Le devoir. 319
— III. — La conviction. 326
— IV. — La lutte intérieure. 335
— V. — Le respect de soi. 342
— VI. — Les séductions de la défaite. 348
— VII. — La famille. 353
— VIII. — Les affections éternelles. 359
— IX. — La bonté. 371
— X. — Le travail. 381
— XI. — Le recueillement. 391
— XII. — La liberté dans l'éducation. 397

Digitized by Google

LIVRE CINQUIÈME

Pages.

LES INFLUENCES LITTÉRAIRES EN MATIÈRE DE LIBERTÉ. 407

PREMIÈRE PARTIE. — *Les livres de liberté et les livres de servitude*. 409

CHAPITRE I. — Livres de liberté. 409
— II. — Livres de servitude. 438

DEUXIÈME PARTIE. — *Les traditions latines et la liberté*. 447

CHAPITRE I. — La tradition latine dans l'enseignement. 447
— II. — La tradition latine dans la littérature. . . 454
— III. — La tradition latine dans la vie. 463

TROISIÈME PARTIE. — *Ce qui manque chez nous à la république des lettres*. 471

CHAPITRE I. — Des conditions de la liberté intellectuelle. 471
— II. — Ces conditions sont-elles remplies ?. . . . 479
— III. — Ce que pourrait être la république des lettres 484

LIVRE SIXIÈME

TYRANS, ESCLAVES ET HOMMES LIBRES. 489

PREMIÈRE PARTIE. — *Tyrans et esclaves*. 491

CHAPITRE I. — Tyrans. 491
— II. — Esclaves. 499

DEUXIÈME PARTIE. — *Hommes libres*. 505

CHAPITRE I. — Un homme libre. 505
— II. — Notre chevalerie. 514
— III. — Les libérateurs 521
— IV. — Les vies transfigurées. 527

CONCLUSION 531

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY.

Digitized by Google

Digitized by Google

89094559713

B89094559713A

Digitized by Google

89094559713

b89094559713a

Digitized by Google